

14708



CENTRE D'HISTOIRE DE  
LA RÉGION DU NORD ET DE  
L'EUROPE DU NORD-OUEST  
SOCIÉTÉ DE LILLE III  
1873-1883 VILLENEUVE-D'ASCQ 160



**HISTOIRE**

DE

# **SAINT AMAND**

**ÈVÈQUE-MISSIONNAIRE,**

ET DU

**CHRISTIANISME CHEZ LES FRANCS DU NORD**

**AU SEPTIÈME SIÈCLE,**

**AVEC LE PORTRAIT DU SAINT;**

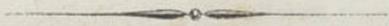
PAR

**L'ABBÉ DESTOMBES,**

PROFESSEUR AU PETIT SÉMINAIRE DE CAMBRAI.

Tunc Beatus Amandus, jam penè toti  
notus orbi famâ celeberrimâ virtutum, tan-  
quam in messe Dei strenuus operator,  
multas per circuitum nationes ad fidem  
perduxerat catholicam, multa cœnobîa  
virorum ancillarumque Dei construxerat.

*Vita St. Aldeg.* ab Huch. Mon. Eln.  
cap. iv, n. 15, Boll. xxx jan.



**IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUES**

DE

**GUYOT FRÈRES**

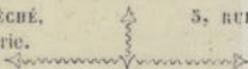
**A LYON**

(même maison)

**A PARIS**

2, RUE DE L'ARCHEVÊCHÉ,  
Hôtel de la Manécanterie.

5, RUE DU PETIT-BOURBON,  
Saint-Sulpice.



1850

HISTOIRE  
DE  
**SAINTE AMANDE**

CHRISTIANISME CHEZ LES FRANCS DU NORD

LEUC LE PORTRAIT DE SAINT:

PAR  
L'abbé DESTOMBES.

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AU SÉMINAIRE DE CHARENTAIS.

Tous droits réservés. Les droits de reproduction sont réservés. Toute réimpression sans autorisation est formellement interdite. Les droits de traduction, de reproduction et de vente sont réservés. Toute réimpression sans autorisation est formellement interdite.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUES

DE  
**CIROT FRÈRES**

18, rue de Valenciennes, PARIS.

À PARIS, chez M. CIROT FRÈRES, 18, rue de Valenciennes.

1869

## Archevêché de Cambrai.

En applaudissant à l'heureuse pensée de l'historien de saint Amand, qui a cru devoir dédier son ouvrage à la mémoire de l'Éminentissime PONTIFE objet des plus légitimes regrets, les Vicaires Généraux du vénérable Chapitre de l'Église Métropolitaine de Cambrai, le Siège vacant, attestent que feu Son Eminence a approuvé, loué et recommandé l'histoire de saint Amand, composée par M. l'abbé Destombes, professeur d'histoire au Petit-Séminaire de Cambrai.

*Cambrai, le 1<sup>er</sup> mai 1850.*

PHILIPPE, vic.-gén. cap.

GIRAUD, vic.-gén. cap.

BERNARD, vic.-gén. cap.

BONCE, vic.-gén. cap.

LELEU, vic.-gén. cap.

## A la Mémoire

DE

L'ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME

**PIERRE GIRAUD,**

Cardinal-Prêtre de la Sainte Eglise Romaine du titre de Sainte-Marie  
de la Paix,

**ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI**

*décédé*

LE XVII<sup>e</sup> JOUR D'AVRIL MDCCL.

L'accueil encourageant et paternel dont SON ÉMINENCE daigna m'honorer, lorsque je lui présentai cette histoire de saint Amand, la permission de la publier, immédiatement accordée par l'illustre CARDINAL, avec la promesse d'une approbation et d'une recommandation particulières, tous ces témoignages de la bienveillance la plus touchante firent naître en moi une pensée à laquelle je n'osai presque m'arrêter : c'était de dédier la vie de l'Apôtre de la Gaule-Belgique au vertueux Prélat qui, comme saint Amand, a aussi réuni en sa personne la triple qualité de Missionnaire, d'Évêque et de Fondateur. Peut-être l'imperfection de l'ouvrage m'aurait-elle empêché de suivre ce désir de mon cœur ; mais aujourd'hui que la mort a ravi à notre affection et à nos respects ce grand et saint Pontife, toute pensée de crainte ou d'hésitation disparaît pour faire place à une douce confiance. Je viens donc apporter cette nouvelle et bien faible part au tribut de regrets unanimes que le Diocèse de Cambrai, le Corps vénérable des Évêques de France, le Sacré Collège des Cardinaux, le Vicaire de Jésus-Christ et l'Église tout entière rendent à Son Éminence Monseigneur Pierre GIRAUD, et la dépose aux pieds de sa tombe comme un hommage d'amour, de reconnaissance et de sincère douleur.

*Cambrai, le 1<sup>er</sup> mai 1850.*

## INTRODUCTION

Un historien anglais et protestant a dit : « Les évêques ont fait le royaume de France, comme les abeilles font une ruche<sup>1</sup>. »

Cette parole, échappée à des lèvres dont la sincérité ne peut être suspecte en pareille matière, exprime une vérité que l'on a trop oubliée de nos jours, mais vers laquelle nous ramènent forcément des études plus sérieuses et plus approfondies des premiers âges de la France.

Déjà plusieurs auteurs d'un talent distingué ont

<sup>1</sup> Gibbon. Cette parole est presque la traduction de celle-ci, d'un ancien hagiographe : « Confluebant quotidie, velut ad alvearia apes assidue; insignes christianæ ductores militiæ, beatus Amandus, sanctus Ursmarus, etc., etc. » *Vita S. Eltonis*, Bolland. x jul.

exposé avec une puissante raison et un rare succès l'action admirable de l'Eglise dans notre patrie, à toutes les périodes de son existence, mais surtout à cette époque décisive des invasions, où de la lutte et de la confusion de cent peuples divers sortirent les nations modernes. Ils ont passé en revue, les unes après les autres, les grandes figures des Papes, des Evêques qui imprimèrent ou secondèrent ce mouvement. Ils ont développé leurs sages institutions et les progrès étonnants opérés au milieu de peuples barbares ou corrompus, par la religion dont ils étaient les premiers ministres.

Ces travaux, véritablement dignes d'éloges, ont détruit déjà bien des erreurs et des préjugés, et opéré un changement sensible dans les idées. Ils ont enfin mis un terme à cette honteuse conjuration de l'histoire contre la vérité, commencée, il y a trois siècles, par la prétendue réforme, et continuée jusqu'à nos jours par une philosophie aveugle et haineuse ou une systématique impiété.

Qu'il nous soit permis de venir à notre tour placer, à la suite de ces brillantes productions de la science et du génie, l'histoire d'un humble missionnaire, simple et modeste comme son héros, quoique nous puissions dire avec confiance qu'il mériterait d'être mieux connu; qu'il nous soit permis de publier la vie de l'apôtre saint Amand.

En parcourant les noms des saints si nombreux qui ont illustré le VII<sup>e</sup> siècle; en contemplant toutes ces auréoles qui brillent au-dessus de notre belle contrée,

nous en avons distingué une qui surpassait les autres en splendeur et à laquelle presque toutes venaient emprunter une partie de leur éclat; c'est celle de saint Amand. Nous avons été frappé des travaux immenses de cet incomparable ouvrier évangélique, de ce fondateur de nombreux monastères; nous avons reconnu avec une joyeuse surprise que son nom se rattachait à presque tous les monuments pieux, à tous les saints personnages de son époque, que beaucoup d'églises l'avaient gravé dans leurs diptyques sacrés, et qu'une multitude de peuples et de villes l'invoquaient comme leur patron et leur apôtre.

Frappé de ces rapports si multipliés et si consolants, nous avons cédé à une résolution qui trahira notre faiblesse, mais qui du moins nous procurera les jouissances si pures et si douces que l'on goûte toujours dans la méditation de la vie des saints, nos modèles et nos pères dans la Foi.

D'ailleurs n'est-ce pas un devoir que la reconnaissance nous impose de *« louer ces hommes glorieux qui ont vaincu le monde, de sorte que leur mémoire soit en bénédiction et que leur nom subsiste éternellement<sup>1</sup>. »* Dans un siècle tout matériel et où l'on semble peser les hommes et leurs œuvres dans la balance de l'intérêt et des bas calculs de la cupidité, il est certes bien nécessaire de protester contre cette dégradante pensée et de l'empêcher de tellement dominer dans notre société, qu'elle nous fasse perdre entièrement le

<sup>1</sup> *Eccles. cap. XLIV, v. 1.*

souvenir de ceux qui nous ont apporté la seule véritable richesse, le trésor le plus précieux pour la terre et le ciel, le trésor de la Foi.

C'est donc l'histoire d'un évêque missionnaire au VII<sup>e</sup> siècle que nous offrons au public, non avec la juste assurance que donnent la science et le talent, mais avec cette confiance timide qui convient à l'inexpérience et à la médiocrité du mérite. L'intention qui nous anime est notre seule recommandation devant nos lecteurs comme devant Dieu : nous avons moins consulté, dans ce travail, nos forces que nos sentiments, et notre regret continuel, au milieu de nos recherches, était qu'une main plus habile et plus exercée ne parût pas disposée à l'entreprendre.

Au reste, nous serons suffisamment payé de nos peines et des critiques même qu'un travail imparfait ne manque jamais d'attirer, si cette lecture laisse quelques bonnes impressions dans les âmes, fait mieux apprécier et bénir la religion de Jésus-Christ, qui seule peut former de tels hommes pour le bonheur de l'humanité. Nous serons heureux si elle parvient à dissiper les injustes préjugés que l'ignorance encore plus que la malice a conçus à l'égard des Saints, que nos ancêtres ont environnés de leurs respects, de leurs hommages et de leur amour ; enfin, si nous pouvons contribuer à faire aimer Dieu dans ses serviteurs, et lui attirer de nouveaux imitateurs de leurs vertus.

Avant d'aborder notre sujet et de rappeler les œuvres admirables qui remplissent la longue vie de saint Amand, il ne paraît pas qu'il soit nécessaire d'exposer,

dans une introduction savante et détaillée, l'influence qu'il a pu exercer sur la société au milieu de laquelle il a vécu. Ce début pompeux ne convient ni à nos forces ni à notre travail; toutefois on comprend qu'une introduction quelconque est indispensable pour préparer le lecteur, par l'étude des temps et des hommes qui ont précédé notre héros, à une plus juste appréciation des fruits de salut qu'il a produits au milieu de nous. C'est donc un rapide aperçu sur l'origine et les premiers progrès du Christianisme dans le nord des Gaules que nous allons ici tracer en peu de mots.

Les plus reculés de la capitale du monde chrétien, et dans un contact plus étroit avec les tribus de l'ancienne Germanie, les peuples du nord de la Gaule reçurent la Foi plus tard que beaucoup d'autres peuples du midi ou du centre de ce pays. Il n'est guère possible de signaler des traces bien certaines de son apparition avant le commencement du règne de Dioclétien. C'est à cette époque que nous rencontrons les premiers apôtres qui, presque tous, scellèrent de leur sang la vérité qu'ils venaient prêcher à nos ancêtres.

Alors apparaissent saint Fuscien et saint Victorin dans la Morinie, saint Piat, saint Chrysole, saint Eubert au pays des Nerviens et des Ménapiens, saint Quentin à Amiens et dans le Vermandois, saint Crespin et saint Crespinien à Soissons. Venus de Rome pour la plupart, sous la conduite de l'illustre saint Denis, ils se partagent, avec les autres compagnons de leur apostolat, le nord des Gaules et surtout la Belgique, et c'est dans cette terre, jusqu'alors inculte,

qu'ils travaillent à gagner des âmes à Jésus-Christ. Leurs efforts furent bénis du ciel; de nombreux martyrs succombèrent avec les pasteurs sous le glaive des bourreaux à Tournai, à Seclin et dans d'autres lieux. Ce sang innocent versé pour une cause si sainte ne contribua pas peu à faire plus tard des Gaules la plus belle Église du monde, après qu'elle eut partagé l'épouvantable châtiment de Rome, comme elle avait longtemps partagé ses crimes et ses infamies.

En effet, au moment où quelques nouveaux missionnaires, dont les noms sont à peine connus, viennent essayer de relever les courages abattus par la dernière persécution; quand saint Siagrius, saint Diogène et saint Supérieur, évêques régionnaires, parcourent les terres des Atrebates et des Nerviens, que saint Victrice quitte momentanément son siège de Rouen pour aller prêcher l'Évangile aux peuples de la Morinie, de la Flandre et du Hainaut, les Barbares commencent à se précipiter, les uns après les autres, vers les frontières de l'empire romain et à inonder les Gaules. Alains, Suèves, Bourguignons, Vandales, Huns, traversent comme un torrent les villes et les campagnes épouvantées, ne laissant partout sur leur passage que des ruines amoncelées. Ariens ou païens ils détruisent avec fureur tous les monuments religieux qui s'offrent à leurs regards, et n'épargnent pas même les dépouilles des martyrs qu'il faut dérober à leur aveugle rage. Dans ces jours d'épouvante et de consternation le pasteur est frappé au pied de l'autel réduit en poussière, et les brebis dispersées ne savent où se cacher pour déplorer leurs malheurs. Saint

Siagrius, saint Supérieur avaient peut-être déjà disparu avant cette catastrophe ; saint Diogène est égorgé sur les débris de son église, au milieu de la ville d'Arras aussi en ruines ; Saint Nicaise de Reims, qui l'a envoyé dans ces lieux, tombe lui-même sous le fer de ces barbares avides de carnage. Le flot de l'insurrection a passé, et les plus épaisses ténèbres s'amasent de nouveau sur toute la contrée.

Cependant les Sicambres à leur tour ont franchi le Rhin : après avoir séjourné quelque temps sur ses rives, ils s'avancent, eux aussi, pour prendre part à la vengeance de Dieu sur le peuple romain, et recevoir la plus belle portion de cet immense empire qu'il leur destine comme héritage.

Il y avait certes tout à craindre de ces derniers envahisseurs, tous païens, non moins cruels et indomptables que ceux qui les avaient précédés. Leur présence ne pouvait que prolonger, et peut-être pour bien des siècles, l'aveuglement et le malheur des peuples de nos provinces, d'où la Foi avait presque complètement disparu. Cambrai, Arras, Téroüane n'avaient pas encore de pasteur ; un silence de mort régnait sur toute la contrée, on n'entendait la voix d'aucun prêtre qui annonçât l'Évangile, excepté celle du grand saint Éleuthère, indignement chassé de Tournai avec sa famille, qui se glorifie d'avoir donné à l'Église des martyrs et des saints dans les siècles passés. Retiré bien longtemps dans le petit village de Blandin, Éleuthère prêche la Foi avec un courage que rien ne peut rebuter, et que Dieu récompensera bientôt en lui rouvrant les portes de sa

ville natale, et en le plaçant sur le siège illustre de Tournai, où saint Médard, son ami et son successeur, viendra un jour continuer ses travaux et ses vertus.

Avec d'aussi faibles ressources, en présence de tels dangers, il y avait tout à redouter de ces fougueux Barbares qui semblaient devoir anéantir jusqu'aux derniers restes du Christianisme. A consulter toutes les prévisions humaines, ce résultat était inévitable ; mais ces craintes si légitimes allaient être promptement changées en de douces espérances. Dans les admirables desseins de la Providence, le peuple Franc, qui parla conquête et la possession du sol gaulois pouvait, ce semble, y rétablir pour longtemps l'idolâtrie, était précisément le peuple qui devait le plus contribuer à la détruire. En effet, quelques années se sont à peine écoulées et Dieu convertit Clovis à la Foi ; un humble prêtre de Toul, saint Vaast, lui enseigne les éléments de la religion, et le conduit jusqu'à Reims, où saint Remi baptise le premier roi chrétien des Francs avec une partie de son armée : dès ce moment une ère nouvelle commence pour toute l'Église des Gaules et surtout de la Gaule Belgique.

Un peu plus tard, saint Vaast, sacré évêque, était envoyé vers les églises d'Arras et de Cambrai, en même temps que saint Antimond allait prêcher la Foi dans la Morinie : tous deux travaillent avec une incroyable ardeur dans cette vigne du Seigneur si horriblement maltraitée. Pendant quarante ans saint Vaast parcourt les vastes contrées confiées à son zèle, et son nom,

immortalisé par ses vertus et ses bienfaits, est le plus brillant anneau auquel se rattachent les deux grandes églises qui le reconnaissent aujourd'hui pour leur premier pontife. Bientôt saint Vedulphe transfère le siège dans la ville de Cambrai; après lui paraissent saint Géri, le B. Berthoald, saint Ablébert et saint Aubert qui nous conduisent à l'époque où vivait saint Amand.

Ajoutons encore quelques traits pour caractériser cette période de notre histoire ecclésiastique, qui a été l'objet de tant de récriminations irréfléchies de la part de certains historiens. Plus d'une fois dans le courant de notre récit nous aurons à développer des événements dont la juste appréciation est impossible pour quiconque n'a pas suffisamment compris ce que c'était que cette société jeune et barbare au milieu de laquelle les évêques travaillaient à l'envi à la formation d'un grand peuple. A ce titre encore nos pontifes de la Gaule Belgique mériteraient une distinction toute particulière. Comme tous les autres évêques de cette époque, ceux de Cambrai, de Tournai, de Téroüane exercèrent une grande et salutaire influence au milieu des nouveaux Barbares qui venaient de jeter les fondements de leur domination. Ils environnèrent de leur paternelle sollicitude les rois et les sujets, et s'efforcèrent d'adoucir peu-à-peu leurs habitudes farouches et leurs fougueuses passions. Nous avons déjà parlé de saint Vaast, le royal catéchiste de Clovis; nous pourrions encore rappeler saint Géri, le distributeur des aumônes de Clotaire II, saint Aubert, le conseiller de Dagobert, saint Vindicien, qui, plus tard, adressera avec une

liberté tout évangélique des remontrances à Thierry II, après le meurtre de saint Léger. La vénération dont le clergé était environné au milieu des populations lui donnait un grand pouvoir sur des hommes encore peu civilisés ; mais aussi quelquefois la violence de ces conquérants avides l'emportait sur toutes les considérations de la raison et de la foi, et le zèle le plus pur devenait, à leurs yeux, suspect et même criminel. C'est ce qui parut surtout dans les guerres civiles qui éclatèrent à différentes époques entre les descendants de Clovis, et dont les provinces du nord furent le théâtre ordinaire.

On comprend combien la position de l'épiscopat surtout était critique et violente au milieu de ces dissensions intestines entre les partisans de Frédégonde et de Brunehaut, entre les royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, au milieu des prétentions rivales et excessives des maires du palais et des brutales violences de quelques rois Mérovingiens. Dans un pays divisé par les factions, déchiré par les guerres civiles, les paroles les plus réservées, les plus innocentes démarches, le silence même, tout paraît crime et trahison. Rien de plus ombrageux qu'une autorité douteuse, un pouvoir contesté. Dans l'impossibilité d'amener les ennemis à une réconciliation sincère, les évêques auraient vainement cherché à se tenir en dehors de toute action : l'influence et le pouvoir dont ils jouissaient par l'ascendant moral de leur sainteté et de leurs bienfaits ne leur laissaient souvent pas même cette ressource, et, pour prix de leurs efforts quelque-

fois trop ardents pour rétablir la paix et la tranquillité, ils devenaient les victimes des jalouses colères des grands.

Tel est, sans contredit, à travers des incidents plus ou moins multipliés, la raison dernière des meurtres et des exils de tant de saints pontifes, de saint Léger assassiné dans la forêt de Sarcing, en Artois ; de saint Théodard et de saint Lambert, deux successeurs de saint Amand, au siège de Maestricht, aussi assassinés ; de saint Amé, exilé dans l'abbaye de Breuil (Merville) ; de saint Ansbert, exilé pareillement à Hautmont, et de tant d'autres.

La vie de saint Amand va s'écouler en grande partie dans l'intervalle des trois règnes qui mettent, sinon un terme, au moins une suspension à ces persécutions tyranniques. Clotaire II, Dagobert I<sup>er</sup> et Clovis II laissèrent aux évêques un peu plus de repos et de liberté pour exercer leur saint ministère, quoique d'ailleurs ils leur aient encore imposé bien des entraves. Amand surtout profitera habilement de cette trêve trop courte pour répandre dans tout le royaume les salutaires principes de l'Évangile, jusqu'au jour où, retiré dans sa communauté d'Elnon, il terminera sa vie sainte et glorieuse au bruit des révolutions nouvelles qui hâteront la chute des descendants du grand Clovis.

Ces courtes explications nous donnent une idée suffisante de l'état religieux et politique du royaume des Francs à l'époque de la naissance de notre saint missionnaire, et elles nous rendront plus facile l'appréciation de certains faits de sa vie.

Avant de la commencer, « nous demandons de nouveau, à la charité de nos lecteurs, l'encouragement et l'indulgence dont nous avons besoin au moment de confier à la mer notre frêle embarcation. » Comme un des vieux hagiographes qui nous ont précédé dans cette carrière, « nous prenons pour pilote l'humilité, pour gouvernail l'obéissance, pour mât la vérité, pour antennes la discrétion, la sollicitude pour rame, le conseil pour voile, et la grâce céleste daignant l'enfler d'un souffle favorable, nous arriverons, après une course heureuse, au port désiré <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Bolland., vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 858.

# HISTOIRE

DE

# SAINT AMAND

## CHAPITRE I.

### NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT AMAND.

Grand nombre de Saints au VII<sup>e</sup> siècle. — Saint Amand, un des plus illustres. — Sa naissance. — Sa famille. — Son éducation. — Les études à cette époque. — Vertus naissantes de saint Amand.

— En 594 —

Parmi les saints si nombreux qui ont brillé dans cette noble France, toujours fière du titre de fille aînée de l'Eglise, au milieu de cette multitude de vénérés pontifes, de vierges innocentes, d'intrépides missionnaires qui ont illustré le VII<sup>e</sup> siècle, il nous est doux de rappeler le glorieux saint Amand. « Presque toute la terre a entendu la renommée de ses éclatantes vertus et de ses prodiges. Comme un infatigable moissonneur, il a beaucoup travaillé dans le champ de Dieu, et il a converti beaucoup de peuples à la foi catholique, et il a fondé beaucoup de monastères pour des moines pieux et de saintes filles du Seigneur <sup>1</sup>. »

Cette époque héroïque, si dédaigneusement traitée par

<sup>1</sup> Boll., xxx januarii. *Vita S. Aldeg*, n<sup>o</sup> 13.

des écrivains ignorants ou aveuglés, est certes noblement vengée de ces outrageantes injustices, quand elle présente à l'admiration des siècles qui l'ont suivie, et dont aucun n'eut ni sa fécondité ni son éclat, cette imposante nuée de témoins qui resplendissent comme des astres lumineux et bienfaisants. Elle est glorieuse de pouvoir proposer à la vénération de tous les hommes de cœur et d'intelligence ces héros inconnus et néanmoins si dignes de nos respects, qui nous ont apporté, avec la religion de Jésus-Christ, tant d'institutions sages et fécondes dont nous jouissons aujourd'hui avec une superbe ingratitude.

Ce siècle, qu'un docte et pieux auteur ne craint pas d'appeler l'âge d'or de l'Eglise<sup>1</sup> vit naître Amand, apôtre de la Gaule Belgique et, on peut le dire, de la France entière, tant il en a parcouru les diverses provinces, tant il a entretenu de rapports avec les plus illustres évêques et fondé de monastères en différentes contrées, en un mot, tant il fut l'homme d'action de ce siècle éminemment actif dans les choses de Dieu et de l'Eglise. Religieux, reclus, prêtre, pèlerin, évêque, missionnaire, exilé de la cour, rappelé à la cour, fondateur d'abbayes, ami et compagnon des pontifes dans leurs courses apostoliques, conseiller des rois et des nobles Leudes, père des pauvres et des malheureux, libérateur des captifs, martyr par ses souffrances et par les désirs de son âme, thaumaturge, saint, tout se trouve réuni dans cette belle et longue existence; et, lorsqu'arrivé à la fin d'une vie si pleine de vertus, de bonnes œuvres et de mérites, on salue ce beau vieillard de quatre-vingt-dix ans, étendu devant l'autel de la Sainte-Vierge, dans la chapelle d'Elnon, au milieu de ses nombreux en-

<sup>1</sup> « Aureum verè sæculum. » *Acta SS. Ord. S. Bened.*, sæculi II, præf., n° 1. Mabillo.

fants en pleurs, et allant recevoir dans le ciel sa récompense, il est bien permis alors de répéter cette parole de son naïf historien : « Comme une pluie délicieuse, Amand a répandu partout l'abondance autour de lui. »

Ce fut le 7 du mois de mai 594 que naquit, non loin des rives de la Loire, cet enfant de bénédiction. Ce pays, alors compris dans la troisième Aquitaine, s'étendait jusqu'à l'Océan et portait encore le nom de contrée d'Herbage, quoique cette ville, d'après une ancienne tradition, eût été autrefois engloutie par les eaux qui forment aujourd'hui le lac de Grand-Pré. Amand avait pour père le noble Sérénus, duc ou gouverneur d'Aquitaine ; sa mère s'appelait Amantia.

Enfant ardemment désiré, il vint combler par sa naissance la joie et le bonheur de deux époux à qui sur la terre il ne semblait manquer que cette consolation, et le beau nom qu'on lui imposa au baptême exprime d'une manière touchante les épanouissements de la tendresse d'une mère et les premières émotions de la joie d'un père. Qui pourrait dire les soins et les caresses prodigués à ce premier-né ? Quels projets d'avenir ? quelle noble et brillante carrière médite déjà Sérénus pour cet héritier de ses biens et de ses honneurs ? Quelles leçons de sagesse et de vertu prépare aussi la pieuse Amantia dans le secret de son cœur ?

Quand les jours de la première enfance sont écoulés et que la raison du jeune Amand commence à se développer, il nous semble entendre cette mère vraiment chrétienne lui répéter ces paroles si onctueuses des livres sacrés : « O mon fils, le fruit de mon sein, que te dirai-je ? enfant aimé et désiré de toute l'ardeur de mes vœux ; fais, ô mon fils, que ton père et ta mère soient dans l'allégresse : écoute, mon enfant, sois sage et que ton âme marche

droit dans la voie du Seigneur. Qu'il est heureux, mon fils, celui qui renferme dans son cœur les bonnes paroles du Seigneur! il sera toujours heureux, car la lumière du Seigneur conduira ses pas<sup>1</sup>. » Amand, tout jeune encore, comprenait ces leçons de sa mère, et elles inclinaient doucement vers Dieu son âme pure et innocente.

Comme une cire molle et tendre qui reçoit toutes les formes sans la moindre résistance, comme le jeune arbrisseau à qui une main exercée assure une direction droite et gracieuse, ainsi le cœur du jeune enfant recevait de ses vertueux parents les douces et fortes impressions qui le formaient à la sagesse et à la vertu.

Pour achever de faire connaître cette famille sur laquelle les yeux se portent avec tant de complaisance, ajoutons de suite que Dieu donna à Amand une sœur, sainte comme lui, et comme lui placée sur les autels après sa mort : elle s'appelait Nonna. Il n'est guère possible de remonter le cours des siècles pour exposer la suite de ses ancêtres, quoiqu'on ne puisse douter, d'après les historiens, qu'ils ne fussent d'une noblesse très-distinguée. Non que nous prétendions en faire un titre à sa recommandation, car nous savons que dans la vie d'un juste toute noblesse s'efface devant l'aurole qui ceint son front. « Ce n'est point, en effet, l'éclat de la naissance, mais le mérite de la justice et de la perfection que l'on doit louer ; la noblesse d'un saint, c'est sa sainteté ; et si les familles humaines sont relevées par la splendeur de la race, les âmes sont embellies par la splendeur des vertus<sup>2</sup> ».

Cette noble famille est peu nombreuse ; nous la verrons même disparaître promptement de la terre, après l'avoir

<sup>1</sup> *Proc.* cap. II, v. 31. — *Cap.* XXIII, v. 24.

<sup>2</sup> S. Ambr., *de Noë et Arca*, cap. IV.

décorée des palmes de la virginité et du martyr, dans les deux seuls descendants selon la chair qu'Amand connaîtra en ce monde. Mais en retour il verra s'élever auprès de lui, pendant sa vie et après sa mort, une génération spirituelle, nombreuse, je dirais presque innombrable, comme les étoiles du ciel, et qui, en dépit du temps et des persécutions, se propagera sans cesse dans ces contrées. Que si un rameau vert et vigoureux de cet arbre antique est violemment arraché par une main sacrilège, si l'audacieuse impiété renverse, après douze siècles, les monastères qu'il fondera plus tard au milieu de nous, jamais elle n'enlèvera cette foi vive et inébranlable que ses prédications apostoliques ont si profondément gravée dans les âmes. Mais n'anticipons pas sur les temps et achevons de faire connaître les premières années de saint Amand.

Les noms de Sérénus et d'Amantia nous indiquent une de ces vieilles familles sénatoriales de la Gaule, qui conservaient toujours, malgré les invasions et les guerres des siècles précédents, un caractère distinctif d'urbanité et de civilisation. Les hautes fonctions héréditaires dans cette maison, les offres séduisantes que fera bientôt Sérénus à son fils, le zèle et le goût de la science que nous reconnaitrons en lui plus tard confirment notre jugement à cet égard.

Cette observation nous permet de jeter un coup d'œil plus assuré sur le genre d'instruction que reçut le jeune enfant au sortir des mains maternelles, et comment il acquit ces connaissances qui lui ouvriront un jour les portes du sanctuaire.

« Sérénus, dans sa paternelle sollicitude, confia son fils à des précepteurs pour le former aux lettres sacrées, afin qu'avec les vertus du premier âge, on vît se développer en lui le goût et la culture des études libérales, et que, la

grâce fécondant la science, il puisât dans la sagesse l'intelligence des choses de Dieu. » Cette parole, qu'appuient les témoignages des autres hagiographes, embrasse sans aucun doute l'enseignement complet que l'on donnait alors.

Or, à part quelques rares exceptions, la jeunesse à cette époque fréquentait d'ordinaire les écoles épiscopales que chaque Pontife établissait dans sa cathédrale, ou celles des monastères qui devenaient elles-mêmes très-florissantes. Dans ces écoles, un savant religieux, un prêtre, un archidiaque, quelquefois l'Evêque lui même donnait aux enfants et à de jeunes clercs les connaissances sacrées et profanes. Au milieu d'eux et sous la même surveillance, grandissaient et se formaient par les mêmes leçons, des fils de nobles seigneurs et d'autres laïcs, destinés par leurs parents à courir la voie des honneurs et des charges importantes.

L'école Palatine ou Mérovingienne, à la cour de Neustrie surtout, présentait sur un plan plus vaste peut-être et plus grandiose cette institution diocésaine et monastique. Là étaient appelés, de par le roi, les enfants des plus puissants Leudes du royaume, que la politique de Clotaire II et de ses successeurs s'attachait ainsi d'une manière plus étroite. Plus d'une fois dans cette histoire nous aurons occasion de la signaler.

Dans toutes ces écoles, le cours des études était double : l'écolâtre était chargé de la partie profane ; le théologal venait ensuite pour le développement des études sacrées. D'abord l'on commençait par le trivium, c'est-à-dire la grammaire, la dialectique et la rhétorique ; on enseignait

<sup>1</sup> Cantu, *Hist. univ.*, t. VII, chap. XVI. — Burette, *Cahier d'hist. littéraire.*

ensuite le quadrivium qui comprenait la géométrie, l'astrologie, l'arithmétique et la musique : sous cette dernière dénomination, l'on entendait le chant et la poésie. Le cours des études libérales terminé, les jeunes gens étaient confiés au théologal, qui à son tour leur donnait les leçons de science divine, des Écritures, des Pères et des institutions ecclésiastiques.

Telles étaient, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au commencement du VII<sup>e</sup>, les études ordinaires de ceux qui fréquentaient les écoles. Il est permis d'ajouter que, dans l'Aquitaine et en particulier dans les diocèses qui avoisinent la Loire, la science était encore plus florissante. Ces provinces, qui avaient moins souffert des invasions des Barbares, conservèrent aussi plus longtemps, avec les traditions des formes municipales, les goûts purs et sévères de la littérature ancienne, et l'on n'ignore pas que saint Grégoire de Tours, saint Fortunat de Poitiers, saint Félix de Nantes et plus tard saint Sulpice de Bourges, jetèrent dans toute cette contrée un grand éclat par leur savoir et par la réputation de leurs écoles épiscopales.

C'est donc dans un de ces sanctuaires ouverts à l'enfance et à la jeunesse qu'Amand fut instruit dans la science et dans la vertu : c'est là que son esprit, pur et innocent comme son cœur, s'ouvrit sous l'inspiration de la grâce aux leçons de ses maîtres, et qu'il continua d'acquérir cette précoce sagesse qui devait en faire bientôt un vase d'élection entre les mains de Dieu. « Croissez donc, jeune enfant, croissez sans cesse en vertu, c'est la voie qui vous conduira dans les cieus<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Cresce puer, virtute novâ; sic ibis ad astra. » Boll. vi feb. *Vita S. Amandi*, Milo.

## CHAPITRE II.

### SAINT AMAND RELIGIEUX DANS L'ILE D'OYE.

Amand quitte sa famille et toutes les espérances du siècle. — Son séjour dans l'île d'Oye. — Il chasse un serpent monstrueux. — Son père le sollicite de rentrer dans sa famille. — Sa réponse. — Amand se retire au monastère de saint Martin à Tours. — Tombeau de saint Martin, souvenirs qu'il rappelle. — Saint Amand y reçoit la tonsure. — Quelque temps après Dieu l'appelle à Bourges, auprès de l'évêque de cette ville.

— Vers 610 ou 612 —

Dieu, toujours admirable dans ses saints comme dans les œuvres qu'il opère par leur ministère, les fait souvent passer par différents états, selon les carrières diverses que sa sagesse leur destine. Il donne quelquefois, à ceux qu'il appelle à une éminente perfection, des lumières et des sentiments qui font que, même dans les premières années de la vie, ces hommes s'écartent des voies ordinaires pour suivre des voies particulières, dans lesquelles se manifeste, par de continuels témoignages, son action souveraine. C'est ce que nous commençons déjà à remarquer dans saint Amand.

Inspiré par une de ces lumières surnaturelles, que les faibles pensées de l'homme prendraient aisément pour une témérité enfantine ou l'effet d'une ferveur irréfléchie, mais qui était en lui le mouvement d'une grâce spéciale, le jeune adolescent quitte la maison paternelle et se rend dans l'île d'Oye, non loin des rivages du Poitou. Sa course fut heureuse, son premier voyage béni du Ciel, et lors-

qu'il vint frapper à la porte du monastère, tous les frères le reçurent avec une affectueuse cordialité.

Ainsi, pour éviter un monde que sa vertu déjà lui apprenait à craindre, Amand résolut de se cacher dans la solitude, vers laquelle soupirait son âme pieuse et innocente. Où donc avait-il connu la noblesse et la grandeur du sacrifice religieux ? Qui avait pu lui inspirer ces sentiments si généreux que nous « voyons éclore dans son cœur dès les premiers jours de son adolescence ? » Comme une belle et tendre fleur qui s'est épanouie aux rayons du soleil dans un parterre délicieux, la vertu d'Amand s'était développée sous l'œil de Dieu, au sein de sa famille ; et quoiqu'ils ne connussent pas encore les desseins du Seigneur sur leur fils bien-aimé, Sérénus et Amantia, par leur vigilance et leur sollicitude, avaient travaillé l'un et l'autre à les réaliser.

Amand partit donc, foulant aux pieds l'éclat de la naissance, les illusions de la gloire, les attraites des plaisirs, tous les désirs et les espérances de la jeunesse. Dès ce moment, il commence une vie sainte et cachée, qui n'aura que Dieu pour témoin et pour récompense, et qui le préparera à l'important ministère que le Ciel lui destine.

Dans cette tranquille retraite, il se livre avec zèle au service de Dieu. Rien ne peut le rebuter dans les exercices les plus pénibles de la vie religieuse. L'énergie de son caractère, la vivacité de sa foi, les douceurs qu'il goûte dans la prière, inspirent à son cœur une généreuse ardeur. « Il croissait admirablement dans les choses de Dieu. » Sa jeune imagination et son affectueuse piété durent sans doute lui faire trouver plus d'une fois, dans le spectacle de la nature qui l'entourait, des images de sa position nouvelle en ce monastère d'Oye, situé près de la

mer<sup>1</sup>. Que de fois pendant qu'il répandait son âme devant le Seigneur, ou qu'il commençait à prendre son paisible sommeil, ne put-il pas entendre les mugissements des flots, les bruissements des vagues qui venaient se briser sur la côte. Image du monde où tout est tempête, écueil, naufrage, cet océan irrité lui rendait encore plus douce et plus chère une retraite qui le mettait à l'abri des dangers. Ne serait-ce point au milieu de ces pensées que les premiers désirs de l'apostolat s'éveillèrent dans son cœur? Dieu se sert de tout pour arriver à ses fins, et il nous est permis de croire que ces réflexions firent une profonde impression dans l'âme religieuse et sensible d'Amand, et ne furent pas étrangères aux résolutions qu'il prendra dans la suite.

Qui ne serait ici touché en voyant ce faible adolescent, sorti d'une famille noble et opulente où il rencontrait toutes les jouissances, sacrifier ainsi, sans regret, liberté, fortune, honneurs, famille, à cet âge où la réflexion trouve à peine un court moment dans l'esprit si mobile de la plupart des enfants? Quel spectacle touchant de voir cet ange de la terre, que les leçons et la vigilance d'une mère chrétienne ont conservé dans toute la fraîcheur de son innocence, s'appliquant à mortifier les saillies des passions naissantes, et soumettant ses membres délicats aux règles sévères de la vie monastique! La religion seule peut offrir de pareils exemples!

Il y avait peu de temps qu'Amand était dans ce monastère d'Oye, lorsque le supérieur, pour éprouver son obéissance et son caractère, le chargea de quelques ordres pour lesquels il était nécessaire qu'il franchît la clôture et s'avancât dans la campagne. Le jeune religieux obéit au

<sup>1</sup> « Monasterium quod erat propè mare. » N<sup>o</sup> 2, *Vita S. Amandi*.

fut heureux, son premier voyage béni du Ciel, et lors

commandement qui lui est donné, et part aussitôt ; mais au moment où il arrive dans un endroit solitaire de l'île, il aperçoit tout-à-coup, à quelque distance, un serpent énorme. Effrayé à cette vue, il ne sait s'il doit fuir, ni de quel côté il dirigera sa course ; le monstre peut, au moindre mouvement, s'élançer sur lui et le dévorer. Mettant alors toute sa confiance en Dieu, Amand se prosterne le visage contre terre, et adresse au Ciel du fond du cœur une ardente prière ; puis, se relevant plein de cette force surnaturelle que donne une foi vive, il fait le signe de la croix contre le monstre, et lui ordonne de se retirer dans son repaire. L'animal, obéissant à la voix du saint jeune homme, disparut aussitôt sans retour dans les profondeurs de la mer.

Ainsi le racontait plus tard, avec une aimable et naïve simplicité, le bienheureux Amand, lorsqu'il vivait au milieu de ses disciples de l'abbaye d'Elnon. « Or, n'estoit-ce pas, à vostre advis, quelque monstre infernal sorty des abysmes, entré dans ceste beste ou desguisé en phantome épouvantable, pour détourner ce brave enfant de ses desseins généreux qu'il avoit conçeus de renverser l'empire des démons <sup>1</sup>. » Certes, il ne serait pas tout-à-fait incroyable que l'ennemi de Dieu, jaloux du bien immense qu'il était appelé à opérer un jour dans toute la France, eût formé contre lui quelque projet funeste. L'exemple de plusieurs saints nous autorise à le penser.

Mais bientôt Amand eut à soutenir, dans sa solitude même, une attaque bien plus terrible, et où son cœur dut rencontrer une grande tentation. Sérénus, son père, n'avait que ce fils qu'il chérissait tendrement, et qui devait un jour hériter de ses possessions et de ses dignités. Après

<sup>1</sup> *Vie des Saints du pays de Douai*, par Martin l'hermite, page 19.

L'avoir cherché quelque temps en différents lieux, il arriva enfin dans l'île d'Oye, où il avait appris qu'il se trouvait. Là, après lui avoir exprimé la profonde douleur dans laquelle sa disparition l'avait jeté ainsi que sa mère, il commence à lui adresser les paroles les plus touchantes et les plus persuasives. Il lui rappelle les douceurs de la famille, les grands biens qui lui sont réservés, les emplois éclatants qu'il est appelé à remplir, et tout ce qui est le plus capable d'ébranler une vocation faible et chancelante. Mais ses paroles tombaient sur un cœur que Dieu s'était irrévocablement attaché, et elles ne faisaient que confirmer le jeune religieux dans sa résolution. Plein de cette noble et respectueuse fermeté que la grâce donne toujours à ceux qu'elle remplit de ses lumières, Amand représente à son père que le Seigneur l'appelle à son service, qu'il n'a point fait cette démarche par légèreté ou par imprudence, mais pour obéir aux volontés du Ciel; qu'il se sent dans l'âme un désir trop vif, trop ardent de se dévouer à Dieu et au salut de son âme pour rentrer jamais dans le monde, quelles que soient les promesses par lesquelles on chercherait à le gagner.

Cette réponse ne pouvait fléchir un père qui avait fondé sur son fils bien-aimé les plus flatteuses espérances : on se persuade si aisément que ces refus, inspirés par le sentiment intime d'une vocation du Ciel, ne sont que les pieux écarts d'une dévotion passagère et momentanée. La tendresse des parents est si souvent aveugle sur ce point ! Sérénus fait donc de nouveaux efforts auprès de son fils, et finit même par lui déclarer qu'il n'aura aucune part à son héritage s'il ne rentre aussitôt dans la famille. Un cœur épris des biens éternels s'inquiète peu des héritages de la terre, et la réponse que fit Amand en cette occasion, que de fois ne fut-elle pas répétée par tant de saints qui,

comme lui, marchèrent courageusement dans les voies du renoncement et de la pauvreté. « Mon père, lui dit-il avec respect, il n'y a qu'une chose que je désire, c'est de servir Dieu : il est ma portion et mon héritage. Je ne demande rien des biens que vous me promettez ; permettez-moi seulement, mon père, de me dévouer entièrement dans la milice sacrée de Jésus-Christ<sup>1</sup>. »

Quelle fut la fin de cette lutte si pénible pour le cœur bon et sensible d'Amand ? Quelle fut sa dernière résolution ou plutôt la résolution de son père ? Il serait assez difficile de le déterminer. Si l'on considère de près la narration de certains auteurs, on croirait que, malgré toutes ses répugnances et ses prières, Amand fut forcé de rentrer quelque temps dans la maison paternelle, et de commencer la carrière nouvelle à laquelle on le destinait. D'autres supposent plus vraisemblablement qu'il resta encore au monastère d'Oye, mais que bientôt, craignant de nouvelles tentatives de la part de sa famille, il résolut d'aller chercher un asile auprès du tombeau de saint Martin de Tours.

Ce tombeau était, après les temples consacrés à Dieu et à sa très-sainte Mère, le sanctuaire le plus vénéré de l'ancienne Gaule. La renommée de saint Martin, ses éclatantes vertus, ses prédications évangéliques dans les différentes provinces, les nombreux disciples formés à son école et dans ces asiles de la religion ouverts par ses soins, ses bienfaits, ses miracles, tout avait contribué à rendre sa mémoire chère et respectable à ses contemporains et aux générations qui les avaient suivis. Rois et sujets, leudes et serfs, clercs et laïques, Francs, Gaulois, Romains, tous éprouvaient un sentiment de religieuse véné-

<sup>1</sup> Vita S. Amandi, vi feb., Boll.

ration au seul nom de saint Martin ; et quand, passant au territoire de Tours, ils apercevaient dans le lointain, sur les rives de la Loire, quelque une des maisons élevées par ce père de la vie religieuse, nul d'entre les plus audacieux n'aurait osé, même dans ces temps de violence et de rapine, porter une main téméraire et sacrilège sur les biens qui lui étaient consacrés. On sait que plus tard l'humble cappa (chape) de ce saint Evêque, renfermée dans une châsse magnifique, devint, au milieu de la chapelle palatine, qui prit d'elle son nom, le point de réunion des nombreux enfants des leudes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Telle fut l'origine de ce sanctuaire si intéressant de la cour Mérovingienne.

Arrivé devant le tombeau de saint Martin, placé pour ainsi dire sous le patronage du peuple Franc, Amand se prosterne sur le pavé du temple, et le cœur rempli d'émotions diverses, il laisse échapper, avec ses soupirs et ses larmes, une ardente prière vers le ciel. Il conjure le Seigneur, par les mérites de son saint apôtre, de ne permettre jamais qu'il retourne dans son pays natal, mais que plutôt sa vie tout entière, consacrée à son service, s'écoule dans les travaux, les voyages et les fatigues de l'apostolat. « O pontife sacré ! s'écrie-t-il, illustre Martin, vous qui maintenant réglez dans les cieux, obtenez de ce Dieu qui est devenu votre éternelle récompense, et aux volontés de qui vous vous êtes toujours si étroitement attaché, obtenez que jamais je ne retourne dans le pays qui m'a vu naître, auprès de mes proches que j'ai quittés. Qu'il dirige lui-même mes pas dans la voie du salut, afin, qu'exilé volontaire, et pèlerin sur cette terre, j'achève ainsi ma course, jusqu'au jour où mon âme, abandonnant mon corps mortel, ira comparaître devant Jésus-Christ <sup>1</sup>. » Cette de-

<sup>1</sup> *Vita S. Amandi*, Milo. vi february. Bolland.

mande est entendue dans les cieux, elle a été exaucée. Suivons par la pensée le jeune Amand dans les profondeurs de la nouvelle solitude où il se cache, et cherchons à pénétrer les secrets de son cœur. A voir l'ardeur et les saints transports de sa prière, il est facile de deviner que de grandes pensées l'agitent en ce moment. On croirait presque rencontrer, dans cette circonstance de sa vie, le moment décisif où, rompant irrévocablement et pour jamais avec le monde, il s'élançait dans la carrière et prend résolument la voie héroïque des parfaits. Ce moment solennel, que les saints dans leur humilité appellent l'époque de leur conversion, est arrivé pour Amand ; tout le manifeste : il a médité longtemps auprès du tombeau de saint Martin, il a prié, il a pleuré ; peut-être pourrions-nous l'apercevoir agenouillé aux pieds d'un prêtre et « faisant l'aveu de toutes les fautes qu'il a commises depuis sa plus tendre enfance, afin que rien ne souille son cœur, et qu'il puisse, en entrant dans l'âge viril, s'offrir à Dieu comme un vase pur et sanctifié <sup>1</sup>. »

Le voilà donc maintenant à l'abri de toute recherche, et il va commencer à jouir de son Dieu dans cette nouvelle demeure, en attendant que sa volonté l'appelle dans d'autres contrées.

Amand a exprimé un désir, et aussitôt les portes du monastère de Tours lui sont ouvertes. Rien ne s'oppose à

<sup>1</sup> Vita S. Eligii, ab Audoeno, auct. coetaneo, n° 20. T. IV. Acta Sanctorum Belgii. — On croirait presque reconnaître une coutume dans ces paroles de la Vie de saint Éloi par son ami saint Ouen, que nous rencontrerons encore dans d'autres Vies de cette époque. « Eligius, cum jam virilem agetet aetatem, cupiens se vas exhibere sanctificatum, ac metuens ne aliqua suum delicta pectus fuscarent, omnia ab adolescentiâ coram sacerdote confessus est acta. » Nous aurons encore plus d'une occasion de remarquer cette pratique de la confession.

son admission ; Dieu lui-même semble présenter à l'autel cet enfant de la solitude et de la prière, qui a quitté les lieux où sa craintive vertu redoute les instances d'un père qu'il aime, mais auquel sa conscience ne lui permet pas de céder. Les religieux compatissent à sa peine, admirent son courage, le reçoivent comme un frère bien-aimé ; et afin qu'un témoignage nouveau vienne confirmer d'une manière plus touchante encore cette fraternité, Amand demande à recevoir la tonsure, « afin de goûter combien il est doux pour des frères d'habiter ensemble et de partager la vie et les bénédictions que le Seigneur répand au milieu d'eux dans les siècles des siècles<sup>1</sup>. »

Il vit donc avec joie tomber sous les ciseaux ses cheveux, ornement superflu, remplacé par une couronne qui lui rappellera sans cesse de douces obligations et des espérances consolantes. Il répète du fond de son âme, pendant que ses frères les chantent en chœur, les paroles du cantique sacré ; « Conservez-moi, Seigneur, car j'ai espéré en vous. Le Seigneur est la part qui m'est échue, il est la portion de mon héritage ; je bénirai donc le Seigneur, car il m'a donné un bon conseil<sup>2</sup>. »

Les chants ont cessé, Amand est incorporé dans la milice sacrée des clercs : il porte sur son chef la couronne sacerdotale ; « c'est le symbole de la pureté angélique, qui plaît tant au céleste époux des âmes, du dépouillement entier des vaines sollicitudes du siècle et de ses frivolités passagères ; c'est le signe de l'union intime avec Dieu. Plus que jamais les yeux de son cœur seront ouverts aux lumières du Ciel, et ses oreilles aux doux et suaves murmures de la parole de Dieu dans les âmes. Cette couronne

<sup>1</sup> Ps. cxxxii.

<sup>2</sup> Ps. xv, v. 5.

est encore le touchant souvenir de la passion de Jésus, c'est l'ornement de ses âmes privilégiées, c'est le signe et le gage de la royauté sacerdotale <sup>1</sup>. »

Retiré dans le sanctuaire de Tours, comme autrefois Samuel dans le tabernacle de Silo, Amand « servait devant la face du Seigneur, revêtu de sa tunique blanche, et il croissait, et il plaisait à Dieu et aux hommes, et le Seigneur était avec lui. » Comme un jeune arbrisseau planté le long d'une onde pure, il produit déjà des fruits abondants. Dieu, du haut du Ciel, a sans cesse les yeux fixés sur lui et sa grâce travaille ce cœur souple et docile ; il se prépare à en faire « un prêtre fidèle, suscité au milieu de son peuple, et qui marchera en sa présence et selon son cœur tous les jours de sa vie <sup>2</sup>. » C'est là, dans cette tranquille solitude, que, comme Samuel, le jeune lévite entend la voix du Seigneur qui lui parle dans le silence des nuits ou dans le calme de la prière ; c'est là que Dieu manifeste à ce nouveau prophète ses grandeurs, ses justices et ses miséricordes, qu'il ira plus tard prêcher parmi les nations.

Qui dira les pensées et les désirs qui naissaient alors dans son âme ardente, auprès de ces lieux où venaient souvent s'éclairer, se consoler et retremper leur courage les apôtres qui marchaient sur les traces de Martin ; où s'abritaient à l'ombre de l'autel les grandeurs du monde ; où les pécheurs venaient implorer leur pardon, et demander au Ciel la paix pour leur âme agitée ? Là, se transmettait d'âge en âge, parmi les religieux du monastère, la tradition des sublimes dévouements et des éclatants repentirs. On se rappelait sainte Clotilde, l'illustre épouse du premier roi chrétien des Francs, se dépouillant de tout l'ap-

<sup>1</sup> *Guillelmi Durandi rationale divinatorum officiorum*, lib. II.

<sup>2</sup> I Lib. *Regum*, cap. I.

pareil de la grandeur pour venir terminer ses jours près de la ch<sup>â</sup>sse de saint Martin ; on avait vu Clotaire, son fils, impétueux et féroce Sicambre, devenir doux comme un agneau à la voix de saint Germain de Paris qui l'accompagne, répandre des larmes en abondance en déplorant la fougue de ses passions, et conjurant Dieu de lui pardonner ses crimes. Un peu plus tard, se présentait à la porte du temple une belle et nombreuse colonie de pieux enfants de saint Benoît ; ils ont à leur tête un homme vénérable qu'ils appellent leur père : c'est Augustin et ses quarante moines qui s'en vont, au nom de Dieu et par la mission du Pontife Romain saint Grégoire-le-Grand, porter la foi aux Saxons et aux Angles de la Bretagne. Tous ensemble ils viennent se prosterner auprès de la dépouille de saint Martin, et demandent à Dieu, par ses mérites, le véritable esprit de l'apostolat, la bénédiction pour leurs travaux, les lumières et les dons du Ciel pour les peuples idolâtres vers lesquels ils dirigent leurs pas. C'est au milieu de ces souvenirs, conservés comme de précieux titres de famille et de noblesse, que vivait et se perpétuait la société des disciples choisis auxquels était confiée la garde du tombeau de saint Martin <sup>1</sup>.

Amand aurait longtemps habité ce sanctuaire, où il renouvelait chaque jour à Dieu son désir de ne plus retourner dans son pays natal ; mais le Seigneur veut le soumettre à une nouvelle épreuve. Il l'appelle donc et lui ordonne de se rendre à Bourges, auprès du vénérable Evêque qui gouverne cette église.

Dans ces premiers âges de la France chrétienne, Dieu, dans les conseils de sa sagesse, indiquait souvent à ses saints l'homme qu'il lui avait plu de choisir pour leur

<sup>1</sup> Godescard, *Vie de S. Martin*, 44 nov.

manifestes ses volontés et les aider à les accomplir : c'est ainsi qu'il dispersait les missionnaires dans toutes les contrées, comme il dispersa les premiers apôtres dans tout l'univers. Tantôt dans le calme de la nuit, tantôt dans la prière, une parole intérieure se faisait entendre, une vision, un ange apparaissait à une âme saintement abandonnée aux volontés du Ciel, et lui disait : « Mon frère, les vœux que vous formez depuis votre enfance, les prières que vous répandez avec humilité devant le Seigneur lui sont agréables. La sagesse remplira votre cœur, elle vous enseignera sa loi sainte, elle gravera ses conseils dans votre âme. Aujourd'hui donc, mon frère, levez-vous, allez vers le pontife » de Bourges, « il vous fera connaître ce que Dieu demande de vous, et il dirigera vos pas dans ses voies <sup>1</sup>. »

Docile aux ordres du Ciel, Amand se lève et répond comme le jeune Samuel : « Me voici, Seigneur, car vous m'avez appelé. » Il ouvre son cœur avec une simplicité ingénue au supérieur du monastère, lui communique le secret du Ciel, et, après s'être encore éclairé des conseils de son expérience, il se dispose à accomplir la volonté de Dieu.

La communauté est donc convoquée, tous les religieux sont réunis ; Amand est au milieu d'eux comme un frère bien-aimé qui va entreprendre un lointain pèlerinage, et à qui, avant son départ, chacun veut donner un dernier témoignage d'affection. Il avait paru si bon, si aimable pendant ces quelques jours passés dans le sanctuaire de Tours ! On avait remarqué en lui de si brillantes qualités, des dispositions si heureuses pour la vertu ! Tous auraient voulu conserver pour frère celui qu'ils vénéraient déjà

<sup>1</sup> *Vita S. Remacli. Acta SS. Belgii*, t. III, p. 467.

comme un saint. Mais le ciel a parlé, il faut obéir. En ce moment, il semble que Dieu révèle ses secrets et déchire le voile qui cache l'avenir ; chacun des religieux croit voir par avance les grandes choses que doit opérer dans l'Eglise ce jeune homme, que le Seigneur conduit ainsi par des voies extraordinaires.

Amand s'est jeté humblement aux genoux de l'abbé, lui demandant sa bénédiction paternelle ; il se relève le cœur ému, les yeux pleins de larmes, et donne à ses frères le dernier baiser de paix, en attendant le jour de la réunion éternelle des élus dans le ciel : adieux touchants de la vertu, de la religion et de la véritable affection fraternelle qui se pratiquaient alors dans ces antiques monastères.

Le voyageur se met en chemin, méditant dans son cœur les sages leçons qui lui ont été données, et écoutant avec calme la voix de Dieu au fond de son âme ; l'ange du Seigneur le guide invisiblement dans sa route, et le dirige vers la cité de Bourges.

### CHAPITRE III.

#### **SAINT AMAND RECLUS DANS LA VILLE DE BOURGES.**

Dispositions de saint Amand en se rendant à Bourges. — Qui était saint Austrégisile. — Saint Sulpice le pieux. — Cérémonie de la reclusion d'Amand. — Sa vie de retraite. — Il est ordonné prêtre. — Il a une vision mystérieuse.

— Vers 612 —

« Lorsque j'étais jeune, avant que je me misse à voyager, j'ai recherché la sagesse dans ma prière avec grande instance. Je l'ai demandée à Dieu dans le temple, et je la rechercherai jusqu'à la fin de ma vie : elle a fleuri en moi, comme un raisin mûr avant le temps, et mon cœur a trouvé sa joie en elle. Mes pieds ont marché dans un chemin droit et j'ai tâché de la découvrir dès ma jeunesse. J'ai prêté humblement l'oreille pendant quelque temps, et la sagesse m'a été donnée <sup>1</sup>. »

Tel nous apparaît le jeune Amand au moment où nous le voyons diriger ses pas vers la ville de Bourges. Il était alors arrivé à cet âge de la vie, où le cœur, ouvert aux riantes et flatteuses images de l'avenir, se laisse si facilement entraîner : quoique son âme fût déjà fortifiée, aguerrie contre les assauts et les attaques de l'enfer, il se réjouissait à la pensée d'une nouvelle et plus rude épreuve qui le rendrait plus propre aux desseins de Dieu sur lui. Amand, bien qu'il n'eût alors que dix-huit ans, « était déjà un

<sup>1</sup> *L'Écclésiastique*, chap. 11.

vieillard, non par la couronne des cheveux blancs, mais par la sagesse et la maturité de ses pensées. » Portant dans un corps pur et chaste une âme forte et généreuse, il avait su résister à toutes les séductions des passions, aux sollicitations pressantes de la tendresse paternelle; et maintenant pour consacrer à Dieu « la première fleur de la jeunesse comme il lui a consacré sa candide adolescence, il va passer à l'âge viril » par les exercices austères de la reclusion. C'est là que, dans une retraite absolue, il se pénétrera plus vivement encore des vérités saintes et puisera, dans la lecture assidue des livres sacrés, les enseignements qu'il ira un jour répandre au milieu des peuples; c'est là surtout, dans la solitude et le plus complet éloignement des créatures, que Dieu lui parlera au cœur et le préparera à son important ministère.

A cette époque, le vénérable Austrégisile, les délices de son troupeau, gouvernait sagement l'importante église de Bourges : on disait de lui des choses admirables. D'abord ministre du roi Gontran à la cour de Bourgogne, puis calomnié auprès de son maître et bientôt vengé par Dieu lui-même, ce jeune seigneur s'était senti un profond dégoût pour le monde, où il voyait régner une malice que son bon cœur ne soupçonnait pas. Malgré les instances de ses parents, qui voulaient l'engager dans les liens du mariage, il entra de préférence dans les plus humbles rangs du clergé. Plus tard, Ethérius, de Lyon, l'ordonna prêtre et le plaça à la tête du monastère de Saint-Nizier. C'est là que le clergé et le peuple de Bourges allèrent le chercher pour le placer sur le siège qu'Apollinaire avait illustré par ses talents et ses vertus, et qu'il venait d'échanger pour un trône dans les cieux. Le nom d'Austrégisile n'avait pas tardé à se répandre parmi les nombreuses églises des Gaules; toutes les bouches le prononçaient avec

respect, et beaucoup de pontifes lui étaient unis par les douces relations de la foi et de l'amitié <sup>1</sup>. Auprès de lui on remarquait le jeune archidiacre Sulpice-le-pieux, ange d'innocence et de pureté que Dieu avait déjà honoré du sacerdoce, et que Clotaire II gardait souvent comme aumônier auprès de sa personne, ou dans les camps quand il marchait contre ses ennemis.

En entrant dans la ville de Bourges, Amand se dirige vers la demeure du pontife. Aussitôt qu'il est en sa présence, Austrégisile fixe sur lui un regard où se peint toute la bonté de son cœur, puis se jetant au cou du nouvel enfant que la Providence lui envoie, il l'embrasse avec tendresse et laisse couler des larmes de joie. Amand, ému et hors de lui-même, se prosterne aux pieds du ministre de Jésus-Christ; mais Austrégisile le relève : « Soyez béni, bon Jésus, s'écrie-t-il, visiteur des âmes, pour nous avoir aujourd'hui consolé par l'arrivée de votre serviteur; et vous, mon fils, soyez aussi béni du Dieu très-haut qui vous a conduit vers nous pour combler les saints désirs de votre âme. Dès ce moment vous êtes devenu mon fils par le lien de la charité, et je serai votre père spirituel <sup>2</sup>. »

Sulpice à son tour voit Amand, et son cœur aussitôt s'attache vivement à lui. Deux âmes si belles et si pures étaient faites pour se comprendre et s'aimer : Dieu avait sur elles des desseins admirables. Sulpice, en effet, placé plus tard sur le siège de Bourges, après la mort du bienheureux Austrégisile, ramènera à Jésus-Christ beaucoup de juifs qui habitent cette ville, tandis qu'Amand ira, bien loin, gagner à la Foi des peuples idolâtres <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Bollandistes, xxx mai, *Vie de S. Austrégisile*, par un auteur contemporain.

<sup>2</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, n° 5.

<sup>3</sup> *Histoire de l'Église gallicane*, t. V., liv. IX, p. 98.

Il y eut donc des rapports intimes promptement établis entre eux, et lorsqu'ils eurent tous ensemble consulté dans la prière les volontés du Seigneur, il fut résolu qu'Amand continuerait dans la retraite les années de sa jeunesse, et se préparerait à l'œuvre de Dieu par les exercices de la reclusion sur les remparts de la cité : ses désirs étaient accomplis.

La reclusion faisait alors partie de la vie religieuse ; elle en était comme un état particulier, plus parfait peut-être et soumis à certaines règles spéciales. On la voit en pratique bien avant ce temps, dans beaucoup de lieux différents, et elle était presque toujours un puissant moyen de salut pour les peuples, soit que le reclus sortît plus tard, par la volonté de Dieu et des supérieurs, pour aller enseigner la foi, soit que sa vie tout entière se consumât dans son étroite demeure. Cette cellule devait communiquer avec une église ou avec la chapelle d'un monastère, d'où l'on donnait la sainte communion au pénitent : s'il était prêtre il avait dans son petit oratoire un autel, pour célébrer les divins mystères. La permission de l'évêque était nécessaire, afin d'embrasser ce genre de vie pour lequel on exigeait la promesse de stabilité. Tel était l'état dans lequel va entrer notre cher saint Amand.

Transportons-nous donc par la pensée dans la cité de Bourges, pour assister à cette cérémonie touchante. Le bruit déjà s'en est répandu dans les alentours, et chacun s'empresse d'accourir, au jour fixé, auprès de la cellule qui s'élève sur les remparts. Le moment solennel est arrivé ; Austrégisile, accompagné de son archidiacre, de tout le clergé, de la multitude du peuple, se présente ; tous sont revêtus des pompeux ornements des fêtes de l'Eglise. Le cortège s'avance précédé des croix étincelantes et des encensoirs d'où s'échappent les parfums ; il s'arrête en ordre

près de la porte pendant que continuent les chants harmonieux et les cantiques sacrés. A ce spectacle, tous les cœurs sont attendris et remplis de la plus profonde émotion.

Cependant Amand s'approche et reçoit du vénérable Austrégisile le baiser et la bénédiction paternelle; à son tour Sulpice l'embrasse avec effusion, tous les prêtres et les clercs l'embrassent pareillement, puis retentissent les antiennes solennelles qui annoncent la consommation du sacrifice. Le jeune reclus est entré dans la cellule, l'évêque l'a consacrée par l'eau bénite, il en encense toutes les parties extérieures; enfin, en présence de la foule, il y appose son sceau<sup>1</sup>. Amand « est mort au monde et le monde est mort à lui. » Désormais ses communications seront avec Dieu, ses anges, et quelques saints de la terre.

Il y a, dans les âmes privilégiées que Dieu appelle à une perfection spéciale, et qu'il conduit par des voies extraordinaires, des sentiments et des désirs que ne saurait comprendre la pensée grossière de l'homme charnel et frivole. Là où ses inclinations naturelles ne voient qu'ennui, tristesse, douleur, ces âmes fidèles rencontrent les plus douces jouissances. Ainsi la solitude qui fatigue, accable et tue les enfants du siècle, parce qu'elle les laisse seuls avec Dieu qu'ils ne goûtent pas, et avec leur conscience qui ne peut les rassurer; la solitude est pour elles la source du bonheur. Elles aiment l'oubli du monde et les pieux recueils de la prière avec la même ardeur que les cœurs dissipés et volages recherchent les bruyants spectacles et les fêtes. Ainsi ont toujours vécu les saints: ils évitent, autant que le permet leur état, les rapports avec le monde, et préfèrent servir Dieu dans le secret de leur cellule et de leur cœur. Là ils chas-

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 523. *Vita S. Bavonis*.

sent toutes les pensées inutiles, ils pénètrent sans effort dans les mystérieux secrets des Ecritures et à travers les épreuves et les consolations de la piété, ils avancent à grands pas dans la voie ouverte aux enfants de Dieu<sup>1</sup>.

Que fit saint Amand dans cette profonde retraite ? Quelques mots des hagiographes nous le diront ; mais eussent-ils gardé le silence sur cette partie de son existence comme sur tant d'autres, il nous serait facile d'y suppléer par ce que les anciens nous ont appris de la vie ordinaire des reclus.

Solennelle expiation pour des fautes personnelles ou pour les péchés des peuples, quelquefois aussi préparation extraordinaire de quelques hommes que Dieu destinait à de grandes choses, cette vie était réglée, comme nous l'avons dit, par une discipline toute particulière. Elle nous reporte par la pensée à ces écoles du désert où les disciples des Prophètes se disposaient, dans les jeûnes et les prières, à aller annoncer à Israël les volontés de Dieu. D'un côté comme de l'autre paraît manifestement l'inspiration de son esprit.

Parcourons d'un regard attentif cette humble demeure d'Amand au sommet des remparts de Bourges : un pain d'orge détrempé dans l'eau est toute sa nourriture, encore le saint pénitent ne semble-t-il la prendre qu'à regret ; sur sa chair innocente est appliqué un rude cilice qui retient son corps dans une contrainte continuelle ; quelques sarments, jetés sur la terre nue, reçoivent durant la nuit ses membres fatigués ; tout, autour de lui, annonce la pauvreté, le dénûment et la mortification. Pourtant, malgré ces austérités si capables de rebuter notre faiblesse, le front du jeune reclus est épanoui par l'expression d'une

<sup>1</sup> *Imitation de Jésus-Christ*, liv. I, chap. xx.

joie intime, d'une sérénité angélique qui descend des cieux dans son âme et lui fait trouver dans ses souffrances l'avant-goût des délices du Ciel. Tantôt il prie, et ses yeux baignés de douces larmes s'élèvent vers Dieu avec amour. Alors il demande avec une confiante simplicité la conversion des idolâtres et des pécheurs, le pardon des crimes qui souillent la terre, la paix et la prospérité du beau royaume des Francs, l'exaltation de l'Eglise, le bonheur des hommes et la gloire de Dieu. Quand l'heure de la prière s'est écoulée, Amand, s'arrachant à regret à ces communications avec le Ciel, prend en main les Saintes Ecritures pour y entendre de nouveaux oracles. A cette source abondante de doctrine et de vérité il puise avec ardeur; dans cette mine féconde il amasse un trésor qui l'enrichit pour tous les jours de sa vie, et qu'il ira plus tard, sans l'épuiser jamais, répandre au milieu des peuples. Puis après viennent à leur tour les travaux manuels et les pieux loisirs du recueillement. Ainsi s'écoulaient, rapides et pleins de bonnes œuvres, les jours d'Amand : les habitants de Bourges, étonnés de tant de vertu à cet âge, ne se lassaient point de louer le jeune étranger, qui était venu se placer sous la conduite de leur saint Pasteur et appelait sur leurs têtes, par ses prières et ses austérités, les bénédictions de Dieu.

Ce fut pendant ces quinze années de retraite qu'Amand dut recevoir successivement les ordres si sagement gradués dans l'Eglise, et qui, prenant le jeune lévite à sa séparation d'avec le monde, le conduisent jusqu'aux degrés du sanctuaire et de l'autel. Un impénétrable silence plane sur tous ces événements : satisfaits de plaire à Dieu, les saints ne s'inquiétaient guère de voir leur existence tout entière tomber dans l'oubli ; ils recherchaient même cette vie cachée en Dieu avec plus d'empressement que

les ambitieux du siècle n'en mettent à se produire.

Pourtant il dut se passer bien des scènes touchantes durant ces jours, et notre plume aurait à retracer plus d'un trait édifiant de vertu, de fidélité et de courage, si quelque historien fidèle les avait recueillis, ou plutôt si Amand, dans son humilité, n'avait préféré en sacrifier le secret à Dieu, seul témoin de ses œuvres, de ses luttes et de ses victoires. Parmi ces beaux jours, il en est un que nous ne pouvons laisser passer inaperçu ; c'est celui où, pour la première fois, il monta à l'autel du Seigneur pour y offrir la victime pure et sans tache.

Est-ce dans la basilique de Bourges, sous les yeux de la multitude, au milieu des clercs répétant en chœur les chants sacrés, que notre bien-aimé Amand reçut l'onction des prêtres, ou bien cette auguste et imposante cérémonie se fit-elle dans la cellule de l'humble reclus, et n'eut-elle pour témoins que les anges du ciel ? Austrégisile eut-il la consolation de revêtir des ornements sacrés ce fils de sa tendresse, dont il pressentait déjà les hautes destinées, ou bien Sulpice-le-Pieux fut-il l'heureux pontife qui appela l'Esprit divin sur la tête de son digne ami et qui oignit de l'huile sainte ses mains innocentes ? Nous l'ignorons : quoi qu'il en soit, il dut être beau le spectacle qu'offrit cet homme céleste, en ce moment où il apparut revêtu des ornements sacerdotaux, les yeux baignés de larmes et les membres tremblants par l'émotion de son âme, portant sur ses traits et dans toute sa personne l'empreinte de l'innocence et de la mortification. Le voilà qui s'avance vers l'autel du Dieu qui remplit sa jeunesse d'une sainte joie. Déjà il a répété les enseignements des prophètes et des apôtres ; il a rappelé les paroles sacrées du divin Maître : « Il a lavé ses mains avec les âmes pures et innocentes, car jamais il ne marchera dans la voie des impies. »

Il a invité toutes les puissances du ciel à venir adorer le Dieu fait homme. Un profond silence règne bientôt dans le petit oratoire; les paroles sacramentelles ont été prononcées, Amand se prosterne profondément devant le Dieu caché qu'il tient entre ses mains. O moment suprême! ô bonheur ineffable! quelle bouche pourrait exprimer les sentiments qui embrasent alors cette âme séraphique? qui pourrait dire les transports délicieux qui la ravissent hors d'elle-même? Amand continue, trois fois il frappe sa poitrine en suppliant l'Agneau immolé de lui pardonner ses iniquités, puis, incliné sur l'autel, il se nourrit de l'aliment [de vie, du pain des anges, de la chair sacrée de Jésus-Christ.

Le sacrifice est accompli, le nouveau prêtre de Jésus-Christ a déposé les vêtements sacrés, il s'abandonne dans un saint recueillement à toutes les émotions que produit dans son âme la possession d'un Dieu.

Quelles communications secrètes et sublimes ne lui furent point faites en ce moment où il s'abandonne aux élans de sa charité! quelles lumières inconnues ne lui furent point données alors, et par quelles faveurs nouvelles Dieu aimait-il à récompenser cette âme dévouée! Ne nous est-il pas permis de croire que ce fut à cette heure que le ciel sembla s'incliner et descendre jusqu'à lui? Développons notre pensée, et avant de quitter cette cellule du reclus, rapportons encore un fait qui signale sans doute un des derniers jours qu'il y passa.

Ici un trait lumineux, mais rapide comme l'éclair, brille tout à coup dans la narration d'un hagiographe; tout y paraît surnaturel et mystérieux, et l'on croirait y reconnaître un nouveau trait de ressemblance avec le divin Sauveur dans sa tentation au désert. « Un jour, dit-il, Amand était en prière devant le Seigneur, lorsque tout à

coup il se voit environné d'une grande lumière; puis, pendant l'espace d'une heure, l'image du monde semble se dérouler sous ses yeux avec toute sa magnificence et ses splendeurs. » Dieu voulut-il fortifier son serviteur contre les séductions du siècle au milieu duquel il allait l'envoyer? Voulut-il lui montrer la multitude des idolâtres et des pécheurs auxquels sa parole devrait se faire entendre? Ou bien encore fut-ce une dernière épreuve pour cette héroïque vertu et une dernière initiation à un apostolat de cinquante ans qui allait commencer? Dieu seul le sait. Le récit de cette brusque apparition sans détails laisse libre carrière aux interprétations de la piété, qui sait comprendre comment « toute créature devient accessible à l'âme qui contemple habituellement le créateur <sup>1</sup> ».

Respectons les mystérieux secrets de Dieu et de ses saints, et satisfaits d'avoir aperçu le prodige, humilions-nous devant son explication qui nous échappe, et reconnaissons que tout dans les desseins de la Providence concourt à la formation de ses élus.

C'est donc dans son étroite habitation de Bourges, sous les yeux de Dieu et des anges, dans le silence et la prière, qu'Amand se prépara à l'accomplissement des volontés du Ciel. « Il fallait qu'il se purifiât entièrement de ses plus légères souillures, afin de purifier les autres; qu'il se rendît véritablement sage selon Dieu, afin de donner aux autres la sagesse; qu'il devînt une lumière, afin d'éclairer les hommes dans la voie du salut; il fallait qu'il s'approchât de Dieu, afin d'amener les âmes à Dieu; il fallait enfin qu'il se sanctifiât, afin de sanctifier les autres <sup>2</sup>. »

Cette dernière épreuve est terminée, l'œuvre de la prépa-

<sup>1</sup> *Vita S. Bened.* à *S. Greg. magno*, chap. xxxv.

<sup>2</sup> *S. Greg. Nazianz*, in *Apolog.*



## CHAPITRE IV.

### PREMIER VOYAGE DE SAINT AMAND A ROME.

Les voyages à Rome au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle. — Leur multiplicité. — La piété avec laquelle on les faisait. — Départ de saint Amand. — Son séjour à Rome. — Apparition de saint Pierre qui lui révèle sa mission. — Retour des pèlerins de Rome. — Influence de ces voyages en France et surtout dans nos provinces. — Saint Amand l'a beaucoup augmentée. — La France de tout temps dévouée à la défense du Saint-Siège.

— En 627. —

Un pieux enthousiasme attirait à cette époque beaucoup d'étrangers au sein de la ville de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Eglises, centre de la Catholicité. Il semblait que tous les peuples du monde, par ce flux et reflux continuel de pieux pèlerins, voulussent donner un continuel témoignage de leur amour et de leur reconnaissance pour le bienfait de la Foi qu'ils en avaient reçu. Chaque année partaient de l'Irlande, l'île des saints, de modestes et savants religieux. Après avoir puisé dans quelque monastère florissant les trésors de la science et de la vertu, ils s'en allaient, nouveaux apôtres, les dispenser aux autres peuples du monde; mais avant de commencer leur carrière évangélique, on les voyait, chacun leur tour, prosternés aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, pour recevoir de sa bouche la mission et la bénédiction du Ciel. C'était même une coutume établie chez cette nation si profondément catholique, que l'évêque choisi par le clergé et le

peuple, allât demander à Rome la consécration épiscopale<sup>1</sup>.

Les Angles et les Saxons, convertis depuis peu à la voix de saint Augustin et de ses disciples, s'empresaient de venir, eux aussi, baiser les chaînes du pêcheur de Galilée, et l'épée qui trancha la tête à saint Paul, le faiseur de tentes. Plusieurs même de leurs rois abandonnèrent tout, richesses, honneurs, patrie, famille, pour aller s'ensevelir dans quelque solitude auprès du tombeau des apôtres.

Les Gaules et plus tard la France ne restèrent pas en arrière dans cet élan général des peuples vers la ville de Rome. Combien de ses pontifes y portèrent l'expression de leur vénération et de leur amour, leurs aumônes et les aumônes des pieux fidèles! Combien y allèrent consulter les successeurs de celui que Jésus-Christ a chargé de confirmer ses frères dans la foi, et à qui il a donné toute-puissance dans le ciel et sur la terre! Combien de simples prêtres, comme notre bienheureux, s'y rendirent dans un esprit de pénitence et de religion et y reçurent la manifestation éclatante des volontés du Ciel sur eux!

Comme pénitence donc, ou comme témoignage de respect et de filial attachement, par reconnaissance ou par amour, pour demander des conseils ou rendre compte des affaires importantes des diverses églises, ce voyage à Rome était devenu très-fréquent, et l'on voyait affluer chaque jour dans cette ville des empereurs devenue désormais la ville des Papes, un grand nombre de pèlerins de toutes les parties du monde catholique.

<sup>1</sup> « Moris erat apud incolas ejusdem insulæ primò pastorem inter eos eligere, tunc electum Romam dirigere, apostolicis manibus ordinandum, ordinatumque sedem et plebem revisere. » *Acta Sanctorum Belgii*, t. v, p. 359; *Vita S. Veronis*.

Pour suppléer ici à ce que les historiens ne nous ont point transmis de détails sur les trois voyages que fit saint Amand à Rome pendant sa vie, et donner une juste idée de la manière sainte et religieuse dont ils se faisaient, écoutons l'historien de Saint-Ouen, l'un des plus illustres évêques de cette époque, et avec qui, plus tard, saint Amand sera uni d'une étroite amitié. « Il avait résolu de visiter Rome, la Reine du monde et la ville Maîtresse de la religion chrétienne, que les princes des apôtres avaient honorée de leurs corps, qu'une multitude de martyrs avaient enrichie de leurs ossements sacrés. Or le bruit s'en répand aussitôt, et de toutes parts l'on voit accourir en foule, auprès du serviteur de Dieu, des hommes pleins de piété. Ils lui apportaient de grandes sommes d'or et d'argent, le suppliant de les porter au tombeau des saints Apôtres pour la rémission de leurs péchés, d'en distribuer une partie aux pauvres de Jésus-Christ qu'il rencontrerait en ces lieux, et de les recommander beaucoup à Dieu dans ses prières. Le saint pontife partit plein de joie : étant arrivé à Rome, partout où il rencontrait quelque monument consacré aux apôtres et aux martyrs, il se prosternait humblement, offrant des supplications et des prières pour lui-même et pour la prospérité de toute l'Eglise. Mais ses yeux laissaient échapper encore plus de larmes que ses lèvres de paroles : il en répandait en abondance. Oh ! qui pourrait dire avec quelle libéralité et quelle munificence il distribuait dans les différentes églises et oratoires les abondantes aumônes dont il avait été chargé ! Les autels en étaient couverts, les mains des pauvres en étaient remplies, toute la ville était dans la joie ; il semblait que ses premiers apôtres fussent revenus sur la terre. Ayant achevé de rendre ses devoirs et d'offrir ses prières, le vénérable vieillard revint, apportant avec lui

beaucoup de reliques précieuses <sup>1</sup>. » Ainsi se pratiquait d'ordinaire un pèlerinage à Rome dans ces siècles de foi.

Reportons maintenant nos yeux sur la petite cellule du reclus de Bourges; c'est de là que va sortir le nouveau pèlerin. Dieu qui l'avait préparé pendant quinze ans dans cette retraite comme dans un cénacle, pour en faire un grand missionnaire, voulut qu'il allât puiser à Rome, comme à sa source, la ferveur évangélique, contracter avec les augustes successeurs de saint Pierre les liens les plus étroits du dévouement, du respect et de l'amour, et recevoir au centre même de la catholicité sa mission à l'apostolat.

Ainsi de tout temps sont partis de Rome les hommes de Dieu qui ont évangélisé les nations; et toutes les églises, en parcourant la longue chaîne de leurs pontifes, remontent nécessairement à un envoyé des successeurs du prince des apôtres, plusieurs à saint Pierre lui-même. Vérité incontestable que signalait déjà au commencement de <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle le pape Innocent I<sup>er</sup> par ces remarquables paroles : « Il est manifeste que dans toute l'Italie, les *Gaules*, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile et les îles voisines, personne n'a établi des églises, si ce n'est ceux que le vénérable apôtre Pierre et ses successeurs ont constitués prêtres <sup>2</sup>. »

Pressé donc par les désirs de son cœur et par l'esprit de Dieu qui le remplit, Amand se dispose à partir avec un seul compagnon que les auteurs ne nous font pas connaître. Auparavant il a demandé à son saint ami, l'évêque Sulpice, les lettres testimoniales que, selon les canons, de-

<sup>1</sup> Baronius. *Ann. eccles.*, ad ann. 592 et 672. Bolland. *Vita S. Audoeni*, xxiv augusti.

<sup>2</sup> *Epist. Innocentii I*, ad Decentium, 19 martis, 416.

vaient toujours porter avec eux les clercs ou les religieux, quand ils entreprenaient quelque lointain voyage. Ces lettres, adressées à d'autres évêques ou au souverain pontife lui-même, exposaient la vie antérieure de celui qui les portait, les vertus qu'il avait pratiquées jusqu'à ce jour, et les pieux motifs qui déterminaient son pèlerinage. Elles devaient, sur la route, lui servir de témoignage auprès des évêques et des clercs à qui il se présenterait. Tel était le contenu ordinaire de ces lettres, dont plusieurs formules nous ont été conservées <sup>1</sup>.

Tous les préparatifs étant terminés, Amand quitte sa cellule, va se prosterner aux pieds du saint évêque de Bourges pour lui demander une dernière bénédiction ; puis il se met en chemin.

Ce voyage de Rome, si long et si difficile à une époque où les communications étaient quelquefois peu sûres, occasionna au saint prêtre des privations, des fatigues et des mortifications nouvelles ; mais la vivacité de sa foi les adoucissait et les lui rendait agréables. Qui dira les pensées qui abondaient alors dans cette âme ardente et religieuse ? Qui pourrait exprimer les désirs qui enflammaient ce cœur si dévoué à Dieu et à son Église ? Et lorsqu'enfin ses yeux aperçurent dans le lointain les murs de cette Rome que le voyageur le plus indifférent ne voit jamais sans ressentir de profondes émotions, que dut-il se passer en lui ? Rome, plus grande par la gloire de ses pacifiques Pontifes que par les triomphes de ses superbes empereurs ; Rome, autrefois le centre de l'idolâtrie, aujourd'hui le centre de la religion chrétienne ; autrefois la dominatrice de l'univers par la terreur de ses armes, aujourd'hui la consolation du monde par ses paternels enseignements ;

<sup>1</sup> *Marculfi formule*, lib. II.

« Rome, illustrée par les triomphes des apôtres, décorée par le sang des martyrs, brillante par les lys des confesseurs et les palmes des vierges, salut, ô Rome ; que jamais ne défaille ton autorité. Ayant ainsi parlé, le pieux pèlerin se jette à genoux, la face contre terre, et bénit le Seigneur tout-puissant qui a heureusement dirigé sa course <sup>1</sup>. »

Aussitôt qu'il est entré dans les murs de la Ville éternelle, il commence le cours de ses pieuses visites : toutes les églises, tous les oratoires, tous les lieux sanctifiés par le souvenir des apôtres, le sang des martyrs et la présence des serviteurs de Jésus-Christ, le voient prosterné et répandant avec ses larmes, les prières et les effusions de son âme. Ici il contemple les cirques et les arènes où son œil peut encore apercevoir les traces du sang des chrétiens qui tombaient sous le glaive des bourreaux ou que mettaient en pièces des animaux rugissants. Il lui semble voir sur ces gradins élevés de l'amphithéâtre des milliers de spectateurs, demandant à grands cris que les chrétiens soient livrés aux bêtes. Dans son émotion Amand se prosterne au pied de la croix qui rappelle tant de combats et de triomphes ; il la baise avec transport et conjure le Seigneur de lui accorder un jour la grâce de répandre aussi son sang pour sa gloire.

Plus loin, il entre dans le temple fameux <sup>2</sup> que l'idolâtrie romaine avait érigé à toutes les fausses divinités, et que l'Eglise s'est hâtée de consacrer à tous les saints et à leur auguste Reine. Il est arrivé auprès de cet autel en

<sup>1</sup> Bolland. xvi januarii. *Vita S. Fursei*, p. 50.

<sup>2</sup> C'est en 610 que le pape S. Boniface IV obtint de Phocas, empereur de Constantinople, le fameux temple connu sous le nom de Panthéon pour le changer en église (Voir M. de Maistre, *Du Pape*, t. II, p. 284 et suivantes).

bois sur lequel saint Pierre célébrait les divins mystères, auprès de ces chaînes qui pesèrent sur ses épaules et sur ses membres affaiblis. C'est dans les prisons mamertines, non loin du palais des tyrans de Rome, que le Prince des Apôtres les a portées ; notre pèlerin s'y rend aussitôt ; il ne veut perdre aucun des souvenirs de ces premiers et plus illustres prédicateurs de l'Évangile ; Pierre et Paul ! ces deux noms sont sans cesse présents à sa pensée, il veut les rencontrer partout où la religion a gravé leur mémoire, il veut les suivre jusqu'au lieu de leur supplice et de leur dernière victoire.

Le voilà donc qui se dirige, dans un religieux recueillement, vers une des portes de la ville ; c'est par ce chemin que marchèrent au supplice les deux apôtres de Jésus-Christ, au milieu des soldats et de la foule du peuple. Amand est arrivé à l'endroit où ils se séparèrent pour ne plus se revoir que dans le ciel : Pierre, pauvre pêcheur de Galilée, est conduit sur une colline écartée, et là il est attaché à une croix, la tête en bas. Il a demandé à ses bourreaux cette dernière grâce, se jugeant indigne, dans son humilité, de mourir comme son divin maître.

Les soldats conduisent saint Paul un peu plus loin : citoyen romain, c'est sous le tranchant du glaive que doit tomber sa tête : elle tombe et aussitôt commence l'insigne miracle des trois inépuisables fontaines, qui rappellent les trois bonds que fit dans sa chute ce chef vénérable. Amand contemple avec attendrissement tout ce qu'il a sous les yeux, et son âme est comme ravie dans une continuelle extase.

Suivons-le encore un moment : il est arrivé devant la porte Latine et il lui semble voir saint Jean, ce disciple bien-aimé, dans la chaudière d'huile bouillante ; plus loin, il entre dans le cimetière de Saint-Calixte, où sont

ensevelies les dépouilles mortelles de tant de saints confesseurs de la foi ; il rencontre l'église du *Domine, quò vadis*, qui lui rappelle sa touchante tradition ; il descend aux catacombes, où chaque place, chaque monument, on dirait presque chaque pierre lui rappelle un martyr, une vertu, un usage antique et religieux de ces trois siècles de persécutions et de triomphes.

Ainsi se passaient au milieu de Rome les jours de saint Amand : on le rencontrait partout, prosterné en prière et baisant avec vénération et amour les monuments sacrés de la foi. Puis le soir, quand le soleil couchant annonçait l'approche de la nuit, le dévot pèlerin se retirait dans l'église de Saint-Pierre, où son cœur avait comme choisi sa demeure et où Dieu avait résolu de lui manifester sa vocation à l'apostolat.

En effet, un soir qu'il y était venu selon sa coutume pour rendre à Dieu les hommages de sa piété avant de prendre son repos ; tandis que tous les fidèles sortaient en silence et que les gardes du temple se disposaient à en fermer les portes, Amand resta seul, espérant n'être point aperçu et pouvoir ainsi satisfaire le grand désir qu'il avait d'y passer la nuit tout entière. Il se tenait agenouillé à l'écart, répandant en prières son âme devant le Seigneur, lorsque l'un des portiers le vit, et croyant que c'était un homme qui nourrissait quelque mauvais dessein, il le força avec peu de respect de sortir de l'église. Cette humiliation ne troubla point le bienheureux ; il obéit aussitôt, et se prosternant devant le portail de l'église, il continua sa prière.

Tout à coup il se sent comme ravi hors de lui-même et environné d'une lumière éclatante : à ses yeux se présente un beau et vénérable vieillard, le front calme, serein et ceint d'une auréole de gloire. Saint Pierre, le prince des

apôtres, se fait connaître à Amand et lui déclare les ordres du ciel : « Au nom de Dieu, il ira prêcher la foi dans les Gaules et y convertir un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. La moisson est abondante ; elle croît de jour en jour ; il y travaillera comme un bon et vigilant moissonneur. Pour prix de ces travaux, une grande récompense lui est réservée dans les cieux<sup>1</sup>. »

A ces paroles, Amand étonné, interdit, se sent agité de mille pensées diverses. Toutes, après un premier moment de surprise, viennent se confondre dans un sentiment de reconnaissance et d'amour ; puis, soumettant généreusement toutes les frayeurs de son humilité à cette éclatante décision du ciel, il se prépare à commencer sa carrière apostolique.

Auparavant, le pèlerin se rend de nouveau auprès du souverain pontife qu'il avait visité dès le commencement de son séjour à Rome. C'était en effet une des premières démarches<sup>2</sup> de ceux surtout qui étaient revêtus d'un caractère sacré, d'aller saluer le vicaire de Jésus-Christ, et le successeur de celui à qui ont été confiées les clefs du royaume des cieux. On sait avec quelle bienveillance et quel empressement les pèlerins étaient accueillis par saint Grégoire-le-Grand, si fidèlement imité par ses successeurs. Il leur donnait tous les témoignages de la plus paternelle affection, les interrogeait sur les progrès de la religion dans leur patrie, leur exprimait toute sa joie en voyant le filial attachement qu'ils avaient pour la chaire de saint Pierre, et souvent même sa sollicitude veillait à ce que rien ne leur manquât pendant qu'ils habitaient la ville de Rome.

<sup>1</sup> Vita S. Amandi. Milo, cap. II.

<sup>2</sup> Baronius, Ann. ecclési., ad ann. 650, n° XIII.

Amand put alors communiquer au Pasteur suprême le secret divin que le Ciel venait de lui révéler, et des paroles d'encouragement et de bonté vinrent enflammer encore son ardeur évangélique. Puis, après avoir reçu cette bénédiction apostolique qui donne l'assurance du succès aux ouvriers de la vigne du Seigneur, il se met en marche pour revenir au pays des Francs.

Nous avons accompagné tout-à-l'heure un saint pontife s'en allant dans la capitale du monde chrétien ; nous avons été témoins de l'enthousiasme de son peuple et des offrandes multipliées qu'on déposait entre ses mains, pour les distribuer aux églises et aux pauvres de Rome : complétons maintenant notre récit et considérons le pasteur rentrant au milieu de son troupeau, riche de dons spirituels qui vont répandre partout l'abondance et l'allégresse. Si le retour d'Amand n'eut point cet appareil en cette occasion, il l'aura incontestablement plus tard, lorsque, après son troisième voyage, il reviendra saluer une dernière fois sa chère église de Maestricht et sa communauté d'Elnon. Nous ne faisons au reste que signaler ici un usage religieux, et ce touchant tableau du retour d'un évêque au milieu de ses ouailles se trouve dans la vie d'un grand nombre de saints pontifes de cette époque, d'un saint Eleuthère de Tournai, d'un saint Ouen de Rouen, d'un saint Bain de Térouane. Accompagnons ce dernier, l'aimable et pieux successeur de saint Omer, et ne perdons rien des détails que nous ont laissés les historiens.

Au moment de quitter la ville de Rome, il reçoit du souverain Pontife des reliques sacrées, pour enrichir et orner son église, l'attacher par un nouveau gage de filiation à la chaire de saint Pierre et conserver un éternel souvenir d'un pèlerinage sanctifié par les œuvres de la foi.

« Nul don ne pouvait être plus agréable, nul présent plus précieux. »

Dès ce moment, saint Bain a grande hâte de revoir son troupeau ; dans l'ardeur de ses désirs, il voudrait franchir d'un seul pas tout l'espace qui l'en sépare, tant son cœur surabonde de joie à la pensée du trésor et des bénédictions qu'il lui apporte. Autant que son âge et ses forces le permettent, il accélère sa marche ; le voilà qui touche aux confins de son église. Aussitôt des courriers sont expédiés et de toutes parts ils convoquent dans la ville d'Aire les abbés, les pasteurs des âmes, les hommes nobles de la contrée. A cette nouvelle, une joie incroyable se répand en tous lieux ; le retour du pasteur, l'heureux succès de son voyage à Rome, les reliques qu'il en rapporte et qu'il a reçues de la main même du vicaire de J.-C., tout réveille dans les âmes les sentiments de la foi, du bonheur et les doux transports de la piété.

A peine le jour fixé commence-t-il à luire, que déjà le clergé, les religieux, le peuple réunis dans l'ordre des solennités, viennent recevoir processionnellement leur pontife et les saintes reliques qu'il présente à leurs yeux. Tous en pompe, au chant des hymnes et des cantiques, au milieu de l'allégresse générale, transportent dans l'église dédiée à la mère de Dieu la dépouille mortelle de « saint Silas, compagnon et collègue de saint Paul, l'un des premiers disciples de Jésus-Christ ; perle précieuse du trésor sacré de Rome, don reçu de la main du père commun de tous les chrétiens, ornement nouveau pour le sanctuaire, pour la cité qui renouvellera tous les ans le souvenir de ce jour de joie et de félicité <sup>1</sup>. »

Notre siècle a peine à croire à de semblables témoi-

<sup>1</sup> *Acta Sanctorum Belgii*, t. vi, p. 649.

gnages ; il ne saurait plus les juger avec le regard de la foi qu'il a laissée s'affaiblir dans les âmes, et sa froide insensibilité ne trouverait tout au plus qu'un sourire de pitié devant cette naïve et religieuse allégresse de nos pères.

Pourtant ce fait n'est pas le seul de ce genre que nous aurons à signaler : viendra le jour où ce sera les reliques mêmes d'Amand que nous verrons processionnellement portées au milieu des populations qu'il aura évangélisées pendant sa vie, peut-être alors en comprendra-t-on mieux l'esprit.

En terminant ce récit du premier voyage de saint Amand à Rome, nous ne pourrions omettre une réflexion qui se sera sans doute présentée déjà à l'esprit du lecteur : je veux parler de ce dévouement, de cet attachement filial que de tout temps l'Eglise de France a témoigné à la chaire de saint Pierre. C'est en effet une vérité démontrée par l'histoire, que le Siège de Rome a été constamment protégé par ce noble peuple aux jours de ses dangers; et à part quelques malheureuses précipitations, quelques susceptibilités trop écoutées, les Papes trouvèrent toujours dans les Français des âmes fidèles, des cœurs dévoués, de vrais fils aînés de l'Eglise de Jésus-Christ.

Or, il est incontestable que ce sentiment naquit surtout des fréquents voyages de nos premiers évêques et de nos missionnaires à Rome, et des impressions qu'au retour ils communiquaient à leurs peuples. Il nous est permis de croire que saint Amand, en particulier, a grandement contribué à le développer dans nos provinces de tout temps si catholiques. Ses trois pèlerinages successifs, la pieuse colonie de missionnaires qu'il ramènera plus tard de Rome et qu'il répandra dans ce pays, ses relations avec le pape saint Martin, à l'occasion de l'hérésie du monothélisme et des conciles des Gaules tenus à cette époque, ses rap-

ports continuels avec tous les personnages de l'Église et de l'Etat, à qui il sut communiquer son esprit; enfin les nombreux monastères qu'il a fondés et où nous rencontrons presque toujours pour Patrons les deux grands apôtres de Rome, comme un solennel témoignage des liens sacrés et indissolubles qui attachent tous ses enfants au centre de la catholicité; toutes ces circonstances réunies et beaucoup d'autres qu'offrira la suite de cette histoire, nous expliquent en partie l'attachement et le dévouement de la France à la chaire de saint Pierre, aux vicaires de Jésus-Christ.

Aussi, en y regardant de plus près, voyons-nous cette influence d'Amand se répandre rapidement autour de lui, et les pèlerinages à Rome se multiplier d'une manière prodigieuse dès qu'il apparaît au milieu de nous : Saint Humbert de Maroilles y portera deux fois ses hommages et ses respects, trois fois saint Landelin, le fils repentant de saint Aubert, de Cambrai, ira déplorer les égarements de sa jeunesse; saint Vindicien, saint Omer, saint Fursy, saint Véron, saint Riquier iront à leur tour; l'illustre fille de Pépin de Landen et mère de Pépin d'Héristal, sainte Begge, s'y transportera bientôt dans un esprit de piété et de ferveur<sup>1</sup>; elle montrait déjà la voie à ses héroïques petits-fils Pépin et Charlemagne, qui, plus tard, la suivirent pour défendre le Saint-Siège contre ses oppresseurs, et lui donner, en leur qualité de chefs du premier-né d'entre les peuples catholiques, ce patrimoine sacré, qui assure à jamais sa libre action au milieu de toutes les nations du monde.

Amand a donc ouvert pour la Gaule-Belgique cette nouvelle et brillante carrière : il tient incontestablement

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v, p. 117. *Vita Sæcæ Beggæ.*

parmi nous le premier rang entre tous les saints et illustres pèlerins de Rome et les enfants dévoués du Siège apostolique : ce titre ne sera pas sans doute un des moins beaux que nous aurons à reconnaître dans sa vie si glorieuse.

CHAPITRE 7

## CHAPITRE V.

### **SAINT AMAND EST SACRÉ ÉVÊQUE.**

Retour de saint Amand à Bourges. — On le presse de recevoir l'onction épiscopale. — Ses refus. — Il est obligé de céder. — Saint Achaire de Tournai et Noyon le sacre. — Cérémonies du sacre. — Situation religieuse des églises de Téroüane, Tournai, Cambrai et Maestricht. — Changement qui va s'y opérer.

— Vers 628. —

Amand a quitté cette ville de Rome si chère à son cœur; il a abondamment puisé, auprès du tombeau des apôtres, la ferveur apostolique que nous allons commencer à admirer en lui jusqu'à la fin de sa longue carrière. Encore tout pénétré de la vision céleste dans laquelle saint Pierre lui a annoncé les volontés du Très-Haut, repassant sans cesse dans sa mémoire les monuments de la foi, de la piété et de la constance des martyrs et des saints, il sent brûler en son cœur un désir immense de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Plein de ces pensées, il revenait en grande hâte vers la cité de Bourges, et comme si le Seigneur eût gravé sur son front les titres qui l'appelaient à l'épiscopat et à la prédication de l'Évangile, à peine a-t-il reparu, que tous, comme à l'envi, clercs et laïques, leudes et pontifes, demandent qu'un prêtre si saint soit élevé au rang sublime des évêques et aux fonctions de l'apostolat.

Tout porte à croire que pendant son absence, ou peut-

être même avant son départ, on avait eu déjà cette pensée : les relations intimes qu'avaient entretenues successivement saint Austrégisile et son successeur saint Sulpice avec Clotaire II permettent de le supposer, surtout quand on voit ce monarque joindre ses instances à celles du clergé et du peuple.

Toutefois il fut difficile de persuader à l'humble Amand de recevoir l'onction sacrée : cette dignité auguste dont il connaissait toute la grandeur et la sainteté, jetait comme une secrète terreur dans son âme. Mais plus ses résistances étaient vives, plus les sollicitations devenaient pressantes. Il semblait en effet que l'on ne pourrait rencontrer dans nul autre, mieux que dans le saint reclus de Bourges, toutes les vertus et les qualités que demandait le grand pape saint Grégoire. Quelques années auparavant, au moment où les élections épiscopales commençaient à perdre, par l'influence de la cour et l'aveugle empressement des grands, leur caractère primitif, on entendait ce saint et illustre Pontife protester hautement contre ces abus qui devaient, dans la suite, être la source de tant d'autres : « Que celui qu'on veut élever aux ordres, disait-il, considère bien auparavant toutes les vertus qu'il sera obligé de pratiquer; qu'il apprenne ce qu'il devra enseigner, qu'il se fortifie dans la foi dont il sera le gardien, afin qu'il ne soit pas exposé à tomber dans l'erreur, lui qui doit être le guide des autres. Avant tout, qu'il s'applique à la méditation des choses célestes, qu'il travaille à se rendre agréable à Dieu et aux hommes par sa sainteté, qu'il examine attentivement s'il est assez fort pour porter un tel fardeau. Se juge-t-il trop faible, qu'il recule; se croit-il assez fort, qu'il avance, mais encore avec crainte et tremblement<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> S. Gregorii magni *epistolæ*, lib. vii, epist. 445.

Ces paroles durent avoir un grand retentissement dans l'Église des Francs, et les canons de plusieurs conciles nous en ont laissé l'irrécusable témoignage. Elles frappèrent surtout le cœur d'Amand, et il ne fallut rien moins qu'une irrésistible violence, pour arracher à son humilité un consentement ratifié déjà dans les cieux, et le déterminer enfin à recevoir la consécration épiscopale.

Il y a dans la vie de l'évêque trois jours qui se partagent son existence, et qui réunissent tout ce qu'il a de beau, de saint et de sublime dans son caractère. Le premier est celui où, jeune adolescent, il approche pour la première fois, avec le tremblement d'une conscience timide et purifiée, du banquet sacré, pour recevoir son Dieu. Ce jour, si beau dans la vie de l'homme, si doux à son souvenir, qu'il sourit encore au vieillard sur le bord de la tombe, ce jour avait lui pour Amand lorsqu'il croissait en âge et en sagesse sous les yeux de Dieu et de ses parents. Nous l'avons suivi depuis ce moment jusqu'à sa retraite dans la cellule de Bourges, où ordonné lui-même ministre du Seigneur, il monta, la première fois, à l'autel pour offrir la victime sans tache et produire à son tour, par la vertu des paroles sacramentelles, le Dieu que jusqu'alors il avait reçu de la main des prêtres. Aujourd'hui la plénitude du sacerdoce lui sera donnée : il recevra l'onction des pontifes et prendra rang à la suite des apôtres, au milieu de ceux à qui le Saint-Esprit a confié le soin de son Église.

Un auteur suppose que ce fut saint Achaire, évêque de Tournai et de Noyon, qui lui donna la consécration épiscopale : cette opinion, quoique nous ne trouvons point

<sup>1</sup> *Hist. Eccles. Paris.*, auctore Gerardo Dubois, orat. — 4690 in-fol., à Paris.

à l'appuyer sur un monument authentique, paraît néanmoins très-probable, et elle se rattache parfaitement à la vie de ces deux saints personnages.

Saint Achaire était un des évêques les plus zélés pour la propagation de l'Évangile dans les vastes contrées qui formaient son diocèse; mais là ne se bornait pas encore son désir du salut des âmes. Il avait été formé à la science et à la piété dans le célèbre monastère de Luxeuil, en Bourgogne, qui était véritablement à cette époque comme une pépinière d'évêques et de missionnaires. Appelé au gouvernement de deux importantes églises, chéri et respecté de Clotaire II et des grands du royaume, il usa de son influence pour étendre partout, autant qu'il le pouvait, le règne de Jésus-Christ. Nous aurons encore occasion de rappeler les témoignages de son active sollicitude.

Quant à saint Amand, il sera facile de reconnaître dans la suite que c'est surtout dans le diocèse de Tournai qu'il a travaillé: un écrivain va jusqu'à avancer que saint Achaire lui confia la direction de cette église, afin qu'il pût s'occuper davantage de celle de Noyon. Il paraît donc très-vraisemblable qu'Amand fut sacré par saint Achaire dans la ville de Noyon. Quoique le métropolitain fût presque toujours le pontife consécrateur, cette règle souffrait néanmoins des exceptions surtout à l'égard des évêques régionnaires qui ne devaient occuper aucun siège fixe.

Conformément à l'antique usage de plusieurs églises des Gaules<sup>1</sup>, Amand, la veille de son ordination, s'est retiré dans un lieu solitaire pour prier et préparer son âme à la réception des dons de l'Esprit sanctificateur: là prosterné devant le Seigneur, la face contre terre, il se répand en

<sup>1</sup> *Histoire des Sacrements*, par Charton, II<sup>e</sup> partie, chap. II, dans les Cours complets de Théologie.

prières ardentes qui montent vers le ciel comme un encens d'agréable odeur pour en faire descendre une rosée de bénédictions. Des pleurs coulent de ses yeux en abondance, de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine, et son âme paraît accablée sous le poids des sentiments divers qui l'agitent durant cette veille solennelle et silencieuse.

Ainsi s'écoulent les rapides moments qui précèdent le grand jour.

Déjà il a commencé à luire, et les clercs ont entonné dans la basilique les prières préparatoires : de son côté le peuple fait éclater ses transports d'allégresse pour célébrer le nouveau pasteur des âmes qui va recevoir l'onction sacrée. On se répète avec une religieuse curiosité les particularités diverses de la vie d'Amand, son innocente enfance, son empressement à gagner la solitude, ses quinze années de silence et de retraite à Bourges, son pèlerinage à Rome, la céleste vocation de saint Pierre, les sollicitations unanimes des pontifes, des grands, du roi lui-même : tout semble se réunir en cet instant pour lui attirer les respects et l'affection de la multitude ravie.

Pendant que cette allégresse éclate au dehors, Amand, toujours retiré dans son oratoire, dépose aux pieds de Jésus-Christ les dernières inquiétudes et les pieuses terreurs de son âme : une fois encore il renouvelle en pleurant l'engagement sacré de se dévouer tout entier à son service et à la propagation de sa sainte religion. Le sacrifice est accompli dans son cœur, l'heure est venue où il va le consommer au pied des autels.

Amand s'est rendu au sacrarium où se réunissent les ministres de l'autel : tous sont revêtus des insignes de leur dignité : ils portent les uns le livre des Evangiles, d'autres les reliques des saints, ceux-ci les croix étin-

celantes ou le vase d'or qui renferme le saint chrême.

L'évêque consécrateur, aidé de ses officiers, s'est revêtu à son tour de ses habits pontificaux; puis, prenant en main le bâton pastoral, il s'avance, accompagné des évêques assistants et précédé d'un long cortège, vers le sanctuaire de la basilique. Amand marche à sa suite, les yeux baissés, et dans le plus profond recueillement.

Quand la procession s'est arrêtée, saint Achaire prend sa place sur un siège devant l'autel, le visage tourné vers la vaste nef déjà remplie par la foule du peuple. Les évêques se sont assis à droite et à gauche sur les côtés, Amand au milieu du chœur<sup>1</sup>.

Après un moment de recueillement, les évêques se lèvent et présentent le nouvel élu : « Père révérend, dit le plus ancien à saint Achaire, la sainte Eglise demande que vous éleviez à la charge du pontificat le prêtre Amand ici présent. »

« Croyez-vous qu'il soit digne de cette charge ? »

« Nous savons et nous croyons, autant que la faiblesse humaine peut connaître, qu'il est digne. » Tous ont répondu : « Grâce soient rendues à Dieu ! »

Alors un archidiaque lit à haute voix les décrets touchant la consécration des évêques, et les règlements établis par les canons. La lecture terminée, l'évêque consécrateur s'adresse au nouvel élu pour lui faire les interrogations prescrites : « Frère bien-aimé, nous demandons, avec une charité sincère, si vous êtes disposé, autant que la nature humaine est capable, de vous appliquer, en toute prudence à l'intelligence des saintes Ecritures. »

<sup>1</sup> *Hist. des Sacraments*, par Charton, II<sup>e</sup> partie, *passim*. — Sacramentaire de saint Grégoire. — Pontifical romain. — Pontifical de Rouen au IX<sup>e</sup> siècle.

« Voulez-vous enseigner, par vos paroles et vos exemples, au peuple pour lequel vous êtes ordonné, les vérités que vous puiserez dans les saintes Ecritures ? » — « Je le veux, » a répondu Amand.

« Voulez-vous, par la grâce de Dieu et votre vigilance, être tel qu'il convient à un évêque, selon l'enseignement de l'apôtre, sobre, prudent, chaste, orné de vertus, donnant volontiers l'hospitalité, docte, tempérant, ennemi de toute violence, de toute contestation, de toute cupidité ? » — « Je le veux. »

« Voulez-vous être soumis, selon les statuts des Pères, au bienheureux Pierre et à la sainte Eglise romaine ? » — « Je le veux. »

« Voulez-vous, pour le nom du Seigneur, être affable et miséricordieux envers les pauvres, les étrangers et les indigents ? » — « Je le veux. »

« Que le Seigneur vous accorde ces dons et d'autres encore ; qu'il vous garde et vous confirme en toute sainteté. »  
Les assistants ont répondu : « Amen. »

Amand est ensuite interrogé sur les différents articles de la foi, et il a répondu à toutes les questions de l'évêque consécrateur. Alors les évêques assistants s'approchent, et placent sur ses épaules le livre des Evangiles. Saint Achaire le soutient à son tour, et prononce les paroles sacramentelles. En ce moment solennel, le cœur d'Amand est profondément ému : c'est alors surtout qu'il sent tout le poids du ministère redoutable imposé à sa faiblesse et qu'il conjure le Seigneur, avec larmes, de lui envoyer du haut du ciel son secours tout-puissant.

Les cérémonies continuent : les évêques ont posé leurs mains sur son front incliné, et le Saint-Esprit est descendu sur lui avec l'abondance de ses dons et de ses fruits ; ils ont mis à son doigt l'anneau qui le lie à l'Eglise, ils ont

placé sur sa tête la mitre des pontifes, dans sa main le bâton des pasteurs; puis il est intronisé et porté en triomphe en présence de tout le peuple, qui applaudit avec transport et fait éclater sa joie par de bruyantes acclamations. « Toi aussi, ô France, ô ma patrie, réjouis-toi ! s'écrie à son tour le moine poète, en s'associant à l'enthousiasme populaire qui le transporte hors de lui-même, toi aussi tressaille d'allégresse, un grand pontife t'est donné ! Quand Dieu envoyait au milieu des peuples des apôtres de la vérité, comme des astres brillants; dans sa paternelle sollicitude, il te réserva notre Amand. Par lui tu as resplendi de l'éclat éblouissant des vertus; par lui, ô belle France, tu croiras toujours au Roi suprême qui habite les cieux, et tu seras toujours un beau, un saint, un noble peuple; et quand le grand juge du monde viendra, Amand, comme un pasteur fidèle, rassemblera toutes ses brebis et te conduira, ô France, au pied de son tribunal, et tu viendras à sa suite recevoir les récompenses du Dieu tout-puissant !<sup>1</sup> »

Avant de se retirer, les évêques qui ont assisté à la consécration donnent à leur nouveau frère dans l'épiscopat les lettres testimoniales encore en usage à cette époque : doux souvenir d'un jour qui ne s'effacera jamais de leur mémoire et dont les circonstances touchantes, rappelées brièvement dans cet écrit, transmettront à la postérité leurs sentiments et leurs vœux.

Peu après, saint Achaire, au nom du métropolitain, remet lui-même au nouvel élu une instruction sommaire de ses devoirs, tracée de sa propre main. Écoutez quelques-unes de ces graves et religieuses paroles : « Sachez, mon frère, que vous venez d'être chargé d'un

<sup>1</sup> *Vita S. Amandi*, Milo. Bolland. vi feb.

lourd fardeau et d'un grand travail, du gouvernement des âmes; sachez que vous êtes maintenant assujetti aux besoins de plusieurs, que vous êtes devenu le serviteur de tous, et que vous rendrez compte, au jour du jugement, du talent qui vous est confié. Ayez grand soin de garder la pureté de la Foi; observez exactement les règles de l'Eglise dans les ordinations, soit pour le temps, soit pour la qualité des personnes. Evitez surtout l'avarice et la simonie; gardez la chasteté; évitez de donner scandale; appliquez-vous à la prédication; prêchez la parole de Dieu à votre peuple abondamment, agréablement, distinctement et sans cesse. Lisez continuellement l'Ecriture sainte et que l'oraison interrompe la lecture. Demeurez ferme dans la tradition que vous avez apprise; que la sainteté de votre vie soutienne vos instructions, et qu'elle serve de règle et de modèle à vos ouailles. Ayez grand soin de votre troupeau; corrigez avec douceur et prudence, en sorte que le zèle et la bonté s'aident l'un l'autre, et que vous évitiez également la rigueur excessive et la mollesse. Ne considérez personne dans vos jugements. Employez les biens de l'Eglise avec fidélité et discrétion, sachant que c'est le bien d'autrui que vous gouvernez. Exercez l'hospitalité et la charité envers les pauvres, soulagez les veuves, les orphelins et toutes les personnes opprimées. Ne vous laissez point élever par la prospérité, ni abattre par l'adversité<sup>1</sup>. »

Amand médite ces sages enseignements déjà gravés profondément dans son cœur. Dès lors il se prépare à commencer l'œuvre de dévouement dans laquelle doit se consumer sa vie tout entière. Aucun diocèse particulier ne lui est assigné; tout le pays des Francs est ouvert à son

<sup>1</sup> Chardon, *Histoire des Sacrements*, II<sup>e</sup> partie, chap. II.

zèle évangélique; nous le verrons aller plus loin encore. Et ainsi, « comme Paul a prêché la foi aux peuples d'Orient, Amand prêchera la foi aux peuples d'Occident, et au milieu des nations dispersées il répandra la précieuse semence de la parole divine <sup>1</sup>. »

Au moment où il va s'élancer dans la carrière, considérons un moment cette vaste portion de la vigne du Seigneur, où s'exercera principalement son zèle et sa prodigieuse activité. Cherchons à connaître quel était à cette époque l'état religieux de la Gaule Belgique, afin de mieux saisir et d'apprécier dans toute son étendue l'immense développement qu'Amand va lui donner.

Cet espace de pays si considérable, et aujourd'hui couvert d'un grand nombre d'évêchés florissants, n'en possédait alors que quatre, nous pourrions presque dire trois seulement; celui de Térouane, qui était encore vacant, ceux de Cambrai et Arras, de Tournai et Noyon, et plus loin le diocèse de Maëstricht, dont le siège, précédemment établi à Tongres, devait dans la suite être transféré à Liège.

Du côté de l'Occident, dans les lieux où retentit autrefois la voix des saints missionnaires Fuscien et Victorie, et de saint Victrice, de Rouen, un profond silence règne depuis de longues années, et les Morins, privés de pasteurs, sont retombés dans les ténèbres de leur ancienne idolâtrie. Mais bientôt un nouvel apôtre paraîtra au milieu d'eux, et la même main qui vient de sacrer Amand consacrera saint Omer pour l'établir évêque de Térouane.

Né au territoire de Constance <sup>2</sup>, non loin des rives du Rhin, Omer était venu se cacher dans la sainte obscurité

<sup>1</sup> *Vita S. Amandi*, Milo, vi febr. Bolland.

<sup>2</sup> *Vita S. Audomari*. — Boll. ix sept.

de l'abbaye de Luxeuil. Dès son entrée en religion, il donna une preuve éclatante de son esprit d'apostolat; il gagna son père, qui l'accompagne dans cette retraite et y finit saintement ses jours. Là, le pieux jeune homme, sous la conduite de saint Eustase, fit de rapides progrès dans la vertu et se prépara aussi sans y songer à l'important ministère que le Ciel allait lui confier. Saint Achaire, qui l'avait vu, pria le monarque Franc de placer sur le chandelier de l'Eglise ce brillant flambeau qui éclairait la Bourgogne, et Dagobert, acquiesçant à une demande si sage et si conforme au désir qu'il avait d'instruire ses peuples, fit encore cette action agréable à Dieu et aux hommes, dans les derniers jours de sa vie.

L'œuvre d'Omer était grande, sa tâche immense : tout était à commencer dans ce pays. Mais Dieu vint au secours de son ministre, et à sa voix accoururent auprès du nouveau pasteur d'infatigables missionnaires, sortis comme lui de Luxeuil. Envoyés par leur saint abbé, dirigés par l'esprit de Dieu, ils arrivent au pays des Morins, et là, sous la conduite et la direction de leur frère bien-aimé, ils commencent à travailler à la sanctification des âmes. Mommolin, Bertin, Ebertram se répandent de toutes parts dans la contrée, qui prend bientôt un nouvel aspect par leurs prédications, leurs vertus et leurs œuvres saintes.

Soudain l'on voit s'élever, du milieu des eaux, les murs de l'abbaye de Sithiu, centre et origine de la future cité de Saint-Omer. Là accourent en foule une multitude d'hommes désireux de marcher dans les voies de la perfection religieuse. Jour et nuit on y entend retentir les louanges du Très-Haut; et tandis que les uns lèvent vers le Ciel des mains suppliantes, puis s'en vont défricher des terres arides et incultes, et combler des marais fangeux

où l'œil étonné rencontrera bientôt les plus riches moissons, d'autres avec Omer, avec ses compagnons, parcourront les bourgades, les villages et les hameaux d'alentour, instruisant, baptisant, réconciliant et consolant tour à tour. En peu de temps « ces indomptables Morins, qui naguère ne pouvaient supporter aucun joug <sup>1</sup> », deviennent doux et traitables sous la main des apôtres de Jésus-Christ, et embrassent avec ardeur son culte et sa loi sainte.

Avant de quitter cette naissante église, citons encore quelques nouveaux missionnaires qui lui prodigueront aussi leurs travaux et leurs sueurs, et avec lesquels Amand entretiendra, toute sa vie, les doux rapports de l'amitié et de l'apostolat. C'est saint Riquier qui, de sa retraite de Centulle dans le Ponthieu, commencera bientôt à prêcher la foi aux peuplades répandues le long des côtes de la Morinie; nous le rencontrerons même au Castrum de Douai, dans la demeure d'Adalbaud et de Rictrude, peut-être dans la société d'Amand. Après lui, paraît saint Winnoc et ses compagnons qui fuient leur patrie et s'empressent d'aller ensevelir dans la solitude de Sithiu une naissance princière et toutes leurs espérances mondaines. Après avoir édifié leurs frères par l'exemple de toutes les vertus monastiques, ils partiront, à la voix de saint Bertin et avec sa bénédiction, pour fonder à Wormhout une nouvelle maison de prière, de travail et de prédication.

Vulmar, sorti d'Hautmont, près Maubeuge, les suivra de près et établira, à Samer, non loin de Boulogne, une colonie d'ouvriers évangéliques, qui répandra dans toute la contrée la bonne odeur de Jésus-Christ.

<sup>1</sup> Gens fera sunt Morini et intractabile vulgus.

Ferre jugum renuunt, mutantur et omnia mutant.

Amand, durant sa longue carrière, paraîtra plus d'une fois sur ces plages longtemps stériles et qui se couvriront bientôt d'une abondante moisson. Son nom sera cher à la communauté de Blangy, que la pieuse Berthe<sup>1</sup> réunira autour d'elle et de ses filles bien-aimées, après la mort de son époux. Mauront verra sans doute Amand dans le monastère de Bruël (Merville), que, par son conseil, il bâtit sur les bords de la Lys, et l'admirable Bertin entretiendra toute sa vie de douces relations avec le saint évêque, et aura même la consolation de signer plus tard le testament de ses dernières volontés. Combien d'autres souvenirs, ensevelis avec les monuments qui devaient les transmettre aux âges futurs, nous voudrions ici rappeler.

Plus heureuse que celle des Morins, l'église de Cambrai et d'Arras a déjà vu se succéder sur son siège antique plusieurs nobles et saints prélats. Depuis saint Vaast qui, par l'ordre du Pontife Romain et avec la bénédiction de saint Remi de Rheims, vint relever les temples et les autels que les Barbares avaient renversés, saint Dominique, saint Vedulphe, saint Géri et le vénérable Berthoald ont successivement gouverné ces deux diocèses réunis. En ce moment nous y apercevons le docte et innocent Ablebert, bientôt remplacé par saint Aubert, l'un des plus grands évêques de la France au VII<sup>e</sup> siècle, l'ami et le confident intime d'Amand durant de longues années. Leurs rapports multipliés seront recueillis tour à tour dans ces pages, et donneront la preuve manifeste que les églises de Cambrai et d'Arras reçurent une large part dans les bienfaits de son apostolat.

Un égal bonheur est réservé à l'église de Tournai : elle

<sup>1</sup> Ste Berthe de Blangy épousa Sigebert, frère d'Adalbaud de Douai, qui lui-même épousa Ste Rictrude. (Voir le chap. XII.)

aura en particulier celui de posséder son corps précieux après sa mort, et de voir fleurir dans son sein son monastère de prédilection, Elnon.

Nous ne dirons plus rien de saint Achaire, le sage conseiller des rois, le fils si doux et si humble de saint Colomban, le successeur trop peu connu de saint Elenthère et de saint Médard, dont il rappelle toutes les vertus. Après lui nous contemplerons à la tête de cette église le populaire et illustre saint Éloi, puis saint Mommolin, le compagnon des travaux de saint Omer. C'est sous ces trois grands pontifes qu'Amand opérera toutes les œuvres de son ministère. Longtemps les deux rives de l'Escaut seront comme le point central de ses travaux au milieu des habitants indociles de la Ménapie, de l'Hasbanie, des Flandres et du Brabant, et les deux églises de Cambrai et de Tournai, qui, en suivant ce fleuve, s'étendent l'une et l'autre jusqu'à la mer, admireront et béniront ensemble les efforts inouïs de son zèle.

Enfin, un peu plus loin, à l'Orient de cette dernière contrée, dans le nord de la turbulente Austrasie, où fermente surtout le vieux levain des passions barbares, nous rencontrons l'église de Maëstricht. Elle aura l'insigne honneur de voir un jour Amand s'asseoir sur son siège déjà séculaire. Quand ce moment sera venu, nous donnerons la brillante série de ses pontifes; ici nous ne voulons qu'indiquer en passant l'état religieux de cette contrée, où l'on trouve les natures les plus rebelles et les plus indomptables caractères. Mais Dieu, dans les conseils de sa sagesse, a résolu de briser et de faire ployer sous le joug de sa loi ces hommes durs et farouches, par des pasteurs pleins de mansuétude, ou par des martyrs.

A l'heure où Amand reçoit l'onction épiscopale, c'est saint Jean, surnommé l'Agneau, qui gouverne le diocèse

de Maëstricht. Le Seigneur l'a été chercher parmi les pauvres habitants des campagnes, où il vivait dans l'exercice des œuvres de la charité; il inspire en même temps à sa vertueuse compagne des pensées de renoncement et de retraite, et pendant qu'elle va terminer ses jours dans une paisible solitude avec de saintes filles de Dieu, Jean, son époux, est porté, aux acclamations du clergé et du peuple, sur le siège des anciens Tongres. Amand lui succédera plus tard dans ce poste éminent; après lui viendra Rémacle, si pieux et si débonnaire; puis deux martyrs dont le sang innocent, répandu pour la cause de Dieu et de son Église, achèvera de sanctifier cette terre et de purifier quelques pierres du sanctuaire qui laissent se ternir leur éclat<sup>1</sup>.

Nous n'irons pas plus loin et nous bornons à ces quatre grandes églises notre examen et nos recherches; mais combien d'autres revendiquent très-légitimement aussi la gloire d'avoir vu, entendu, possédé même notre saint missionnaire? Dans combien de cités épiscopales ne le rencontrerons-nous point pendant sa longue carrière? Strasbourg, Worms, Mayence, Toulouse, Laon, Metz, Paris, Meaux, Rouen, Bourges, Limoges, passeront tour à tour sous nos yeux, avec leurs monuments ou leurs traditions, pour offrir comme une couronne de reconnaissance et d'amour à l'apôtre des Francs au VII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, on le voit, Dieu dans sa miséricorde prépare de beaux jours à notre patrie. A la voix de son serviteur vont se former en tous lieux de saintes familles, où les vertus chrétiennes, devenues comme héréditaires, se perpétueront d'âge en âge. Bientôt on verra des leudes puissants

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv; *Vita S. Amandi*. — *Item. Boll.* vi feb. — *Item. Acta SS. Belgii*, t. vi; *Vita S. Lamberti*.

de la cour Mérovingienne déposer le baudrier et la framée, distribuer aux pauvres leurs biens et leurs richesses et se dévouer au service du Seigneur, des vierges intrépides et de vénérables veuves se consacrer, dans la solitude, au céleste époux des âmes : des enfants mêmes, à peine sortis du berceau, rivaliseront de zèle et d'ardeur avec des vieillards blanchis dans la pratique de la religion, et ainsi « le glorieux apôtre Amand recueillera à travers toute la France une très-abondante moisson dans les greniers du Seigneur. » Malgré les obstacles sans cesse renaissants que présentera de toutes parts cette société barbare, jeune et sans expérience, au milieu de ces natures ardentes qui n'ont presque rien perdu encore de leur bouillante activité, la Foi se fraiera une large voie dans les cœurs. Amand, l'homme de la droite du Très-Haut, paraît, revêtu, pour toute défense, de son sacré caractère, n'ayant pour arme que sa douceur, sa patience et sa charité, et bientôt un immense changement s'opérera partout sur son passage. Les brutales inspirations du paganisme tomberont aux accents de sa voix ; la barbarie fuira devant la civilisation qu'il apporte aux peuples avec l'Évangile ; les fleurs des vertus chrétiennes naîtront comme par enchantement sous ses pas et répandront au loin un parfum de piété et de bonheur.

Ce sera l'œuvre d'un moine, d'un évêque, hâtons-nous d'ajouter, et d'un missionnaire. Avant d'entrer dans le détail de ces travaux presque prodigieux, il nous reste à tracer ce troisième et principal caractère qui distingue surtout notre modeste héros.

## CHAPITRE VI.

### SAINT AMAND MISSIONNAIRE.

Grand nombre de missionnaires au VII<sup>e</sup> siècle. — Dans la Gaule Belgique.

— D'où ils viennent. — Leur conduite. — Dans les pays civilisés ou chez les idolâtres. — Aperçu rapide des missions de saint Amand. — Missionnaire stylite au pays de Trèves. — Charité des missionnaires et de saint Amand en particulier. — Il rachète des esclaves, les instruit, leur rend la liberté. — Efforts des missionnaires pour abolir les sacrifices de victimes humaines. — Le martyre, désir et récompense ordinaire des apôtres de Jésus-Christ.

— En 628. —

« L'esprit du Seigneur est sur moi, car le Seigneur m'a donné l'onction : il m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux et humbles, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la grâce aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes <sup>1</sup>. »

Depuis le moment solennel où le fils de Dieu envoya ses apôtres dans tout l'Univers pour y prêcher son Evangile, une succession non-interrompue d'hommes apostoliques s'est perpétuée jusqu'à ce jour, et tous ont puissamment contribué à chasser du monde païen l'erreur et la corruption, pour les remplacer par la vérité et la sainte morale de Jésus-Christ. On peut dire que dans les premiers temps de l'Eglise et de celle des Gaules en particulier, tous les évêques étaient missionnaires ; partout en effet ils ren-

<sup>1</sup> Is., chap. LXI.

contraient sur leur pas des monuments profanes, des peuples indociles ou grossiers, des persécuteurs acharnés ou des idolâtres vindicatifs et cruels, des coutumes, des superstitions, des mœurs entièrement opposées à la religion qu'ils prêchaient; et comme ils n'avaient auprès d'eux qu'un petit nombre d'ouvriers évangéliques, ils étaient obligés de se transporter continuellement eux-mêmes dans les différentes parties de leur vaste diocèse, afin qu'aucune des âmes confiées à leur sollicitude ne fût abandonnée. Ainsi vivaient dans ces siècles reculés les saint Materne de Tongres, les saint Eleuthère de Tournai, les saint Vaast, les saint Géri de Cambrai et Arras, et un peu plus tard, à l'époque où paraît notre illustre apôtre, les saint Omer de Térouane, saint Eloi de Tournai et de Noyon, saint Ouen de Rouen, saint Aubert et saint Vindicien de Cambrai.

Mais à côté de ces Pontifes qui, malgré leurs courses fréquentes, avaient néanmoins un siège fixe où ils établissaient leur résidence habituelle, il existait alors comme une phalange sacrée d'évêques et de prêtres missionnaires, qui, sans être attachés à aucune église particulière, parcouraient les provinces, s'enfonçaient dans les contrées les plus reculées et les plus sauvages, prêchaient partout la parole de Dieu, et affrontaient avec un tranquille et persévérant courage les injures, les supplices, et la mort qui les menaçaient sans cesse. On les désigne ordinairement dans l'histoire sous les noms d'évêques régionnaires ou simplement de missionnaires.

Jamais peut-être avant le VII<sup>e</sup> siècle le nombre n'en avait été aussi considérable dans nos provinces : de quel côté que l'on jette les yeux, dans les villes ou dans les campagnes, sur les fleuves ou sur l'Océan, qu'ils sortent d'un monastère ou de l'humble cellule d'un reclus, qu'ils viennent de la Bretagne, de l'Italie, de la Grèce ou de

l'Irlande, partout on les rencontre au milieu de ces peuples barbares, idolâtres ou ariens que Dieu a appelés des quatre vents du ciel à la conquête de l'empire Romain, et qui sur ses débris sont destinés à fonder des sociétés nouvelles.

L'Irlande surtout se distingue par son zèle dans l'apostolat, et nous ne saurions lui refuser ici l'hommage d'une juste et légitime reconnaissance, pour ses nombreux enfants qui vinrent prêcher l'Évangile à nos ancêtres. Alors en effet « on voyait une multitude de jeunes gens, sortis des plus nobles familles, fouler aux pieds les pompes et les vanités du siècle et les honneurs auxquels ils pouvaient prétendre, pour se consacrer au service de Jésus-Christ. Tous n'ambitionnaient d'autre gloire que celle d'étendre au loin le règne de la Foi : aussi l'Irlande était fière, et la Calédonie se réjouissait de donner le jour à des fils d'un cœur si généreux et si noble, qui propageaient par delà les mers les saintes doctrines de l'Évangile. <sup>1</sup> » On croirait presque, à douze siècles de distance, rencontrer dans ces paisibles et pieux monastères de l'Irlande, de la Bretagne et bientôt après des Gaules, nos modernes séminaires des missions étrangères, d'où sortent chaque année les apôtres qui vont porter dans les îles lointaines la Foi et la civilisation. Quels beaux noms à rappeler, après les saint Piat, les saint Eubert et Chrysole, que ceux de saint Livin, saint Wilfran, saint Sylvin, saint Pléchelme, saint Winfrid, si connu sous le nom de saint Boniface, et tant d'autres ! Qui n'a pas entendu parler de saint Colomban et de saint Gall son disciple ? Qui ne sait que beaucoup de villes, dans l'ancienne Gaule ainsi que dans la vaste Germanie, trouvent à leur origine un humble monastère bâti par un missionnaire

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III; *Vita S. Foillani*; et Cantu, *Hist. univ.*, t. VIII, p. 229.

et ses quelques disciples? Leurs noms sont presque oubliés aujourd'hui : quel écrivain pense à les rappeler? et pourtant, nous ne craignons pas de le dire hautement, ces apôtres ont été, à leur époque et dans leurs positions diverses, les pères et les bienfaiteurs de ces peuples, comme ils l'ont été dans une grande partie de l'Europe et du monde entier.

Qu'était-ce donc que le missionnaire catholique dans ces âges lointains, qu'une dédaigneuse et ignorante incrédulité affecte souvent de mépriser? Dans les pays où la religion avait déjà commencé à répandre sa bénigne influence, le missionnaire était par excellence le père des orphelins, le défenseur des veuves, le protecteur de tous ceux qui étaient sans secours et sans appui. Partout il répandait la paix sur son passage, et ses lèvres ne s'ouvraient que pour prononcer des paroles de vérité et de sagesse. La sainteté était dans son âme, et les peuples en admiraient le reflet jusque sur les traits de son visage. Aussi tous s'approchaient de lui avec confiance, les ignorants pour s'instruire dans les doctrines de la Foi, les affligés pour recevoir quelques paroles de consolation dans leur infortune, les riches charitables pour confier leurs aumônes ou demander de sages conseils. Les malades bien souvent se faisaient transporter près d'eux dans l'espérance de trouver un remède à leurs souffrances : « le missionnaire commençait par prier dans le secret de son cœur, et guérissait l'âme de l'infirmes, souvent plus malade que son corps; puis quelquefois il ajoutait des remèdes que la bonté de Dieu daignait rendre efficaces; d'autres fois il oignait les malades de l'huile sainte, et leur donnait pour nourriture le viatique du corps sacré du Sauveur <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. vi, p. 480; Vita S. Silvini ab Antenore, episc.

On voyait approcher aussi de grands pécheurs qui, les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme, venaient se prosterner aux pieds du ministre de Jésus-Christ, lui faire l'aveu de leurs crimes, et commencer à les expier par une vie sainte. Ou bien encore le missionnaire allait lui-même, comme saint Colomban, visiter dans les cachots les prisonniers que la justice humaine renfermait, appeler le remords et le repentir dans leur âme, et les accompagner jusqu'au supplice, quand sa voix suppliante n'avait pu fléchir la vengeance des lois. Les rois et les grands du monde écoutaient aussi la parole du missionnaire qui les abordait modestement dans leur palais, ou qu'ils venaient eux-mêmes trouver dans sa cellule, pour demander de salutaires conseils et la paix de l'âme.

Quelquefois même, et Amand surtout nous en donnera un bel exemple, le missionnaire, comme un nouveau Nathan, rappelait à des princes coupables les justices et les châtimens de Dieu. Combien ne pourrions-nous pas en citer, dont le langage noble et courageux fit rentrer dans le devoir et dans l'affection de leurs peuples des rois qu'entraînaient encore dans tous les vices de l'idolâtrie des passions difficilement comprimées? La voix de ces hommes intrépides qui ne craignaient rien sur la terre, hormis Dieu, allait faire trembler ces fiers barbares jusqu'au sein de leurs voluptés coupables, ou bien des messages confidentiels traversaient les mers pour arriver jusqu'à leurs oreilles. Le temps n'est pas loin où le grand Winfrid

*coetaneo scripta.* — « Multa sanctorum limina circuevit... illustrans luminaribus juxta facultatem suam, junctâ oratione, et missarum solemnibus... quotidie prædicabat... confessiones confluentium populorum suscipiens, dabat consilia quando infirmi ad eum confluebant... primum exorare... et intrinsecus curare animas, et quosdam sacro unguere oleo, et sumpto charismate sanctæ communionis... remittebat. »

(saint Boniface), du fond de la Germanie qu'il évangélise avec une incomparable ardeur, rappellera au devoir et à la vertu Ethelbald, roi des Angles-Saxons de Bretagne. « O roi, lui dit-il, tremble que ton peuple ne se perde par tes exemples; car si la nation des Angles, comme on le dit dans ces lieux que j'habite, comme nous le reprochent les Francs, les peuples d'Italie et même des païens, méprisent la sainteté du mariage et mènent une vie impure, elle ne sera bientôt plus qu'une race dégénérée, méprisable et abjecte dans ses penchants : elle n'aura plus de force dans les combats, plus de fidélité dans ses paroles, elle ne sera plus aimée de Dieu ni honorée des hommes <sup>1</sup>. » Ainsi savait parler une bouche apostolique, par amour pour son Dieu, son roi et son peuple.

Le missionnaire était ainsi l'homme de toutes les bonnes œuvres, de tous les dévouements, le confident de tous les secrets, le secours de tous ceux qui étaient dans quelque nécessité. Rien ne coûte à la soif des âmes qui le dévore, et il semble que Dieu soutenait par un miracle continuel la force de ces hommes prodigieux dont les immenses travaux nous étonnent. Tel était saint Amand dans nos contrées catholiques. « Aussi vous l'eussiez vu dans la campagne, tantost auprès d'un enfant qu'il instruisoit avec une douceur de père, tantost avec un homme auquel il expliquoit les articles de notre créance, comme à son frère : une autre fois, s'il entroit dans une église il y faisoit exhortation, échauffant les tièdes en l'amour de Dieu, rappelant les pécheurs à la pénitence, confortant et affermissant dans la foi ceux qui chanceloient dans la religion, les obligeant, par ses pressantes raisons accompagnées de sa douceur ordinaire, à quitter le péché et

<sup>1</sup> S. Bonif. epist. xix.

s'attacher fortement à Jésus-Christ ; ce qu'il faisoit d'une manière si touchante, que les plus impies, nonobstant leurs endurcissements, avoient de la peine à résister . Un autre jour il s'employoit à la visite des malades pour leur donner la consolation dont ils avoient besoin, taschant surtout de savoir l'estat de leurs âmes et de leurs consciences, afin que s'il leur donnoit de la consolation pour le corps, quelquefois mesme une guérison entière, il faisoit toujours en sorte de ne pas laisser leurs âmes dans l'erreur ni dans le péché<sup>1</sup> ».

Toutes ces œuvres sont admirables, et il n'est nul homme au monde, à moins qu'une froide incrédulité ait glacé son cœur, qui n'admire un pareil dévouement ; cependant ce n'était encore là que la tâche la plus facile du missionnaire : suivons-le maintenant dans ces contrées où n'avait pas encore brillé la céleste lumière de la Foi.

Certes il ne fallait rien moins qu'un courage inspiré du Ciel et animé par la pensée de ses immortelles récompenses, pour aborder des peuples encore presque à demi sauvages. Combien de fois ces Barbares, frémissant de rage à la vue des prédicateurs d'une religion nouvelle qui réprouve leur culte impur et sanguinaire, ne les précipitèrent-ils pas dans les flots ou dans des abîmes, après les avoir accablés d'injures, d'outrages et d'avanies ? les femmes elles-mêmes et les enfants s'associaient souvent à ces brutales fureurs contre les ministres du Dieu de paix. Dans la sauvage Toxanderie, dans la Frise indomptable et la Flandre indocile, que de fois ne vit-on point ces apôtres affronter avec calme tous les dangers, et, sans autres armes que leur confiance en Dieu, marcher hardiment au milieu de ces peuplades dispersées, faisant

<sup>1</sup> Manuscrit de la Bibliot. de Cambrai.

entendre partout les saintes paroles de l'Évangile? Et toujours malgré les outrages et les persécutions, à force de courage, de douceur, de patience et de charité, ils amollissaient ces cœurs d'airain, convertissaient ces idolâtres à la Foi, leur faisant renverser eux-mêmes leurs idoles et leurs temples.

Ainsi la divine charité de Jésus-Christ, sa céleste morale remplaçaient en tous lieux les impures et cruelles habitudes du paganisme. Tout se rencontre dans ce long et sublime dévouement de la vie du missionnaire qui se consacre à la gloire de Dieu et au bonheur de l'humanité : les mauvais traitements et les injures, les peines et les fatigues, l'onction de la grâce et les surabondantes consolations au milieu des tribulations. Il n'y a pas même jusqu'aux gracieuses et riantes images si capables de charmer l'imagination du jeune lévite, d'enflammer dans son cœur une vocation naissante, qu'on ne retrouve dans ces lointaines missions. De touchants spectacles, des rencontres providentielles, d'éclatantes conversions, des cérémonies augustes et imposantes au milieu de l'Océan, tout s'y montre comme pour donner à cette œuvre si rebutante à la nature par ses difficultés quelques-uns de ces attraits innocents qui en adoucissent la rigueur.

Suivons en effet par la pensée un de ces hommes de Dieu qui, comme Amand, s'avance vers une contrée sauvage et inconnue pour y prêcher la Foi. Accompagnons le modeste et intrépide Wilfran : il va quitter avec une colonie de moines pieux l'abbaye de Fontenelle ; l'obéissance les envoie, le zèle les presse. Déjà tout est préparé : « on a transporté dans le vaisseau le calice pour le sacrifice de la messe, l'autel consacré, enrichi de reliques saintes dans le milieu et aux quatre extrémités ; on voit encore la boîte enveloppée pour le service des moribonds.

Tout est renfermé avec soin dans le sacrarium du missionnaire. Tous sont à bord, récitant dévotement les prières du départ : ils jettent un dernier regard vers le monastère où se sont écoulées leurs paisibles années, lui disent un adieu peut-être éternel, puis s'abandonnent au courant du fleuve qui les conduit à la mer <sup>1</sup>. » Déjà les eaux de la Seine commencent à se mêler aux flots de l'Océan ; le pilote met la main au gouvernail, et le vaisseau prend sa direction vers le nord. Les nouveaux apôtres se dirigent vers la Frise ; un vent favorable enfle leurs voiles.

Or, tandis qu'ils étaient en face des côtes de la Morinie, que l'on apercevait à l'horizon, il se fit un grand calme, et le chef de la petite colonie voulut célébrer les saints mystères : « Là donc rapporte Waudo, témoin oculaire, chacun s'empresse d'apporter ce qui est nécessaire pour le sacrifice solennel ; le marinier jette l'ancre, et le vaisseau reste immobile ; les ministres sacrés se couvrent de leurs blanches tuniques, l'évêque Wilfran est revêtu à son tour des habits pontificaux ; puis il monte à l'autel environné de la couronne de ses frères et des compagnons de ses travaux. Çà et là sur le vaisseau, les matelots se sont agenouillés priant Dieu avec ferveur, et au milieu de ce calme imposant de toute la nature qui ajoute encore à la majesté du spectacle, ils lui demandent le salut de leur âme et des vents favorables pour la traversée, pendant que saint Wilfran et ses disciples conjurent le Ciel de répandre ses bénédictions sur l'Eglise, sur les Francs, sur les frères qu'ils ont quittés, et sur ceux vers lesquels la Providence les envoie <sup>2</sup>. »

Le sacrifice est accompli, et des vents favorables enflent

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. vi, p. 340 ; *Vita S. Wulfrani*.—*Item*. *S. Ursuari*.

<sup>2</sup> *Acta SS. Belgii*, t. vi ; *Vita S. Wulf*.

de nouveau les voiles ; on salue une fois encore ces rivages de la Morinie, qui rappellent aussi un pieux enfant de saint Benoît, et un grand évêque missionnaire, saint Omer ; puis le vaisseau continue sa course vers la Frise, où bientôt Wilfran déploiera toutes les ressources de son zèle, opérera avec ses compagnons des œuvres vraiment prodigieuses, et préparera les voies au grand saint Boniface, avec lequel il partagera le beau nom d'apôtre de la Frise.

Que ne pouvons-nous ajouter ici quelques-uns des discours chaleureux qui sortaient de la bouche de ces hommes dévoués à l'apostolat et au martyre ! Quelles paroles de feu, quels accents entraînants, quelle irrésistible éloquence ne leur fallait-il pas pour ramener les âmes grossières et abruties auxquelles ils s'adressaient ? Avec ces peuples, ils devaient s'abaisser jusqu'aux premières vérités, aux plus simples éléments de la doctrine, et ce n'était pas peu que de savoir les convaincre de l'impuissance et de la vanité de leurs idoles. « Quoi donc, s'écriait saint Wilfran, au milieu des farouches habitants de la Frise, croyez-vous que ce qui est fait par la main des hommes soit un Dieu ou puisse être un Dieu ? Le bois et la pierre deviendraient donc un tout puissant créateur ? Non, non : toutes ces idoles peuvent être renversées, foulées aux pieds, brûlées ; mais le Dieu véritable habite les cieux ; il est invisible aux yeux humains ; mais il est tout puissant, éternel, incompréhensible ; c'est un Dieu de majesté qui a produit le ciel, la terre, et tous les hommes ; et c'est lui aussi qui les jugera tous avec justice <sup>1</sup>. » Ce n'est que de loin en loin que nous rencontrons quelques-uns de ces accents apostoliques sortis de la bouche de nos modestes et inconnus mission-

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. vi ; Vita S. Wulf.

naires. « Docteurs sans orgueil, bienfaiteurs sans espérance terrestre, martyrs sans faste, l'histoire n'a pas coutume de s'occuper d'eux : ainsi l'humble ruisseau qui répand obscurément la fécondité sur les campagnes n'a pas même un nom, tandis que l'on donne le titre pompeux de roi des fleuves au Pô, qui, dans son cours impétueux, dévaste les campagnes et sème au loin la désolation <sup>1</sup>.

Enfin, et pour qu'aucun genre d'apostolat ne manquât à nos provinces, Dieu permit qu'un stylite vînt y donner le spectacle étrange d'une prédication aérienne et continue, sur ces mêmes rives de la Meuse où allait bientôt retentir la voix d'Amand. Qu'on nous pardonne la complaisance presque excessive que nous apportons dans le développement de ce sujet ; mais il nous en coûterait de ne point dire au pieux lecteur toute l'admiration dont notre âme est remplie, devant cette sainte et nouvelle folie de la croix que présente la mission de Wulfiliac.

Issu d'une des tribus les plus barbares des invasions, Lombard d'origine, Wulfiliac, dès sa plus tendre enfance, a été frappé du nom et des vertus du grand saint Martin : il brûle du désir de l'imiter, et comme lui il distribue généreusement aux pauvres de Jésus-Christ, qu'il rencontre sur le chemin, les quelques pièces de monnaie que peut recueillir son âge. Plus tard, Wulfiliac adolescent étudie les lettres sacrées sous la direction d'un pieux abbé, et se rend auprès du tombeau de saint Martin, dans le sanctuaire de Tours ; puis Dieu, après avoir travaillé quelque temps encore cet homme héroïque, dirige ses pas vers les barbares et opiniâtres païens de la sauvage Austrasie.

« Quand j'arrivai dans ce lieu, disait-il plus tard à saint Grégoire de Tours, qui le pressait de répondre, je

<sup>1</sup> Cantu, *Hist. univers.*, t. VIII, p. 233.

rencontrai une statue de Diane, que le peuple idolâtre adorait comme une divinité. Alors j'élevai cette colonne que vous voyez et j'y restai pieds nus, malgré les rigueurs excessives de l'hiver qui firent tomber les ongles de mes pieds et couvrirent ma barbe d'épais glaçons. Je n'avais pour nourriture qu'un peu d'herbe, de pain et d'eau; quand je vis approcher de ma colonne les habitants des lieux voisins que la curiosité attirait, je leur disais et leur répétais sans cesse que Diane n'existe pas, que cette idole et toutes les autres n'étaient que de vaines et frivoles représentations, que les chants qu'ils proféraient dans leurs festins et leurs orgies impures étaient indignes de Dieu, qu'il était plus juste d'offrir un sacrifice de louange à ce maître tout puissant qui a créé le ciel. En même temps je conjurais le Seigneur, du fond de mon âme, de renverser ce simulacre honteux et de retirer ce peuple de ses erreurs<sup>1</sup>. »

Les efforts incroyables de la charité d'un barbare converti, devenu à son tour l'apôtre d'autres barbares, frappèrent ces hommes durs et insensibles. Peu à peu leur cœur s'amollit sous l'inspiration de la grâce. Wulfiliac, du haut de sa colonne, les sollicite, les presse, et enfin par un sublime effort, arrachant de leurs cœurs une résolution généreuse, il les entraîne avec lui vers la statue de Diane; tous ensemble l'attachent avec des cordes, la renversent, la brisent et la réduisent en poudre.

Voilà donc quelle a été la vie admirable du missionnaire catholique, depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'à nos jours, et en particulier à l'époque où parut saint Amand. Le voilà abandonnant généreusement patrie, famille, souvent la fortune et les honneurs, pour prê-

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. II, p. 483. — Boll., VII julii.

cher à des hommes passionnés ou abrutis une religion de douceur et de pureté, pour aller chercher chez des peuples inconnus les fatigues, les outrages et peut-être la mort.

Il est donc vrai que le missionnaire est l'homme de Dieu par excellence et celui dont la conduite ressemble le plus à celle du divin Maître. Comme lui il a passé sa jeunesse dans d'obscurs travaux et de pieuses méditations; comme lui il n'emporte pour trésor que sa pauvreté, et ne trouve pas toujours pour s'abriter la tanière qui ne manque pas aux renards; comme Jésus-Christ il passe en faisant le bien à tous ceux qui viennent à lui; il accepte indistinctement l'hospitalité du riche qu'il édifie ou du pauvre qu'il paie par un bienfait du Ciel. Toujours repose sur ses lèvres une parole de consolation, et chacun s'approchant de lui éprouve involontairement quelque chose de ce religieux respect qui saisissait les peuples de la Judée, quand ils écoutaient Jésus sur la montagne. De quelque pays, de quelque nation qu'il vienne, qu'il sorte des rangs du peuple, ou qu'il prenne place parmi les grands, il est toujours le même, se faisant tout à tous, par sa douceur et sa bonté, pour gagner tous les hommes à Dieu : le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le prince et ses sujets le vénèrent également : le Franc, le Romain, le Gaulois se confondent et se pressent autour de lui; le monastère l'accueille avec transport; sa présence réjouit la famille, sa courte apparition au palais des rois laisse une bonne odeur de vertu, le château du noble leudé, comme la chaumière du paysan, lui est ouvert à toute heure du jour et de la nuit, et sa parole partout écoutée laisse partout dans les âmes un sentiment ineffable de bonheur et de grâce céleste.

Or, en traçant ce portrait, bien incomplet encore, du

missionnaire ou de l'évêque régional, chez les Francs, au VII<sup>e</sup> siècle de l'Eglise, ne semble-t-il pas que nous ayons déjà rendu trait pour trait la figure de saint Amand ? Tout en effet révèle en lui l'idéal de l'apôtre. Sa douce et innocente enfance, sa fuite prématurée vers la solitude, ses désirs et ses larmes au tombeau du grand saint Martin, ses quinze années de silence, de prière et d'épreuve dans la cellule de Bourges, son pèlerinage à Rome, sa mission révélée par saint Pierre lui-même, son caractère enfin, tout à la fois si bon et si ferme, si noble et si simple, sa piété, son activité, tout annonce l'homme que Dieu s'est choisi, qu'il a formé sous l'action puissante de sa grâce. Aussi parcourez d'un coup-d'œil rapide sa longue carrière évangélique, vous le rencontrerez sans cesse dans une des innombrables positions que nous venons de signaler.

En effet, « à travers cette France où par ses soins et sa culture une abondante moisson sera renfermée dans les greniers du Seigneur, » vous le voyez, au confluent de la Lys et de l'Escaut, adoucissant les mœurs farouches des Ménapiens et des habitants du pays de Gand ; plus loin il s'arrête trois ans à Maestricht sur les rives de la Meuse ; vous le suivez jusqu'à Anvers avec saint Eloi, vous l'entendez prêcher la Foi aux indomptables habitants des Flandres, le long de la mer qui seule peut arrêter sa course. Il est revenu se reposer au milieu de ses bien-aimés enfants de l'abbaye d'Elnon, et bientôt le voilà parcourant les pays voisins, comme si les fatigues d'une mission nouvelle le délassaient des fatigues de celle qui l'a précédée.

Nous le suivrons, aussi à la trace de ses vertus et de ses bienfaits, au territoire de Beauvais ; Rouen conserve le souvenir de ses prédications apostoliques et de la sainte amitié qui l'unissait à l'un de ses plus éminents Pontifes ;

les habitants de Meaux l'on vu bien jeune encore accompagner leur vénérable évêque saint Faron, et consacrer avec lui, sur les bords de la Marne, le monastère de Rebais.

Nous ne parlerons point ici de ses apparitions dans les cours mérovingiennes de Metz et de Paris, où il devait faire entendre les graves et religieuses paroles par lesquelles l'Esprit divin enseigne les rois : on verra dans le cours de cette histoire ce que fut sur le trône le pieux Sigebert, le fils spirituel de saint Amand, et ce que Dagobert, père de ce jeune prince, fit à la voix de notre apôtre, pour réparer ses désordres et expier un emportement passager. Nous ne faisons encore que désigner en courant les visites plus ou moins fréquentes de saint Amand dans les monastères de la Celle (Saint-Ghislain), de Malboduin (Maubeuge), de Marchiennes, de Hautmont, de Soignies et de Barisy-aux-Bois près de Coucy, au pays de Laon. Que de villes encore où retentit sa voix évangélique ? Combien de fois ne vint-il pas à Tournai, auprès de saint Achaire ou de saint Eloi ? Combien de fois Cambrai ne le vit-il pas aussi sortir de ses murs avec le vénérable saint Aubert, et tous deux s'en allant, comme des disciples du Sauveur, ou consacrer un monastère, ou se reposer dans de pieuses conférences à Hautmont auprès de saint Mauger et de ses vertueux amis, ou bien encore visiter les naissantes communautés qui répandaient en tous lieux les salutaires inspirations de la ferveur religieuse ?

Comment aussi passer sous silence cette Aquitaine qui conservera toujours le souvenir d'Amand avec celui de la Vierge de Toulouse, sainte Rictrude, que la Providence enverra bientôt dans nos contrées : deux fois l'histoire nous le montrera parcourant ce pays où tout dans la nature, et surtout dans les hommes, était obstacle au mis-

sionnaire. Des caractères indomptables, des antipathies ar-  
dentes contre les hommes du Nord, une humeur guerrière  
et impatiente du repos qui ne laisse presque point d'accès  
auprès des âmes : telle se présente l'Aquitaine et surtout la  
Wasconie (Gascogne). Rien pourtant n'arrêtera le ministre  
de la vérité et de la paix, et nous verrons par quels exemples  
d'une patience incroyable il parvint à adoucir ces volontés  
rebelles, et à faire croître la semence évangélique dans  
une terre si ingrate.

Enfin une autre mission qui forme comme un épisode  
inattendu dans cet apostolat d'un demi-siècle, c'est l'ap-  
parition subite d'Amand au milieu des populations sau-  
vages de la Slavonie, près des rives du Danube. Quelle  
soit de travaux et de fatigues, quelles douces espérances ou  
bien encore quelles circonstances inconnues ont pu l'ap-  
peler dans ces contrées lointaines ? Pour le dire, nous in-  
terrogerons les annales de notre patrie, à laquelle ce fait  
semble se rattacher ; ici nous ne voulons que constater  
d'une manière générale l'étendue des missions d'Amand,  
et montrer comment il a concouru pour une grande part à  
la propagation de la Foi dans la Gaule Belgique, dans la  
France entière et au-delà.

Nous ne pourrions placer ailleurs, plus convenablement,  
une des plus touchantes particularités de la vie de notre  
Bienheureux, qui du reste lui est commune avec presque  
tous les évêques ou missionnaires de ces temps d'invasion  
et de conquête ; nous voulons parler des œuvres admira-  
bles de sa charité.

Comme Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre  
Foi, tous ses vrais disciples se signalèrent par un ardent  
amour du prochain ; et leur conduite a toujours rappelé  
aux hommes cette parole sublime du divin Maître qui  
nous donne la véritable expression du christianisme :

« On vous reconnaîtra pour mes disciples à la charité que vous aurez les uns pour les autres. » Personne n'ignore, il est vrai, avec quel héroïsme cette vertu fut pratiquée par les disciples de Jésus-Christ et les premiers prédicateurs de la Foi ; ni comment les païens eux-mêmes en témoignaient leur admiration, quand ils se disaient entre eux : « Voyez comme ils s'aiment ; » mais ce que l'on ne sait point assez, c'est le dévouement de nos saints et vénérés évêques des Francs à cette époque si difficile. On peut dire que leur vie tout entière n'était qu'un long enchaînement d'œuvres de miséricorde : les exemples se multiplient tellement sous la plume de l'écrivain, qu'il ne sait auxquels donner la préférence. Quel homme ne se sentirait touché, en entendant sur son lit de douleur saint Désiré de Cahors recommander les pauvres qu'il a nourris avec soin : « Je vous conjure, dit-il à ceux qui l'environnent, de pourvoir toujours à leur subsistance, afin qu'il ne leur manque rien après ma mort, et qu'ils ne soient pas affligés d'avoir changé de pasteur. » Qui n'admirerait ce saint Germain de Paris qui donnait jusqu'à sa tunique pour faire l'aumône : « Aussi, bien souvent il avait froid, tandis que ses pauvres avaient chaud. Il aimait surtout à racheter des esclaves, et il serait impossible de dire combien il en délivra chez les nations voisines. Puis, quand il n'avait plus d'argent, il était triste en son cœur : si quelqu'un l'invitait à un banquet, il y allait pour exhorter les convives à faire une collecte pour le rachat des captifs ; et quand il avait reçu le don de la charité, son visage s'épanouissait, la marche du saint vieillard était plus pressée et plus rapide, comme si en rachetant les autres il s'était délivré lui-même<sup>1</sup>. » Qui ne sait que saint Geri, de Cambrai, était

<sup>1</sup> Bolland. xxviii mai ; *Vita S. Germani*.

le distributeur des aumônes de Clotaire II? Saint Aubert pareillement, après avoir donné de sages conseils à Dagobert ou à ses leudes, en recevait souvent en retour des offrandes qu'il répandait dans le sein des pauvres. Saint Vindicien marcha sur ses traces, et épuisa en aumônes tout son petit patrimoine : nous pourrions étendre longuement ces citations si glorieuses pour l'Eglise de France, et elles nous donneraient, après la grâce du ciel, la raison dernière de cet ascendant moral de l'épiscopat sur les populations que ses bienfaits avaient subjuguées.

Le nom de notre saint patron occupe un rang distingué parmi ces grands bienfaiteurs de l'humanité et ces admirables imitateurs de Jésus-Christ; et quoique les expressions des hagiographes ne donnent pas tous les détails que notre pieuse curiosité demanderait, ils suffisent néanmoins pour nous faire comprendre ce cœur vraiment évangélique. « Amand, disent-ils, revêtait d'habits ceux qui étaient nus, et il donnait de la nourriture à ceux qui avaient faim. Lorsqu'il rencontrait des captifs ou de petits enfants d'au-delà les mers, il les rachetait de ses propres deniers; puis, après les avoir instruits, il les régénérait dans l'eau du baptême, les faisait instruire dans la connaissance des lettres, leur rendait la liberté, et leur permettait de retourner dans leur pays. Que s'ils s'attachaient à lui, il en faisait des disciples, et les plaçait en diverses églises ou monastères. Plusieurs d'entre eux devinrent dans la suite des évêques, des prêtres ou d'honorables abbés<sup>1</sup>. »

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière œuvre de charité, que l'on doit surtout savoir apprécier dans un siècle qui proclame si haut la liberté, l'indépendance et les droits imprescriptibles de l'homme.

<sup>1</sup> Bolland. vi febr.; *Vita S. Amandi*.

Sans chercher à expliquer, encore moins à justifier ce qui s'était fait dans les siècles passés à cet égard, il est certain qu'à l'époque qui nous occupe, l'on voyait souvent encore des bandes d'esclaves exposés en vente sur des places publiques, comme de vils animaux. Saint Géri de Cambrai en délivra un très-grand nombre dans son propre diocèse; saint Eloi, nous dit l'historien contemporain de sa vie, accourait sur les rives de la Seine aussitôt qu'un vaisseau abordait, afin de racheter les captifs, et l'on se rappelle que ce furent des Angles et des Saxons vendus à l'encan sur un marché de Rome qui frappèrent les regards d'un moine, devenu depuis le pape saint Grégoire-le-Grand, et qui déterminèrent le départ de saint Augustin et de ses quarante disciples pour la Bretagne, qu'ils convertirent à la foi catholique. Romains, Gaulois, Maures quelquefois, Saxons le plus souvent, arrivaient dans les ports ou sur les marchés comme des troupeaux de bétail. Plusieurs savent encore que sainte Bathilde, épouse de Clovis II, et qui gouverna quelque temps la France avec sagesse, avait aussi été vendue par des pirates, qui l'enlevèrent sur les côtes de la mer, chez les Saxons de la Bretagne. Plus tard, cette religieuse reine interdit dans toute la terre des Francs un si abominable trafic; mais il n'en continua pas moins en beaucoup d'endroits, tant est impuissante la loi humaine contre la cupidité et les coutumes invétérées que favorisaient les passions ou des superstitions dures et tyranniques. Il était réservé à la religion chrétienne d'abolir ce commerce honteux et révoltant, en remplaçant partout la cruelle insensibilité du paganisme par la sainte charité du Christianisme.

Oui, il est beau de voir dans ces temps malheureux où la liberté humaine était si peu respectée, où le droit de la conquête, du plus violent était la seule loi reconnue, où le

peuple vaincu passait presque sans alternative de l'indépendance à l'esclavage ; il est beau de voir de pauvres prêtres et des évêques venir protester, par leurs actes et leurs paroles, contre ce brutal abus de la force, et arracher à des vainqueurs barbares les infortunées victimes de la guerre et du crime ! Puis, quand par des sacrifices et des privations continuelles ils avaient réuni un nombre considérable de ces esclaves, de ces jeunes enfants, ils leur rendaient généreusement, avec l'affranchissement d'une âme régénérée, la liberté de retourner sous le toit paternel d'où ils avaient été violemment arrachés ! Voilà ce que faisaient tous les jours, dans leur zèle apostolique, ces saints Pontifes, dont nous ne devrions prononcer les noms qu'avec le sentiment du plus profond respect ; voilà ce que fit en particulier toute sa vie saint Amand, réunissant à lui seul, dans son inépuisable charité, toutes les œuvres de dévouement qui font encore aujourd'hui et qui feront jusqu'à la fin des siècles la confusion de l'impiété, le triomphe de l'Eglise et son immortelle apologie devant les peuples.

A la vue d'un spectacle si touchant, l'âme du moine poète ne peut encore contenir les transports de sa joie naïve et de son admiration. « O mon père, s'écrie-t-il, vous êtes digne de toute louange, et que dirai-je pour vous célébrer convenablement ? Ma bouche reste muette devant les prodiges de votre charité. La rançon est dans vos mains et les captifs sont délivrés : rançon et captifs, vous envoyez tout dans les cieux. Ainsi la charité sanctifie l'or et l'argent, et ils enrichissent à la fois le ciel et la terre. Donc, ô mon très-vénéré père, il ne suffit point à votre ardeur de vous dévouer tout entier à Dieu, de lui gagner partout des âmes chez les peuplades dispersées, et de les purifier dans les eaux vivifiantes et sacrées ; notre belle France ne peut suffire au feu qui vous consume, il vous faut la terre

— tout entière, il vous faut ceux qu'amènent sur nos rivages les flots et les vaisseaux étrangers. Les voilà qui arrivent au port, déjà l'avidé acheteur accourt, mais vous, mon Père vénéré, vous l'avez devancé <sup>1</sup>. » Quel cœur droit et sensible pourrait ici refuser son amour et sa vénération, et ne reconnaîtrait l'immense service rendu à la société par l'Eglise qui la première a proclamé la véritable indépendance de l'homme, et qui sait si bien diriger les peuples dociles dans les voies d'une liberté sage et douce, dont elle seule a le secret ?

Il semblerait que nous avons épuisé le sujet et que nous avons parcouru toutes les œuvres de miséricorde de notre saint apôtre : à vrai dire, quand nous nous arrêterions ici, sa couronne serait déjà belle, et le cortège des âmes qu'il a arrachées aux fers des pirates, aux erreurs de l'idolâtrie, aux ténèbres de l'ignorance, aux fureurs et aux agitations du crime, serait déjà bien nombreux; Amand serait un héros de la charité. Et pourtant nous n'avons rien dit encore des esclaves rachetés qui devinrent plus tard ses imitateurs; nous n'avons rien dit encore des nobles sacrifices provoqués par ses exemples, des actions vertueuses, des sentiments d'humanité et de miséricorde inspirés à des cœurs jusque-là durs et insensibles. Que le lecteur daigne suppléer à notre impuissance et se transporter lui-même par la pensée auprès de saint Amand, dans une de ces ventes publiques d'esclaves où sa charité d'évêque se mesurait courageusement avec la cupidité d'un pirate ou d'un maître impitoyable.

Pour nous, nous ne rappellerons plus qu'une circonstance particulière au missionnaire qui, en plus d'une occasion, devait non-seulement racheter des esclaves pour

<sup>1</sup> Bolland. vi feb.; *Vita S. Amandi*, Milo.

les rendre à la liberté, mais les arracher même à la mort au risque de la souffrir lui-même.

Qui dira jamais combien de sang humain a été répandu sur les autels des faux-dieux, chez toutes les nations idolâtres même les plus civilisées? Qui révélera les nombreuses victimes sacrifiées au génie du mal dans tous les pays du monde, depuis le Forum boarium de Rome, jusqu'au fond des forêts de la Germanie, ou jusques aux extrémités de la Libye et de l'Inde? On sait en particulier ce qu'avait d'atroce et de cruel le culte de Mercure, de Teutatès et d'Odin, répandu dans le Nord des Gaules, dans la Germanie, et chez les peuples voisins. Là où des lois féroces avaient reçu la triple sanction des siècles, des ancêtres et des passions, on voyait des prisonniers de guerre, des compatriotes quelquefois désignés par le sort ou pris au hasard, égorgés sous les yeux d'une multitude avide et empressée. Les caprices sanguinaires de ces barbares savaient varier les supplices; tantôt des victimes devaient s'entr'égorger en présence de nombreux spectateurs dans une lutte homicide; tantôt on les attachait à une potence élevée, quelquefois ils étaient étranglés dans d'horribles convulsions ou précipités au milieu des flots. Tous ces meurtres étaient agréables à leurs dieux; les palpitations et les angoisses des victimes étaient un hommage qu'ils leur offraient pour se les rendre propices.

Toujours l'apôtre de Jésus-Christ élevait la voix au milieu de ces multitudes égarées, et s'efforçait de réveiller dans leurs âmes endurcies un sentiment de pitié et de compassion. Au moment où les barbares accouraient de tous les points de leurs forêts et de leurs huttes pour assister au sanglant sacrifice, le prêtre chrétien les devançait auprès de l'idole, et là il protestait à haute voix, au nom du vrai Dieu, contre ces abominables holocaustes;

mais souvent les aveugles passions, les goûts féroces de la multitude étouffaient sa voix, pour jouir du spectacle des tortures de la victime se débattant entre les mains des sacrificeurs. Plus d'une fois pourtant le missionnaire arracha ces malheureux au fer meurtrier, ou même par le secours d'en haut leur rendit une vie qu'ils s'en allaient achever dans quelque paisible monastère, sous la garde de Dieu.

Cette protestation solennelle et persévérante des ministres de Jésus-Christ fléchit enfin ces hommes durs et farouches; ils contractèrent peu à peu, grâce aux suaves et bénignes influences de l'Évangile, des mœurs chrétiennes, « et ainsi les loups cruels furent changés en doux agneaux qui commencèrent dans le sacré bercail à faire entendre des cris de joie et de bonheur, et ces hommes violents et brutaux, dont la vie auparavant était un continuel brigandage, devenaient comme de pacifiques colombes qui n'ont point de fiel, et ils apprenaient bientôt à distribuer leurs biens aux pauvres, comme autrefois ils les enlevaient injustement aux autres <sup>1</sup>. »

Toutefois cette consolation était d'ordinaire bien longtemps attendue, et avant que les barbares missent un terme à leurs fureurs et à leurs horribles sacrifices, ils répandirent souvent le sang du prêtre qui venait leur prêcher la foi et la charité.

Dernier degré de l'héroïsme des apôtres et vers lequel se portaient tous leurs désirs, le martyr venait souvent aussi ceindre leur front d'une auréole nouvelle. Combien, dont les noms sont ignorés sur la terre, ressusciteront au dernier jour, tenant en main la palme triomphante des martyrs au milieu des peuples qu'ils ont évangélisés! Auprès des

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. II; Vita S. Bavonis.

quelques missionnaires plus connus qui ont laissé leur nom à la vénération des peuples chrétiens, combien d'autres, après une vie entière de dévouement, sont tombés, victimes innocentes et ignorées, sous les coups des idolâtres ? Saint Boniface, égorgé par les habitants de la Frise, est rappelé dans l'histoire; les noms de ses cinquante-deux disciples massacrés avec lui ne sont inscrits que dans le Ciel.

Tels furent constamment les dangers, au milieu desquels vécut saint Amand dans le Brabant, dans la Gascogne ou au pays des Slaves. Lui-même put entendre, dans son monastère de Gand, le chant triomphal et inspiré d'un de ces apôtres martyrs. Pendant trente jours, saint Livin recevra l'hospitalité dans cette communauté de saints: avant de la quitter il lui adressera, avec les vœux et les remerciements de son cœur, les prophétiques espérances de son immolation prochaine : « car il voit un peuple barbare s'élançer contre lui; l'habitant du Brabant est furieux; il court au-devant de ses pas, la rage dans le cœur: Quel mal vous ai-je fait? ô peuple; ce sont des paroles de paix que je vous apporte. Pourquoi me faites-vous la guerre quand je vous annonce la paix? Mais, ô sort fortuné! cette fureur qui vous égare me procure la gloire du triomphe et la palme du martyr. Je sais à qui je me confie, mon espérance ne sera point trompée; c'est sur Dieu qu'elle repose, qui pourrait hésiter<sup>1</sup>? » Ainsi répétait son chant d'adieu le barde missionnaire de l'Irlande, avant d'entrer sur les terres des infidèles. Un peu plus loin il évangélise encore une peuplade qui se montre fidèle et docile à sa parole; avant de la quitter il lui adresse un dernier discours, l'avertit de persévérer dans les saintes doctrines

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II; *Vita S. Livini*, p. 445.

et de ne jamais perdre de vue le chemin qui conduit au Ciel. Il les bénit tous avec effusion de cœur, et se mettant à genoux en leur présence, il les remercie de l'accueil hospitalier qu'ils lui ont accordé, les embrasse les uns après les autres au milieu des sanglots et des larmes, et enfin, après un dernier salut et une dernière bénédiction, il s'éloigne pour ne plus les revoir. A quelque temps de là, l'apôtre Livin tombait sous le fer des payens, et répandait son sang pour la cause de Jésus-Christ.

Amand, malgré les désirs de son âme, ne sera point frappé par le glaive; mais toute sa vie sera un long martyre, un héroïque dévouement. Si son sang ne devient pas une semence de nouveaux chrétiens, sa parole évangélique répandra en tous lieux la semence des vertus, des bonnes œuvres, des saintes institutions qui perpétueront à jamais son nom dans le souvenir des générations futures.

Au moment où il part sous l'inspiration du Ciel vers la colline de Blandin, sur les rives de la Lys et de l'Escaut, où l'idolâtrie semble avoir surtout fixé sa demeure, saluons avec respect et amour « les pas si beaux sur les montagnes de ce jeune pontife missionnaire, qui va annoncer la paix, prêcher le salut, le bonheur, et dire à Sion : Ton Dieu régnera. « Montez, ô Amand, » montez sur la colline élevée : que là votre voix se fasse entendre au loin : criez, ne cessez point de crier, et que votre parole retentisse comme la trompette; annoncez à ce peuple ses erreurs et ses iniquités; qu'il fasse pénitence et qu'il croie à l'Évangile<sup>1</sup>, » et bientôt, bientôt le monde étonné contempera, avec une joyeuse surprise et une inexprimable admiration, la vie nouvelle de ces hommes, que vous aurez gagnés au christianisme et à la vraie civilisation.

<sup>1</sup> Isa. 9, 10. — *Ibid.* LX, 7. — Marc, I, 15.

## CHAPITRE VII.

### **SAINT AMAND CONVERTIT LES PEUPLES DU PAYS DE GAND.**

Caractère et aveuglement du peuple de Gand. — Départ de saint Amand. — Ses travaux. — Ses fatigues. — Il ressuscite un mort à Tournai. — Ce miracle convertit beaucoup d'idolâtres. — Réflexions sur ce fait. — Toute la contrée prend un nouvel aspect.

— Année 628 et suivantes. —

A l'endroit où s'élève aujourd'hui l'immense et importante ville de Gand, bâtie sur de nombreux îlots formés par plusieurs belles rivières, et d'où s'échappe, plus large et plus rapide, l'Escaut qui commence à devenir un fleuve majestueux, on voyait autrefois une bourgade, à qui les historiens du temps donnent bientôt le nom de municpe. Les peuples de cette contrée, qui portait alors déjà le nom de Flandre, étaient soumis à la domination des Francs : ils se trouvaient aux confins de leur empire du côté du nord, et avaient pour voisins les idolâtres habitants de la Morinie, du Brabant, et plus loin de la Frise et de la Toxandrie<sup>1</sup>.

Peu en contact avec la civilisation gallo-romaine dont beaucoup de Francs avaient déjà senti l'influence, les derniers par leur position à partager le bonheur de la conversion de leurs compatriotes au Christianisme, ils étaient encore, pour la plupart, plongés dans les plus profondes

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. 1, p. 286.

ténèbres du paganisme et dans de farouches habitudes, qu'entretenait et fortifiait en eux le culte impie et sanguinaire qu'ils rendaient à leurs fausses divinités. Tout ce qu'il y a de plus opposé à la céleste morale de l'Évangile se rencontrait chez ces peuples fiers et intraitables, qui couraient, avec une égale impétuosité, vers les collines ombragées pour offrir leurs sacrifices, ou aux sanglants combats qui faisaient palpiter leur cœur d'une joie féroce. A ces payens abrutis par tous les excès de l'intempérance et de la luxure, il fallait enseigner les règles austères de la chasteté chrétienne et de la tempérance; à ces âmes irascibles et incapables d'oublier la plus légère injure, il fallait prêcher la douceur, le pardon des ennemis, l'esprit de paix et de douceur; il fallait inspirer l'amour du foyer domestique, la douce surveillance sur la famille, la concorde et la suave union entre les époux; il fallait tout créer, tout établir, tout développer chez ces hommes qui semblaient n'avoir encore rien perdu de leurs mœurs et de leurs coutumes barbares<sup>1</sup>.

Comme la plupart des autres peuples de la Germanie; ils ont leurs bois sacrés, leurs arbres et leurs fontaines auxquels ils rendent des hommages superstitieux. De toutes parts l'on aperçoit des statues de dieux, qui, sous les noms divers d'Esus, de Bélénus, de Teutatès, rappellent tous les vices et les crimes du paganisme; mais c'est surtout la statue de Mercure qu'on rencontre, et nulle part son culte n'est plus célèbre que sur la voluptueuse colline de Blandin, près de Gand, où il reçoit les vœux des habitants de toute la contrée<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. vi; *Vita S. Lamberti*. — Bolland. xix apr.; *Vita S. Ursuari*.

<sup>2</sup> *Les Germains avant le Christianisme*, par M. Ozanam, p. 41.

Tel était l'aveuglement de ces habitants, jusqu'au jour où Dieu, jetant sur eux un regard de miséricorde et d'amour, envoya saint Amand pour les convertir.

L'entreprise eût été déjà bien difficile, quand même ils auraient prêté aux efforts des missionnaires une volonté droite et une obéissance docile ; mais au contraire, c'est à peine si l'on pouvait obtenir d'eux qu'ils laissassent aux apôtres de J.-C. la liberté de prêcher cette religion qu'ils avaient en horreur : aussi leur opiniâtre attachement à l'idolâtrie rendait presque impossible aux prêtres l'entrée de ce pays. Cette mission de saint Amand est la première, et on peut dire la plus remarquable de toutes : elle suffirait à elle seule pour lui mériter son titre d'apôtre de la Flandre, et la juste reconnaissance que cette religieuse contrée lui a de tout temps conservée.

Le cœur déjà rempli d'amour pour des hommes malheureux qu'il ne connaît pas encore, mais dont il déplore l'aveuglement et la dureté, brûlant du désir de leur procurer la Foi par la prédication de la parole divine, et, s'il le faut, par l'effusion de son sang, Amand se dispose à partir ; mais auparavant une mesure indiquée par la prudence lui paraît utile, presque indispensable : se rappelant que ces peuples sont soumis à Dagobert, il se persuade aussitôt, et avec raison, qu'une lettre écrite de la main de ce monarque lui donnerait auprès de ses redoutables sujets plus d'autorité et de moyens de succès. Cette demande était bien légitime, car la confiance en Dieu suppose toujours, de la part de l'homme, le recours aux moyens ordinaires qui sont en sa puissance, et qui dans les vues de la Providence doivent avec la grâce concourir à l'accomplissement de ses desseins.

C'est à saint Achaire, comme évêque diocésain, qu'Amand se présente pour obtenir ces lettres : ce Pontife,

nous l'avons vu, jouissait auprès de Dagobert d'une grande autorité, que lui avait acquise son éminente vertu. Il n'eut pas de peine à persuader le roi, qui accueillit favorablement cette demande et lui remit des lettres revêtues de son sceau royal, et par lesquelles il cherchait à concilier à l'évêque missionnaire la liberté dont il avait besoin au milieu de ses sujets idolâtres, leur défendant de s'opposer à ses prédications, et les invitant à embrasser la Foi de Jésus-Christ, que suivaient déjà avec bonheur tant d'autres Francs, leurs frères et compatriotes. On verra que ces sages précautions n'étaient pas vaines et qu'elles n'empêchèrent pas notre bienheureux d'être encore en butte à des outrages et à des persécutions de tout genre<sup>1</sup>.

Toutes les dispositions étant prises, Amand, suivi de plusieurs compagnons que l'histoire ne nous signale pas d'une manière plus précise, partit à la conquête des âmes ou au martyre.

« Les Saints et les amis de Jésus-Christ ont servi Dieu dans la faim et dans la soif, dans le froid et la nudité, dans le travail et la fatigue, dans les veilles et les jeûnes, les prières et les saintes méditations, dans une infinité de privations et d'opprobres<sup>2</sup>. » Telle est désormais la vie de notre saint apôtre. Dès son entrée dans la carrière évangélique, il semble que Dieu voulut mettre à l'épreuve sa patience et son zèle en même temps qu'il permettait un dernier et suprême effort des démons, pour retenir dans l'erreur les malheureux habitants de la Flandre.

Il serait impossible, en effet, de rapporter tout ce qu'il eut à endurer de leur part : les choses en vinrent à ce

<sup>1</sup> Bolland. vi feb.; *Vita S. Amandi*.

<sup>2</sup> *Imitation de J.-C.*, liv. 1, chap. xviii, n° 1.

point que ses compagnons, regardant la conversion de ces endureis comme presque impossible, se retirèrent en attendant des temps meilleurs. Amand resta seul, et c'est ici qu'au milieu de ses travaux, de ses fatigues et de ses souffrances, nous voyons briller sa profonde humilité, qui a su nous en dérober la connaissance. Quelques mots seulement, échappés à la plume des chroniqueurs, nous révèlent cette suite non interrompue d'injures, de persécutions et d'outrages, auxquels il opposa toujours la plus héroïque résignation : « Que de fois ne fut-il point déchiré, frappé, meurtri de coups, que de fois même ne le précipitèrent-ils pas dans les eaux de l'Escant et des autres rivières qui arrosent ces contrées ! » Cependant Amand demeurait calme et tranquille, conjurant le Ciel de toucher ces âmes rebelles et obstinées dans l'erreur. « Il preschoit par la sérénité de son visage, par l'intégrité de ses mœurs et par les rayons de sa sainteté. Il alléchoit à la Foi catholique les pauvres, respendant ses libéralités ; il attiroit les riches, prodiguant ses services ; il gagnoit les doctes, faisant éclater sa doctrine. Mais toute cette populace nourrie au libertinage de l'idolâtrie n'estoit pas capable d'estre instruite à la vraye religion par ses attraites et amorces de douceur : et nostre prêtre ne pensoit nullement de s'estre acquitté de sa charge deûment, s'il ne venoit à la rigueur contre les meschants, et s'il ne menaçoit du tranchant de l'espée, qui est la parole de Dieu, comme de la foudre sur leurs testes, pour exciter à la crainte de la vérité ceux qui estoient rebelles à l'amour<sup>2</sup>. »

Continuant d'évangéliser, toujours avec la même intré-

<sup>1</sup> Bolland, vi febr.; *Vita S. Amandi*. « Quoties flagris est cæsus, quam sæpè in fluvium projectus, ... fugatis sodalibus solus permansit prædicatione assiduus. »

<sup>2</sup> Manuscrit de la bibl. de Cambrai.

pidité, Amand se transportait en tous lieux, sollicitant, pressant, conjurant et demandant sans cesse à Dieu qu'il lui plût enfin d'ouvrir les yeux à ces hommes aveugles. On a peine à le suivre au milieu de ses courses multipliées ; à chaque instant on le perd de vue au milieu des peuplades éloignées où son zèle le pousse. La terre ignore ces prodiges de la charité apostolique, mais ils sont inscrits au Ciel dans le livre de vie, et cette pensée nous console dans la pénurie de détails où nous laisse le silence des historiens. Un instant seulement le nuage se déchire et nous permet de découvrir Amand au milieu de la ville de Tournai. On devine facilement quel motif l'y appelait : il venait sans doute rendre compte de ses travaux à saint Achaire, et demander ses conseils. D'ailleurs, en suivant le cours des lieux sanctifiés par sa présence et ses prédications, on voit que tout converge vers cette importante Eglise comme vers son centre : de quelque côté qu'on jette les yeux sur un rayon assez étendu, un monument quelconque nous y rappelle son souvenir.

Or, un jour qu'il y était arrivé, une grande multitude se pressait autour du tribunal sur lequel était assis Dotton, comte de la ville, qu'il gouvernait au nom du roi des Francs. On avait amené devant lui un malheureux accusé de brigandage, et déjà tellement accablé de coups par la populace, qu'il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Un cri menaçant et terrible sortait de toutes les bouches : « Il mérite la mort ! il mérite la mort ! qu'il soit condamné à mort ! » Tout à coup, on voit accourir le saint évêque Amand : il se fraie un passage à travers la foule, il avance, et pénétrant jusqu'au tribunal, il supplie le comte de lui accorder la vie du voleur. Dotton venait de prononcer la sentence, il reste inexorable, et toutes les prières de l'homme de Dieu sont incapables de le flé-

chir. En ce moment les bourreaux s'emparent du criminel et le suspendent à la potence, où il expire bientôt sous les yeux de la multitude accourue pour assister à ce tragique spectacle.

Aussitôt que la foule s'est écoulée, saint Amand s'empresse de descendre le cadavre mutilé, qu'il transporte sur ses épaules dans sa demeure : à un signe qu'il fait, tous ses disciples se sont retirés. Alors, se prosternant par terre et répandant des larmes en abondance, il prie le Seigneur de rendre ce malheureux à la vie. Tout à coup le voleur, sortant comme d'un profond sommeil, ouvre les yeux et se trouve, avec une indicible surprise, en présence du saint missionnaire, à qui il ne sait comment exprimer sa joie et sa reconnaissance. Lorsque le matin est arrivé, saint Amand, appelant quelques-uns de ses disciples, leur demande de l'eau qu'ils s'empressent d'apporter, croyant que c'était pour laver le corps, selon la coutume, avant de l'ensevelir. Mais quel n'est pas leur étonnement, lorsque, entrant dans la chambre, ils voient le condamné de la veille plein de santé et conversant avec leur maître.

Amand lave ses blessures et ses plaies qui se guérissent aussitôt; puis il invite ce criminel repentant à retourner dans sa famille et à témoigner à Dieu sa reconnaissance pour un aussi grand bienfait, par une conduite honnête et chrétienne. En même temps, il recommande à ses disciples de garder le silence sur tout ce qui s'était passé. Mais quelque effort qu'il fit, dans son humilité, pour cacher ce prodige, il fut bientôt répandu partout, et ne tarda même pas à arriver jusqu'aux oreilles des habitants du pays de Gand.

Il entra dans les desseins de la Providence que ce miracle fût pour toute la contrée un nouveau et puissant moyen de salut.

Notre-Seigneur a dit dans son Evangile que ses disciples feraient des miracles comme lui, et même des miracles plus grands encore. Cette parole divine et infail-  
lible renverse seule tous les sophismes de l'orgueil humain, qui s'obstine à rejeter l'intervention directe et immédiate de la Divinité dans l'établissement, la perpétuité et la propagation de son Eglise. Seule elle serait encore la démonstration suffisante des faits admirables par lesquels il a plu au Seigneur de glorifier son serviteur Amand.

De tout temps, en effet, Dieu a opéré des miracles : en tous lieux on a pu reconnaître la vérité des paroles de saint Grégoire touchant les premiers âges de l'Eglise : « Les miracles, dit-il, étaient nécessaires alors ; il fallait, pour que le nombre des fidèles et des croyants se multipliât, qu'ils fussent attirés à la foi par des prodiges et des miracles : ainsi, quand nous plantons des arbustes, nous ne cessons de les arroser jusqu'à ce que leurs racines soient profondément fixées dans la terre, et nous ne les arrosons plus quand nous voyons qu'ils les ont jetées à une profondeur suffisante<sup>1</sup>. » Chaque Eglise, à sa naissance, se trouve dans ces mêmes conditions, et reçoit aussi ces mêmes moyens de la puissance miséricordieuse de Dieu qui ne manque jamais à ses élus.

De plus, il y a dans ce fait général et universel une circonstance qui n'a pas manqué de frapper les docteurs et tous ceux qui étudient la vie des saints : c'est que les miracles furent opérés surtout par les apôtres et leurs successeurs dans le ministère de la prédication chez les gentils. Or, nous avons ici sous les yeux une chrétienté naissante, des peuples payens à évangéliser, et un évêque revêtu de tous les caractères d'un grand apôtre et d'un

<sup>1</sup> S. Greg. *Homelia de Evangelio*, xxix.

grand saint. Il faut donc, selon les voies ordinaires de la Providence, que des faits miraculeux viennent frapper les regards de ces hommes grossiers et sans intelligence auxquels il s'adresse; il faut que ces aveugles adorateurs de Teutatès, de Mercure, ou d'Odin, pour être convertis à la foi de Jésus-Christ, comme les autres peuples infidèles, aient devant les yeux le double spectacle des miracles et des œuvres saintes opérées par les premiers prédicateurs de l'Évangile.

D'ailleurs, en continuant toujours le même raisonnement, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître avec saint Augustin<sup>1</sup> que le miracle le plus étrange, le plus incroyable, serait d'avoir vu le monde payen se convertir à une religion mystérieuse, austère et pénible, sans que des prodiges éclatants vissent en manifester la vérité? Cet argument irréfutable trouve également ici son application, et nous n'hésitons pas à dire que la conversion des peuples sauvages de la Flandre, du Brabant et de la Frise, serait inexplicable, sans quelques-uns de ces faits extraordinaires, miraculeux, que nous rencontrons partout à l'origine des sociétés chrétiennes. Ce moyen, tout de miséricorde, et si bien adapté à notre nature, produisait presque toujours son effet; il fut facile de le reconnaître en cette circonstance.

A peine le bruit de la résurrection d'un mort, opérée à Tournai, s'est-il répandu dans le pays, qu'aussitôt l'on voit accourir vers saint Amand une multitude d'idolâtres : l'heure de la grâce avait sonné. Le Seigneur allait récompenser les pénibles travaux, les longues souffrances, les prédications incessantes de son infatigable apôtre. Auparavant durs et intraitables, ces hommes aujourd'hui

<sup>1</sup> « Miracula sunt introitus ad fidem. » Conf. lib. ix.

paraissent dociles et pénétrés de tout ce qu'ils entendent et de tout ce qu'ils voient ; ils repassent dans leur mémoire les traits de dévouement et de charité du saint missionnaire, que rien n'a pu rebuter ; ils viennent en foule lui demander le baptême et la réconciliation. Quelle joie inonde alors le cœur d'Amand ! quels élans de reconnaissance envers Dieu ravissent son âme ! Profitant habilement de ces excellentes dispositions dans lesquelles il les trouve en si grand nombre, il leur montre avec force la vanité de leurs idoles et de leurs superstitions, la cruauté et l'infamie de leurs sacrifices. Aussitôt une religieuse émulation les anime, et tous à l'envi courent renverser les bois sacrés, détruire les temples, briser les statues de Mercure et des autres divinités, et peu à peu l'on voit s'élever, sur leurs débris, des oratoires, des chapelles et des églises. Afin de consolider son œuvre et de maintenir ces néophytes dans la fidélité et la persévérance, Amand fait encore bâtir plusieurs monastères, qui deviendront autant de pépinières d'hommes apostoliques disposés, les uns à annoncer la parole de Dieu, les autres à servir de pasteurs en différents lieux, ceux-ci à instruire et à prêcher l'Évangile dans la contrée, tous à prier et à travailler. Ces prières appelleront les bénédictions du Seigneur sur une terre si longtemps inculte ; les chants pieux de l'Église adouciront les mœurs dures et farouches de ses habitants ; les enseignements des missionnaires rappelleront les grandes vérités de la Foi, et la vie sainte et réglée des religieux leur remettra sans cesse devant les yeux les vertus et les œuvres que commande l'Évangile pour la prospérité des peuples.

Ces heureux résultats ne se firent pas longtemps attendre, et il semblait en effet que tout dût contribuer à les produire : déjà de nombreux apôtres se sont répan-

du dans tout le pays ; les abbayes de Gand et de Blandin, dirigées par les disciples choisis de saint Amand, font rapidement fleurir la piété, la science, et les pères y envoient déjà leurs enfants pour recevoir une éducation morale et religieuse<sup>1</sup>. Eux-mêmes, étonnés à la vue de ces touchants exemples d'une vie chrétienne, se sentent de plus en plus attachés à cette religion, qui les subjugue par la sublimité de sa morale et la sainteté de ses ministres. Bientôt une grande et éclatante conversion viendra donner encore un nouvel éclat à cet empressement général : le terrible comte Bavon tombera, lui aussi, après de longues années d'égarement, aux pieds de notre apôtre, et sa vie héroïque et pénitente, couronnée par une mort précieuse, attirera de nouveau dans ces lieux une foule d'âmes à Jésus-Christ.

Heureux les peuples, s'ils ne perdaient pas trop souvent la mémoire des temps anciens, et s'ils comparaient quelquefois leur état actuel avec celui dans lequel ont vécu leurs ancêtres, avant leur conversion à la Foi ! Quel souvenir reconnaissant ne conserveraient-ils pas alors pour ces premiers apôtres qui ont véritablement été leurs pères et leurs bienfaiteurs ! « Car n'est-ce pas sans contredit le plus grand bienfait que de donner à un homme le salut éternel par la connaissance de l'Évangile, de le faire passer de l'idolâtrie à la religion, de l'erreur à la vérité, des ténèbres à la lumière ? Rien n'est à comparer avec un semblable don, et quelle que soit notre reconnaissance, elle est toujours inférieure à ce bienfait ; car l'on peut dire qu'il a donné à l'homme le bonheur éternel, celui qui lui a indiqué la voie qui y conduit<sup>2</sup>. » Or, après Dieu,

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 339 ; *Vita S. Florberti*.

<sup>2</sup> *De propag. fidei christ. in Belg.*, Nicol. Vernulens p. 4, etc.

c'est à notre saint apôtre Amand que les habitants des pays de Gand et des contrées voisines doivent le don de la Foi : c'est lui qui les a enfantés à Jésus-Christ.

Nos pères, dans leur foi simple, vive et naïve, avaient bien compris cette vérité, et ils se faisaient un honneur de rendre les plus éclatants hommages aux missionnaires qui leur avaient apporté l'Évangile, la vérité et le bonheur. Il était réservé à une philosophie froide et orgueilleuse d'inspirer l'oubli, le mépris même pour ces illustres patrons des peuples, dont elle ne saura jamais ni apprécier les vertus ni égaler les travaux.

## CHAPITRE VIII.

### EXIL DE SAINT AMAND.

Caractère des rois Mérovingiens et des Francs en général. — Lutte de l'élément chrétien et de l'élément barbare. — Heureux commencements de Dagobert. — Il s'abandonne à ses passions. — Saint Amand le reprend de ses scandales et de ses vices. — Il est chassé en exil. — Il se retire en Gascogne.

— Vers l'an 630. —

Il eût manqué, ce semble, quelque chose dans la vie de saint Amand, s'il n'avait pas souffert pour la justice une de ces humiliations extraordinaires, par lesquelles Dieu se plaît souvent à faire éclater la vertu des grandes âmes. Les habitants du pays de Gand l'avaient déjà insulté, maltraité, chargé d'outrages; plus tard les idolâtres Slavons l'accableront à leur tour de mépris et d'injures; mais tous ces opprobres ne pouvaient étonner le zélé ministre de Jésus-Christ, qui les endurait avec joie pour l'amour de son divin Maître. Ce qui dut l'étonner, l'affliger peut-être, ce fut de se voir ignominieusement chassé de cette terre des Francs, sa patrie, où il avait déjà opéré tant de prodiges et de bonnes œuvres, exilé par les ordres d'un roi livré à de coupables passions, et qui ne put supporter quelques remontrances aussi modérées que sages et salutaires. Hélas! la vérité pénètre difficilement jusqu'aux oreilles des grands, et quand un homme est assez courageux pour la leur faire entendre, souvent une injuste disgrâce en est la récompense. Saint Amand, comme tant

d'autres, nous en offre en ce moment un exemple frappant.

Avant d'aborder cet événement, et afin d'en donner une plus parfaite intelligence, quelques réflexions sur le caractère et la conduite des rois Mérovingiens nous paraissent nécessaires. Peut-être l'exil de saint Amand, en nous rappelant un des beaux traits de sa vie, nous fournira-t-il l'occasion de rectifier certaines opinions, et de faire avec justice la part du blâme et de l'éloge dans les actes de Dagobert et de la plupart des rois de sa race.

Il nous semble donc que leur caractère a été souvent mal apprécié. On n'a point assez réfléchi, peut-être, que cette conquête des Francs à la religion chrétienne était encore récente, et n'avait pu par conséquent exercer déjà une grande influence sur les cœurs ; aussi ne faut-il pas s'étonner de rencontrer souvent dans leur conduite des traces de cette ambition sanguinaire, de cette impétuosité fougueuse, et de cette brutale sensualité de leurs ancêtres. Deux principes étaient sans cesse en lutte dans ces âmes ardentes, le principe payen qui donne carrière à tous les vices, et le principe chrétien qui les détruit et les remplace par des vertus. Or, il fallait l'action du temps et un fréquent contact entre ces deux éléments si opposés, répandus dans cette société jeune et sans expérience, pour qu'il en sortît dans la suite un caractère énergiquement chrétien, qui rendit le Franc capable des plus héroïques sacrifices et des plus éclatantes victoires sur lui-même.

L'Église opérait, avec une sage et prudente patience, et par tous les moyens en son pouvoir, cette fusion si difficile : elle inspirait à ses rudes enfants les pures et suaves vertus de l'Évangile, corrigeait ce qu'il y avait de déréglé dans leur naturel barbare, et cherchait à développer, à diriger vers

le bien ce qu'il y avait dans leurs cœurs de noble, d'ardent et de généreux. Ainsi, elle transformait, sans secousse et avec une admirable persévérance, les guerriers, les leudes et les rois chevelus eux-mêmes : mais malgré ses efforts et les ménagements de sa prudence, des réactions subites et terribles éclataient souvent chez ces hommes passionnés, en qui ne s'affaiblissaient que peu à peu les impressions profondes qu'avaient laissées les habitudes grossières et violentes de la Germanie.

Cette observation nous paraît juste : elle donne la véritable explication des actes de piété des premiers rois Francs, comme de leurs atroces cruautés qui nous font horreur, et des scandaleux écarts par lesquels quelques-uns se déshonorèrent. Combien d'exemples ne trouverions-nous pas dans l'histoire pour démontrer cette vérité d'une manière sensible ! Quand Clovis fait périr les uns après les autres tous les princes de son sang, quand Clotaire I<sup>er</sup> égorge les enfants de son frère Clodomir pour s'emparer de leur héritage, ou fait brûler dans une chaumière son fils Chramme avec toute sa famille, il nous est facile de reconnaître le Franc barbare dans toute sa féroce nature de payen. Dominé par cet esprit, il s'abandonne aveuglément à ses instincts ambitieux et cruels. Mais Clovis fondant des églises et des monastères, recevant avec docilité et respect les sages conseils de saint Remi, de saint Avit et d'autres vénérables Pontifes, mais Clotaire distribuant d'abondantes aumônes, déplorant au tombeau de saint Martin ses passions et ses crimes, fondant en larmes à la mort de saint Médard, son conseiller et son ami, portant même sur ses épaules royales sa dépouille sacrée jusqu'au lieu de sa sépulture, nous montrent le Franc revenu à des sentiments chrétiens. Il y aurait évidemment une égale injustice à excuser ou à condamner sans distinction ces actes si contradictoires ; ils procèdent

de principes essentiellement opposés, lesquels, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, se trahissent par ces alternatives bizarres de vice ou de vertu, de crimes ou de bonnes œuvres.

Tel était le portrait du peuple Franc à cette époque, et en particulier celui de Dagobert. Pour être impartial, il faut reconnaître dans ce prince quelque chose d'incomplet. Il n'est plus tout à fait barbare, il n'est pas encore tout à fait chrétien ; mais il vit sous l'influence de ce double caractère, comme toute sa vie nous en donne la preuve.

Dagobert était monté sur le trône des Francs sous les plus heureux auspices : fils d'un monarque puissant et illustre, chéri des Austrasiens qui l'environnèrent de leur affection aussitôt qu'il leur eut été donné pour roi, formé à la vertu et à la science du gouvernement par deux saints évêques, Arnould de Metz et Cunibert de Cologne, et par un noble leude, le vénérable Pepin de Landen, Dagobert marcha quelque temps sur les traces de son père, faisant régner partout la justice et la paix, et attirant sur ses peuples les bénédictions du Ciel par la pureté de ses mœurs. On suivait avec bonheur ce jeune monarque dans ses premières courses à travers les provinces : Langres, Dijon, Autun, Châlons, Auxerre l'avaient vu avec admiration, et partout les populations célébraient à l'envi sa bonté, son affabilité, la sagesse de sa conduite et l'équité de ses jugements.

D'aussi beaux commencements ne devaient pas durer longtemps, et bientôt de violentes passions, jusque-là comprimées par le frein de la religion, vinrent jeter dans tous les désordres du vice ce Salomon de la France. Ses écarts furent scandaleux, nous le reconnaissons ; mais, hâtons-nous de le dire, les principes d'une bonne éducation ne se perdent jamais entièrement, et la vertu des jeunes années

vient toujours offrir la ressource des regrets et des remords dans les autres âges de la vie. Aussi arriva-t-il que, même au milieu de ses désordres, Dagobert opéra souvent des œuvres très-louables, favorisa les travaux des missionnaires, et fonda, pour le bien de ses peuples, des églises et des monastères : réparations inutiles, il est vrai, des crimes qu'il commettait chaque jour, mais réparations qui nous révèlent le fond de son caractère et qui nous empêchent de le flétrir par les qualifications insultantes et irréfléchies que quelques auteurs lui ont prodiguées<sup>1</sup>.

Au reste, le moine qui écrivait l'histoire dans ces âges reculés ne manquait point de saisir cette vérité, et son style franc et naïf rend bien notre pensée. « Quoique Dagobert fût un puissant guerrier, dit-il, plein d'un pieux amour pour les prêtres de Dieu et les églises, quoiqu'il fût large et libéral en aumônes et soulagements donnés aux pauvres, et qu'il fit beaucoup de bonnes œuvres, néanmoins il était abandonné au vice de l'incontinence : aussi son nom en reçut grande tache et déshonneur, et, ce qui est bien plus grave, il attira contre lui la colère du roi des rois. Or, Dagobert s'affligeait beaucoup, parce qu'il sentait qu'il avait encouru l'indignation de Dieu, et qu'il n'avait point d'enfant qui pût hériter un jour de la couronne que ses ancêtres lui avaient transmise<sup>2</sup>. » Ce regret n'était pas encore très-vif

<sup>1</sup> L'auteur de la *Description historique de la France*, M. Longuerue, tranche cette question d'une manière plus facile et plus expéditive; voici ses paroles : « Ils ne valaient rien, ces rois, tous tant qu'ils étaient : quelle cruauté, quelle barbarie dans Clotaire I<sup>er</sup> assassinant lui-même ses neveux de sa propre main ! dans le traitement que fit Clotaire II à ses cousins et à Brunehaut ! Quelle impudicité dans Dagobert ! On pourrait louer tous ces gens-là comme Cardan fait le panégyrique de Néron. » Ce jugement est sans appel aux yeux de notre historien.

<sup>2</sup> *Vita S. Sigeberti*, nos 2 et 3 ; *Acta SS. Belgii*, III.

dans son cœur à l'époque qui nous occupe, au moins ne le fut-il pas assez pour le faire alors rentrer en lui-même.

Cependant saint Cunibert, le vénérable Pepin et les autres sages ministres du palais gémissaient profondément, en voyant ces déplorables excès d'un jeune roi dont l'enfance et la première jeunesse leur avaient fait concevoir de si belles espérances. Aux acclamations unanimes de tous ses sujets avaient d'abord succédé une pénible surprise et bientôt après des murmures qu'excitaient ses folles prodigalités. Les peuples se plaignaient des impôts dont on les accablait, les évêques voyaient avec douleur les biens des églises et des pauvres passer aux mains d'avidés courtisanes; les leudes et les grands commençaient à perdre le respect et l'affection qu'avait su se concilier Dagobert au commencement de son règne, un mécontentement général se faisait sentir, et l'on pouvait prévoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, des séditions, des révoltes, de terribles catastrophes peut-être.

C'est dans ces circonstances difficiles et critiques que saint Amand paraît à la cour. Comme autrefois le prophète Nathan, il vient reprocher à un roi coupable ses prévarications, ses crimes, et lui représenter les malheurs qu'il se prépare à lui-même, à sa race et à ses peuples.

Vengeur né de la saine doctrine et de la morale outragée, l'évêque sait faire entendre aux grands de la terre les paroles sévères et menaçantes de la justice de Dieu, quand ils l'abandonnent. Quelle autre bouche pourrait leur tenir ce langage? Le courtisan se tait, par crainte ou par un faux respect; quelquefois même une infâme politique le porte à favoriser ces honteux désordres qu'il partage ou dont il profite; mais le ministre de l'Évangile, le représentant de Jésus-Christ sur la terre, l'évêque se lève et vient dire, comme autrefois le divin précurseur à un roi

voluptueux : « Il ne vous est point permis, » dût-il recevoir pour récompense de son zèle l'exil ou la mort au fond d'un cachot. Voilà quelle fut de tout temps la conduite des Pontifes qui comprirent la sainteté de leur vocation. Pères des rois aussi bien que des peuples, s'ils leur rendent comme sujets le respect, l'amour et la soumission, ils leur doivent comme évêques l'avertissement et le conseil, dans les termes de la sagesse et de la prudence chrétiennes.

Telle était la pensée du B. Amand, quand il vint au palais. Le regard inspiré d'un saint voit loin dans l'avenir, et qui sait si une lumière surnaturelle n'avait point tout à coup dissipé les nuages qui le dérobaient, pour remettre devant ses yeux les châtimens qui allaient punir tant de prévarications ? Certes, le scandale est toujours contagieux ; mais il l'est surtout quand il descend du trône, où tous les regards sont fixés : de là il pénètre vite dans les châteaux et dans la demeure des grands, puis il s'insinue peu à peu dans les chaumières, en répandant partout la corruption des mœurs et tous les désordres qui en sont la suite. Combien de trônes n'ont pas été ainsi ébranlés, minés et renversés, au milieu d'affreuses révolutions, par l'immoralité des grands et des rois, que Dieu avait mis à la tête des peuples pour les gouverner avec sagesse et les édifier par leurs vertus !

Cette démarche de saint Amand paraît, au reste, avoir été sollicitée et préparée par des prélats, par des antrusions et de nobles seigneurs du palais : il ne serait pas invraisemblable de supposer que saint Eloi et saint Ouen, après avoir vainement essayé de rappeler Dagobert à de meilleurs sentimens, jetèrent de préférence les yeux sur saint Amand, à cause de son éminente sainteté et de son caractère apostolique, qui devaient lui donner une plus

grande autorité sur l'esprit du monarque. On croit reconnaître toutes les attentions délicates de la déférence et du respect dans les circonstances qui accompagnent cet événement : suivons-les un instant par la pensée.

C'est un dimanche <sup>1</sup> que l'on voit paraître l'homme de Dieu à la cour : rien, ce semble, n'a annoncé sa présence, rien n'a transpiré sur les motifs qui lui ont fait quitter pour un moment ses travaux ordinaires. Voilà qu'au milieu des leudes, des jeunes fils des leudes, nourris à la table du roi dans le palais mérovingien et instruits dans la chapelle palatine, en présence des ministres, de quelques évêques, de la famille royale, de Dagobert lui-même, Amand est invité à annoncer la parole de Dieu. Sa voix évangélique, qui retentissait, il y a quelques jours à peine, près des rives de l'Escaut et de la Lys, sur la colline de Blandin, en présence des idolâtres de la contrée, s'élève en ce moment dans le sanctuaire royal du palais de Neustrie. Écoutons les paroles si sages et si fermes de ces hommes remplis de l'Esprit de Dieu, qui savent unir à la noble liberté du langage évangélique la compatissante charité d'un cœur paternel. « Que personne ne s'enorgueillisse de sa puissance ou mette son espérance dans des richesses passagères ; que le roi ne s'élève point en lui-même par les vaines adulations des flatteurs ; qu'il ne mette point sa joie dans les fragiles honneurs de la terre ; mais que plutôt il craigne la puissance de Dieu et rende gloire à la majesté suprême. Car la gloire et la puissance des hommes est semblable à une ombre légère qui s'évanouit, ou à l'écume des flots que le vent emporte. Il est sage celui qui se rappelle avec crainte que les puissants sont exposés à de plus grands tourments, et que Dieu exigera plus de celui

<sup>1</sup> Boll., *Vita S. Amandi*, auct. aquit., n° 44.

à qui il a plus donné. Que si l'homme, au jour du jugement, est embarrassé pour rendre compte de ses œuvres à Dieu, qu'en sera-t-il d'un roi, obligé alors de répondre pour tous les peuples qui lui ont été confiés ? car, que personne ne l'oublie, si l'inférieur ne répond que de lui-même devant Jésus-Christ, ceux à qui le pouvoir est donné répondent pour les hommes placés sous leur puissance<sup>1</sup>. » Telles sont les leçons salutaires que Dagobert recevait d'une bouche apostolique.

Amand avait cessé de parler; le roi et les évêques l'invitèrent à célébrer les divins mystères en présence de toute la cour réunie. Était-ce un dernier effort tenté par les vertueux ministres de Dagobert pour préparer son âme ? on le croirait. Dieu sait ce qui se passa dans le cœur du missionnaire pendant cette dernière et solennelle préparation. Que d'exemples et de souvenirs devaient alors se représenter à sa pensée ! Il n'était pas encore éloigné, le jour où le saint évêque de Vienne, Didier, était chassé du palais d'Austrasie et exilé dans un pays lointain pour avoir reproché à la vindicative Brunehaut les désordres de sa conduite. Cette première vengeance ne lui suffit pas même, et quelque temps après, le courageux pontife tombait, victime de son zèle pour la pureté des mœurs, sous le poignard d'un assassin. Un peu plus tard, l'admirable Colomban rappelle à son tour aux petits-fils de la vieille reine les lois sacrées du mariage qu'ils foulent aux pieds, il refuse de bénir les enfants de leurs désordres, et pour prix de son courage il est indignement persécuté et forcé de prendre aussi le chemin de l'exil. Amand n'a point oublié ces événements; mais s'abandonnant entièrement au Seigneur, il lui fait le sacrifice de tout ce qu'il a de plus cher

<sup>1</sup> Boll. xxvi apr.; *Vita S. Rich. abb.*, n° 10.

au monde, de ses petits esclaves rachetés, de ses premiers disciples qu'il ne reverra peut-être plus, de sa vie même, si elle peut être utile à la gloire de Dieu et au bonheur du royaume des Francs.

Lorsque les saints mystères sont terminés, que les pieuses psalmodies ont cessé de se faire entendre, Amand, tout pénétré de l'action sublime qu'il vient d'accomplir, se recueille profondément devant Dieu, implore une fois encore son secours tout-puissant, et le conjure de parler lui-même par sa bouche ; puis s'approchant du roi avec respect, il lui demande l'honneur d'un entretien particulier. C'était le moment choisi, l'heure de la grâce.

Nous ne connaissons pas les paroles que notre bienheureux adressa à Dagobert ; mais la circonstance seule nous les indique suffisamment. Sans doute il lui remit devant les yeux la sainteté du Seigneur et les châtimens terribles par lesquels il venge souvent en ce monde les crimes et les scandales des grands ; il lui représente les exemples mauvais se répandant au loin dans tout le royaume pour perpétuer ainsi ses excès et ses prévarications ; il lui rappelle l'affection et la vénération des peuples, qui cesseront bientôt de respecter un roi qui semble ne plus se respecter lui-même ; l'affliction de l'Eglise, qui gémit de ces écarts si opposés à la céleste morale qu'elle s'efforce d'enseigner et de faire pratiquer par tous les Francs, ses sujets. En finissant, Amand put encore réveiller dans l'âme de Dagobert le souvenir des innocentes années de son adolescence, auxquelles ont maintenant succédé les inquiétudes et les remords qui agitent toujours une conscience coupable.

On comprend combien toutes ces raisons étaient puissantes dans la bouche d'un saint, d'un apôtre, et quelle impression elles devaient faire sur le cœur de Dagobert : pourtant il ne s'y rendit pas. Aveuglé par une passion qui

corrompt vite le meilleur naturel, et se révoltant à la pensée de rompre des chaînes qui lui plaisent; au lieu de frapper sa poitrine et de faire entendre le cri du repentir, il s'abandonne à la colère; et pour éloigner de ses yeux un témoin importun et un incorruptible censeur de ses vices, il le chasse de sa présence et condamne à l'exil le saint évêque qui vient de lui donner le plus éclatant témoignage d'amour et de dévouement. Cet outrage sera bientôt noblement réparé. En attendant, Dieu, qui éprouve son serviteur et qui sait toujours tirer le bien du mal, va diriger ses pas vers des contrées nouvelles, où se perpétuera, avec son nom, la mémoire de ses bienfaits.

« Acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrive, demeurez en paix dans votre douleur, et au temps de l'humiliation conservez la patience. Car l'or et l'argent s'épurent par le feu, et les hommes agréables à Dieu par la souffrance et l'humiliation. Ayez confiance en Dieu et il vous retirera de tous ces maux : rendez votre voie droite et espérez en lui<sup>1</sup>. » Saint Amand quitta le palais de Dagobert en méditant ces consolantes paroles, et se réjouissant comme les apôtres d'avoir été digne de souffrir un outrage pour le nom de Jésus-Christ.

Il paraît qu'il eut d'abord la pensée de se retirer chez les Angles et les Saxons, établis depuis un siècle environ dans la Grande-Bretagne. Saint Augustin et ses quarante disciples, envoyés par le pape saint Grégoire-le-Grand, y avaient opéré déjà beaucoup de conversions; mais malgré tous les efforts de leur zèle, il devait encore rester bien des idolâtres dans diverses parties de cette grande île. C'est cette considération qui avait frappé d'abord l'esprit de saint Amand; mais le Ciel ne permit pas que notre patrie fût

<sup>1</sup> Ecclésiast. cap. xx.

privée de ce flambeau qui répandait partout sur son passage une si éclatante lumière. La terre d'Albion avait eu son grand apôtre, Augustin, dont les peuples reconnaissants gardèrent un long souvenir; de pieux enfants formés à son école continuèrent les prodiges de son dévouement et de sa charité après sa mort; mais Dieu nous conserva Amand. Qui sait si, passé au delà du détroit, nos ancêtres l'auraient jamais revu dans ces contrées? Quoi qu'il en soit, et sans que nous puissions dire quels obstacles ou quelles pensées nouvelles vinrent s'opposer à son projet, l'évêque exilé arriva bientôt au pays des Gascons, dans l'Aquitaine, que gouvernait Aribert, frère de Dagobert.

Dans cette spacieuse Gascogne « s'agitait alors une nation active et vagabonde, habile à manier les rênes, à lancer le javelot, endurcie aux fatigues de la guerre, et accoutumée aux courses aventureuses<sup>1</sup>. » On avait déjà vu plus d'une fois ces indomptables guerriers dans leurs brusques irruptions se jeter, le fer à la main, sur les terres des Francs, et quoiqu'en ce moment ils parussent soumis sous le sceptre du fils de Clotaire II, néanmoins ils devaient encore plus d'une fois essayer de se soustraire à la domination des hommes du nord.

Au milieu de ces peuplades dispersées, saint Amand échappe entièrement à nos regards : quelques rares apparitions ne nous permettent pas d'entrer dans un détail qui trouvera plus convenablement sa place ailleurs. Les beaux noms de saint Adalbaud, de Douai, et de sainte Rictrude, de Toulouse, nous y frappent, il est vrai, pour la première fois, mais c'est au *Castrum* de Douai que nous les rencontrerons plus tard et que ces souvenirs de l'exil d'Amand se réveilleront plus agréables et plus doux. Nous n'ajou-

<sup>1</sup> Bolland., vi feb.; *Vita S. Amandi*, Milo.

terons ici qu'un seul mot, échappé au silence des hagiographes; ils nous disent qu'Amand fut en Gascogne comme dans la Gaule-Belgique « un véritable apôtre de Jésus-Christ; qu'il parcourut ce vaste pays, prêchant partout l'Évangile, gagnant les âmes à Dieu, et recueillant souvent, pour prix de son zèle et de ses travaux, des insultes et des outrages. » Son cœur eût encore désiré quelque chose de plus « le martyr ».

## CHAPITRE IX.

### **SAINT AMAND RAPPELÉ DE L'EXIL PAR DAGOBERT. IL BAPTISE SIGEBERT, FILS DE CE MONARQUE.**

Changement de Dagobert. — Naissance de son fils Sigebert. — Saint Amand est rappelé de l'exil. — Dagobert le prie de baptiser son fils. — Refus d'Amand ; il accepte, aux instances de saint Éloi et de saint Ouen. — Cérémonies anciennes du baptême. — Prières d'Amand pour le bonheur de Sigebert ; joie universelle en ce jour.

— Vers l'an 632 —

L'heure n'était pas éloignée où Dieu allait faire réparer, à l'égard de son serviteur Amand, l'injurieux exil auquel on l'avait condamné. Après l'humiliation vient la gloire, c'est justice ; et Dieu l'accorde quelquefois à ses élus, même en ce monde. C'est certainement une des plus belles pages de l'histoire de Dagobert, que celle où l'on voit ce prince s'humilier noblement devant un saint Pontife, dont tout le crime était d'avoir eu le courage de lui reprocher des désordres qui déshonoraient sa personne royale, affligeaient l'Eglise, scandalisaient ses peuples, et attiraient sur son royaume et sur sa race les malédictions du Ciel.

Prompts dans les emportements de leur sauvage colère, comme dans leur retour à des sentiments meilleurs, réveillés par la religion, Dagobert, avons-nous dit, et tous les Francs en général, offrent dans leur conduite un mélange bizarre de bienveillance et d'injustice, d'affection et de haine, et là où la frivolité d'un lecteur peu attentif ne verrait qu'une de ces inconséquences ordinaires dans la

vie de la plupart des hommes, nous devons souvent reconnaître la victoire d'une pensée chrétienne sur les saillies des penchants mauvais. Ainsi la Foi, facilement étouffée par la passion dans ces âmes encore peu formées au Christianisme, reprenait son influence salutaire et opérait un changement quelquefois durable, trop souvent passager.

Ce changement allait s'opérer en Dagobert. Dieu avait appesanti sur lui sa main ; il le punissait par le vice même auquel il s'abandonnait ; car au milieu de ses désordres, le monarque Franc ne voyait pas encore grandir à ses côtés un héritier de sa couronne, et son cœur en était profondément affligé. Dans les vues miséricordieuses de la Providence, cette affliction semblait avoir été ménagée comme l'occasion d'un retour vers le bien. En effet, après une longue attente, voilà qu'un jour, éclate soudain une grande joie au palais mérovingien : un enfant va naître, un enfant est né, c'est un fils, un héritier du trône. Dagobert est au comble du bonheur ; les nobles Leudes viennent le féliciter ; les guerriers frappent leurs boucliers avec la framée en signe de joie, et poussent des acclamations unanimes ; les évêques et les prêtres bénissent Dieu ; partout se manifeste une incroyable allégresse. La naissance d'un enfant est toujours une fête dans la famille ; elle devait l'être surtout dans cette première famille du royaume qui voyait, avec douleur, sans cet événement, s'éteindre la race glorieuse de Clotaire II, de Clovis et de Mérovée.

Dans l'ivresse de ses transports, Dagobert sent naître en son cœur un bon désir : il veut que cet enfant, sur lequel reposent ses affections et toutes ses espérances, soit baptisé par les mains d'un pontife, dont l'éclatante vertu lui donne en quelque sorte l'assurance que la mort ne viendra pas le ravir à sa tendresse. « Or, le royaume naissant des Francs était alors rempli d'une multitude d'évêques

et de missionnaires chéris de Dieu et des hommes à cause de leur sainteté et de leurs œuvres; parmi eux brillait surtout d'un vif éclat le bienheureux Amand » : c'est vers lui que Dieu incline le cœur du roi, vers cet apôtre intrépide, dont la noble franchise et la parole évangélique avaient, peu auparavant, blessé son amour-propre et ses mauvaises passions. Mais en ce moment, les sentiments vertueux du jeune âge reprenaient leur ascendant dans cette âme plus faible que pervertie par le vice.

Amand est donc rappelé de l'exil<sup>1</sup>; un ordre royal le demande au palais. Au même instant éclatent de toutes parts de nouveaux transports de joie, et tous à l'envi bénissent le Ciel d'avoir inspiré au roi la pensée de faire revenir dans son royaume un homme si cher à Dieu et si précieux à la France par sa sainteté, ses travaux et ses vertus apostoliques.

Le serviteur de Dieu, qui avait déploré amèrement dans le secret de son cœur les scandaleux écarts d'un prince demeuré sourd à ses avertissements, ne sait plus qu'obéir quand sa volonté le rappelle. Quittant donc le pays des Gascons, où il avait déjà gagné bien des âmes à Jésus-Christ, il se rend à la cour, accompagné des officiers que Dagobert avait envoyés vers lui. Le roi était alors dans sa villa de Clichy, près Paris. Le saint missionnaire l'aborde avec ce calme et cette dignité qui ne le quittaient jamais. A peine Dagobert le voit-il en sa présence, qu'oubliant en quelque sorte sa dignité royale, ou plutôt cédant à un sentiment supérieur qui le domine, il se jette à ses genoux et le conjure de lui pardonner l'outrage qu'il lui a fait dans son aveugle passion. Le monarque continuait d'une manière touchante l'expression de son repentir lorsque

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii, Vita B. Pippini*, t. II. — *Idem.*, t. IV, p. 252.

saint Amand, s'empessant de le relever, lui déclare avec respect que cette erreur passagère est oubliée, et qu'elle n'a laissé aucun souvenir dans son cœur. « Que j'ai de regret, reprend encore Dagobert, que j'ai de regret d'avoir agi envers vous comme un insensé, et de n'avoir point écouté les sages conseils que votre affection paternelle vous inspirait ! Maintenant, je vous prie, saint pontife, oubliez entièrement cette injure et ne dédaignez pas de condescendre à la demande que je vais vous faire. Dieu m'a donné un enfant, quoique je n'aie point mérité cette faveur : j'ai jeté les yeux sur vous et vous ai choisi pour que vous purifiiez son âme dans les eaux du baptême, et que vous lui serviez de père spirituel. C'est mon fils, c'est l'héritier de ma couronne; je veux qu'il devienne aussi votre fils, et qu'en imitant un jour vos exemples, il devienne l'héritier de vos vertus' . »

Ces paroles jettent Amand dans une grande surprise et un extrême embarras : il prie le roi de ne point exiger de lui un semblable ministère. Il lui représente qu'il y a dans son noble royaume un grand nombre d'évêques plus dignes de cet honneur et plus capables de prodiguer dans la suite, à cet enfant royal, leurs soins et leurs instructions; que pour lui, uniquement occupé de la prédication, et ayant reçu du Ciel la mission d'évangéliser les peuples, il ne pourrait jamais remplir au palais les obligations que lui imposerait sa qualité de père spirituel.

D'autres pensées se présentaient aussi en ce moment à son esprit, et un des hagiographes a pris soin de nous les signaler : Amand, dit-il, craignait la cour des rois, où la vertu la plus ferme est quelquefois exposée à fléchir, et il ne voulait pas, lui, « combattant dévoué de la cause de

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, *Vita S. Sigoberti regis*.

Jésus-Christ, s'impliquer dans les affaires du siècle. » D'ailleurs ennemi du faste et des pompes mondaines, il préférait avoir pour demeure l'humble chaumière des chrétiens pauvres où il se retirait durant les missions, ou bien l'ombre des sanctuaires qu'il élevait à la gloire de Dieu, et la paisible solitude de ses monastères. Amand donc exprima au roi, avec un profond respect, les motifs de son refus et se retira.

Dagobert regrettait beaucoup de n'avoir pu le déterminer à accepter cette invitation, dans laquelle il voyait sans doute une éclatante réparation de sa faute. Il voulut faire de nouvelles instances, et ayant appelé ses conseillers intimes, saint Eloi et saint Ouen, encore simples laïques alors, il leur rapporta l'entretien qu'il avait eu avec le missionnaire Amand, et leur ordonna d'aller près de lui, et de chercher, par tous les moyens possibles, à obtenir son consentement.

Ces deux illustres personnages abordèrent le bienheureux avec toute la vénération que leur inspirait sa sainteté; puis ils le conjurèrent de vouloir bien accorder au roi la faveur qu'il demandait. Ils lui représentèrent qu'en acceptant cette charge, il pouvait facilement opérer un très-grand bien dans le palais; que cet enfant destiné, dans les vues de la Providence, à devenir un jour roi des Francs, avancerait beaucoup l'œuvre de Dieu au milieu de ses peuples, par les sages leçons qu'il recevrait de sa bouche, et la conduite vertueuse qu'il lui inspirerait. Au reste, ajoutaient-ils, ce consentement, qui comblera de joie Dagobert, vous laissera, si vous le désirez, toute liberté pour prêcher l'Évangile dans le royaume et dans les contrées voisines.

Cette dernière parole ne pouvait manquer de faire une grande impression sur le cœur d'Amand, surtout dans la

bouche de deux hommes, dont la haute sagesse et l'éminente sainteté faisaient l'édification de tout le palais, et qui, au milieu de l'enivrement des grandeurs et des séductions du luxe, savaient conserver, comme Daniel à la cour de Babylone, l'innocence du cœur et la noble indépendance de la vertu. Ils avaient touché le point sensible, en mettant devant les yeux du missionnaire les avantages que lui procurerait son consentement, soit pour les Francs, son peuple chéri, soit pour les idolâtres, au salut desquels il travaillait avec une égale ardeur. Amand céda donc, et les deux fidèles ministres allèrent en porter la nouvelle à Dagobert, qui fut au comble de la félicité.

Aussitôt donc on ordonne tous les préparatifs de cette cérémonie, à laquelle le roi veut donner une magnificence et une pompe extraordinaires. La ville d'Orléans est choisie pour sa célébration; toute la cour et une multitude de grands et de guerriers s'y transportent. A côté du monarque Franc on voit le roi d'Aquitaine, son frère; c'est lui qui, avec saint Amand, doit tenir l'enfant sur les fonts sacrés; puis vient le vénérable Pepin de Landen et tous les plus illustres seigneurs de la cour.

Au moment fixé le cortège se met en marche et se dirige à travers les flots de la multitude vers la basilique, ornée comme pour les fêtes les plus solennelles. Partout éclatent les plus vifs transports de joie; chacun bénit Dieu et exalte à l'envi sa bonté et ses miséricordes; toutes les bouches s'ouvrent aussi pour exalter Dagobert, dont les fautes passées sont comme oubliées en ce moment. On aurait pu se croire reporté à ce beau jour de nos annales, où le grand saint Remi conduisait au baptême, au milieu de l'appareil des victoires, le premier roi chrétien des Francs, le fondateur de la nation française. Comme alors, sans doute, on voyait flotter de toutes parts les voiles et

les tentures aux couleurs variées, briller des milliers de flambeaux, et se répandre en abondance, dans le temple du Seigneur, les plus suaves parfums. Là paraissait l'humble Amand, précédé d'un nombreux clergé; les uns portent les croix étincelantes; d'autres des luminaires ou les livres sacrés; tous chantent en chœur d'harmonieux cantiques et les touchantes litanies qui invitent tous les saints du ciel à cette fête de la terre<sup>1</sup>. »

Le cortège s'est arrêté : les grands et les guerriers réunis ont pris leur place et formé un vaste cercle autour du roi, dans le baptistère. Là dans le milieu, s'élève un bassin d'un marbre blanc, étincelant et arrondi. A droite et à gauche trois degrés conduisent à un palier qui sert de quatrième degré, et sur lequel le prêtre et le parrain reposent le nouveau baptisé au sortir des eaux vivifiantes<sup>2</sup>.

Les cérémonies sont commencées. L'enfant qui reçoit le nom de Sigebert est mis d'abord au rang des catéchumènes, et Amand récite sur lui les prières anciennes, établies pour cette première initiation; puis, élevant la voix, tandis qu'il le tient dans ses bras : « Seigneur<sup>3</sup>, dit-il, daignez bénir cet enfant votre serviteur, puisque vous ne rejetez aucun âge, aucune condition, Votre fils bien-aimé, Notre-Seigneur disant : N'empêchez pas les petits enfants de venir à moi! Qu'il soit donc marqué, Seigneur, du signe de la croix, avant qu'il connaisse le bien et le mal, et qu'ayant besoin de votre miséricorde, il mérite de recevoir le baptême en votre nom.» Amand continue et dit encore : « Je vous marque au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, afin que vous soyez chrétien;

<sup>1</sup> Bolland. 1 oct. *Vita S. Remig.*

<sup>2</sup> S. Grégoire de Tours, liv. II, chap. XXXI.

<sup>3</sup> *Histoire des Sacrements*, par Chardon, chap. I. VI, XI, *passim.*

les yeux, afin que vous voyez la splendeur de Dieu; les oreilles, afin que vous entendiez la voix du Seigneur; les narines, afin que vous sentiez la douceur de Jésus-Christ; le cœur, afin que vous croyiez à la Trinité inséparable. La paix soit avec vous par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec le père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.» Amen, s'est écrié le jeune Sigebert, d'une voix claire et distincte : à cette parole parfaitement articulée par un enfant de quarante jours, tous les assistants sont frappés d'admiration et de surprise; les cérémonies restent suspendues quelques moments pour laisser une libre expression aux sentiments qui remplissent tous les cœurs et qui font couler de douces larmes. O Dieu ! quel sera donc cet enfant qui semble déjà donner des présages de sa future sainteté<sup>1</sup> !

Notre Bienheureux, frappé lui-même et touché jusqu'au fond de son âme, reprend enfin les rites sacrés. Déjà les épaules du nouveau-né ont reçu l'onction qui lui désigne le joug suave du Seigneur; sa bouche a goûté le sel symbolique de la sagesse; sur sa poitrine a été tracée l'onction qui en fait le sanctuaire du Saint-Esprit; l'esprit mauvais s'est enfui au souffle du ministre de Jésus-Christ. Le moment solennel est arrivé : l'enfant par la bouche de ses parrains, Amand et Aribert, renonce au démon, à ses pompes, à ses œuvres; puis le saint Pontife, le cœur palpitant d'émotion, le prend dans ses mains, et élevant la voix : « Croyez-vous en Dieu

<sup>1</sup> Ce miracle, dit le judicieux Ghesquière, *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 253, *nota* (12), est rapporté par Baudemond, auteur contemporain, et répété par beaucoup d'autres. Le 4 fév. 1650, un fait semblable se passa au diocèse de Strigonie en Hongrie; des témoins furent entendus selon les formes ordinaires, et l'archevêque reconnut la vérité du prodige, constaté d'après le plus sévère et plus scrupuleux examen.—Fleury, liv. xxxvi, n° 38.

le Père Tout-Puissant ? » On a répondu : « Oui, je crois, » et l'enfant a été plongé une première fois dans l'eau. « Croyez-vous en Jésus-Christ son fils unique, Notre Seigneur, qui est né et qui a souffert ? » on a répondu : « Oui, je crois, » et l'enfant a été plongé une seconde fois dans l'eau. « Croyez-vous aussi au Saint-Esprit, à la Sainte-Eglise, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair ? » on a répondu : « Oui, je crois, » et l'enfant a été plongé une troisième fois dans l'eau. Un prêtre alors, le recevant dans ses bras, fait sur son front l'onction du Saint-Chrême, disant : « que Dieu Tout-Puissant, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous a régénéré de l'eau et de l'Esprit-Saint, et qui vous a donné la rémission de tous vos péchés, vous signe du Chrême du salut en Jésus-Christ Notre-Seigneur pour la vie éternelle, amen. »

Le baptême administré, Amand sort du baptistère et rentre dans la basilique, où il s'assied dans le chœur sur le siège épiscopal. Sigebert lui est présenté de nouveau et il le confirme, appelant sur sa tête toutes les bénédictions de l'Esprit sanctificateur. Puis enfin, selon l'antique usage encore observé à cette époque, il monte à l'autel pour célébrer les divins mystères en présence de toute la foule recueillie, et l'un des ministres, se détachant de ses côtés, à la communion, va porter avec le baiser de paix une partie de l'hostie consacrée au petit enfant régénéré.

Ainsi se passa cette touchante et pompeuse cérémonie, au milieu des transports et des cris d'allégresse, qui retentissaient de toutes parts dans la vieille cité d'Orléans.

Amand, s'abandonnant aux douces émotions de son cœur et aux espérances d'un avenir heureux, conjure le Seigneur de conserver, pour le bonheur du royaume des Francs, cet enfant bien-aimé auquel l'attachent désormais les liens de la paternité spirituelle. Son âme surabonde de joie, et il nous

semble le voir, les yeux fixés au Ciel, adresser encore cette dernière et plus pressante prière. « O Seigneur, bénissez cet enfant, environnez son berceau des témoignages de votre amour; qu'il vive longtemps, Seigneur, plein de gloire en votre présence; que vos anges veillent à sa défense et le protègent contre ses ennemis. Faites qu'un jour des princes et des rois descendent de lui et qu'en lui soit béni et sanctifié votre nom adorable. Que la naissance de cet enfant si longtemps désiré soit pour le peuple des Francs et pour le monde entier le signal d'une prospérité nouvelle. Qu'il croisse en vertu, et qu'il contribue à la gloire et à la propagation de votre sainte Église. Remplissez-le de votre esprit, de votre sagesse, de votre chaste crainte, et que vos bénédictions descendent sur sa tête comme la rosée du Ciel. Enfin, Seigneur, qu'il vous serve pendant sa vie et règne avec vous durant l'éternité <sup>1</sup>. »

Les paroles sorties de la bouche d'Amand trouvèrent un favorable accès auprès de Dieu : il n'est pas possible d'en douter, quand on jette un rapide regard sur l'avenir. Le jeune Sigebert, marqué, dès sa naissance, du sceau des prédestinés, ne fera, il est vrai, que paraître à la terre : « consommé en peu de jours, il aura vécu de longues années, et le Seigneur se hâtera de le rappeler à lui; » mais il laissera à ses descendants une mémoire sainte et bénie, qui se conservera longtemps parmi les siens, et inspirera peu à peu à la race entière des Francs, des mœurs plus douces et des pensées plus chrétiennes.

Afin que l'allégresse fût universelle dans un si beau jour et que tous ses sujets pussent la partager, Dagobert prononce une parole de clémence et de pardon, et aussitôt les portes des cachots sont ouvertes. Le s<sup>r</sup> prisonniers, au com-

<sup>1</sup> *Analecta vetera Mabilonis*, p. 485.

ble du bonheur, s'élançant avec précipitation au-devant du cortège qui a repris sa marche à travers les rues de la ville; et tous, ainsi que les esclaves rendus par leurs maîtres à la liberté, se réunissant à la foule qui se presse de toutes parts, ils bénissent Dieu et le Roi, et conjurent le Ciel de conserver longtemps à la terre ce fils nouveau-né<sup>1</sup>.

Aussitôt que son ministère est accompli, Amand s'éloigne et retourne à ses travaux apostoliques. Il laisse en partant une puissante famille dans la joie, un royaume dans les plus consolantes espérances, et un roi revenu à des sentiments meilleurs. Tout le palais avait ressenti l'effet de sa présence, et longtemps encore les vertus du Pontife missionnaire y produiront des fruits de salut. Cette prompte disparition et la charge d'élever le jeune Sigebert confiée au Bienheureux Pepin de Landen, nous révèlent suffisamment le refus persévérant de saint Amand de rester à la cour : Dieu lui avait donné sa mission, il y resta fidèle, et rien ne put jamais l'ébranler. Au reste, son cœur put être rassuré et satisfait, en voyant à quelles mains fidèles et respectables, à quel homme vertueux était remis cet enfant si cher. Aussi, est-ce à cette époque que les liens de la plus étroite amitié l'unirent plus intimement au vénérable Pepin : on verra plus tard quels avantages en résultèrent pour la religion et pour la patrie.

Auparavant indiquons celui qui frappe ici nos yeux : le baptême de Sigebert est signalé par beaucoup d'auteurs comme l'époque d'un changement dans la conduite de Dagobert<sup>2</sup>. A partir de ce moment, il s'appliqua à réparer ses

<sup>1</sup> Daniel, t. 1. p. 268. On trouve dans les formules de Marculfe celle par laquelle on accordait la liberté, *pro nativitate regis*. xxxix<sup>e</sup> formule du 4<sup>e</sup> livre.

<sup>2</sup> *Gesta Dagoberti*, apud D. Bouquet.

désordres et ses scandales, par des œuvres chrétiennes, par d'abondantes aumônes qu'il répandait dans le sein des pauvres, par la fondation des églises et des monastères, où ses sujets trouvaient tout à la fois les biens de l'âme et du corps. Belle et touchante expiation, la plus capable alors de satisfaire les peuples soumis à Dagobert, et de lui rendre l'affection dont ils l'avaient environné aux premiers jours de son règne. Nous oserions presque dire qu'elle fit oublier entièrement ses fautes passées et lui méritèrent cette mémoire d'un bon roi que les récits populaires nous ont transmise.

Sans doute, cet heureux changement ne doit pas être attribué uniquement à notre bienheureux Amand : beaucoup de saints Pontifes et de sages ministres du palais y concoururent de différentes manières. Plus d'une fois saint Eloi et saint Ouen à la cour, saint Riquier dans sa cellule du Ponthieu ; saint Aubert dans sa demeure épiscopale de Cambrai, où Dagobert venait parfois le visiter, avaient fait entendre au monarque Franc leur voix grave et religieuse ; mais c'est Amand qui, comme un prophète suscité du Ciel, vint lui rappeler ses ingratitude, ses excès et les terribles jugements de Dieu ; c'est Amand qui porta le dernier coup à cette âme ébranlée, et qui la ramena dans la bonne voie qu'elle avait abandonnée.

Heureux de cette victoire de la grâce, notre humble missionnaire en rapporte fidèlement toute la louange au Seigneur, et revient en toute hâte au pays de Gand. Là l'attendent encore de nouvelles fatigues et de nouvelles consolations.

## CHAPITRE X.

### **SAINT AMAND CONVERTIT LE COMTE BAVON.**

Deux conversions, mais par des moyens tout différents. — Saint Landelin et saint Bavon. — Premières années de saint Landelin, ses égarements. — Douleur de saint Aubert et de saint Amand. — Son retour. — Conversion du comte Bavon. — Influence des épouses chrétiennes. — Comment elles ont contribué à la conversion des peuples barbares. — Repentir extraordinaire de Bavon. — Ses austérités. — Il se fait reclus. — Sa mort. — Éloges que lui donne l'apôtre saint Livin avant d'aller au martyre.

— Vers l'an 645 et les années suivantes. —

C'est un étrange spectacle que celui que présente, dans ces siècles de foi vive et de passions ardentes, la conversion des grands coupables. L'action de la grâce s'y montre souvent à découvert et d'une manière si sensible, que le regard le moins exercé ne peut s'y méprendre. Tout alors devient entre les mains de Dieu un instrument de miséricorde, et les dons de sa grâce, sous mille formes diverses, soit qu'ils frappent l'imagination, soit qu'ils ébranlent le cœur, opèrent dans les âmes les plus étonnants prodiges.

A presque tous les saints évêques ou missionnaires de cette époque se rattache le souvenir de quelque illustre pénitent; il n'en est point dont le nom soit aussi populaire dans nos contrées que celui du comte Bavon, devenu depuis un grand saint et le patron de la ville de Gand. Sa conversion est sans contredit une des plus belles et des plus importantes conquêtes d'Amand, et celle où se montre surtout la puissance de la grâce de Dieu et la haute sagesse de son serviteur.

A peu près en même temps et sur des points assez rapprochés, deux réparations éclatantes viennent consoler le cœur de deux saints évêques, unis par les liens de la plus étroite amitié, notre cher Amand et le vénérable Aubert, de Cambrai. Il n'est guère possible de les séparer dans notre récit. Confidants mutuels de leurs joies et de leurs tristesses, ce fut avec un sentiment de bonheur ineffable qu'ils durent se communiquer l'un à l'autre les touchantes circonstances du double retour à la vertu de Landelin et de Bavon. Il sera bien d'étudier après eux le secret des miséricordes du Seigneur dans ces âmes impétueuses et énergiques des premiers Francs, et les voies admirables par lesquelles il les ramenait à lui.

Landelin, il est vrai, appartient surtout à son père spirituel saint Aubert; mais il fut connu et chéri d'Amand, dont les conseils le suivront plus tard sur les rives de la Sambre, où le nouveau converti ira fonder quatre monastères. A ce titre seul, qui nous permet de supposer des relations plus intimes mais oubliées, il doit ici trouver une place. Quelques mots donc pour le jeune pénitent de Cambrai, avant d'aborder le terrible Leude de L'Hasbanie.

Issu d'une noble et vertueuse famille de Vaulx<sup>1</sup>, non loin de Bapaume, Landelin avait été confié dès son plus bas âge à l'évêque Aubert, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême, et il coulait des jours paisibles et innocents dans la demeure du saint Pontife. La grâce et la nature semblaient avoir répandu sur lui toutes leurs faveurs; la candeur, l'innocence, l'amour de Dieu croissaient et se développaient dans son cœur avec les années. Saint Aubert

<sup>1</sup> Vaulx, en Artois, près de Bapaume, aujourd'hui ne forme qu'une commune avec Vrancourt, canton de Croisilly.

veillait sur son très-doux fils Landelin avec la sollicitude et la vigilance d'une mère : rien n'échappait à son regard, à sa pensée ; et ses paroles toutes paternelles pénétraient peu à peu cette âme ingénue, pour y découvrir le secret des desseins de Dieu.

Plus d'une fois Amand dut rencontrer le vertueux enfant auprès de son vénérable ami, quand il annonçait la parole de Dieu ou qu'ensemble ils visitaient les monastères de la contrée. Plus d'une fois, il imprima sur le front candide du jeune adolescent le signe de la bénédiction du Ciel, et partagea dans son cœur les légitimes espérances du saint évêque de Cambrai. Il devait, hélas ! partager bientôt aussi ses douleurs.

Landelin était arrivé à l'âge critique des passions, et mille pensées diverses commençaient à agiter son cœur : sans cesse il a devant les yeux les images séduisantes des plaisirs du siècle, les honneurs auxquels il peut prétendre, le riche patrimoine qui lui est réservé. La tentation était déjà bien délicate pour cette âme encore faible et sans expérience. La parole sage et onctueuse de saint Aubert aurait facilement apaisé cet orage, elle aurait montré à Landelin que la persévérance dans la vertu, durant les jours de la jeunesse, assurait le bonheur de toute la vie, selon que Dieu appelait l'homme à le servir, au milieu du monde ou à l'ombre des autels. Mais au lieu d'une voix amie, Landelin entendit les discours imprudents et perfides de quelques-uns de ses proches : « Ils s'étonnaient qu'un jeune homme si plein de grâce et de beauté, à qui souriait le plus brillant avenir dans le monde, préférât les obscures fonctions du sanctuaire à la gloire et à la renommée qu'il pouvait acquérir par les armes. Cette discipline de l'Eglise ou du monastère, ajoutaient-ils, est dure et intolérable ; il est plus facile de l'embrasser que d'y

persévérer ; d'ailleurs on n'y rencontre que des hommes d'un caractère faible, timide, destinés à passer sur la terre une vie inconnue et sans gloire<sup>1</sup>. » Le jeune et présomptueux Landelin prêta l'oreille à ces funestes suggestions, et elles firent à son cœur une blessure mortelle ; bientôt la vie paisible qu'il avait menée jusqu'alors lui devint ennuyeuse, et une résolution coupable vint mettre le comble à son malheur.

Semblable à un jeune coursier sans guide et sans frein, il s'élança hors de la tranquille demeure où s'est écoulée son enfance ; il sort de la ville de Cambrai, et s'abandonne aussitôt à toute la fougue des passions mauvaises. Les premiers remords de sa conscience ne font que l'irriter davantage ; il en vient rapidement, d'excès en excès, à oublier même l'honneur de sa famille, et à se faire voleur de grand chemin, afin de vivre avec plus de licence et de liberté. Hélas ! il ne faut quelquefois qu'une parole imprudente, un exemple pervers pour ravir à un pieux adolescent son innocence, sa paix et son bonheur.

Nous ne suivrons pas ce nouvel enfant prodigue dans la voie de ses égarements ; qu'il nous suffise de dire qu'après avoir changé son nom en celui de Maurose, afin d'éviter toute recherche de la part de ses parents, il se mit à la tête d'une bande de malfaiteurs qui désolaient toute la contrée.

Combien fut profonde la douleur de saint Aubert, après la fuite de son cher fils Landelin ! Que de larmes il répandait devant le Seigneur ! Que de soupirs et de gémissements ! Amand apprit et partagea la tristesse amère de son inconsolable ami ; car durant trois années, le jeune homme

<sup>1</sup> Boll, xv junii. — *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 462.

égaré persévéra dans ses crimes, et il fallut, ce semble, un coup extraordinaire du Ciel pour le faire rentrer en lui-même et le convertir.

Un soir, Landelin et quelques déterminés complices avaient formé le projet d'envahir la maison d'un puissant seigneur de la contrée et de la saccager. Déjà ils s'étaient mis en marche, quand tout-à-coup tombe mort à ses côtés un des plus scélérats de la bande. A cette vue, tous sont frappés de stupeur; Landelin surtout sent son âme agitée par les pensées les plus effrayantes. A la hâte ils jettent dans un trou et couvrent de terre le cadavre; puis remettant leur coup de main à une autre nuit, ils se retirent pour se livrer au repos. Le coupable Landelin ne pouvait trouver le sommeil qui fuyait ses paupières; l'aiguillon du remords déchirait sa conscience, et il se débattait, pour ainsi dire, sous la main de Dieu qui voulait le ramener à lui.

Enfin il s'était endormi; mais voilà que sur sa couche les visions les plus terribles viennent l'assaillir: il croit voir au fond des enfers son malheureux compagnon livré à d'horribles supplices, et environné de toutes parts de flammes dévorantes. Consterné déjà à cette vue, Landelin s'entend encore citer au tribunal du souverain juge, où va se prononcer sa sentence de condamnation. En ce moment la terreur s'empare de son âme, il se roule par terre, il verse des torrents de larmes, et dans son désespoir il pousse des cris semblables à des rugissements.

Au milieu de ces angoisses, il croit apercevoir un ange qui s'avance vers lui: « Malheureux jeune homme, lui dit le messager céleste, pourquoi remplir l'air de tes clameurs? Pourquoi implorer maintenant le Dieu que tu n'as pas craint d'irriter? Où est donc la robe d'innocence qui te fut donnée au baptême? Qu'est devenue cette fidélité promise

à Dieu quand tu renonças au démon et à ses œuvres ? Pourquoi as-tu perdu le ciel où un trône t'était préparé, si tu avais toujours écouté ton père Aubert ? Enfant de Dieu naguère, tu es maintenant l'enfant de Satan : Est-ce sous le nom de Maurose que tu as été régénéré au baptême ? Le pontife Aubert avait inscrit Landelin, son fils chéri, au livre de vie ; le démon aujourd'hui t'a marqué au livre de perdition. Sache que si tu as échappé jusqu'à ce jour à la mort qui t'aurait jeté couvert de crimes aux pieds du tribunal de Jésus-Christ, c'est à ton père spirituel que tu le dois. Quitte donc au plus tôt cette vie de brigandage, retourne auprès d'Aubert, ton père et ton guide, sois docile à ses paroles, et mérite ainsi de recouvrer la robe d'innocence que tu as perdue. » Ayant dit ces paroles, l'ange disparaît.

Landelin se réveille hors de lui-même, et en proie à la plus violente agitation. Tout ce qui vient de se passer reste profondément gravé dans son âme, et il lui semble entendre encore la voix formidable de l'ange qui le menace des châtimens de Dieu. Aussitôt il prend la résolution de quitter la caverne où il se retirait d'ordinaire avec ses complices, et le cœur déchiré par la douleur et les remords, il accourt en toute hâte à Cambrai, se jette aux pieds de saint Aubert, en répandant un torrent de larmes.

Le bon évêque, transporté de joie, l'embrasse tendrement et le serre contre son cœur en pleurant : il lui promet, au nom de Jésus-Christ, que tout est oublié, et qu'il recouvrera bientôt sa première innocence et son bonheur.

A quelque temps de là, Landelin, revenu de Rome où il alla déplorer ses péchés, bâtissait, à l'exemple de saint Amand, et, on peut le dire, sous sa conduite, les monas-

tères de Lobbes, d'Alnes, de Walers en Fagne et de Crespin<sup>1</sup>.

Ainsi Dieu rappelait à lui par la terreur de ses jugements et la puissance de ses menaces un jeune libertin, que de mauvais conseils, la faiblesse et l'imprudence de l'âge avaient entraîné dans la voie du crime. A l'égard de Bavon, le Seigneur va procéder par des moyens contraires, et c'est tout ce qu'il y a de plus faible au monde, une femme et une enfant, qui renversera cet homme redoutable.

Bavon<sup>2</sup> était véritablement la personnification du Barbare, du Sicambre indocile et farouche; il semblait que ses fougueuses passions, par le contact avec les idées chrétiennes, éclatassent davantage encore et avec d'autant plus de violence qu'elles étaient quelquefois comprimées. Étudions surtout ce grand pénitent du septième siècle; il tient à bien plus de titres et d'une manière plus étroite encore à saint Amand, dont Dieu s'est servi pour cette œuvre de sa miséricorde. Bavon naquit de parents puissants et illustres qu'il paraît avoir perdus de bonne heure: peut-être cette circonstance l'empêcha-t-elle de recevoir une éducation de famille qui aurait pu adoucir la sauvage rudesse de son caractère et modérer l'impétuosité de ses penchants. Dès ses premières années, il se signala tristement par tous les excès et les désordres auxquels une ardente nature, viciée dans sa direction, peut emporter un jeune

<sup>1</sup> Lobbes, célèbre monastère au pays de Liège, mais alors du diocèse de Cambrai. — Alne, abbaye de l'ordre de Citeaux, sur la Sambre, près de Thuin, diocèse de Liège. — Walers, vers l'une des sources de l'Helpre mineure, au canton de Trelon; ce monastère fut détruit par les Normands. — Crespin, entre Mons, Valenciennes et saint Ghislain, sur la rivière de Hon.

<sup>2</sup> Bolland. 1 oct. — *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 436.

homme qui n'a d'autre règle que ses volontés et ses caprices.

Allié par son père Agilulfe, comte d'Hasbanie, et sa mère, la noble Adeltrude, aux plus grandes familles de l'Austrasie, et en particulier à la maison des Pépin, Bayon demanda et obtint du comte Odilon la main de sa fille, dont les chastes attraits avaient subjugué son cœur : tant il est vrai que le vice même ne peut souvent refuser son respect et son estime à la vertu. Cette alliance était une grande faveur du ciel accordée à Bayon. Il serait difficile de dire s'il y correspondit d'abord : tout porte à croire que le terrible Leude ne reçut que plus tard le premier coup, et ce fut de la bouche même d'une faible enfant, dont la naissance avait encore resserré les liens qui l'unissaient à sa vertueuse compagne. Aglétrude, innocente petite fille, croissait admirablement en âge et en piété sous les yeux de ses parents, et elle appelait par ses supplications et ses larmes les miséricordes de Dieu sur son redoutable père, que ses violences et ses emportements rendaient l'effroi de la contrée.

Ainsi, ces deux faibles créatures, fortes seulement par leurs prières et leurs vertus, commencèrent à fléchir cette âme hautaine que rien sur la terre n'aurait su maîtriser ; elles préparaient de loin les voies admirables de la grâce qui allait achever l'œuvre de la conversion de Bayon.

Combien de fois, en parcourant l'histoire de ces peuples de l'invasion encore peu civilisés, ne voit-on pas le sexe timide et pieux changer les dispositions des plus fiers guerriers, adoucir l'âpreté de leurs sauvages habitudes et disposer par de suaves et affectueuses vertus des cœurs idolâtres ou rebelles aux opérations du ciel ! Qui pourrait ignorer que Clovis était presque subjugué déjà par les exhortations de sainte Clotilde, son épouse, quand la

bataille de Tolbiac vint l'arracher aux erreurs du paganisme ? Plus tard, la vierge Ingonde, fille de Sigebert et de Brunehaut, donnée en mariage au fils du roi des Wisigoths d'Espagne, arrache son époux Hermenegilde à l'arianisme : et lorsque Dieu jeta un regard de miséricorde sur les Angles et les Saxons qui commençaient à jouir de leur conquête de la Bretagne, Berthe <sup>1</sup>, demandée pour épouse par Éthelbert, roi de Kent, fut encore l'instrument choisi de Dieu pour préparer la conversion de ce prince, de son peuple et de l'île tout entière. Pouvoir admirable que Dieu a donné à la piété de la femme, de l'épouse, de la mère, et qui brise souvent les volontés les plus indomptables ! La beauté modeste et vertueuse devenait, sous l'inspiration du Ciel, toute-puissante sur les plus farouches caractères, et des hommes que nul bras mortel n'aurait pu soumettre fléchissaient souvent, comme de dociles enfants, à la voix d'une femme chrétienne.

Tel fut Bavon : son âme était ébranlée déjà par les prières et les vertus de son épouse et de sa fille ; il commençait à rentrer dans la bonne voie. Mais Dieu, qui destinait cet homme à donner un grand exemple au monde, le frappa au cœur de la manière la plus sensible, à l'époque où Amand était de retour dans la contrée. Tout-à-coup, sa tendre et pieuse compagne, « comme une fleur moissonnée avant le temps », commence à languir, à perdre peu à peu ses vives couleurs, ses forces, et bientôt elle descend au tombeau. La douleur de Bavon ne saurait s'exprimer : les larmes, les sanglots, les rugissements qu'il poussait dans sa tristesse, brisaient les cœurs les plus durs. C'était l'heure de la grâce ; il y fut fidèle cette fois.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 500.

En ces jours de deuil, le nom d'Amand retentit à son oreille ; car, dit l'historien, « ce nom se répandait en tous lieux comme la douce et suave odeur d'un champ mûr sur lequel Dieu a répandu ses bénédictions. » Aussitôt Bavon sent s'éveiller dans son cœur de généreux sentiments qui l'agitent et le pressent ; il quitte son château trop longtemps témoin de ses violences et se dirige vers le monastère de Gand, où se trouvait le saint missionnaire.

Là, il se jette à ses pieds en fondant en larmes ; puis, faisant l'humble aveu de ses crimes, il demande la pénitence. « Saint Pontife, s'écrie-t-il, pour le salut de mon âme, donnez-moi de sages conseils. Je veux les suivre, je veux corriger ma vie tout entière et la purifier. Je m'abandonne à vous, saint Pontife, ayez pitié de moi, sauvez-moi<sup>1</sup>. »

Saint Amand est au comble du bonheur en entendant ces paroles. Il relève Bavon, le reçoit avec charité comme une brebis qui rentre dans le bercail du bon pasteur, et mêlant les larmes de la joie à celles du repentir, il lui déclare qu'il est prêt à se sacrifier lui-même, s'il le fallait, pour le sauver.

Après ces premiers transports et ces épanchements mutuels du cœur, le vénérable missionnaire commence à donner à Bavon les plus salutaires avertissements. Il lui représente « le profond dégoût qu'une âme chrétienne doit avoir pour un monde plongé dans la malice, où les vertus sont méprisées, les vices et les passions honorés. Il lui remet devant les yeux les douceurs ineffables de la cité céleste, où les justes béniront le Seigneur pendant toute l'éternité où tous ceux qui ont été saintement unis sur la terre se retrouveront auprès du trône du Très-Haut. » Amand lui disait

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 635.

encore « les efforts du démon pour détourner les hommes du salut, et les délicieuses consolations que Dieu répand dans le cœur de ceux qui se dévouent à son service<sup>1</sup>. »

Bavon écoutait avec calme et respect ces paroles du saint Evêque ; elles tombaient sur son âme comme une rosée douce et féconde qui allait produire bientôt les fruits les plus abondants. En ce moment tous les souvenirs de sa vie passée se représentent à sa mémoire ; il se rappelle les aimables vertus de son épouse, qui prie maintenant pour lui dans le Ciel, et qu'il reverra un jour dans cette patrie, que Dieu accordera à la sincérité de son repentir ; il se rappelle aussi les innocentes caresses et les prières de la petite Aglétrude qui commencèrent à amollir la dureté de son cœur ; puis reportant de nouveau sa pensée sur les violences et les crimes qu'il a commis depuis son enfance, il laisse un libre cours aux soupirs et aux sanglots qui s'échappent de sa poitrine et aux larmes dont son visage est baigné. Mais Amand adoucit sa douleur et lui répète sans cesse, que « le Seigneur est plein de miséricorde, qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ».

Le leude converti avait déchargé son cœur du pesant fardeau de ses iniquités, et commençait à goûter les douceurs de la paix de Dieu et du repos d'une conscience purifiée. Après plusieurs jours passés auprès de saint Amand, il retourne dans son château. A peine rentré au milieu des siens, cet homme, jusqu'alors la terreur de tout le pays, dont les serviteurs eux-mêmes n'approchaient qu'en tremblant, se met à distribuer ses biens aux pauvres, aux infirmes, aux malheureux de toute condition.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 635.

Sa parole, autrefois si dure et si hautaine, est aujourd'hui douce et pleine de bonté; ses manières respirent la bienveillance et la plus affectueuse charité. L'humilité de ses sentiments, la sagesse de sa conduite édifient tous ceux qui le voient, et chacun se répète avec joie et en bénissant Dieu, que la grâce a touché Bayon et qu'il est devenu un homme nouveau.

Explique donc qui pourra, sans l'intervention d'une Religion divine, sans l'influence salutaire des Saints, le changement extraordinaire qui s'opérait dans ces guerriers à peine civilisés; et à combien d'autres conversions ne pourrions-nous pas appliquer cette réflexion? Jamais on n'avait rencontré rien de pareil avant l'apparition du Christianisme; et pour tout homme qui considère ces choses avec un esprit droit et sincère, en voyant « ces fiers lions des batailles devenir de doux et pacifiques agneaux aussitôt qu'ils sont entrés dans le bercail du Seigneur, » il est impossible de ne point s'écrier: « Le doigt de Dieu est là<sup>1</sup> », et de ne point bénir les hommes dont Dieu s'est servi pour opérer de semblables merveilles.

Bayon ayant partagé ses richesses aux pauvres et aux églises de la contrée acheva de mettre ordre à ses affaires temporelles: selon toute apparence, il confia sa chère Aglétrude à sainte Adilie, sa sœur<sup>2</sup>, puis il revint auprès d'Amand, « portant l'olivier de la paix, en fuyant, comme la colombe, ce monde qu'il n'avait que trop longtemps habité<sup>3</sup>. »

Saint Amand, aussi prudent dans la conduite des âmes qu'il était zélé pour l'honneur et le service de Dieu, reçoit

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 635.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

avec une tendre affection l'humble pénitent qui se jette entre ses bras et qui lui demande la tonsure, afin de mettre une éternelle séparation entre lui et le siècle, et de s'établir, par ce choix libre de sa volonté, dans l'heureuse nécessité de mieux vivre désormais. Le vénérable missionnaire l'écoute avec bonté; mais comprenant bien que, dans une détermination aussi grave, on ne peut apporter trop de circonspection, et que de rudes épreuves suivraient bientôt peut-être cette première ferveur, il retrace aux yeux de Bavon, avec charité, mais avec force, le long détail des obligations qu'il allait contracter. Il lui rappelle qu'il est encore libre de rentrer dans le monde pour y mener une vie chrétienne et exemplaire; qu'une fois engagé d'une manière irrévocable dans la vie cléricale ou monastique, il ne pourra plus rompre cet engagement, malgré les tentations par lesquelles le démon ne manquera point de l'assaillir. Mais rien ne peut ébranler la résolution de Bavon, et son énergique vertu, Dieu aidant, e rendra victorieux de tous ses ennemis.

Alors Amand, levant les mains vers le ciel, rend grâces au Seigneur pour toutes ses miséricordes, et embrassant Bavon comme son fils bien-aimé, il le conduit dans l'église du monastère. Là, prosterné devant l'autel, le pénitent, en présence des religieux réunis, dépose tout ce qui lui reste encore de ses insignes, et reçoit avec un bonheur que ses larmes trahissent l'humble tonsure des clercs. Dès ce moment il se soumet à la discipline régulière sous la direction de l'abbé Florbert, l'un des disciples d'Amand; quelquefois aussi il demande au saint missionnaire de l'accompagner dans ses voyages, afin de s'instruire toujours de plus en plus dans sa compagnie, et d'expier par les fatigues et les privations toutes les iniquités de sa vie passée.

Or, telle était la ferveur de cet admirable pénitent, qu'il ne laissait échapper aucune occasion de témoigner la vivacité et la sincérité de son repentir. Un jour Bavon rencontre un de ses anciens serviteurs qu'il avait autrefois maltraité, frappé et fait mettre en prison ; à sa vue, la douleur saisit son âme, et ne consultant que son cœur et le désir qui le porte à réparer par une éclatante expiation cette faute commise aux jours de ses égarements, il s'approche de cet homme, se jette à ses pieds, et les larmes aux yeux : « Je t'en conjure, s'écrie-t-il, oublie le mal que je t'ai fait et traite-moi comme je t'ai traité moi-même. Frappe mon corps de verges, dépouille moi de ma chevelure comme un larron, et conduis-moi dans la prison, les pieds et les mains liés. » L'ancien serviteur de Bavon refuse d'exécuter cet ordre qui le remplit de surprise ; il n'oserait porter la main sur un homme qui a été autrefois son maître, et qu'il voit aujourd'hui avec toutes les marques d'un pénitent public. Mais Bavon le presse, le sollicite, le conjure de nouveau, et fait tant d'instances qu'enfin il y consent. Le vassal lie donc les mains terribles de ce comte d'Hasbanie ; il lui coupe les cheveux, lui met des entraves aux pieds et aux poings, et le conduit en cet état dans une prison. Bavon bénissait Dieu au fond de son âme de pouvoir lui donner cette satisfaction, ainsi qu'aux hommes qu'il avait si souvent scandalisés et outragés par ses violences. Il reste quelque temps dans ce lieu, répandant des larmes en abondance, puis il retourne dans son monastère.

Qui n'admirerait ici encore l'influence du Christianisme, qui prêche sans cesse la charité aux hommes et leur inspire de semblables réparations quand ils ont eu le malheur de la violer ? Au siècle où nous vivons surtout, il semble qu'on devrait savoir apprécier ces exemples, et nous ne comprendrions pas qu'on pût refuser son respect et son amour à

cette religion divine, qui rappelle ainsi aux vrais principes de la fraternité chrétienne les hommes passionnés qui les oublient et les foulent aux pieds.

Cependant Bavon continue de se livrer aux plus effrayantes macérations : couché sur la dure et le corps revêtu d'un affreux cilice, il ne prend pour nourriture qu'un pain d'orge détrempé dans l'eau à laquelle il mêle ses larmes. Ses pieds sont mis dans des entraves semblables à celles des criminels dans les cachots, et comme si ces mortifications étaient encore insuffisantes, il demande bientôt à mener la vie solitaire des reclus dans une étroite demeure.

Cette prière, dictée par le repentir d'une âme généreuse, fait impression sur le cœur d'Amand. Sans doute, un doux souvenir se présenta alors à sa pensée, et il dut se reporter involontairement à cette époque déjà éloignée de sa jeunesse, où lui-même se renfermait à Bourges dans une pauvre cellule pour se préparer au ministère évangélique. Dieu, par le même moyen, formait à la fois un grand apôtre et un grand pénitent.

Le jour fixé pour la réclusion arrive, et alors l'on voit se renouveler au milieu du peuple de Gand le spectacle qui avait tant édifié les habitants de Bourges un demi-siècle auparavant. Le clergé, les moines, les habitants de la contrée, tous se pressent pour voir une dernière fois le terrible comte Bavon, devenu un doux agneau sous la main d'Amand. Celui-ci s'avance, accompagné de Florbert et des religieux de la communauté, revêtus comme dans les jours des grandes solennités. Ils se dirigent vers la petite cellule : l'évêque missionnaire l'encense et la bénit au chant des hymnes et des cantiques ; puis il embrasse avec émotion son cher fils Bavon pour la dernière fois ; tous le frères l'embrassent à leur tour. Enfin la porte est fermée ; Amand y appose son sceau ; c'est là

que vivra désormais le pécheur converti; c'est là que la mort viendra mettre un terme à ses gémissements et à ses larmes.

Ce moment n'est pas éloigné; trois ans à peine s'étaient écoulés, que Dieu appelait à lui son fidèle serviteur. Bavon, déjà mûr pour le ciel, quittait la terre, qu'il avait suffisamment édifiée par son éclatante pénitence, pour entrer dans la gloire des élus. Les douceurs et les consolations ne lui manquèrent pas en ce moment suprême; de célestes visions, des accords harmonieux le ravissaient hors de lui-même; autour de sa couche veillaient des anges; ils l'invitaient à venir avec eux recevoir la couronne des vainqueurs. Un dernier élan d'amour arrache enfin de ce corps mortel une âme sainte et purifiée qui s'envole dans les cieux<sup>1</sup> (654).

Amand, dit-on, eut encore la joie de recevoir dans son sein le dernier soupir de ce fils bien-aimé, et aidé de ses autres enfants de Gand et de Blandin, il confia à la terre, dans la chapelle même où il s'était réconcilié avec Dieu, l'admirable Bavon que des miracles nombreux allaient rendre bientôt un des illustres patrons du pays.

Déjà le seul bruit de sa conversion extraordinaire avait répandu son nom dans les contrées d'alentour; son souvenir seul affermissait les justes dans les combats de la vertu, et réveillait les remords dans le cœur des coupables; toutes les bouches proclamaient à l'envi ses louanges, et la voix inspirée d'un missionnaire, d'un martyr, allait lui donner dans ses vers, avant de mourir, un nouveau gage d'immortalité sur la terre.

Un jour, se présente à la porte du monastère de Gand un

<sup>1</sup> Cette date est la plus généralement admise. Voir *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 436.

saint évêque venu de l'Irlande, sa patrie, à travers le pays des Angles et des Saxons, à travers la mer de Morinie, dans les sauvages contrées du Brabant : c'est Livin<sup>1</sup>, l'homme de Dieu, élevé dès son enfance dans l'innocence, l'étude et la piété. Il vient demander à Amand, à ses enfants réunis sous la conduite de Florbert, la douce hospitalité, une courte halte, un dernier repos avant d'aller au martyre. Durant trente jours Livin offrit les sacrés mystères auprès du tombeau de Bavon, qu'il aimait déjà tendrement comme un frère, comme un élu du Seigneur. Il eût volontiers coulé le reste de ses jours dans l'obscurité et la prière auprès de cette dépouille sacrée; mais son sang doit féconder cette terre longtemps inculte. Livin l'a compris : toutefois, avant de quitter le tombeau de cet ami inconnu qu'il va bientôt rejoindre dans les cieux, il veut que son dernier chant ici-bas exalte sa reconnaissance et son admiration pour cet illustre pénitent de l'Hasbanie :

Roi de ta patrie, espoir de ta race, gloire de cette contrée,  
Le premier entre les grands, grand autrefois toi-même,  
Ce n'est pas cette grandeur qui fait aujourd'hui ta gloire.  
Elle te vient, au contraire, de ce que tu l'as méprisée !  
Pauvre pour Jésus-Christ, méprisé, vil, indigent,  
Tu es aujourd'hui le guide et la gloire des serviteurs de  
Jésu.-Christ.

Amand entendit ainsi célébrer les louanges de Bavon dont il avait été le gardien, le conseiller et le père : ces deux beaux noms désormais inséparables vivront toujours d'âge en âge, pour proclamer les miséricordes de Dieu et les œuvres admirables qu'il opère par ses saints.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. m, p. 117.

## CHAPITRE XI.

### MISSION DE SAINT AMAND CHEZ LES SLAVES. DEUXIÈME VOYAGE A ROME.

Samon, marchand franc, de Soignies, en Hainaut, est fait roi des Slaves.  
— Quel est ce peuple. — Saint Amand se rend près du Danube pour le convertir. — Raisons de leurs résistances. — Il se rend à Rome. — Il se procure des livres pour ses monastères. — Il revient en France. — Tempête miraculeusement apaisée. — Retour à Elnon.

— Vers 645. —

Nul homme sur la terre n'est intrépide comme un apôtre de Jésus-Christ. Rien ne peut l'arrêter dans les élans de son zèle, ni la distance des lieux, ni les périls des voyages, ni la cruauté des peuples idolâtres, ni les outrages, ni les supplices; la mort même qui le menace sans cesse serait sa plus douce récompense. Plus puissant dans les saintes affections de sa charité que tous les conquérants dans les ambitieuses pensées de leur orgueil, il les dépasse en tous lieux, et s'efforce de réparer par ses bienfaits, par les espérances et les consolations de la religion, les excès de la guerre et les désastres qu'entraînent des triomphes insensés.

Ces réflexions nous sont naturellement suggérées par la mission pour ainsi dire extraordinaire de saint Amand chez les Slaves. Le lecteur sera étonné peut-être de cette brusque apparition dans un pays dont le nom presque inconnu ne sera prononcé qu'une fois dans cette histoire; il importe donc de rechercher les motifs qui ont pu la déterminer. Pour les connaître d'une manière suffisante et faire

apprécier en même temps la grandeur du dévouement qu'ils supposent, il est nécessaire que nous touchions en passant un fait important du règne de Dagobert.

Les Slaves étaient un de ces peuples du Nord, qui firent l'invasion sur les terres de l'empire romain et cherchèrent dans la suite à s'y fixer. Les écrivains qui nous ont donné le plus de détails sur leur origine paraissent unanimes à supposer qu'ils habitaient anciennement près des côtes de la mer Baltique, et qu'ils faisaient partie de cette grande nation connue sous le nom de Vénèdes. C'est au commencement du sixième siècle qu'ils passèrent l'Elbe et vinrent du côté de l'Occident, descendant de contrée en contrée, jusqu'au pays qui porte encore aujourd'hui leur nom, la Slavonie, entre le Danube, la Save et la Drave.

Ce peuple, presque toujours en guerre avec ses voisins, sur les terres desquels il faisait de continuelles excursions, était à son tour très-souvent attaqué. Ce fut dans une de ces circonstances qu'un Franc, appelé Samon, originaire de Sens, ou peut-être de Soignies, dans le Hainaut, allant trafiquer, selon sa coutume, avec d'autres marchands dans les pays qu'arrose le Danube, fut invité par les Slaves à se joindre à eux et à se mettre à leur tête. Samon accepta leur invitation, et comme il était homme d'audace et de génie, il fut d'un très-grand secours à ces barbares dans plusieurs expéditions, où leur valeur indisciplinée les exposait à voir la victoire trahir leur courage. Bientôt charmés de ses qualités guerrières et de son adresse étonnante pour les diriger au combat, ils le proclamèrent tous d'une voix leur chef, et le prièrent de régner sur eux. Samon fut ainsi nommé roi des Slaves, qu'il gouverna trente-cinq ans, et à qui il fit remporter de grands avantages sur tous leurs ennemis.

Saint Amand ne pouvait ignorer longtemps un événe-

ment si singulier et dont le bruit se répandit rapidement dans tout le royaume; d'ailleurs, vers cette même époque, Dagobert entreprit une expédition contre ce peuple qui, après avoir pillé et tué plusieurs marchands ses sujets, refusait la réparation demandée. La guerre, souvent suspendue par des négociations, continua durant plusieurs années. Ce sont ces faits réunis et attestés par les historiens, qui nous expliquent l'apparition du missionnaire dans ces lieux <sup>1</sup>.

Plein de confiance en Dieu, il nourrissait dans son cœur le consolant espoir que des hommes qui avaient choisi pour chef un étranger à cause de sa brillante valeur accepteraient aussi avec empressement le Dieu véritable qu'il venait leur annoncer. D'ailleurs, si le désir de gagner quelques pièces de métal, par des échanges réciproques, a pu déterminer Samon à surmonter les fatigues et les dangers d'un pareil voyage, qu'est-ce qui pourrait arrêter un apôtre de Jésus-Christ et l'empêcher d'aller porter à cette nation idolâtre la plus précieuse des richesses, la foi et la grâce? Qui sait si une plus belle couronne ne lui est pas aussi réservée, la couronne du martyr?

Ces simples réflexions nous révèlent la pensée intime de l'intrépide Amand et les désirs nouveaux qui ont enflammé son cœur.

« Le vigneron de la vigne du Seigneur partit donc, répandant en tous lieux, comme une douce pluie, les eaux salutaires » de la doctrine et de la grâce. Telle a été la réputation de ses vertus, l'étendue de son action, la multitude de ses bienfaits, que les peuples à l'envi se disputent l'honneur de l'avoir possédé. Peut-être est-ce à ces

<sup>1</sup> *Histoire de France*, par Daniel; règne de Dagobert. — *Acta SS. Belgii, Vita S. Sigeb. regis*, t. III.

excursions lointaines que nous pouvons ici rattacher les traditions respectables des antiques églises de Worms, de Strasbourg et de Mayence, qui prétendent avoir été évangélisées par lui. Nous retrouverions ainsi une partie de son itinéraire et nous pourrions presque suivre la trace de ses pas et de ses prédications.

Après avoir péniblement franchi les montagnes, les fleuves et traversé des pays inconnus, le saint évêque se trouve enfin au milieu d'un peuple grossier, barbare, abandonné à toutes les erreurs et à tous les désordres de l'idolâtrie<sup>1</sup>. Embrassé de ce zèle ardent qui ne fait encore qu'augmenter devant les obstacles et les difficultés, il prêche Jésus-Christ à ces hommes pour qui ce nom est tout à fait étranger ; il leur fait connaître les consolants et terribles mystères du Christianisme, les récompenses du Ciel promises aux justes, les châtimens réservés aux impies et aux pécheurs ; il parcourt les vastes plaines et les camps retranchés qui servent comme de villes aux Slaves ; partout sa voix se fait entendre, et ses mains répandent avec abondance les bénédictions et les bienfaits. Mais tous ces efforts de la charité ne pouvaient attendrir des âmes flétries par le vice, et ces Barbares, qui s'étaient livrés à la volonté d'un aventurier, dans l'espoir de recouvrer leur indépendance et de se soustraire à la domination d'une bande de Huns, repoussaient sans cesse le ministre du vrai Dieu, qui venait leur apprendre à renverser un joug bien plus méprisable et plus pénible, sous lequel ils gémissaient depuis longtemps. Ce langage ne touchait point leur grossière intelligence ni leur cœur dominé par les passions mauvaises.

Outre ces raisons qui expliquent en partie l'endurcissement des Slaves, il en est une autre qui ne mérite pas

<sup>1</sup> Bolland., iv feb. *Vita S. Amandi.*

moins notre attention et qui pourrait échapper, si l'on ne considérait de près la cause première de ces réactions brusques et violentes, que l'histoire nous signale souvent chez les peuples payens, quand ils commençaient à se convertir. Il est certain, en effet, qu'une des grandes difficultés qu'avaient à vaincre les missionnaires dans la Frise, la Saxe, la Thuringe, et en général chez toutes les nations d'origine barbare, venait surtout de leur religion même, des haines et des rivalités profondes qu'elle entretenait en eux contre les peuples conquérants ou ennemis. Ce que l'on pouvait appeler la noblesse de la nation trouvait en quelque sorte son point d'appui dans le culte du pays; et alors même que la multitude, touchée du dévouement et des vertus admirables des apôtres de J.-C., se convertissait à la nouvelle doctrine, les chefs en grand nombre s'abstenaient, refusaient le baptême et attendaient la première occasion pour tout détruire et tout renverser : c'est ainsi qu'ils se comportèrent, durant les longues années qu'employèrent à les convertir les missionnaires envoyés successivement par Pépin d'Héristal, Charles Martel, Pépin-le-Bref et Charlemagne<sup>1</sup>. Que de fois ne vit-on pas les Saxons faire leurs soumissions et demander le baptême? On les eût crus pour jamais gagnés au christianisme; mais aussitôt qu'un cri de guerre, poussé par Witikind ou d'autres chefs avant lui, venait jeter dans toutes ces âmes ardentes la fureur des combats, alors une espèce de vertige s'emparait d'eux, et on les voyait se soulever en masse au chant des hymnes guerriers d'Odin et d'Arminius. Alors l'Église est renversée, l'autel profané, le monastère détruit, et les sang des missionnaires, sacrifiés à leur haine nationale,

<sup>1</sup> *Histoire universelle*, par C. Cantu, tom. VII, p. 38, tom. VIII, chap. XI.

se mêle aux ruines et à l'incendie. Voilà, ce nous semble, le secret de ces longues oppositions et de ces retours fréquents à l'idolâtrie. Voilà ce qui explique le martyre de l'illustre Boniface et de tant d'autres missionnaires, et les guerres que soutint si longtemps Charlemagne contre des peuplades dont le culte sauvage et sanguinaire était essentiellement ennemi de la paix et de la civilisation que le Christianisme porte partout avec lui.

Il dut se passer quelque chose de semblable dans le cœur des Slaves, et s'il est vrai que « leurs crimes les rendaient indignes en ce moment des faveurs du ciel », il n'est pas invraisemblable de supposer que leurs guerres avec les Francs ou leurs alliés contribuèrent encore à aliéner les esprits.

Toutefois saint Amand déploya dans ce pays tout le zèle d'un véritable apôtre, et avec cette ingénieuse charité qui sait se mettre en harmonie avec tous les caractères et les innocents caprices des hommes, il ne négligea aucun moyen pour frapper leurs imaginations et leurs cœurs, par toutes les images les plus conformes à leur humeur belliqueuse. Il leur parle de la milice sacrée de Jésus-Christ, le maître et le sauveur de tous les hommes; il le leur représente sous les traits d'un puissant conquérant des âmes, et les invite à entrer dans son camp, à se revêtir de ses armes, du casque de la Foi, de l'épée des saintes paroles, de la cuirasse du salut. C'est sous les étendards du roi éternel des cieux qu'il veut leur apprendre à combattre, afin de secouer les chaînes tyranniques de Satan, qui les retient depuis longtemps dans la servitude de l'idolâtrie et du péché.

Le saint missionnaire ne vit point les sauvages habitants de la Slavonie répondre, comme il l'avait espéré, à tant d'efforts et de prédications : quelques-uns se convertirent, beaucoup persistèrent dans leur égarement.

Il paraît qu'avant de les quitter il laissa parmi eux plusieurs de ses disciples pour continuer son œuvre. Inconnus à la terre, leurs noms sont perdus dans la mémoire des hommes, et ce n'est qu'au grand jour des manifestations et des récompenses qu'il nous sera donné de les connaître.

Saint Amand, profitant de son voisinage de l'Italie, entreprit à cette époque son second pèlerinage à Rome. Il y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs par le souverain Pontife, auquel il fit connaître quels fruits de salut il avait obtenus jusqu'alors chez les peuples idolâtres.

Une particularité digne d'attention nous est révélée dans ce voyage : elle nous laisse entrevoir dans la conduite du missionnaire le plan vaste et bien suivi que nous avons signalé déjà, en parlant des jeunes esclaves qu'il rachetait. Ces enfants, préférant souvent la sollicitude du père adoptif que la Providence leur donnait à tout autre avantage, s'attachaient à lui, se formaient à son école et sous ses yeux ; puis, quand ils avaient atteint l'âge mûr, Amand les distribuait comme missionnaires, religieux ou abbés, en différentes contrées, selon leurs désirs et leurs dispositions. C'est ce qu'il fit surtout en cette occasion : nous ne savons point précisément en quels lieux il les plaça, mais il est manifeste que leur nombre était assez considérable.

Avant de quitter Rome, nous le voyons aussi se procurer des exemplaires des saintes Ecritures et d'autres ouvrages précieux, pour en enrichir ses nombreux monastères. Il serait impossible de se méprendre ici sur la pensée de l'historien : son récit trop abrégé en dit pourtant assez pour nous montrer combien saint Amand avait compris toute l'étendue de son œuvre, et les moyens qui devaient en assurer le succès pendant sa vie et après sa mort. Nous aurons lieu de remarquer plus loin que ses prévisions et

ses espérances ne furent point trompées, et la communauté d'Elnon, en particulier, conservera toujours, avec le souvenir des vertus de son fondateur, le goût de la science sacrée et des belles-lettres. C'est là que dans les époques les plus tristes de notre histoire, et alors que l'ignorance était plus générale, nous verrons fleurir les études. Les rois et les princes, héritiers de la puissance de Charlemagne et de son amour pour les lettres, y enverront leurs enfants recevoir la science de la « bouche d'hommes sages en œuvres, diserts en paroles, et sachant même avec élégance réduire la pensée à la forme poétique. » C'est là aussi que l'on viendra chercher de savants Pontifes, pour les placer sur les sièges les plus éminents. Ainsi se réaliseront les secrets désirs de saint Amand, lorsqu'il se procurait pour ses enfants soit l'Évangile sacré, soit les prescriptions de l'Église, les constitutions émanées du Siège apostolique, ou les paroles pleines de force, de charité et de science, sorties de la bouche des Pères de l'Orient et de l'Occident. C'est à ces sources pures et vivifiantes qu'il veut que ses disciples aillent puiser la piété et la doctrine. Ainsi il développa pour sa part, dans les contrées confiées à son zèle par la Providence, une pensée sage et féconde qui produira des fruits abondants dans tous les siècles à venir.

Saint Amand s'est mis en chemin pour revenir au pays des Francs. Cette fois nous connaissons une partie de son voyage et surtout quelques faits par lesquels il plut à Dieu de manifester la vertu de son serviteur. Peut-être le sourire d'une incrédule et dédaigneuse pitié accueillerait dans un certain monde les choses que nous allons rapporter dans toute leur simplicité; nous ne croyons point cependant manquer ici aux règles du discernement et de la véritable critique. Outre le témoignage d'un contemporain sur

lequel nous nous appuyons, nous trouvons encore dans les vies des Saints, et dans celle de Notre-Seigneur lui-même, plus d'un prodige de la nature de ceux que nous allons rapporter. A Dieu ne plaise que pour flatter la fausse délicatesse du siècle, ou pour céder au dédain superbe avec lequel de prétendus esprits forts reçoivent d'ordinaire le récit des miracles, nous allions lâchement omettre ces faits glorieux qui honorent les saints autant qu'ils révoltent l'orgueilleuse incrédulité des impies. Nous connaissons la vertu de Dieu et la puissance de son bras ; nous savons les promesses de sa vérité et les témoignages de l'intervention de sa Providence, qui quelquefois s'abaisse avec une aimable condescendance jusqu'aux plus simples détails de la vie. Nous bénissons donc et nous proclamons hautement la vertu de Dieu dans ses serviteurs, partout où nous croyons la reconnaître, et si les habiles et les sages du siècle se rient de notre simplicité, nous nous consolons, en pensant qu'elle édifiera les humbles et les petits, à qui Dieu révèle les secrets qu'il cache aux superbes.

Les navigateurs s'étaient mis en mer, emportant un grand saint que sans doute ils ne connaissaient pas ; déjà on était arrivé, après une heureuse navigation, dans un port de Toscane appelé Centum-Celle, aujourd'hui Civita-Vecchia ; là, le vaisseau arrêta quelque temps. Or, la nuit, tandis qu'Amand, selon sa coutume, priait dans un lieu solitaire, un esprit immonde saisit quelqu'un des siens et l'entraîna vers la mer pour l'y précipiter. Dieu voulait-il donner aux compagnons de l'apôtre un témoignage de sa sainteté et faciliter ainsi auprès d'eux l'action de son ministère évangélique ; ou bien était-ce le châtement d'une faute qui nous est inconnue et pour laquelle Dieu aurait permis à Satan d'exercer sa puissance sur ce jeune homme ? Nous l'ignorons ; mais Dieu, qui tire

toujours le bien du mal, voulut que la vertu de son serviteur éclatât en cette circonstance. En effet, le jeune homme, se sentant ainsi entraîné, pousse de grands cris : « Christ, sauvez-moi ! Christ, sauvez-moi ! » Le pouvoir de l'esprit mauvais a des bornes que nous ne connaissons pas toujours ; il a son caractère qu'il est quelquefois facile de distinguer. On le vit bien alors ; car avec l'accent de l'insulte et du mépris il répondit hautement au malheureux qu'il entraînait : « Quel Christ invoques-tu ? » L'infortuné jeune homme, hors de lui-même, ne disait plus rien. Aussitôt saint Amand, apercevant ce qui se passe, lui crie : « Mon fils, dites le Christ, fils du Dieu vivant, crucifié. » Le serviteur pousse cette exclamation : aussitôt le démon s'évanouit et disparaît.

Peu après on se remit en mer : saint Amand, qui ne perdait aucune occasion de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, prêchait l'Évangile aux matelots et aux passagers, qui se réunissaient autour de lui sur le vaisseau. Il paraît même que sa présence fut très-utile pour calmer de fougueuses colères et prévenir d'horribles vengeances, qui n'ont que trop souvent occasion de se produire et d'éclater entre des hommes de pays, de mœurs et de caractères différents. Amand leur fit entendre à tous des paroles de paix et de charité, et elles contribuèrent à établir cette bonne harmonie que nous remarquons bientôt entre tous les gens de l'équipage<sup>1</sup>.

Un jour que le saint apôtre leur parlait sur le pont du navire, des matelots aperçoivent sur la surface des flots un gros poisson qui semblait se jouer autour d'eux ; saisissant à l'instant leurs rets, ils les jettent à la mer, et quelques

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi* : Nautis de pace et caritate prædicavit, n° 5.

moments après ils retirent, avec de grands cris de joie, l'énorme poisson pris dans leurs filets. Aussitôt on se met en devoir de le dépecer, de le préparer pour en faire un régal aux nautonniers et à tous les voyageurs qui étaient à bord.

Saint Amand prit part à la fête, nous ne pouvons en douter. Sa vertu douce et aimable savait, dans l'occasion, participer aux innocents plaisirs de la vie, comme il savait aussi embrasser les plus effrayantes austérités : « Il se faisait ainsi tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ. » L'allégresse fut grande pendant ce banquet inattendu ; une gaieté franche et naïve éclatait de toutes parts à l'entour du vénérable évêque qui ne manquait point de rappeler la bonté de Dieu envers ses créatures, les douceurs de la charité fraternelle et les suaves délices qui sont toujours le partage des cœurs purs et des consciences tranquilles. C'était une réjouissance générale dans le vaisseau ; on s'applaudissait, on se félicitait mutuellement ; on perdait de vue toute autre pensée que celle de se divertir en bons amis. Cette joie devait être de courte durée.

En effet, à peine avaient-ils achevé leur repas que tout-à-coup le ciel se couvre de gros nuages, la mer devient houleuse, les flots se soulèvent et mugissent ; bientôt une tempête horrible se déclare ; tout l'équipage est consterné, et la plus profonde tristesse succède aux transports qui venaient d'éclater. On s'empresse de jeter à la mer une partie de la charge du vaisseau ; matelots et passagers, tous se mettent à l'œuvre pour lutter contre la violence de l'orage. Vains efforts : le vaisseau, ballotté çà et là par les vagues, menace à chaque instant de s'engloutir ou de se briser contre les écueils ; tout annonce une épouvantable catastrophe.

En ce moment, au milieu des plaintes et des lamenta-

tions qu'arrachait la vue d'une mort prochaine, les matelots se prosternent aux pieds d'Amand, et le conjurent de prier Dieu, afin qu'il les délivre d'un si pressant danger. Amand, comme saint Paul autrefois dans une semblable circonstance, restait calme et tranquille pendant la tempête. Il avait remis à Dieu le soin de sa vie, et attendait sans trouble la fin de l'orage, partageant les douleurs et les travaux des autres passagers.

Quand il vit ces hommes prosternés à ses genoux, il les consola avec douceur, les engagea affectueusement à avoir confiance en Dieu et à tout espérer de sa miséricorde. Cette parole, prononcée avec l'accent d'une foi vive, fait succéder dans les cœurs une grande espérance aux craintes et aux terreurs qui les agitaient auparavant. Comme tous étaient épuisés par la fatigue qu'ils enduraient depuis le commencement de la tempête, ils abandonnèrent à la Providence la garde du vaisseau et de leur vie, et se couchèrent sur le pont afin de réparer leurs forces par le sommeil.

Saint Amand, assis lui-même à la poupe du vaisseau, comme s'il en eût pris la direction, se reposait aussi, lorsque tout-à-coup l'apôtre saint Pierre se présente à ses yeux : « Ne crains pas, Amand, lui dit-il, tu ne périras pas, ni ceux qui sont avec toi. » Se tournant alors vers les flots irrités et mugissants, il leur commande comme autrefois Jésus-Christ, et aussitôt il se fait un grand calme.

La nuit était déjà bien avancée, lorsque les matelots, se réveillant, virent avec surprise et avec une joie inexprimable que la mer était devenue tranquille. Poussé par un vent favorable, le vaisseau avançait rapidement sur les flots, et bientôt, matelots et passagers saluaient par des cris et des transports d'allégresse le port qu'ils avaient désespéré de revoir. Dans l'élan de leur reconnaissance, ils se jettent à genoux avec Amand sur le rivage pour remercier le Dieu

puissant qui excite les tempêtes et les apaise, qui conduit jusqu'aux portes de la mort et qui en délivre.

Quelle est cette terre vers laquelle le souffle de la Providence poussa alors notre Thaumaturge ? au milieu de quel peuple aborda-t-il ? nous ne pouvons le dire d'une manière certaine, mais ce dut être sur quelque point des côtes de la Méditerranée, au midi de la France, non loin de la Gascogne. Ici s'arrête le récit de l'historien, et nous ne pouvons plus suivre Amand que par la pensée, à travers les provinces où il prêche partout l'Évangile, jusqu'à ce qu'il arrive enfin dans sa chère solitude d'Elnon, riche de saintes reliques, de livres sacrés et précieux, riche surtout de vertu et de nouveaux mérites pour le Ciel.

puissant qui excite les temples et les opais, qui con-  
doit jusqu'aux portes de la mort et qui en délivre

Quelle est cette terre vers laquelle le souffle de la pri-  
vance poussa alors notre Thaumaturge ? Au gré de  
quel peuple aborda-t-il ? nous ne pouvons le dire d'une  
manière certaine

## CHAPITRE XII.

### **SAINT AMAND ET LA FAMILLE DE SAINT ADALBAUD ET DE SAINTE RICTRUDE, A DOUAI.**

Beau spectacle de la famille chrétienne. — Jeunesse d'Adalbaud. — Ses rapports avec saint Amand. — Son mariage en Gascogne avec sainte Rictrude. — Leur retour en Ostrevent. — Conduite et direction de la famille selon l'esprit du Christianisme. — Martyre de saint Adalbaud. — Saint Amand prend soin de cette famille désolée. — Saint Mauront, fils de saint Adalbaud et de sainte Rictrude, est conduit à la cour. — Sainte Rictrude se retire au monastère de Marchiennes. — Mauront quitte la cour et va fonder le monastère de Bruël (Merville). — Mort de la plus jeune fille de sainte Rictrude. — Sa vie dans la solitude de Marchiennes.

— Vers l'an 630 et les années suivantes. —

Un des plus beaux et des plus touchants spectacles que la terre puisse offrir à l'admiration de Dieu, des anges et des hommes, que l'incrédule contemple avec une sorte de respect, devant lequel le libertin lui-même sent le blasphème expirer sur ses lèvres, c'est celui que présente une famille chrétienne, dévouée au service de Dieu, à la pratique des œuvres saintes, et s'attirant sur la terre l'amour et les bénédictions des peuples, avant d'aller dans le Ciel recevoir la couronne et la récompense des élus.

Amand, au milieu des villes et des campagnes qu'il évangélise, des idolâtres qu'il instruit dans la foi, des pécheurs qu'il ramène à la vertu, des justes qu'il dirige dans les voies de la perfection, Amand est admirable sans doute, par l'ardeur de son zèle et la persévérance de ses

à genoux avec Amand sur le rivage pour remercier le Dieu

efforts. Il ne nous le paraîtra pas moins au Castrum de Douai, centre principal des relations longues et intimes qu'il entretient avec la noble et sainte famille d'Adalbaud, seigneur de l'Ostreyent. Ici les souvenirs se pressent, les événements se multiplient, et il nous faut à regret en sacrifier quelques-uns, pour ne point nous écarter de cette seule maison, sur laquelle se fixent en ce moment nos regards. Nous dirions volontiers l'heureuse influence qu'Amand a exercée dans beaucoup d'autres familles du royaume; mais s'il nous est donné de l'entrevoir, le manque de détails ne nous permet pas d'aborder ce sujet. Le pieux lecteur daignera y suppléer par la connaissance des faits que nous allons rappeler à sa mémoire.

La vénérable Gérétrude, veuve de Rigomer et aïeule d'Adalbaud, vivait depuis peu dans le monastère d'Hamage, qu'elle avait fait bâtir sur les bords de la Scarpe, par le conseil d'Amand, et où elle attendait dans le silence et la prière la fin de sa longue carrière. C'était avec une joie inexprimable qu'elle voyait ses trois petits-fils, restés orphelins en bas âge, annoncer déjà les plus heureuses dispositions pour le bien. Sigebert, Erchinoald et Adalbaud, unis ensemble par les liens de la vertu et de l'affection fraternelle, grandissaient sous ses yeux, dans la chaste crainte du Seigneur, et s'excitaient mutuellement à la pratique des œuvres chrétiennes.

Cette première famille nous révèle déjà la présence de notre saint apôtre, et mériterait elle-même toute notre attention. Nous aimerions à faire connaître ce vertueux Sigebert et sa sainte épouse, Berthe de Blangy, qui, devenue veuve, se retirera avec ses enfants dans ce monastère bâti par ses soins. Nous voudrions suivre Erchinoald à la cour mérovingienne, où il remplira noblement les charges

les plus importantes, au milieu des seigneurs du palais<sup>1</sup>. Tous deux néanmoins céderont la palme à leur jeune frère Adalbaud, âme belle, sensible et généreuse, et qui, docile à la voix si douce et si persuasive d'Amand, s'ouvre déjà à toutes les pensées nobles, aux sentiments les plus magnanimes.

Témoin habituel des vertus et des œuvres saintes de l'homme de Dieu qui lui tient aujourd'hui lieu de père, Adalbaud, dans sa précoce sagesse, comprit bientôt combien les salutaires enseignements de la religion étaient propres à faire le bonheur des hommes, à mettre un frein aux fougueuses passions qui causent tous leurs maux, et à leur inspirer les vertus les plus pures et les plus bienfaisantes. Tout jeune encore, il sentait que si Dieu lui avait donné en partage les richesses et la puissance, c'était uniquement pour rendre heureux tout ce qui l'environnait, et procurer à ceux qui lui étaient soumis les jouissances innocentes et légitimes qui adoucissent la vie présente, et surtout les leçons et les exemples qui préparent à une vie meilleure.

Plein de ces pensées, il résolut, pour l'honneur de Dieu et par reconnaissance pour les bienfaits que sa famille en avait reçus, d'offrir à Amand une portion de ses terres d'Ostrevent, afin d'y bâtir un monastère. « La nature mesme sembloit avoir désigné ce lieu pour un paradis de dévotion, non pas seulement avoir muni l'assiette contre les courses ennemies. Le fleuve Scarpe roule doucement, baisant la côte du midi, les grasses pâtures joignant les flancs d'orient et d'occident. Les bois très-beaux et riches le fruits viennent pareillement, d'une part et d'autre, ser-

Boll. *Vita S. Adalb.* n. feb. — *S. Rict.* xii. maii. — *S. Mauronti*, v. maii. — *S. Eusebiæ*, xvi. martis. — *SS. Adals et Clots*, v. junii. — Item, *Acta SS. Belgii*, t. II, IV et V., passim.

rer ce jardin de délices, qui ne s'ouvre qu'outré le fleuve  
les prés et les forêts, en campagnes très-fertiles et dili-  
gement cultivées<sup>1</sup>. »

Là s'élevèrent les premiers bâtiments de la célèbre  
abbaye de Marchiennes, où plus tard l'épouse d'Adalbaud,  
avec deux de ses enfants, viendra consacrer à Dieu les  
jours de sa viduité, et donner au monde l'exemple de la  
vie religieuse, après y avoir pratiqué toutes les vertus de  
la vierge, de l'épouse et de la mère chrétienne. Nous avons  
désigné l'aimable et pieuse Rictrude.

Il nous souvient encore que saint Amand, aux jours de  
son exil, se dirigea vers l'Aquitaine et arriva, en parcou-  
rant ces vastes provinces, jusque dans la Gascogne. C'est  
au milieu de cette race ardente et belliqueuse, qui ne sup-  
portait qu'avec une impatience mal contenue la domina-  
tion des Francs du Nord, parmi des peuplades abandon-  
nées encore en partie aux erreurs et aux superstitions du  
paganisme, qu'était née et que grandissait Rictrude.  
« Comme la rose qui s'élance du milieu des buissons, »  
la vierge de Toulouse croissait en grâce et en sagesse  
devant Dieu et devant les hommes. Elle avait pour père  
l'illustre seigneur Erhold et pour mère Lichia, person-  
nages très-puissants dans le pays, et qui dirigeaient eux-  
mêmes leur vertueuse fille dans les voies de l'innocence.

C'est à cette époque, pour la première fois, que Saint-  
Amand connut cette famille, et c'est presque le seul sou-  
venir un peu circonstancié qui nous soit parvenu de ces  
missions lointaines de l'apôtre exilé. L'historien se borne  
à nous rappeler « que sa présence produisit partout des  
fruits de salut, mais surtout dans l'opulente maison de

<sup>1</sup> *Histoire des saints de la province de Lille, Douai, Orchies, etc...*  
Martin l'Hermite, p. 87 et suiv.

Rictrude; et que cette vierge, comme un bel astre, prit encore un nouvel éclat par la splendeur de l'astre nouveau qui se présentait à ses yeux <sup>1</sup>. »

Serait-ce alors qu'Adalbaud, en sa qualité de noble Franc et de Leude du palais, vint en Aquitaine auprès d'Aribert, frère de Dagobert? L'histoire nous indique, dans ce même temps, plusieurs expéditions militaires: il paraît très-probable que l'une d'elles coïncide avec l'exil d'Amand et nous met ainsi sur la trace des premières propositions d'une alliance avec Rictrude. La politique des rois mérovingiens favorisait beaucoup ces unions: en mêlant les races, en établissant des rapports plus intimes et plus fréquents, elles diminuaient les préjugés nationaux, affaiblissaient les antipathies, et devaient peu à peu mettre un terme aux rivalités jalouses qui divisèrent longtemps les peuples du Nord et du Midi.

Quand on rapproche les dates et qu'on rappelle toutes les circonstances qui précèdent ou qui suivent cet événement, une image douce et gracieuse vient sourire à l'imagination. On dirait que Dieu a voulu renouveler, à l'égard du vertueux Adalbaud et de la pieuse Rictrude, le touchant miracle qu'il fit autrefois en faveur de Tobie et de Sara dans les plaines d'Assyrie. Amand, comme un ange de bon conseil, de sagesse et de pudeur, ne fut-il pas ici le messager de Dieu et l'interprète de ses volontés? Il était déjà un père pour le jeune Leude dont il avait béni et sanctifié l'adolescence; il venait d'appeler sur la tête de Rictrude les bénédictions du Ciel; ne lui était-il pas réservé de voir et de consacrer l'union de ces deux belles âmes au pied des autels?

Quoi qu'il en soit, c'est bien dans ce temps que les plus

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv, *Vita S. Rictrudis*.

anciens auteurs nous montrent ces jeunes époux se donnant leur foi mutuelle. Adalbaud présente à Rictrude, selon les coutumes de sa nation, l'anneau des épousailles, le chaste baiser des fiancés, et la chaussure. Rictrude, prenant l'anneau, le passe au doigt en signe d'union inséparable : puis Adalbaud prononce d'une voix émue la formule de la dot, en présence des familles réunies et d'un grand nombre de guerriers venus auprès de lui pour partager sa joie et son bonheur. « Ma très-douce et très-aimable épouse Rictrude, puisque nos parents respectifs ont agréé que je vous fiançasse par le sou et le denier, au nom du Seigneur, selon la loi salique, comme j'ai fait ; de même, il nous a paru bon que je vous donnasse quelque chose des biens qui m'appartiennent, ce que j'ai fait. C'est pourquoi je vous donne, par ce présent acte, en toute propriété et pour toujours, telles et telles possessions...<sup>1</sup> »

Les cérémonies saintes s'achèvent dans le plus parfait recueillement. Adalbaud a offert à sa jeune épouse des vertus héréditaires, un sang illustre, une mâle beauté, une sagesse et une prudence qui ont devancé les années. Rictrude lui apporte en retour des charmes modestes et pudiques, une noble naissance, de grands biens, et par dessus tout une vie pure et chaste<sup>2</sup>. Belle et sainte union de deux cœurs que Dieu avait destinés l'un à l'autre, et que, malgré la distance des lieux, il sut réunir pour l'accomplissement de ses desseins providentiels. Ainsi Adalbaud, par l'innocence de sa jeunesse, mérita de trouver une épouse vertueuse. « Pleine de sainteté et de pudeur, elle a une

<sup>1</sup> *Marculfi formulæ*, t. II, LXXV formula. — Item., *Histoire des Sacrements dans les cours complets*, le mariage.

<sup>2</sup> *Acta SS. Belgii*, t. IV, *Vita S. Rictrudis*.

grâce qui surpasse toute beauté; elle sera le partage et le précieux trésor de ceux qui craignent le Seigneur. »

Ce contrat solennel et sacré, que l'antiquité païenne avait toujours traité avec une brutale insouciance ou une ignoble perversité, était maintenant élevé à la dignité de sacrement par Jésus-Christ, et la Religion répandait sur cette cérémonie auguste, avec les bénédictions du ciel, ce mélange de grâce et de gravité qu'on ne trouve que dans le Christianisme. Rappelant aux époux les sages lois du Créateur et les touchants exemples de la vie patriarcale, la Religion, par la bouche d'Amand, fait entendre aux oreilles d'Adalbaud et de Rictrude de touchantes instructions que nulle parole humaine ne pourrait remplacer. Elle leur apprend que « la vertu de la femme met la joie sur le visage de son époux et la rend plus aimable à ses yeux que tout ce qu'il pourrait désirer. » Elle exalte le bonheur de celui qui a trouvé la femme forte, dont le prix l'emporte sur les richesses apportées des extrémités du monde. « Aussi son mari met en elle toute sa confiance. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et des paroles de clémence reposent sur ses lèvres. Ses enfants se tiennent debout et publient qu'elle est heureuse; son mari s'est levé et il l'a louée, » car il a reconnu que « la grâce est trompeuse et la beauté vaine et passagère; mais la louange sera le partage de la femme qui craint le Seigneur <sup>1</sup>. »

Adalbaud et Rictrude entendirent ces paroles, qui pénétrèrent jusqu'au fond de leur cœur, et commencèrent dès ce moment, dans leur chaste union, « que l'Eglise a sanctifiée par ses prières, que l'oblation du prêtre a consacrée, que les anges ont inscrite et célébrée dans le ciel <sup>2</sup>, » une

<sup>1</sup> Prov. cap. xxxi.

<sup>2</sup> Tertull. lib. II, *ad uxorem*, cap. ix.

viesainte, qui pourrait servir de modèle à toutes les familles chrétiennes.

A quelque temps de là, Adalbaud, revenu avec sa jeune épouse dans ses possessions d'Ostrevent, habitait le Castrum de Douai, et Amand, rappelé de son exil, reprenait dans la Gaule-Belgique le cours de ses missions apostoliques.

Or c'était une grande joie dans la famille et dans toute la contrée, lorsque le saint missionnaire venait passer quelques jours dans cette demeure bénie du Ciel. « Comme le laboureur qui a rencontré une terre féconde propre à la culture et abondante en fruits, à qui il prodigue avec joie et en tout temps ses soins et ses travaux, » ainsi Amand cultivait et entretenait par ses exhortations, ses exemples, les heureuses dispositions de ceux qui s'empressaient autour de lui.

Ici donc commence à se découvrir le tableau si touchant de la famille chrétienne avec ses charmes innocents, ses graves et importants devoirs, ses douceurs, ses épreuves et ses récompenses. Amand l'a préparée; il va la suivre avec amour pendant tous les jours de son existence sur la terre, et développer en elle, sous l'influence de la Religion, des vertus toujours nouvelles. Homme vraiment admirable, à qui il fut donné de former des modèles pour toutes les conditions de la vie humaine!

En abordant cette demeure, j'ai presque dit ce sanctuaire de la famille d'Adalbaud et de Rictrude, on éprouve je ne sais quel sentiment ineffable qui élève l'âme vers Dieu et sourit délicieusement à la pensée. Il y a comme un parfum céleste qui s'échappe de cette maison habitée par des puissants de la terre que les leçons d'un grand saint ont formés à la piété et à la vertu, et qui, dans ses discours et les exemples de sa vie, ont puisé le véritable esprit du Christianisme.

Certes, l'Évangile ne flatte pas les riches ; notre Seigneur ne leur épargne pas les justes reproches qu'avait encourus, par d'intolérables excès, la société payenne livrée à ses brutales et tyranniques inspirations. Mais n'oublions pas que la première parole sortie de cette bouche divine est une promesse de bonheur, de paix et d'espérance, pour les riches aussi bien que pour les pauvres de la société nouvelle qu'il vient fonder. Ce bonheur, le riche le possédera, quand, fidèle aux principes de l'Évangile qui lui prescrit l'amour de Dieu et des Hommes, il pratiquera généreusement les vertus qu'il lui enseigne et les devoirs qu'il lui impose. Ce bonheur, c'est le partage de la famille chrétienne : là les figures prennent une physionomie nouvelle, les caractères changent et se modifient ; l'époux, l'épouse, les enfants, les serviteurs reprennent chacun, au foyer domestique, la place que Dieu leur a assignée dans sa sagesse, et une harmonie parfaite se rétablit là où les passions du paganisme n'avaient su que jeter le plus honteux et le plus révoltant désordre.

Tel est donc le spectacle que nous avons en ce moment devant les yeux. Au premier plan du tableau se présente Adalbaud, le noble Leude du palais, le guerrier brave et fidèle, l'époux vertueux, le père de famille sage et religieux : tout en lui nous révèle la bonté, le désintéressement et la grandeur. Il est impossible de ne pas aimer cet homme au beau caractère, à l'âme magnanime, qui ne connaît d'autre crainte sur la terre que celle de Dieu, et qui saisit avec avidité toutes les occasions de faire du bien aux hommes, qu'il regarde comme des amis et des frères. Nous ne connaissons pas le détail de ses actions à la cour mérovingienne ; mais à travers le silence et l'obscurité qui environne cette période, il est encore aisé d'y apercevoir des traces de sa présence et de son influence. On découvre

l'homme que l'on aime dans les rapports de l'amitié, que l'on écoute respectueusement dans le conseil, à qui l'on confie la conduite des armées, et dont la mort prématurée excitera plus tard une profonde douleur et d'unanimes regrets.

A côté de cette figure si simple et si majestueuse tout à la fois, s'en élève une autre plus douce et non moins belle, c'est celle de Rictrude. On dirait que Dieu a voulu la faire passer par toutes les conditions de son sexe pour en faire un modèle achevé, un type parfait de la femme chrétienne. Nous l'avons déjà vue, durant son innocente enfance, pratiquant sous les yeux des ses parents toutes les vertus de la vierge chrétienne. Ennemie des faux plaisirs et des vanités qui séduisent d'ordinaire les filles du siècle, elle trouvait ses joies dans la pureté de son cœur, et ne cherchait à relever sa beauté que par les chastes attraits de la piété et de la modestie.

Aujourd'hui elle est épouse, elle est mère : sa position a changé, de nouveaux devoirs lui sont imposés ; Dieu aidant, elle saura les remplir avec une persévérante fidélité.

Déjà la bénédiction du Seigneur a comblé les désirs des deux époux : quatre enfants croissent sous leurs yeux et viennent ajouter dans la famille un charme nouveau par leurs jeux innocents, leur naïve docilité et leurs vertus naissantes. Mauront, l'aîné, a été tenu sur les fonts de baptême par le saint apôtre Riquier qui prêche la parole de Dieu, surtout le long des côtes du pays des Morins<sup>1</sup>. Quelquefois il vient aussi au château d'Adalbaud et de Rictrude, pour leur donner les conseils de son expérience et s'édifier avec eux dans de pieux entretiens ; puis, avant de les quitter, il prend sur son cheval le petit Mauront, son

<sup>1</sup> Boll. xxvi apr. *Vita S. Richarii*.

filz spirituel, et imprime sur son front candide un baiser avec le signe de la bénédiction du Seigneur. Nanthilde, épouse de Dagobert, a servi de marraine à Eusébie, l'aînée des trois filles. Saint Amand a baptisé la seconde, Clot-sende, qui remplacera plus tard sa mère dans le monastère de Marchiennes ; la plus jeune, Adalsende, est encore au berceau.

Adalbaud et son épouse avaient bien compris toute la sainteté et la gravité des devoirs du mariage : ils savaient que désormais leur principale occupation devait être de former leurs enfants à la sagesse, et qu'ils répondraient un jour devant Dieu de ce dépôt précieux qui leur était confié : aussi s'empressèrent-ils « de choisir des hommes sincèrement religieux pour donner à leur jeune famille les leçons qui forment à la science et surtout à la vertu <sup>1</sup>. » Eux-mêmes y apportèrent tous leurs soins et leur sollicitude. Ils n'ignoraient pas que la première et la plus importante instruction que les parents doivent à leurs enfants, c'est l'instruction de l'exemple : ils prirent donc soin de confirmer par toute leur conduite les paroles qui sortaient de leur bouche et de pratiquer en présence de leurs petits-enfants, et quelquefois par leurs mains, les devoirs de la religion et de la charité.

Ainsi leur demeure devenait véritablement une école de piété, de vertu et de bonnes œuvres : elle était le rendez-vous de toutes les infortunes et de toutes les nécessités. « Là, ils assistent l'indigent et adoucissent ses travaux et ses fatigues <sup>2</sup> ; celui que pressent la faim et la soif trouve toujours auprès d'eux le soulagement ; ils donnent au pauvre de

<sup>1</sup> Bolland. II feb. *Vita S. Adalbaldi*. — Idem., *Acta SS. Belgii*, t. IV, *Vita S. Ructridis*.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

quoi couvrir sa nudité et ne refusent jamais à l'étranger le pain et l'hospitalité qu'il demande. Quelquefois aussi on les voit sortir de leur tranquille habitation, environnés de leurs jeunes enfants qui se livrent à leurs côtés aux jeux innocents de leur âge ; avec eux ils pénètrent dans la maison du malade et de l'infirmes, pour y porter la consolation et le secours. Leurs mains ne se refusent pas à renfermer dans le linceul funèbre la dépouille du chrétien, et on pourrait même les surprendre parfois, cherchant à rappeler le repentir et la paix dans des cœurs endurcis par le crime ou ulcérés par la haine. » Au loin et à l'entour d'eux se répand la bonne odeur des vertus chrétiennes et leur douce influence s'étend sur tous ceux qui les approchent : riche ou pauvre, faible ou puissant, l'homme qui est dans la joie comme celui qui pleure, tous n'ont qu'une voix pour exalter et bénir la charité, la bonté et la bienfaisance de ces puissants du siècle. « Génération vraiment heureuse, s'écrie le naïf chroniqueur, famille agréable au Dieu du Ciel ; l'on peut répéter d'elle cette parole : qu'elle est belle la génération chaste ! qu'elle est pleine de gloire ! Aussi aux biens spirituels Dieu ajoute souvent pour l'homme juste les biens temporels ; le prophète l'a chanté en ses psaumes ; il a dit : vous mangerez le fruit du travail de vos mains ; vous serez heureux et il ne vous arrivera que du bien. Votre épouse, dans votre demeure, sera comme une vigne chargée de fruits ; vos enfants, comme de jeunes plants d'olivier, s'assiéront autour de votre table, et telle est la bénédiction de celui qui craint le Seigneur <sup>1</sup>. » Heureuse cette demeure bénie du ciel !

Heureux aussi le peuple qui verrait se multiplier dans son sein ces familles providentielles, qui marquent leur

<sup>1</sup> Bolland., ii feb. ; *Vita SS. Adalb.*

passage à travers le monde par une longue suite de bienfaits et par des exemples qui les perpétuent longtemps après! Béni soit l'homme de Dieu qui prépare et forme de semblables générations! Disons-le à la louange du bienheureux Amand, il a bien mérité de la famille en lui donnant, sous l'inspiration divine, son beau et véritable caractère, sa physionomie toute chrétienne.

La leçon néanmoins eût été encore incomplète, si un bonheur sans nuages avait constamment souri à cette race de prédestinés. L'infortune est la pierre de touche, pour ainsi dire, de la vraie vertu; c'est le moyen par lequel il plaît souvent à Dieu d'épurer les âmes et d'embellir la couronne qu'il leur prépare dans les Cieux.

Sans doute la famille chrétienne est belle dans les jours de sa prospérité terrestre, alors que Dieu répand sur elle avec abondance ses dons et ses faveurs; mais elle grandit encore et devient, je dirai presque sublime, quand les calamités, venant s'abattre sur elle, la mettent aux prises avec l'adversité, et font briller en elle de nouvelles et plus héroïques vertus.

Il était aussi réservé à la famille d'Adalbaud et de Rictrude de donner à la terre cette instructive leçon, et de montrer qu'elle saurait, par la vivacité de sa foi, lutter contre le malheur avec courage comme elle avait su user sagement de la bonne fortune. Rictrude en particulier, sur qui nos regards vont se concentrer désormais, sera frappée dans ses affections les plus chères: elle perdra successivement son époux et sa plus jeune enfant; elle rencontrera les plus opiniâtres résistances pour suivre les desseins de Dieu; et s'il ne plut pas au Ciel de l'éprouver par la perte de ses biens, elle prouvera au monde qu'elle était encore capable de la supporter, en en faisant un noble et généreux sacrifice.

A cette époque, Adalbaud fit un nouveau voyage dans la Gascogne, où l'appelait peut-être quelque expédition militaire, ou bien un ordre pressant du roi, qui avait en lui une grande confiance. Il paraît assez probable que des tentatives de révolte et d'insurrection s'étaient de nouveau manifestées dans ce pays, et qu'il était nécessaire qu'un homme prudent et habile rappelât peu-à-peu le calme dans les esprits. Cette mission honorable lui fut confiée; mais le motif qui aurait dû, ce semble, gagner les plus opiniâtres et les plus rebelles, fut précisément la cause de sa mort. Quelques hommes, qui paraissent même appartenir à la famille de Rictrude, avaient déjà témoigné un vif mécontentement à l'époque de son mariage, et leur colère n'avait fait que s'accroître en voyant se consommer cette alliance d'un Franc du Nord avec une illustre princesse de leur sang et de leur contrée. Cette fureur se réveilla soudain quand ils virent reparaître au milieu d'eux le Leude Adalbaud; ses aimables et brillantes qualités ne purent étouffer dans ces âmes vindicatives la haine qu'ils avaient vouée à sa race, et l'ayant assailli à l'improviste non loin de Petrocorium (Périgueux), ils le mirent cruellement à mort.

L'infortunée Rictrude, qui, au moment du départ d'Adalbaud, avait l'esprit tellement rempli de tristes pressentiments qu'elle ne pouvait s'arracher de ses bras, apprit bientôt cette lamentable nouvelle, qui la plongea, elle, ses enfants, ses serviteurs et tous les habitants du pays, dans la plus profonde consternation. Rien ne saurait exprimer les gémissements et les sanglots qui éclatèrent alors dans ce château auparavant si calme et si tranquille. Tout ce qui réveillait la pensée de cet époux chéri, de ce père si tendrement aimé, redoublait l'amertume des regrets et faisait répandre de nouvelles larmes en abondance.

Amand, promptement averti d'une mort si affligeante pour son propre cœur, s'empressa de venir consoler cette famille éplorée. A sa vue les larmes et les gémissements redoublent : lui, surmontant avec effort les pénibles émotions de son âme, leur rappelle avec onction les grandes pensées de la Foi, et les espérances qui consolent au milieu de toutes les épreuves de la vie. Il leur remet devant les yeux les exemples les plus capables d'adoucir le sentiment d'une perte si cruelle : Tobie éprouvé de Dieu, parce qu'il lui était agréable ; Job, qui après avoir perdu tous ses enfants, tous ses biens et sa santé, répète ces paroles admirables : « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté ; il a été fait comme il a plu au Seigneur, que la volonté du Seigneur soit bénie ! » Il leur parle surtout du divin Maître et de sa sainte Mère dont les poignantes douleurs doivent révéler jusqu'à la fin des siècles, aux chrétiens fidèles, tout ce qu'il y a de méritoire dans les souffrances endurées pour Dieu.

Peu-à-peu le calme renaît dans les cœurs : Rictrude cesse de pleurer ; Mauront s'efforce de comprimer ses sanglots ; ses trois petites sœurs l'imitent ; tous continuent d'écouter Amand, « le médecin des âmes affligées, » qui leur montre le Ciel, où, un jour, bientôt peut-être, ils seront réunis à leur père dans le sein de Dieu, pour ne plus se séparer jamais.

C'est alors apparemment que Rictrude manifesta le projet qu'elle nourrissait déjà dans son âme, de se retirer du monde. Aujourd'hui que les liens qui l'attachaient sont rompus, elle fait connaître son dessein au bienheureux Amand, prête une oreille attentive à ses paroles et examine attentivement avec lui toutes les raisons de prudence et d'opportunité. D'après son conseil, Rictrude se détermine à attendre que son fils Mauront soit parvenu à l'âge robuste,

requis pour être admis à la cour du roi des Francs. En attendant cette époque, elle se livre avec ardeur à toutes les œuvres de piété, au milieu de sa jeune et intéressante famille, et le saint missionnaire retourne à ses travaux apostoliques.

Devenu plus que jamais le père et le tuteur de ces enfants orphelins, Amand venait de temps en temps leur donner les soins et les conseils que réclamaient leur âge et leur position. « C'étoit bien le plus grand plaisir de ce sage pasteur des âmes, de faire leçon à cette sainte famille, y laissant couler ses enseignements très-doux comme miel, pendant que la veuve trouvoit une mer de délices en la méditation des mystères divins pour s'y baigner à loisir, et vivoit de larmes de dévotion, comme l'abeille de la rosée. Tous ils donnoient leurs cœurs à manier au saint Pontife, tout ainsi que la cire, dont l'artiste main les plioit en hommes saints et en vierges sages. Les petits Mauront et Eusébie prenoient déjà leur essor à la vie religieuse sous les ailes de leur mère. Elle étoit l'aigle généreuse qui les guidoit en l'air, faisant qu'ils regardassent le beau soleil de justice sans éblouissement des yeux <sup>1</sup>. »

Enfin le moment arriva où une grande et importante résolution devait être prise, une première séparation opérée. Ce jour-là il y eut dans le château de la noble veuve un mouvement inaccoutumé, tous les préparatifs d'un départ. Mauront allait se rendre au palais de Neustrie, à la cour du fils de Dagobert, Clovis II.

Nous avons déjà insinué que la politique des rois mérovingiens les portait à s'emparer de bonne heure des enfants des plus influentes familles, afin de les former, sous leurs yeux, aux idées du gouvernement qu'ils vou-

<sup>1</sup> Martin l'Hermitte, p. 96. Bolland. xii maii, *Vita S. Rictrudis*, n<sup>os</sup> 12, 16. etc.

laient établir et consolider, et s'assurer en même temps de la fidélité de leurs maisons. C'est ainsi qu'il faut entendre la *recommandation* si souvent signalée dans les historiens et les hagiographes de cette époque. Le palais où ces jeunes fils des Leudes étaient ainsi rassemblés offrait alors un spectacle touchant, et qui mériterait d'être mieux connu. Là nous les rencontrons en grand nombre, se nourrissant l'esprit et le cœur des plus pures doctrines, s'unissant mutuellement par les doux liens de l'amitié et de la vertu, et travaillant par de communs efforts, soit au palais, soit dans l'église ou dans l'armée, à relever la gloire de la religion et du royaume naissant des Francs.

C'est dans cette nouvelle école de science et de sagesse que le jeune fils d'Adalbaud et de Rictrude va achever de se former, sous la direction de maîtres savants, pieux et attentifs. Sa mère souriait à la pensée de le voir ainsi marcher sur les traces de son époux, et elle tressaillait de joie en voyant l'empressement du roi et des grands, pour environner de leur affectueuse sollicitude cet unique rejeton d'un illustre et infortuné seigneur.

Toutefois la séparation fut douloureuse, les adieux déchirants dans cette famille, où tous les cœurs étaient si étroitement unis par les plus tendres et les plus vives affections. Il paraît très-probable qu'Amand vint en cette occasion au Castrum de Douai pour adoucir les amertumes du départ, et donner au jeune adolescent de sages conseils et des avis importants, sur la conduite qu'il devait tenir à la cour, au milieu des jeunes seigneurs de son âge. Mauront prêtait une oreille attentive à toutes les paroles qui sortaient de la bouche de sa vertueuse mère et du saint Pontife, qu'il supplie de nouveau de lui tenir toujours lieu de père adoptif, au palais comme dans sa famille. Les larmes aux yeux et le cœur gros de soupirs, il proteste une dernière

fois qu'il conservera toujours l'innocence de son âme et le souvenir des heureuses années de son enfance; puis s'arrachant aux embrassements de sa mère, de ses jeunes sœurs, et du saint apôtre Amand, il prend, en compagnie de quelques hommes de confiance, le chemin du palais de Neustrie.

Lorsque sainte Rictrude vit son fils à la cour, estimé et chéri de tous, encore plus pour sa sagesse et ses brillantes qualités que pour le beau nom de sa famille, elle pensa que le moment était venu de se retirer au monastère de Marchiennes avec ses filles. Déjà l'aînée des trois, Eusébie, était à Hamage auprès de son aïeule Gérétrude, à qui elle succédera bientôt; les deux plus jeunes, Clotsende et Adalsende, brûlent aussi de se consacrer à Dieu. Leur mère se réjouissait dans le secret de son cœur en voyant cet innocent empressement de ses enfants, et elle soupirait après le moment où leurs communs désirs seraient remplis. Mais Dieu voulait mettre encore sa vocation à une rude épreuve, et il ne faudra rien moins que toute la sagesse et l'influence d'Amand pour la lui faire surmonter.

Le roi, qui était rempli d'affection et de bienveillance pour Adalbaud et sa famille, avait ressenti une vive douleur quand il apprit sa mort cruelle et inopinée; il continua d'en donner des marques par tous les égards dont il environnait le jeune Mauront. Pendant quelque temps et par respect pour l'affliction d'une veuve éplorée, il cacha à Rictrude ses intentions; mais un jour, il lui fit connaître que son désir était de la voir prendre pour époux quelqu'un des nobles Leudes de sa cour. On comprend tout ce qu'avait de pénible et d'embarrassant une telle proposition, faite par le roi lui-même, dont les volontés, en pareille circonstance, étaient d'autant plus inflexibles que presque toujours c'était la politique et l'intérêt de la

puissance royale qui les déterminaient. Bientôt même, soit que le monarque les eût communiquées à quelques seigneurs du palais, soit que ses paroles fussent parvenues à leurs oreilles, plusieurs se présentèrent à l'illustre veuve d'Adalbaud, la sollicitant de se rendre aux intentions du roi, et de choisir un époux capable de défendre sa famille et de la rendre heureuse. Rictrude répondit avec beaucoup de sagesse, et déclara qu'une démarche de cette importance demandait de sa part du temps et de la réflexion : ainsi elle écarta momentanément toutes ces sollicitations importunes. Dès la première déclaration de Clovis II, Rictrude s'était empressée d'instruire Amand de cet obstacle inattendu et de lui demander le secours de ses lumières et de ses conseils. Avec sa prudence accoutumée, le saint missionnaire l'engagea à attendre une occasion favorable pour exécuter son dessein d'embrasser la vie religieuse. Le faire en ce moment, c'eût été irriter le monarque et provoquer peut-être une résistance contre laquelle on ne pourrait rien. Plus d'une fois en effet la volonté royale avait arrêté de semblables déterminations.

La Providence, comme l'avait fait espérer Amand, amena bientôt cette occasion favorable, et Rictrude la saisit et en profita avec habileté.

Un jour donc que le roi, parcourant diverses parties du royaume, était arrivé dans le pays d'Arras où elle avait de vastes possessions<sup>1</sup>, Rictrude l'invita, avec toute sa suite, à un grand festin. Elle n'épargna rien pour donner à cette réception toute la magnificence et la somptuosité convenables, de sorte que Clovis II<sup>1</sup> put la regarder comme un

<sup>1</sup> Bolland. xii maii, *Vita S. Rictrudis*. — Item, *Acta SS. Belgii*, t. iv. Celieu s'appelle aujourd'hui Boiri-Ste-Rictrude, canton de Beaumetz, arrondissement d'Arras.

témoignage de la disposition où était la noble veuve de se conformer à ses volontés.

Au milieu du repas, qui avait été animé par la gaieté la plus franche et la plus cordiale, sainte Rictrude, se levant de table, demande au roi, avec beaucoup de dignité et de respect, si dans sa propre maison il lui était accordé de faire ce qu'elle désirait. Le monarque, qui croyait sans doute que pour célébrer sa bienvenue et celle des principaux seigneurs du royaume elle voulait offrir la coupe et présenter un nouveau vin plus généreux encore, lui répondit gracieusement que tout lui était permis dans sa maison. A cette parole, Rictrude, tirant de son sein un voile noir qui avait été béni par saint Amand lui-même, le met sur sa tête et conjure à haute voix le Seigneur de l'aider à le conserver jusqu'à la fin de sa vie. A cette vue, le roi entre dans une grande colère, sort brusquement de la salle du festin, puis, accompagné de ses gens, il quitte le château, indigné contre lui-même du consentement involontaire qu'il vient de donner à un acte qui contrarie ses projets. Pendant ce temps la pieuse veuve, sans se laisser troubler, remettait son sort entre les mains de Dieu, et espérait que bientôt ses vœux seraient exaucés.

Dans ces graves circonstances, la présence d'Amand devenait surtout nécessaire ; lui seul pouvait amener une réconciliation désirable entre le monarque et la noble Rictrude, et renverser ce dernier mais terrible obstacle à son dessein. Il arrive donc auprès d'elle et presque aussitôt se rend à la cour, pendant que la charitable dame, pour attirer les bénédictions du Ciel, distribue une partie de ses biens aux pauvres, et se livre avec ferveur à toutes sortes de bonnes œuvres.

<sup>1</sup> L'auteur de l'*Acta SS. Belgii* prouve très-bien que ce fait dut avoir lieu sous Clovis II. T. IV p. 487.

Amand se présente au palais. La réputation de vertu dont il jouissait dans tout le royaume, les souvenirs de l'affection et du respect que lui avait témoignés Dagobert, sa qualité de père spirituel de Sigebert, frère de Clovis II, les grands biens produits en tous lieux par ses missions, ses travaux et ses fondations pieuses, tout assurait à notre vénérable missionnaire un facile accès auprès du monarque. Il lui représente avec beaucoup de modération et de prudence que Rictrude avait conçu depuis longtemps le désir de vivre loin du monde; qu'elle n'avait agi en toutes choses qu'avec sagesse et maturité; que c'était Dieu véritablement qui l'appelait à ce nouveau genre de vie, et qu'il était juste que les désirs des rois de la terre cédassent devant la volonté formelle du roi des cieux.

Le monarque, frappé de ces paroles et encore plus peut-être de la présence d'Amand, en qui tout respirait la sainteté, lui accorde aussitôt la réconciliation et la permission qu'il demande, et le saint Pontife se hâte de venir en donner la nouvelle.

A quelque temps de là, les habitants du Castrum de Douai voyaient, pour la dernière fois, la sainte épouse d'Adalbaud se diriger avec ses enfants vers le temple consacré à la Mère de Dieu<sup>1</sup>, puis de là prendre avec joie le chemin de Marchiennes. C'est là que Rictrude se livre en toute liberté aux inspirations de son âme religieuse et qu'elle se console de la perte d'un époux chéri par les espérances de la Foi. Sous la conduite d'un des plus vertueux disciples d'Amand, Jonat, elle y coule des jours tran-

<sup>1</sup> Buzel. *Gallo-Flandria*, lib. 1, cap. xxxi, xli. *Passim*. Cette église avait été réparée autrefois par les soins d'Adalbaud et d'Erchinoald son frère.

quilles et remplis de bonnes œuvres, au milieu des saintes filles qui l'ont suivie dans sa retraite. Sans cesse son âme s'élève vers Dieu, par la prière et les pieuses méditations, et elle puise dans les livres sacrés les lumières qui éclaireront son esprit et les sentiments qui fortifient son cœur. Le temps n'était pas éloigné en effet où elle devait encore supporter une perte bien sensible.

Ici se présente de nouveau à nos regards une scène belle et attendrissante : une mère chrétienne qui, sous l'influence de la religion, s'élève, par un sublime effort, au-dessus de sa faible nature, en conservant toute la délicatesse de la sensibilité maternelle. Certes, il fallait que les leçons d'Amand eussent pénétré bien avant dans cette âme, pour la rendre ainsi maîtresse des sentiments les plus intimes et les plus impérieux du cœur humain.

Nous avons vu Rictrude entrer dans la solitude de Marchiennes, accompagnée de ses deux petites filles qui grandissaient à ses côtés, et remplissaient son cœur d'une joie ineffable, par leurs précoces vertus. Dieu va lui enlever dans un instant cette douce félicité. Une maladie subite et opiniâtre emporte, sous ses yeux, la jeune et innocente Adalsende, au moment où sur la terre tout était dans l'allégresse. De toutes parts retentissait le chant triomphal des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre : » c'était la nativité du Sauveur, la touchante solennité de Noël.

Trois jours durant, Rictrude sut retenir ses larmes et sa douleur pour ne point troubler la fête ; mais quand, au jour des Innocents, les mères éplorées de Rama firent entendre leurs lamentations, elle ne put comprimer davantage les siennes. Les sacrés mystères accomplis et l'heure de prendre le premier repas du jour étant venue : « Allez, mes sœurs bien-aimées, dit Rictrude, allez prendre, avec

action de grâces, la nourriture de vos corps : pour moi, à l'exemple des mères désolées de Bethléem, je vais pleurer mon innocente petite fille Adalsende, que la mort m'a ravie dans un âge si tendre. » A ces mots, la parole expire sur ses lèvres, la douleur déborde de son cœur, et se hâtant aussitôt vers un lieu écarté, elle donne un libre cours à ses sanglots, à ses gémissements et à ses pleurs. Tribut touchant de la nature qu'adoucit seul dans les âmes chrétiennes le sentiment de la foi et des espérances célestes.

Reportons maintenant nos regards sur le jeune Mauront, qui, non moins fidèle aux instructions d'Amand, se distingue déjà à la cour de Neustrie par ses vertus et ses brillantes qualités. Son caractère heureux, la tranquillité de son âme, la gravité de ses mœurs, lui ont encore fait faire de rapides progrès dans les sciences enseignées à l'école du palais, et l'ont préparé à remplir noblement les hautes fonctions de l'Etat. Déjà le roi, frappé de son rare mérite et de la sagesse de sa conduite, l'avait nommé intendant des forêts royales ; Mauront prenait rang parmi les nobles antrustions du palais ; comme eux il portait l'armure des guerriers et suivait le monarque mérovingien dans ses courses à travers les provinces. Afin de garantir de plus en plus cette vertu si éclatante et de la conserver dans toute sa pureté, Rictrude, qui, du fond de sa retraite de Marchiennes, suivait des yeux son fils, s'entendit avec le roi pour le fiancer avec une jeune personne de très-illustre naissance. Comment le vertueux Mauront reçut-il cette déclaration ? nous l'ignorons ; mais à voir l'empressement qu'il mettra bientôt à révéler ses plus intimes pensées à saint Amand, on croirait que déjà la grâce le travaillait et que le souvenir des grands exemples donnés par plusieurs nobles seigneurs de son âge et de sa qualité avait fait sur son cœur une profonde impression.

En effet, parmi ces fils des Leudes qui embellissaient la cour des rois mérovingiens, au milieu des enivremens de la gloire et des exercices bruyants de la carrière des armes, sous les habits somptueux et élégans qui leur étaient distribués avec profusion pour les attacher encore davantage au service du prince, beaucoup sentirent naître au fond de leur cœur les premières pensées d'une vocation céleste. Peu à peu, sous l'action sage et prudente des maîtres de la chapelle palatine, elle se développait à travers les épreuves et les luttes intérieures de l'âme, et souvent une généreuse résolution conduisait cette noble jeunesse dans la solitude d'un cloître ou dans les rangs du sacerdoce et de l'épiscopat.

Mauront pouvait se rappeler le nom du puissant Romaric, qui, à la parole d'un saint missionnaire, abandonnait aux pauvres ses immenses richesses et ses vastes possessions pour acquérir le trésor impérissable de la grâce divine et du renoncement religieux. Chacun à la cour se souvenait encore de ce Waldebert qui, après avoir combattu vaillamment à la tête des guerriers francs, vint déposer ses armes dans le sanctuaire de Luxeuil, se dépouiller du baudrier pour revêtir la bure simple et grossière des pauvres de Jésus-Christ. Saint Aile venait de quitter la cour pour se donner au service du Seigneur; Wandrille, Austrégisile, Paul de Verdun l'avaient bientôt imité. Combien d'autres exemples ne pourrions-nous pas citer encore? saint Eloi, saint Ouen, n'avaient-ils pas déjà formé, peut-être réalisé le dessein d'embrasser aussi la carrière apostolique, comme saint Faron, saint Romain et tant d'autres de leurs illustres amis? Ainsi, on le voit, tout concourait, autour de Mauront, à lui donner des inspirations graves et religieuses.

Il paraît donc assez vraisemblable qu'une lutte entre

Dieu et le monde était déjà engagée dans son cœur, quoiqu'il soit impossible de développer le secret de ses pensées, jusqu'au moment où nous rencontrons le bienheureux Amand à la cour de Neustrie.

Quel peut être aujourd'hui le motif de cette apparition soudaine au palais? Se rattache-t-elle uniquement au fils de Rictrude qui avait été confié, en quelque sorte, à sa sollicitude paternelle? Cette visite aurait-elle un but que les historiens ne nous ont point signalé? Ou bien encore nous serait-il permis de croire avec de graves auteurs qu'Amand, dans ce temps, était attaché à la chapelle palatine, et dirigeait dans la carrière des vertus chrétiennes et sociales les jeunes descendants des seigneurs Francs, Romains ou Gaulois? <sup>1</sup> Il serait difficile de le dire et il importe peu de le savoir. Le seul fait que nous voulons ici constater est le changement admirable que le Seigneur opéra dans le cœur de Mauront par le ministère d'Amand. Son œil exercé et sa profonde expérience des voies de Dieu lui donnaient une étonnante facilité pour deviner et diriger avec succès les opérations de la grâce. Un seul mot échappé à une bouche candide et sincère suffisait pour lui révéler les mystérieux desseins du Ciel sur une âme. Mauront allait en faire l'expérience.

Avec cette simplicité ingénue que l'innocence seule inspire à un jeune homme, le noble fils d'Adalbaud et de Rictrude fit connaître à son père adoptif l'alliance qu'il allait contracter avec Hermengarde et les intentions pures et droites qui dirigeaient son cœur. Son aveu interroga-

<sup>1</sup> Archon, chapelain de Louis XIV, dans son *Histoire Ecclésiastique de la chapelle des rois de France*, t. II, dit: « Il y a tout lieu de croire que S. Amand était le chef des Ecclésiastiques du palais mérovingien. »

teur trahissait un sentiment plus élevé qui perçait dans son regard ; Amand l'a compris, toutefois il le laisse parler encore, afin de sonder jusque dans les replis les plus intimes cette âme franche et sans détours ; alors avec la suave onction qui respirait dans toutes ses paroles, il retrace aux yeux de Mauront les chastes délices de la virginité, les douceurs ineffables du service de Dieu, et les récompenses immortelles réservées dans le Ciel aux cœurs généreux qui auront su sacrifier, pour son amour, les affections les plus chères et les plus légitimes de la terre. A ce discours que la piété et la prudence inspirent à Amand, le jeune Mauront sent se réveiller dans son âme, avec une nouvelle ardeur, des désirs auxquels sa vertu ne le rend pas étranger. Il fait de nouveau un retour sérieux sur lui-même, jette un regard plus attentif encore sur l'avenir, et consulte au pied des autels et dans le calme de la méditation les volontés du Seigneur.

Témoin de ce travail intérieur de la grâce, Amand demande, par d'instantes prières, les lumières du Ciel, et attend avec une inaltérable tranquillité l'expression de sa volonté. Mauront, noble seigneur au palais, ministresage, religieux et intègre auprès des rois, brave guerrier au jour des combats, ami des pontifes et des missionnaires qui répandent en tous lieux les salutaires enseignements de l'Évangile, lui paraissait un don précieux du Ciel, un inestimable bienfait pour la nation des Francs ; mais un autre bien, moins sensible peut-être mais plus grand, pouvait résulter du renoncement volontaire à une si brillante fortune, à de si hautes espérances. Ces exemples faisaient toujours alors une impression extraordinaire sur ces hommes de l'invasion, qui sentaient encore bouillonner dans leur âme les passions à peine affaiblies de leur ancienne barbarie. Amand, plein de ces pensées, bénit Dieu avec effusion de

cœur et se soumet, plein de joie, à ses desseins adorables. Dieu a parlé: Mauront a entendu sa voix, et, touché d'un de ces sentiments sublimes que le monde ne saura ni comprendre ni apprécier, il prend la résolution d'abandonner le palais pour se consacrer entièrement au service du Roi du Ciel.

Cette résolution héroïque et inattendue du jeune Intendant surprit la cour et le royaume; elle étonna même sa vertueuse mère. Aussitôt qu'elle en reçoit la nouvelle, Rictrude s'inquiète, et, craignant que cette détermination ne soit l'effet d'une ferveur passagère, d'une imprudente irrésolution, elle cherche à connaître les motifs qui avaient pu la déterminer. Elle craignit un instant que ce fils si tendrement aimé, qui par ses soins et la vigilance d'Amand s'était conservé dans une parfaite innocence de mœurs, qui reproduisait déjà au palais mérovingien les vertus admirées autrefois dans Adalbaud, son père, ne se fit illusion à lui-même, et ne s'exposât par des engagements irrévocables à d'amers regrets, et peut-être à de coupables écarts.

Elle prie donc le vénérable « Amand, son conseiller, » de venir l'aider de ses lumières : le saint missionnaire s'empresse de se rendre à ses désirs, et quelques mots de sa bouche ont bientôt calmé les sages appréhensions et la sollicitude inquiète de la respectable veuve.

Mauront quitta donc la cour, emportant les regrets et l'affection de tous, laissant après lui un bon souvenir et un parfum d'innocence et de piété qui attirera encore dans la suite bien des âmes à Jésus-Christ. De là il se rendit à Marchiennes, auprès de sa sainte famille, et c'est dans ce sanctuaire, où Amand avait déposé le voile des veuves sur la tête de Rictrude, qu'il eut encore la consolation de donner à son fils la tonsure des clercs. « Le jeune Leude reçut cette couronne sacerdotale, et avec elle l'esprit de Dieu, l'amour de la solitude et du silence, le mépris des vaines

grandeurs du monde, le goût de la prière, des saintes méditations, et la prudence nécessaire pour diriger les âmes dans les voies du salut'. »

Peu de temps après, Mauront parcourait les bords riants de la Lys, et jetait les fondements du monastère de Bruël (Merville) dans une des terres de sa famille. Plus d'une fois sans doute Amand se rendit auprès de son cher fils pour l'aider de ses conseils, et plus tard, quand les infirmités de l'âge ne lui permirent plus ces courses lointaines, il put apprendre avec joie que le saint évêque Amé, aussi exilé pour la justice, trouvait un asile auprès de Mauront, et prenait, à sa prière, la direction de cette communauté naissante.

Laissons maintenant cette sainte famille continuer paisiblement son pèlerinage terrestre dans la pratique des œuvres chrétiennes, sous le patronage du bienheureux apôtre Amand. Avant de terminer sa longue carrière, il aura encore la consolation de la voir tout entière s'envoler dans les cieux. Ils nous faut le suivre, à cette heure, sur le nouveau théâtre où la divine Providence l'appelle, pour faire éclater en lui toutes les vertus des saints et vénérés Pontifes auxquels il va succéder.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v, *ad finem*.

**CHAPITRE XIII.**

**SAINT AMAND, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.**

Mort de l'évêque de Maestricht. — Amand est appelé à le remplacer. — Ses refus. — Il est contraint d'accepter. — Motifs de son élection. — Son entrée dans la ville. — Histoire de l'église des Tongres. — Conduite de saint Amand dans l'épiscopat. — Résistance qu'il rencontra dans quelques membres de son clergé. — Causes de ce désordre. — Efforts et zèle de saint Amand. — Il écrit au pape saint Martin. — Réponse qu'il reçoit. — Arrivée de saint Ghislain à Maestricht auprès de saint Amand.

— 647-650. —

Le saint et vénérable évêque de Maestricht, Jean, surnommé l'Agneau, venait de remettre sa belle âme à Dieu; la nouvelle de cette mort fut promptement apportée au palais d'Austrasie.

Sigebert, qui connaissait toute l'importance de ce siège, placé au milieu des populations les plus indociles de ses États, et où il était nécessaire qu'un homme d'une éminente vertu inspirât par sa présence la soumission, la confiance et le respect, jeta les yeux sur son père spirituel Amand, et conçut le désir de le voir placé à la tête de ce diocèse. Les grands succès de ses prédications évangéliques, et la conversion si remarquable des habitants du pays de Gand, qui avait eu un grand retentissement dans le royaume, sa prudence, son zèle, ses vertus, tout persuadait au jeune monarque que ce choix serait avantageux pour l'Eglise et pour son peuple.

Un sentiment plus naturel, que nous n'oserions condamner, ne fut pas tout-à-fait étranger sans doute à cette

détermination dans les pensées de Sigebert. Lui qui trouvait un innocent plaisir à entretenir un commerce de lettres avec les plus saints évêques qu'il avait connus autrefois, avant leur élévation à l'épiscopat, dans les cour de Paris et de Metz, lui qui sollicitait avec empressement les conseils et les prières de saint Désiré de Cahors, au fond de l'Aquitaine<sup>1</sup>, devait souhaiter ardemment de rapprocher de sa personne le sage et prudent Pontife qui l'avait tenu sur les fonts du baptême.

Peut-être aussi voulait-il par là combler le vide qu'avait laissé près de lui la mort du vénérable Pépin de Landen, et trouver dans les lumières de son père spirituel les secours que réclamaient son âge et les circonstances. Il est presque impossible de ne pas reconnaître quelques-unes de ces intentions dans les divers incidents que révèle l'histoire de cette époque.

Ici donc nous aurions à dépouiller une active correspondance, à parcourir une rapide succession de messages et de réponses, de sollicitations et de refus modestes échangés entre le vertueux Sigebert, de son palais de Metz, et le saint missionnaire perdu au milieu des peuplades barbares.

C'est presque à regret que nous exprimons cette pensée, qui découvre encore à nos yeux une mine riche et féconde, où nous aurions pu saisir et étudier les sentiments d'Amand et de son royal élève, et reconnaître tout ce qu'il y avait de vertu, de bonté, d'amour de Dieu et des hommes dans ces deux belles âmes. Là aussi nous saisirions tout le secret de cette brusque élection de saint Amand au siège de Maestricht et les pensées les plus intimes du jeune fils de Dagobert dans ces circonstances.

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. III, p. 72.

Pardonnons à Sigebert cet innocent empressement de sa tendresse filiale : sa jeunesse et sa position lui conseillaient peut-être une semblable résolution. Au reste, cette halte forcée du saint évêque, au milieu de ses courses apostoliques, portera ses fruits, et quand, secouant la poussière de ses souliers, il quittera dans la suite ce peuple indocile, mais toujours cher à son cœur, on verra facilement que ce choix imprévu entrainait dans les desseins de Dieu sur le troupeau et sur le pasteur.

Amand, qui pouvait l'ignorer alors, proteste fortement contre les vœux du clergé et du peuple qui l'appelaient déjà leur pontife et leur père ; il déclare qu'il ne peut accepter une charge au-dessus de ses forces ; que les monastères et les missions réclament sans cesse sa sollicitude, et que c'est là le ministère tout spécial que le Ciel lui a confié. Toutes ses résistances ne font qu'augmenter les désirs et les acclamations de la multitude. Sigebert lui-même unit sa voix à celle des grands, du clergé et du peuple ; il insiste, il presse, il fait une sainte violence à son père bien-aimé. Amand cède enfin en gémissant : Dieu demande de lui ce sacrifice momentané, il ne sera pas sans récompense.

En peu de temps toutes les formalités prescrites par les saints canons sont remplies : les Evêques de la province ont applaudi à l'élection du nouveau Pontife ; le métropolitain de Cologne l'a ratifiée, et aussitôt Amand se dispose à prendre le gouvernement de son vaste diocèse.

L'entrée d'un Evêque dans son église fut toujours, dès les premiers âges de la France chrétienne, un jour de fête et de bonheur ; une joie pure et naïve éclatait alors, avec des transports d'autant plus vifs que les croyances étaient plus unanimes, et leur expression plus franche et plus cor-

diale. Aussi la cité de Maestricht offrit un beau spectacle au moment où, pour la première fois, saint Amand entra dans ses murs.

Les clercs, disposés dans l'ordre solennel des processions, l'environnent ou le précèdent en chantant des hymnes et des cantiques; le peuple unit sa voix à ces chants sacrés qui retentissent au loin sur les rives de la Meuse; prêtres et laïques, tous bénissent à l'envi le Sauveur Jésus qui leur envoie un saint pasteur; les étrangers eux-mêmes se mêlent à la foule; les habitants des campagnes voisines sont accourus pour assister à ce triomphe. On voit les pauvres et les indigents faire éclater leur allégresse; les veuves et les orphelins saluer de leurs acclamations ce jour qui leur donne un nouveau père. La joie est à son comble: on dirait qu'un des apôtres, qui suivaient partout Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, est descendu dans ces lieux <sup>1</sup>.

« Le voilà donc le grand Pontife qui, aux jours de sa vie mortelle a plu au Seigneur: le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des saints. Il l'a élevé en honneur devant les rois; il l'a sanctifié dans sa foi et sa douceur; il l'a choisi d'entre tous les hommes. Le Seigneur Dieu l'a ceint d'une ceinture d'honneur; il l'a revêtu d'une robe de gloire <sup>2</sup>. »

Amand a franchi les degrés de la basilique; il a pris possession de son siège, et exprimé, d'une voix émue, à ses nouveaux enfants, les sentiments de son âme évangélique et paternelle. Un nouveau et illustre nom sera désormais ajouté aux diptyques sacrés de cette antique Eglise des Tongres.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. IV, *Vita S. Lamberti*.

<sup>2</sup> *Eccl. s. cap. XLIV.*

Ici parcourons rapidement ses fastes glorieux; ils nous donnent la clef des événements importants qu'il nous faudra rapporter bientôt.

Maestricht, autrefois *Trajectum superius* ou *Trajectum ad Mosam*, bâtie par Drusus, frère de l'empereur Tibère, remplaça comme cité épiscopale la ville de Tongres, dont elle accueillit le pasteur et les habitants qui échappèrent au fer des Barbares; plus tard, sous saint Hubert, un des successeurs d'Amand, elle sera remplacée à son tour par la ville de Liège<sup>1</sup>.

Cette église avait eu pour premier évêque saint Materne, homme de Dieu, profond dans la doctrine et expérimenté dans les voies spirituelles; il dirigea avec beaucoup de sagesse les âmes confiées à sa sollicitude. Ses exemples furent suivis fidèlement par ses successeurs, et tous ont mérité que l'Eglise consacra leurs noms, et proclamât leur sainteté.

Le dixième Pontife qui s'assit sur ce siège était saint Servais, homme doux et simple, d'une vie chaste et angélique, et dont l'esprit prophétique voyait par avance les maux que les Barbares infligeraient à son peuple. De son temps déjà l'on entendait gronder dans le lointain cet orage qui allait fondre sur l'empire romain, et l'ensevelir sous les ruines. Servais faisait sans cesse entendre des paroles de conversion et de retour vers Dieu; mais il semblait que son troupeau eût perdu l'intelligence et qu'il courût de lui-même à sa perte. Elle ne tarda pas: des nuées de Barbares vinrent, tour-à-tour, frapper, par le tranchant du glaive, ces hommes que la voix des ministres de Dieu n'avaient pu rappeler à la pénitence. Tongres fut réduite en cendres, et pendant cent douze ans, la désolation

<sup>1</sup> *Gallia christiana*, Dioces. Leod. t. III.

régnâ sur toute cette contrée ; ce ne fut qu'en 512 que des évêques des Gaules, réunis en concile à Orléans, envoyèrent un homme rempli de l'esprit apostolique dans la ville de Maestricht, pour recueillir les débris épars de l'ancienne église des Tongres. Ce Pontife était saint Agricola ; il marcha constamment sur les traces de ses prédécesseurs, et jusqu'à saint Amand l'on voit encore se succéder sur ce siège quinze évêques, qui emportent tous en mourant l'auréole des élus.

Amand non plus ne faillira point à ces nobles traditions de sa nouvelle épouse, et la bonne odeur de ses vertus attirera encore après lui une longue suite de saints évêques, jaloux d'imiter ses exemples, et de donner comme lui leurs talents, leur force, et, quand il le faudra, leur sang pour la cause sacrée de Jésus-Christ et de son Église.

Arrêtons-nous un instant à le considérer dans l'exercice de ses fonctions épiscopales. Il y a un charme ineffable dans la peinture des mœurs et de la conduite de ces pasteurs des temps anciens que l'Église, après leur mort, a placés sur nos autels : tout s'y trouve réuni, la noblesse et la simplicité, la fermeté et la douceur, la bonté et la justice ; l'on reconnaît véritablement en eux les disciples et les ministres de Jésus-Christ. Qui pourrait dire la sollicitude d'Amand dans la conduite de ce nombreux troupeau qui lui est maintenant confié ? « La loi de Dieu est sans cesse présente à sa pensée et son regard toujours fixé vers le Ciel. C'est devant le Seigneur qu'il médite ses conseils avant de les exécuter, ses œuvres avant de les entreprendre ; ses pieds sont toujours prêts pour aller évangéliser son peuple chéri et lui annoncer la paix ; il enseigne avec douceur, il instruit avec bonté, il s'efforce par tous les moyens de faire aimer la vertu à ceux qui l'écou-

tent<sup>1</sup> ». Ainsi on le voyait au milieu des riches et des pauvres, sans orgueil comme sans bassesse, et il était facile de reconnaître qu'à ses yeux, comme aux yeux de Dieu, la vertu de chacun était la mesure de son affection et de ses éloges. A toute heure du jour ses mains s'ouvraient pour l'aumône, et jamais l'indigent ne se retirait d'auprès de lui sans avoir béni sa miséricordieuse charité. Humble dans sa conduite, patient au milieu des contradictions, fort au jour du danger, ferme dans le maintien des sages règles de la discipline, inébranlable enfin dans la défense de la justice, et toujours disposé à pardonner au repentir, tel était Amand, le véritable apôtre de Jésus-Christ. Tout brûlant du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il parcourait les bourgades et les campagnes, prêchait en tous lieux l'évangile de la vérité, et renversait, partout où il portait ses pas, les derniers vestiges de l'idolâtrie.

Aussi opérait-il un grand bien dans son diocèse, et ce bien eût été immense, si un obstacle imprévu n'était venu mettre sa patience à la plus dure et à la plus sensible épreuve pour le cœur d'un évêque. Car, il faut le dire, ce fut de la part de quelques coopérateurs de ses travaux, au sein de son clergé, qu'il rencontra une résistance opiniâtre et inattendue.

La vérité de l'histoire nous impose l'obligation de sonder cet affligeant secret; puissions-nous y recueillir l'importante leçon que retirent toujours ceux qui savent considérer les faits de ce genre, non avec un esprit de dénigrement et de passion, mais avec le regard tranquille et équitable de la Foi.

Plus est élevée la dignité du prêtre, plus sa chute est

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. vi, nos 11, 12, etc. Vita S. Lamberti.

humiliante et son crime scandaleux. Ses lèvres, auparavant dépositaires de la science et de la sagesse, n'annoncent plus aux peuples les justices et les miséricordes de Dieu ; ses mains, autrefois pures et sanctifiées, sont devenues indignes de lever vers le ciel la victime sans tache. Au lieu de méditer les graves et saintes pensées de la religion, son esprit s'égaré dans de coupables illusions, et son cœur, séduit par les vanités de la terre, se laisse entraîner, presque sans résistance, par les mauvaises passions. Le prêtre devient alors un sel affadi qui ne préserve plus de la corruption les âmes qu'il est appelé à sanctifier ou à purifier ; c'est le pasteur sans vigilance qui laisse pénétrer le loup dans la bergerie ; c'est la lumière du monde qui, si elle n'est pas encore éteinte, ne jette plus qu'une lueur faible et incertaine, pâle reflet de l'éclat d'un ministère qui doit être tout brillant de justice et de sainteté.

Combien le cœur d'Amand, si pur et si dévoué au salut des âmes, dut être profondément affligé, lorsqu'il vit, au milieu de ses ouailles, des prêtres oublieux de leurs devoirs et de leur sublime vocation !

Pour connaître ces désordres de quelques membres du clergé de Maestricht, et quelle était leur origine, il faudrait parcourir en détail les annales de ces vastes provinces, passer en revue les catastrophes qui les ont tour à tour désolées, et les peuples nombreux qui, à différentes époques, y firent l'invasion. Nous avons déjà dit que Maestricht avait reçu les habitants de Tongres échappés au massacre et à la destruction de leur cité par les Huns. Jetés alors sur les rives de la Meuse et non loin des bords du Rhin où s'étaient débattues si longtemps une multitude de tribus barbares, placés au milieu de cette sauvage et turbulente Austrasie encore idolâtre en partie, et opiniâtrément attachée à toutes ses vieilles habitudes, les prêtres de cette

contrée devaient se ressentir beaucoup de ce contact habituel et de ces révolutions multipliées. Malgré toute l'attention et la prudence qu'apportait l'Eglise dans la direction de ces peuples grossiers, elle ne put par tous ses efforts contenir assez longtemps leur avide ambition et leurs impatients désirs; ils franchissaient souvent d'eux-mêmes les barrières du sanctuaire, et recevaient avec empressement un sacerdoce qu'avilissaient un peu plus tard leurs passions réveillées.

Témoin de ces désordres naissants auxquels la politique aveugle et intéressée de quelques rois ouvrait une large porte, saint Grégoire-le-Grand, de son temps déjà, jetait le cri d'alarme. Il se plaignait avec force, auprès des monarques Francs, de ce que des charges ecclésiastiques étaient livrées à des hommes cupides et sans conduite, qui ne voyaient dans le sacerdoce et l'épiscopat que des honneurs et des richesses, et qui enlevaient, par leurs violences, des places que d'autres hommes, pauvres mais craignant Dieu, étaient plutôt appelés à remplir.

De plus, dans le nord des Gaules, où il fallait recruter maintenant le clergé en grande partie dans les rangs des Barbares convertis, les longues guerres des dernières années du VI<sup>e</sup> siècle avaient réveillé toutes les coutumes de la vieille Germanie : des prêtres, entraînés par ces souvenirs si séduisants pour eux, se laissaient quelquefois gagner dans de bruyantes conjurations ou ghildes, si opposées à l'esprit du sacerdoce chrétien. Là, mêlés à ces rudes guerriers d'Austrasie, ils participaient aux copieux banquets et aux libations multipliées qui signalaient toujours ces réunions. De là naissaient d'autres désordres qui remplissaient d'une amère tristesse le cœur des prêtres dévoués à leur ministère, et paralysaient les efforts qu'ils faisaient pour gouverner sagement leur troupeau.

Alors, comme de nos jours, la malignité naturelle du monde s'emparait avidement de quelques scandales particuliers, pour rejeter sur le corps entier des pasteurs les imputations les plus calomnieuses. Au lieu de voir dans la faute isolée de ces prêtres infidèles un sujet de douleur qu'il fallait partager avec le saint Pontife qui les déplorait si amèrement, des hommes grossiers et sans retenue semblaient s'en prévaloir pour justifier leurs propres désordres, et pour insulter à une religion sainte, qui frappe indistinctement d'une commune réprobation les crimes des pasteurs et des fidèles.

Cependant Amand ne cessait de faire entendre les exhortations les plus pressantes et les plus capables de toucher les cœurs. On croirait reconnaître sa voix dans ces paroles échappées un peu plus tard d'une bouche épiscopale. « Toujours inquiet sur votre salut et sur le prix de vos âmes<sup>1</sup>, ô vous nos frères bien-aimés, qui êtes appelés Pasteurs dans l'Eglise, et qui devez nourrir et protéger le troupeau du Seigneur, nous vous prions et vous conjurons, que méditant sans cesse sur les importantes fonctions de votre ministère, vous recherchez, par tous les moyens possibles, le salut des âmes qui vous sont confiées, et que vous exercez une garde vigilante et continue sur le peuple de Jésus-Christ. Pour nous, il est de notre devoir que nous vous rappelions les choses qui sont utiles et nécessaires à vous-mêmes, et que nous vous montrions ce qui peut vous être profitable. C'est pourquoi, frères bien-aimés, vous devez faire en sorte de devenir dignes du nom que vous portez. Vous êtes appelés prêtres; efforcez-vous donc d'être purs et saints et de remplir dignement les augustes fonctions du sacerdoce : car le

<sup>1</sup> *Analecta vetera Mabillonis*, p. 400, n<sup>o</sup> 4.

Seigneur a dit à ses prêtres : Soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu. Vous êtes appelés pasteurs, vous devez donc conduire et gouverner avec une grande sollicitude les brebis de votre troupeau. Vous êtes appelés ses sentinelles, afin qu'établis sur le sommet de la montagne du Dieu des vertus, vous sachiez élever vos âmes par la sagesse et la sainteté de votre vie, et surmonter, dans les luttes intérieures, les désirs charnels et les attaques de l'esprit des ténèbres. Ayez donc une foi inébranlable ; qu'elle soit dans votre cœur et que de là elle passe sur vos lèvres pour la faire pénétrer dans le cœur des autres ; que la méditation des Saintes Ecritures vous soit familière ; soyez assidus à la prière et à la divine psalmodie, ce sont les armes par lesquelles le démon est vaincu et le ministre de Jésus-Christ affermi dans la foi et les bonnes œuvres. Rompez souvent le pain de la parole divine aux peuples qui vous sont confiés ; que vos discours et vos exemples les invitent à la vertu. Reprenez les méchants et les impies ; ne vous laissez point effrayer par les vaines erreurs du siècle, et efforcez-vous de plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes. Surtout étudiez-vous à faire fleurir dans votre cœur et dans votre corps la religion, la sainteté et la chaste intégrité des mœurs. »

Ces tendres invitations d'un Père, d'un saint Pontife, furent entendues de plusieurs<sup>1</sup>, et leur retour remplit l'âme d'Amand d'une ineffable consolation ; d'autres s'opiniâtrèrent dans leurs dérèglements, et se roidirent contre toutes les tentatives de son zèle.

Mais Dieu allait prendre en main la cause de son ministre outragé, et faire sentir d'une manière terrible que ce n'est pas impunément que l'on rejette la parole de ses

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, auct. Aquit. n. 10.

serviteurs. Au moment où saint Amand se retirait avec quelques disciples vers les contrées plus rapprochées de la mer, pour évangéliser les peuples encore barbares de la côte, plusieurs fléaux s'abattirent à-la-fois sur le pays de Maestricht, y causèrent de grands ravages, et enlevèrent par une mort funeste les plus endurcis dans le mal.

Ainsi la justice de Dieu prévenait la sentence de son vicaire sur la terre, et dispensait de la triste nécessité d'exécuter les ordres reçus du Saint-Siège. Nous croyons en effet que la lettre adressée par le Pape saint Martin à Amand, en réponse à celle qu'il lui avait envoyée, arriva au milieu de ces circonstances, et nous ne trouvons pas dans la vie de saint Remacle, qui va bientôt monter en sa place sur le siège de Maestricht, que les dispositions qu'elle renferme aient été mises à exécution. Toutefois, il est indispensable que nous fassions connaître un document authentique si précieux à tous égards, et qui nous rendra moins sensible la perte de la lettre écrite en cette occasion par saint Amand.

D'après la simple lecture du rescrit apostolique, il est manifeste que saint Amand avait communiqué au Pape l'affliction que lui causait la conduite de quelques-uns des membres de son clergé, avec lesquels néanmoins il voulait user des sages tempéraments qui ne sont pas incompatibles avec la discipline ecclésiastique. De plus, nous trouvons dans les paroles de saint Martin I<sup>er</sup> un ton d'affection et d'encouragement qui nous rend confidants des pensées les plus intimes du saint évêque. On voit qu'il a épanché son cœur dans le cœur paternel du vicaire de Jésus Christ; il semblerait même que dans son expression a percé un sentiment de tristesse excessive. Ainsi, celui que les austérités de la réclusion, les fatigues et les travaux de l'apostolat, les injures des

barbares, les outrages et les menaces de mort n'avaient pu effrayer ni émouvoir, se sentait presque vaincu en ce moment par une douleur bien plus poignante et plus cruelle pour le cœur d'un pasteur. Ainsi autrefois l'on entendait le prophète Élie demander au Seigneur de le rappeler du milieu d'un peuple aveugle et rebelle, ou bien saint Paul faire l'aveu des profondes tristesses qui navraient son âme et qui lui rendaient la vie presque à charge.

Plaintes touchantes d'une âme qui, embrasée d'amour pour Dieu et pour les hommes, se voyait arrêtée dans ses propres élans par ceux-là mêmes qui auraient dû leur donner une impulsion et une activité nouvelles. Suivons donc un moment les communications intimes des deux âmes les plus belles et les plus héroïques de cette époque, et qui ne devaient l'une et l'autre arriver à la couronne des cieux qu'après tant de lutttes et de combats ; pénétrons dans les secrets de leurs douleurs et de leurs espérances.

A notre bien aimé frère Amand, le Pape Martin <sup>1</sup>.

« Nous avons reçu la lettre que votre fraternité nous a écrite dans un sentiment de véritable attachement, et notre cœur en a ressenti une grande satisfaction ; car nous y reconnaissons que vous méprisez les jouissances passagères et incertaines de ce monde, et que vous ne recherchez que les dons célestes et éternels qui sont la récompense de l'obéissance rendue au Seigneur notre Dieu. D'après les propres paroles de votre fraternité, et d'après celles du porteur de ces lettres, nous avons connu les travaux difficiles auxquels vous vous êtes appliqué, par lesquels vous facilitez aux âmes le chemin de la patrie céleste et procu-

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, Phil. ab. Eleem. — *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. v, p. 254.

rez aux corps les soulagemens qui sont en votre pouvoir : les joies futures du Ciel vous en récompenseront abondamment. Cette récompense que notre Créateur nous donnera pour des travaux qui finissent promptement et que nous embrassons pour son amour ne peut être comparée avec nulle chose au monde. C'est pourquoi la considération de ce repos ineffable doit nous porter à endurer avec bonne volonté les peines et les contradictions de la vie présente.

« Autant les travaux apostoliques que vous avez entrepris nous ont donné de consolation, autant nous avons été affligé de l'endurcissement de certains prêtres de votre diocèse, qui, oubliant le soin de leur salut et le service de Jésus-Christ, s'abandonnent à toutes sortes d'excès. Mais plus nous avons reçu de grâces du Ciel, plus nous sommes obligés par nos exhortations à corriger ceux qui s'égarent, quand même nous devrions leur devenir odieux. On nous a représenté que des prêtres, des diacres et d'autres ministres de votre Eglise, engagés dans les ordres sacrés, déshonorent leur caractère par de coupables actions, que c'est là ce qui afflige si sensiblement votre fraternité et la porte à désirer se démettre de l'épiscopat pour mener une vie tranquille dans le silence et la solitude. Bienheureux celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, a dit notre Sauveur ; or cette persévérance est le fruit de la patience : d'ailleurs nous savons par les paroles de saint Paul que tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront des persécutions.

« Mais, frère bien-aimé, que le dégoût et le chagrin ne vous fassent point abandonner l'œuvre sainte que vous avez entreprise. Considérez tout ce que Notre Seigneur a souffert d'injures et d'outrages pour nous racheter. Ce n'est pas que je veuille dire que vous devez avoir pour ceux

qui sont coupables de ces fautes une indulgence qui tendrait à affaiblir la discipline canonique. Celui qui, après sa première ordination, est tombé une seule fois, doit être déposé, sans qu'il puisse, dans la suite, être élevé à aucun ordre supérieur du sacerdoce. Il doit pleurer, toute sa vie, ses péchés dans les exercices de la pénitence. Car si l'on a soin de n'élever aux ordres sacrés que des hommes de grande pureté, qui soient sans souillure et sans reproche, à combien plus forte raison ne doit-on pas souffrir que ceux qui sont tombés après leur ordination administrent les sacrements du salut avec des mains souillées par le péché.

« Que celui donc qui est coupable de semblables faits soit déposé selon les dispositions des saints canons, afin que Dieu, qui sônde les cœurs et qui veut sauver toutes ses brebis, lui pardonne au jour de son terrible jugement, en voyant la sincérité de sa pénitence.

« C'est pourquoi nous exhortons de nouveau votre charité, afin qu'à l'exemple de celui qui a voulu souffrir et mourir pour nous, vous restiez entièrement attaché à son service. Qu'il ne vous paraisse point ennuyeux de supporter pour le nom de Jésus-Christ les souffrances corporelles; mais que la pensée des récompenses du Ciel vous fasse endurer toutes les contradictions de ce monde. Car il est écrit : Que rendrai-je au Seigneur pour le bien qu'il m'a fait? Je recevrai le calice du salut et j'invoquerai le nom de Dieu. Ainsi le Seigneur exigera d'autant plus de nous que nous aurons pu donner davantage.

« Voilà, frère bien-aimé, les paroles que la clémence divine nous a inspirées pour fortifier votre âme; maintenant il nous reste à vous répondre aux choses sur lesquelles vous nous consultez dans votre lettre. »

A ces paroles si touchantes du Pontife romain, les sen-

timents du bonheur et de la joie la plus intime naissent dans l'âme d'Amand et se peignent sur sa face vénérable ; il baise avec respect, et les yeux baignés de douces larmes, ces lignes tracées par la main apostolique de l'illustre Martin I<sup>er</sup>, dont tout l'univers admire l'angélique piété et l'étonnante énergie. Malgré des difficultés sans nombre qui l'assiègent de toutes parts, à travers mille sollicitudes de tout genre, que lui apporte la conduite alors si pénible du gouvernement de l'Eglise, pendant qu'il réunit auprès de lui les évêques en concile, qu'il dépose les ambitieux patriarches de Constantinople, qu'il adresse aux empereurs byzantins de paternelles et justes remontrances, au milieu de toutes les tribulations d'un pontificat laborieux et critique, le saint vieillard de Rome se plaît à envoyer au fond des Gaules des encouragements à un humble et saint évêque qui, comme lui, souffre pour la cause de Dieu et du salut des âmes, et voit s'élever contre lui des prêtres infidèles et des enfants égarés.

Ainsi le Seigneur, dans sa bonté miséricordieuse, avait préparé cette grande consolation à son serviteur, pour faire contrepoids à l'immense douleur dont son âme était accablée.

Il en avait encore ménagé une autre pendant les trois années de tribulations et d'épreuves qu'il passa dans son Eglise de Maestricht. Une vocation du Ciel conduisit auprès de lui l'illustre saint Ghislain, d'Athènes. Ce jeune et fervent religieux, éclairé par une lumière intérieure et par une vision angélique, avait, sur l'ordre de Dieu, quitté la Grèce, sa patrie, et s'était rendu à Rome avec plusieurs compagnons. Après qu'il eut satisfait sa piété dans cette capitale du monde chrétien, il entendit de nouveau la voix du Seigneur, qui l'appelait dans les solitudes du Hainaut. C'est là qu'il rencontrera des hommes sages en conseils et

prudents dans leurs œuvres, qui l'éclaireront sur les volontés du Seigneur et sur sa mission. Ce pays est inconnu du vertueux Ghislain ; jamais ce nom étranger n'a frappé ses oreilles ; mais rien ne saurait l'arrêter dans sa résolution, et se confiant pleinement dans le Dieu à qui il s'est dévoué dès son enfance, et qui a pris de lui jusqu'à ce jour un soin paternel, il se met en chemin avec Lambert et Bellere, les deux disciples qui veulent le suivre dans ces contrées lointaines. Il part donc, franchit les montagnes, traverse les rivières et les fleuves qu'il rencontre sur son passage, et arrive enfin dans les provinces que baigne la Meuse.

Là le pieux voyageur entend prononcer un nom qui est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs, c'est le nom d'Amand, l'admirable Pontife qui gouverne l'antique Eglise des Tongres. On exalte son zèle, sa vertu, sa haute sagesse et sa sainteté ; on rapporte les merveilles étonnantes opérées par cet infatigable apôtre qui convertit les peuples, qui fonde les abbayes, qui instruit et reprend les rois, qui rachète les captifs, qui opère des miracles ; homme de Dieu, en un mot, puissant en œuvres et en paroles.

A ces discours empreints des caractères de la sincérité et de la conviction la plus intime, Ghislain comprend les desseins de Dieu sur lui, et les sages conseils qu'il doit attendre d'un évêque rempli de son esprit. Il continue donc sa marche et arrive bientôt dans la ville de Maestricht, où il rencontre le vénérable Amand au milieu de ses ouailles.

Participant, en quelque sorte, par la pureté et la simplicité de leurs âmes, de la nature des anges du ciel, les saints sur la terre se comprennent vite, et n'ont pas besoin de beaucoup de paroles pour se deviner et s'inspirer mutuellement la confiance de l'amitié et de la vertu. Dieu lui-même met souvent dans leurs cœurs ses pensées et ses volontés, et leur révèle en un moment leurs désirs les plus

secrets pour l'accomplissement de ses desseins. Amand, dans sa jeunesse, en fit l'épreuve à Bourges, auprès de saint Austrégisile ; aujourd'hui c'est auprès d'Amand lui-même que Ghislain le reconnaît. Pourquoi une plume attentive n'a-t-elle point recueilli les paroles qui sortirent alors de ces deux bouches inspirées ? Pourquoi ne nous a-t-elle point transmis les délicieux épanchements de ces deux hommes, qu'une même pensée avait conduits, hors de leur pays natal, vers la même contrée ?

Nous n'avons donc encore ici pour nous guider que la connaissance des faits signalés par les hagiographes de saint Ghislain, et où se trahissent à chaque page les inspirations d'Amand. Par son conseil, le jeune religieux d'Athènes, à qui l'unit désormais une étroite et sainte amitié, se dirige vers Cambrai, auprès de saint Aubert, lui expose ses vœux et ses désirs ; puis retourne à la Celle, où il commence à bâtir le monastère qui donnera plus tard son nom à la ville de Saint-Ghislain, dont il fut l'origine.

Bientôt nous retrouverons saint Aubert et saint Amand dans cette naissante abbaye, qu'ils consacreront au milieu d'un immense concours de peuple. Avant cette époque, de graves événements vont se passer dans l'Eglise des Francs, dans la chrétienté tout entière : l'artificieuse hérésie va continuer de persécuter l'un des plus grands Pontifes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre. Le regard de Martin I<sup>er</sup> se porte alors sur l'épiscopat des Francs pour réclamer son aide et ses lumières, au milieu des inextricables difficultés et des attaques perfides que lui suscitent la haine et l'ambition des Grecs. C'est à notre bienheureux que sera confié ce message et ce ministère honorable, et c'est entre ses mains encore que les évêques, réunis en conciles, déposeront les témoignages de leur foi unanime et de leur cordial attachement au Saint-Siège.

---

## CHAPITRE XIV.

### SAINT AMAND ET LE MONOTHÉLISME.

Efforts de l'hérésie pour pénétrer dans les Gaules. — Le Monothélisme. — Concile de Rome contre les monothélites. — Leurs tentatives en France. — Lettre que saint Amand reçoit du pape saint Martin, touchant l'affaire du monothélisme. — Conciles tenus en France à cette occasion.

— 649 651. —

La jeune Eglise des Francs continuait les nobles traditions de celle des Gaules, et malgré de nombreux obstacles, des résistances opiniâtres, elle se développait avec une admirable persévérance et dans une parfaite pureté de doctrine. Quoique l'erreur eût de tout temps cherché à pénétrer dans son sein, par la subtilité des sophistes et l'astuce des sectaires qui avaient troublé tant d'autres églises, jamais elle n'avait pu y prendre racine : il semblait que Dieu eût interdit à l'hérésie cette terre catholique des Gaules. Dès les premiers siècles, au moment même où ses enfants répandaient généreusement leur sang dans les amphithéâtres de Lyon, de Vienne et d'Autun, d'impurs disciples de Valentin, de Marcion et de Cerdon cherchaient à y propager leurs mensonges. La sollicitude des Pontifes redoubla alors avec une nouvelle activité, et malgré les affreuses persécutions qui décimaient les chrétiens, avant de subir le martyre, l'intrépide Irénée prenait en main sa plume forte et éloquente, pour venger et défendre la vérité catholique.

Plus tard l'hérésie reparut sous une forme différente ;

mais elle trouva encore d'illustres adversaires. Alors brillaient, sur la plupart des sièges épiscopaux, des évêques éminents par leur science et leur vertu : plusieurs même parmi eux avaient quitté les grandeurs et les délices de la cour pour se dévouer entièrement au service de Dieu et de la religion. Fermes dans la Foi et sincèrement attachés à cette Eglise de Rome, dont les Irénée de Lyon, les Hilaire de Poitiers, les Césaire d'Arles, les Eleuthère de Tournai, et tant d'autres avaient solennellement proclamé la suprématie, ils s'élevèrent tous, comme un seul homme, contre l'erreur, et à ce signal un cri unanime d'indignation et de réprobation rétentit de toutes les parties du royaume.

Une nouvelle épreuve de ce genre ne manqua point à l'Eglise des Francs au VII<sup>e</sup> siècle, et alors encore elle montra toute la vivacité de sa foi et de son dévouement à la chaire de saint Pierre. Parmi les noms illustres qui sont signalés, nous voyons figurer au premier rang celui de saint Amand, qui ne démentit pas, dans ces graves circonstances, le caractère vraiment apostolique que nous lui avons partout reconnu.

Pour mettre le lecteur au courant de ces faits, remontons rapidement à l'origine de cette astucieuse hérésie du monothélisme à laquelle ils se rapportent : on verra comment l'esprit sophistique des Grecs, avec ses misérables subtilités et ses susceptibilités capricieuses, préparait dès lors ce schisme déplorable que Photius devait consommer un peu plus tard<sup>1</sup>.

Eutichès avait été confondu. L'Eglise, assemblée en concile général à Constantinople, avait solennellement condamné et anathématisé ses erreurs ; mais l'hérésie ne

<sup>1</sup> Bergier, *Dictionnaire de Théol. art. Monothélisme.*

se tint pas pour vaincue, et avec cette opiniâtreté artificieuse qui fut toujours son caractère distinctif, elle chercha à attirer l'empereur d'Orient dans ses pièges et à lui faire prendre en main la défense de sa cause. Ce fut une chose triste et déplorable de voir un prince, dont les premières années avaient annoncé un protecteur de l'Eglise, devenir bientôt l'ennemi de la saine doctrine et le propagateur aveugle de l'hérésie. Héraclius, comme tant d'autres souverains du Bas-Empire, eut cette manie bizarre de vouloir soumettre les dogmes de la foi à la décision impériale. A la persuasion de quelques partisans cachés d'Entychès, il publia un édit appelé Ecthèse ou exposition, par lequel il prétendait satisfaire tout à la fois et les catholiques orthodoxes et les monothélites; prétention vaine, illusoire et essentiellement opposée à l'Eglise, qui, dépositaire fidèle et infaillible de la vérité, ne sait ce que c'est que transiger ou composer avec l'erreur.

Cependant le patriarche Sergius de Constantinople avait, par ses fourberies et ses duplicités, obtenu une lettre du pape Honorius. Le pontife y déclarait que, satisfait des réponses données, il défendait de parler désormais de la question des deux volontés, soit pour la défendre, soit pour la combattre. Sa foi simple et sans défiance, son esprit peu exercé aux subtilités des Grecs se laissa surprendre cette concession, qu'on lui avait demandée comme un moyen de rétablir la paix, mais dont il n'avait pas calculé la portée. Toutefois, Honorius ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été indignement trompé, et si la mort ne lui donna pas le temps de protester contre la mauvaise foi des hérétiques, les catholiques eurent bientôt cette consolation sous Jean IV. Ce pontife frappa d'une même excommunication l'hérésie et l'Ecthèse de l'empereur, et mourut paisiblement après cette première répa-

ration. La lutte et le martyre étaient réservés à son successeur, saint Martin I<sup>er</sup>, car il convenait que la vérité fût scellée par le sang d'un pontife de Rome, afin de réparer dignement la condescendance inconsidérée d'Honorius.

Au moment où le pape saint Martin I<sup>er</sup> convoquait à Rome un concile contre les hérétiques, saint Amand envoyait près de lui un homme de confiance chargé de lui remettre la lettre dont nous avons déjà parlé. La première partie nous est connue : dans la seconde, il le priait de lui faire connaître dans quel état se trouvait l'affaire des monothélites de Constantinople, dont tout le monde catholique s'inquiétait. La raison de cette demande et de cette sollicitude est bien naturelle et n'a rien qui doive surprendre. On se souvenait encore de l'apparition d'un de ces sectaires, qui vint secrètement prêcher à Autun quelque temps après la mort de Dagobert, et dont on connut bientôt la présence par les troubles que l'hérésie traîne partout à sa suite. A la persuasion de saint Eloi et de saint Ouen, alors encore ministres au palais, un concile fut convoqué à Orléans. C'était pour la sixième fois déjà que cette ville voyait ces réunions d'un grand nombre des évêques de la nation. L'hérétique y comparut durant les premières assemblées, et malgré toutes ses subtilités et ses ruses, il fut réduit au silence par la réfutation victorieuse de l'évêque Salvius. Après sa condamnation il prit la fuite, et les évêques réunis envoyèrent à toutes les églises un exemplaire de la sentence qu'ils avaient prononcée contre lui<sup>1</sup>.

Il était temps de prendre ces mesures : l'erreur voulait pénétrer à toute force dans les Gaules, et il fallut encore ex-

<sup>1</sup> *Histoire de l'Eglise Gallicane*, t. v, p. 231 et 233. — *Acta SS. Belgii*, t. iii, cap. 35, *Vita S. Eligii*.

pulser quelques novateurs qui cherchaient à répandre leurs fausses doctrines à Paris et en d'autres lieux. Saint Amand avait été témoin de ces efforts impuissants de l'hérésie. Depuis lors surtout, son œil vigilant et exercé était sans cesse ouvert sur cette Eglise des Francs qu'il aimait comme une mère aime son premier-né, et cette vigilance, il l'étendait à la chrétienté tout entière. La rare pénétration de son esprit, la multiplicité de ses rapports avec les plus illustres évêques, la connaissance exacte des différents diocèses, mais surtout ce regard d'en haut, qui est comme le privilège des saints en ce monde, tout contribuait à lui inspirer cette attention générale et continuelle, au milieu même des difficultés qu'il rencontrait dans le gouvernement de son Eglise de Maestricht, et des relations multipliées qu'il entretenait avec ses nombreux monastères.

Le concile de Rome, présidé par le pape saint Martin lui-même, avait déjà condamné les erreurs des monothélites lorsqu'arriva l'envoyé de saint Amand. L'occasion parut très-favorable au Pontife pour l'accomplissement de ses desseins. Il comptait beaucoup sur la sagesse et la haute réputation du clergé des Gaules, afin de mettre un terme à ces funestes dissensions qui troublaient la paix de la catholicité. Il espérait que quelques prélats de cette illustre Eglise réunis à Constantinople pourraient, par leur concours et leur intervention, pacifier les esprits et rappeler à la saine doctrine ceux qui s'en étaient écartés. Telle était la pensée du pape saint Martin I<sup>er</sup>, et ce fut dans cette intention qu'il écrivit au roi de Neustrie Clovis II une lettre, par laquelle il le pria d'envoyer près de lui des évêques capables de l'aider dans des circonstances si difficiles.

Il écrivit en même temps une lettre semblable au saint roi Sigebert, qui régnait en Austrasie, et une troisième à

saint Amand lui-même, en réponse à celle qu'il en avait reçue. Cette lettre, un des monuments les plus importants et les plus précieux de l'histoire ecclésiastique de cette époque, entre dans un détail assez circonstancié des intrigues par lesquelles les Grecs avaient cherché à surprendre le Saint-Siège; le Pontife y rappelle le concile récemment tenu à Rome et dont les actes devaient être remis à saint Amand par le porteur même de la lettre. Voici toute la partie qui concerne la question du monothélisme : « Vous savez sans doute<sup>1</sup>, dit le pape saint Martin, comment, depuis plus de quinze ans, au grand détriment de la vraie joie de l'Eglise catholique, par les intrigues de Sergius, faux évêque de Constantinople, qui avait alors pour appui l'empereur Héraclius, une hérésie abominable et exécrationnable se répandit partout, renouvelant les erreurs des Apollinaristes, des Sévérins, des Eutychéens et des Manichéens. Pyrrhus, son successeur au siège de Constantinople, que son ambition lui fit usurper, augmenta et envenima encore davantage cette discussion. Très-souvent le Siège apostolique, par ses paroles de conciliation, par ses prières et ses remontrances, les a avertis d'abandonner ces erreurs et de revenir à la lumière de la vérité, qu'ils avaient abandonnée. Non-seulement ils n'ont point voulu le faire; mais voilà que maintenant, Paul, successeur de Sergius dans la chaire de Constantinople et nouveau corrupteur de la foi, a imaginé un projet plus audacieux encore, au préjudice de la foi catholique. Comme s'il détruisait tout ce que ses prédécesseurs ont fait en faveur de l'hérésie, il a, dans son aveuglement sacrilège, arraché de notre très-clément empereur un type impérial, rempli de ruse, par lequel il est commandé à

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p 866.

tous les chrétiens de croire ce qui y est contenu ; c'est pourquoi nous avons cru nécessaire, afin de ne point encourir le reproche de négliger le salut des âmes qui nous sont confiées, de réunir dans cette ville de Rome une assemblée générale de nos frères les évêques. En leur présence, les coupables écrits de ces hérétiques ont été examinés et mis au grand jour ; puis par l'autorité du glaive apostolique, d'après les définitions des Pères, tous, d'une commune voix et d'un même esprit, nous les avons condamnées, afin que tous, connaissant les erreurs qui y sont renfermées, ne se souillent en aucune manière de leur contagion. C'est pour cette raison aussi que nous prenons soin de vous envoyer en ce moment les décisions de ces actes synodaux, ainsi que notre Encyclique, afin que leur lecture vous mette au courant de tout ce que j'ai fait ici, et que vous aussi, comme des fils de lumière, vous puissiez éteindre les ténèbres de ces erreurs.

« C'est pourquoi, que votre fraternité ait soin de donner communication de ces pièces à tous nos frères, afin qu'ils aient en exécration avec nous cette abominable hérésie, qu'ils apprennent à toujours rechercher les moyens de leur salut, et que, s'assemblant en concile, ainsi qu'il est marqué en notre lettre circulaire, ils nous envoient les actes avec leurs souscriptions, pour montrer qu'ils adhèrent à notre décision, en confirmant tout ce que nous avons fait pour la foi orthodoxe et la destruction de cette hérésie insensée, qui depuis peu s'est montrée. Avertissez et priez notre très-excellent fils Sigebert, roi de France, pour la tranquillité de la chrétienté, qui lui est si chère, de nous envoyer quelques évêques très-dignes du milieu de nos frères des Gaules, afin que, par la bonté divine, nous puissions en faire les légats du Siège Apostolique, et porter auprès de notre très-excellent Empereur les actes de notre

concile avec les actes de vos conciles des Gaules, de sorte que, devenant participant de nos travaux, il le devienne aussi de notre récompense, et mérite de trouver pour protecteur de son empire celui dont nous défendons ainsi la cause : c'est aussi ce à quoi nous l'exhortons dans la lettre que nous lui avons adressée. »

A la lecture de cette lettre, saint Amand comprit toute l'importance de la mission qui lui était confiée. Dans l'ardeur de son zèle, que les violences et les artifices de l'hérésie ne font encore qu'enflammer davantage, il se prosterne à genoux la face contre terre, conjure le Seigneur de bénir ses efforts, et se dévoue tout entier, dès ce moment, à la défense du Saint-Siège, comme il l'a fait, jusqu'à ce jour, à la conversion des peuples. Il quitte donc son Eglise de Maestricht et se rend en toute hâte aux palais de Metz et de Paris, auprès des rois d'Austrasie et de Neustrie. Sigebert et Clovis reçoivent avec affection et respect le saint évêque, dans lequel l'un reconnaît son père spirituel, et l'autre le sage conseiller des rois ses ancêtres et le grand apôtre des Francs.

Admis dans l'assemblée des nobles et des puissants du royaume, Amand expose, avec une modeste tranquillité et une touchante émotion, les tribulations et les souffrances du souverain Pontife Martin. C'est vers les Francs qu'il a tourné ses regards et sa pensée, c'est de ce peuple intrépide et généreux, de cette fille aînée des nations catholiques, que le Père commun de tous les fidèles du monde attend surtout aide et consolation. L'hérésie, toujours plus audacieuse, l'attaque aujourd'hui jusqu'au milieu de Rome, dans la personne de ses clercs et de ses ministres ; partout elle sème la division et la discorde, déjà même elle a tenté de porter une main meurtrière et sacrilège sur le vicaire de Jésus-Christ : rien, ce semble, n'est capable d'arrêter

ses fureurs. Il est réservé aux petits-fils du grand Clovis de venger ces outrages faits à l'Eglise par les indignes successeurs du grand Constantin. Le bienfait de la foi que les Franes ont reçu de Rome, l'honneur de venger le droit et la justice outragés, et la mission spéciale que Dieu semble leur avoir réservée de défendre son église contre les entreprises de l'hérésie et de l'impiété, tout réclame leur concours, leur influence, la sagesse de leurs conseils et, s'il le faut, leurs armes invincibles.

Eloi et Ouen étaient dans le conseil : ces deux belles âmes, aussi unies par la foi au vicaire de Jésus-Christ qu'elles l'étaient entre elles par les liens de l'amitié, se sentent émues à ces paroles et remplies d'un zèle qu'elles ont peine à contenir. Peu s'en faut que quittant aussitôt la cour et le royaume, ils ne se transportent eux-mêmes à Constantinople pour mettre un terme à ces dissensions fatales suscitées par l'hérésie. Le bruit de ce projet et des grands événements qui le déterminaient se répand rapidement dans le palais, dans les villes, dans les provinces, et excite partout dans les cœurs un élan unanime pour la cause sacrée de l'Eglise et de son chef. De toutes parts les yeux se portent vers Rome, mère et maîtresse de toutes les Eglises du monde, et chacun suit des yeux saint Martin I<sup>er</sup>, le bon, le doux et l'inébranlable Pontife « qui, « plein de la grâce et de la vertu de Jésus-Christ, repoussait avec son âme courageuse les efforts de ses ennemis et les voyait se briser à ses pieds comme la vague qui se brise contre l'immobile rocher. Alors, en effet, l'ennemi de Dieu poussait avec violence des hommes criminels contre le mur de l'Eglise ; ils s'épuisaient en efforts pour le renverser ; ils assaillaient de toutes manières cette tour inébranlable ; ils voulaient arracher de la bouche apostolique une parole contraire à la foi : vains efforts ! le Pontife

déclare qu'il ne peut parler contre la vérité, et qu'il donnera son sang et sa vie avant de forfaire à sa conscience et à sa foi<sup>1</sup>. » Ces paroles sont prophétiques, et avant peu de jours « ce nouveau martyr donnera généreusement sa vie pour l'Eglise universelle. »

Que si la rapidité des événements et des obstacles inconnus ne donnèrent pas le temps d'arrêter les coupables violences des Grecs, du moins l'Eglise des Francs, par ses monarques, par ses Pontifes et par ses enfants, manifesterait hautement aux yeux du monde entier son dévouement pour la Chaire apostolique. Aux anathèmes des orgueilleux sectaires du Bas-Empire, elle répondrait par d'éclatantes déclarations de foi, et elle trouverait dans son cœur d'unanimes acclamations et des transports généreux, pour étouffer les insultes et les outrages que Byzance prodigue à l'un des Papes les plus saints qui se soient assis sur la chaire de Pierre. Dès ce jour surtout le nom glorieux du prince des apôtres deviendra le vocable ordinaire des temples, qui s'élèvent partout à la gloire de Dieu, et Amand en particulier le donnera à tous ses monastères, comme gage d'une union indissoluble et d'un dévouement sans bornes<sup>2</sup>. Ce grand et sublime mouvement est imprimé, on le sent, par la main sage et vigoureuse d'un apôtre et d'un saint : il se révèle dans tous les faits et les monuments de cette importante époque, et nous pourrions, en dépouillant les unes après les autres, les chartes des fondations multipliées de cette seconde partie du VII<sup>e</sup> siècle, montrer les plus nombreux témoi-

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii selecta*, t. III, p. 223.

<sup>2</sup> Les monastères d'Elnon, Marchiennes, Hasnon, Maroilles, Saint-Ghislain, de Gand, de Blandin, de Renaix, de Leuze, etc., ont tous saint Pierre pour patron.

gnages de ce dévouement filial à la chaire apostolique.

Ce feu sacré, déjà si vif dans le cœur des pontifes, allait encore recevoir une nouvelle activité dans les assemblées solennelles demandées par les lettres du pape saint Martin I<sup>er</sup> et convoquées à la voix de saint Amand. Les évêques de Neustrie se réunissent à Châlons-sur-Saône, dans la basilique de Saint-Vincent, et le premier canon qui sort de cette illustre assemblée est une déclaration générale de fidélité et d'attachement à la foi de Nicée, où avaient été condamnées les erreurs que le monothélisme ne faisait que renouveler. Plus tard, un nouveau concile tenu à Autun répétera ces acclamations unanimes. L'Austrasie aura aussi ses réunions saintes, et la ville de Nantes présentera l'imposant spectacle d'un concile national qui ne pouvait, à cette époque, avoir d'autre motif que l'affaire du monothélisme. Quelques canons dépareillés et sans suite sont les seuls monuments qui nous en restent, et cette perte des actes d'une si nombreuse et si vénérable assemblée nous prive incontestablement d'une des plus belles pages de la vie de notre cher saint Amand, l'âme de ce mouvement général dans l'Eglise des Gaules <sup>1</sup>.

Ici donc nous sommes environnés d'incertitudes, et nous sentons que le fil des événements nous échappe, faute de documents authentiques. Le rôle important de saint Amand au milieu de ces graves événements paraît certain, et la mission particulière qui lui était confiée dut nécessiter de sa part des démarches multipliées; mais il serait impossible d'en déterminer la suite et les différentes circonstances. Pour ne rien hasarder dans ce récit, bornons-

<sup>1</sup> *Histoire de l'Eglise Gallicane*, t. v, p. 336.

nous à dire avec le savant auteur de l'Histoire de l'Eglise Gallicane, qu'il fut chargé par les évêques des Francs d'aller déposer aux pieds du souverain Pontife les résolutions et les décrets des conciles, et que cette honorable commission fut une des raisons qui déterminèrent son troisième voyage à Rome.

SAINT AMAND QU'ILLE MARCHE — THOISENTE  
VOYAGE A ROME

Saint Amand choisi pour lui rendre... — Qui était saint  
Humbert — Saint Amand part à Rome — Sa rencontre avec saint  
part celui-ci l'accompagne — Retour à Rome — Saint Amand et  
leurs compagnons s'attachent à Amand — Ils reviennent en France — Saint  
Amand à Maastricht — Saint Amand s'éloigne de saint Amand  
de la saint Amand en quelques jours de la loi — Sa douleur en se  
prolonge les pressentiments au saint père Martin — Constantin  
peuple parle — Le saint Amand voyagé par les Francs

Ver — 231

Ainsi, après avoir longtemps délibéré, en lui-même et  
consulté le Seigneur dans les formes, les pères et les  
jeunes, Amand, dont toutes les pensées ne cessaient,  
malgré son âge, de se tourner vers les missions, tra lui-  
même à Rome remettre entre les mains du souverain Pon-  
tife Martin les résolutions et les vœux des évêques, et  
exposer en même temps ses intentions et ses desirs. Il se  
plus en plus il comprenait qu'il n'était pas possible de  
laisser sans surveillance et sans appui tant de monastères  
qu'il avait fondés en différents lieux ; et quoiqu'il même  
pendant son séjour à Maastricht, il en eût visité quelques-  
uns, il craignait toujours que ses diocésains et ses disci-  
ples ne souffrissent de cette sollicitude partagée.  
A cette époque encore, il eut une suite de dévotions,  
de pressantes sollicitations, de vœux modestes, de visites  
en différents lieux, voire même de relations avec la cour  
royale de Metz. Le fils spirituel de saint Amand, Sigebert,

## CHAPITRE XV.

### **SAINT AMAND QUITTE MAESTRICHT.— TROISIÈME VOYAGE A ROME.**

Saint Amand choisit pour lui succéder saint Rémacle. — Qui était saint Rémacle. — Saint Amand part à Rome. — Sa rencontre avec saint Humbert; celui-ci l'accompagne. — Séjour à Rome. — Saint Landoald et plusieurs compagnons s'attachent à Amand. — Ils reviennent en France. — Saint Landoald à Maestricht — Saint Humbert à Elnon auprès de saint Amand. — Joie de saint Amand en voyant les progrès de la Foi. — Sa douleur en apprenant les persécutions suscitées au saint pape Martin I<sup>er</sup>. — Constantinople punie. — Le Saint-Siège vengé par les Francs.

— Vers—651 —

Ainsi, après avoir longtemps délibéré en lui-même et consulté le Seigneur dans les larmes, les prières et les jeûnes, Amand, dont toutes les pensées ne cessaient, malgré son âge, de se tourner vers les missions, ira lui-même à Rome remettre entre les mains du souverain Pontife Martin les résolutions et les vœux des évêques, et exposer en même temps ses intentions et ses désirs. De plus en plus il comprenait qu'il n'était pas possible de laisser sans surveillance et sans appui tant de monastères qu'il avait fondés en différents lieux; et quoique, même pendant son séjour à Maestricht, il en eût visité quelques-uns, il craignait toujours que ses diocésains et ses disciples ne souffrissent de cette sollicitude partagée.

A cette époque encore, il y eut une suite de démarches, de pressantes sollicitations, de refus modestes, de visites en différents lieux, voire même de relations avec la cour royale de Metz. Le fils spirituel de saint Amand, Sigebert,

apparaît tout-à-coup sur la scène pour solliciter un humble religieux à accepter l'épiscopat, et contracter avec lui une étroite amitié, qui lui rendra moins douloureux et moins sensible l'éloignement du saint apôtre.

Cet homme de Dieu, qui savait quelles éminentes vertus doivent orner le cœur d'un évêque, et combien était difficile et intraitable le caractère de son peuple, ne manqua point de faire, dans des circonstances aussi graves, tout ce qui était en son pouvoir, pour trouver un prêtre véritablement digne d'un si important ministère.

Or, son choix fut heureux, agréable au Ciel et à la terre, béni des grands et du peuple, du clergé et de la cour : ce fut sur le pieux et innocent Rémacle, en qui nous reconnaissons quelques traits d'Amand lui-même, que ses yeux et son cœur se fixèrent. L'éclat de ses vertus rehaussera encore celles du Pasteur qui sut aller chercher dans la solitude et placer sur le chandelier de l'Église cette éclatante lumière.

Rémacle <sup>1</sup> était né dans l'Aquitaine, au territoire de Bourges, d'une noble et religieuse famille. Il fut confié de bonne heure au saint archidiacre Sulpice-le-Pieux, que nous avons trouvé auprès de l'évêque Austrégisile, quand saint Amand vint se présenter à lui. C'est sous ses yeux et à son école que cet enfant fut formé à la science et à la sagesse. Plus tard, nous le voyons s'attacher à saint Éloi, dont le nom était si chéri des peuples et si vénéré des rois. Quoique Rémacle fût bien jeune encore, le sage ministre de Dagobert conçut néanmoins le projet de le mettre à la tête de son monastère de Solignac. Éloi n'eut pas à se repentir de ce choix : le jeune abbé imprima à la communauté naissante une bonne direction ; il lui inspira par ses

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 580.

paroles, et surtout par ses exemples, le véritable esprit religieux, appuyé sur une douce et forte discipline. La renommée d'une vertu si éclatante se répandit bientôt jusqu'à la cour. Rémacle y fut appelé par le vertueux Sigebert, qui cherchait à s'environner d'hommes véritablement sages et dévoués au bonheur des peuples. A sa demande, les évêques lui donnent l'onction épiscopale afin qu'il puisse prêcher avec plus d'autorité l'Évangile de Jésus-Christ aux Francs d'Austrasie, au milieu desquels il va vivre maintenant dans le monastère de Cougnon. C'est ce vénérable abbé, ce saint évêque missionnaire élevé comme Amand dans l'innocence, la prière et la solitude, qui va le remplacer sur le siège de Maestricht.

Il y a dans l'âme d'un saint des lumières spéciales que le monde ne saurait soupçonner, et qui sont l'effet de cette grâce intérieure dont elle est continuellement inondée. Ces lumières se révèlent dans presque tous les actes de leur conduite, toujours empreinte de cette sagesse simple et droite qui n'a rien de commun avec la prudence de la chair, et qui est comme le cachet des œuvres que Dieu opère par leur ministère. Amand nous en offre ici un admirable exemple. Sans doute, bien des prêtres pouvaient être appelés à le remplacer; mais nul peut-être ne réunit comme Rémacle, toutes les vertus épiscopales : humble, religieux nouvellement honoré de la mitre des Pontifes, il n'est guère connu que de Dieu et de quelques hommes de Dieu, confidents intimes de ses pensées, comme Sulpice, Amand, Éloi, à la cour de Neustrie, Sigebert, en Austrasie, et quelques autres. C'en est assez; Amand les interroge; avec eux il consulte le Seigneur, et sur sa réponse, Rémacle est appelé au ministère épiscopal. Malgré ses instances et ses refus il est élu, intronisé, et prend

en main la crosse pastorale qu'Amand lui confie en bénissant Dieu.

Maintenant donc plus rien ne le retient ; il se hâte de revenir vers son monastère d'Elnon, pour faire ses adieux à ses fils bien-aimés, et choisir parmi eux un compagnon. C'est au vénérable Nicaise qu'échoit cet heureux partage. Déjà tous les préparatifs du voyage sont terminés. Réunis une dernière fois dans une commune prière, tous ont récité avec ferveur les touchantes invocations des voyageurs. La voix d'Amand s'élève, et celles de ses enfants lui répondent <sup>1</sup> : « Sauvez vos serviteurs, ô mon Dieu, car ils espèrent en vous. » Soyez-leur comme une tour forte et puissante en présence de leurs ennemis. » Que ce Dieu Notre-Seigneur soit béni tous les jours de notre vie. » Que ce Dieu notre salut nous donne un voyage heureux. » Que le Seigneur Tout-Puissant et miséricordieux nous dirige dans le chemin de la paix et de la félicité. » Que l'ange Raphaël nous accompagne dans la voie, afin que nous revenions dans cette demeure avec la paix, le salut et la joie. » Que l'intercession de notre bienheureux Père Benoît nous recommande aussi au Seigneur, afin que par ses supplications, nous obtenions cette faveur précieuse, par le nom de Notre-Seigneur. Marchons en paix, au nom de Jésus-Christ, amen. » Après ces dernières paroles de l'itinéraire religieux, l'abbé, suivi de ses disciples, sort du saint temple le cœur profondément ému : il leur donne quelques avertissements, quelques nouvelles instructions ; puis, après les avoir embrassés chacun leur tour une dernière fois, ils se recommandent de nouveau à Dieu, et les voyageurs se mettent en chemin. Déjà ils ont franchi les plaines riantes arrosées par le petit ruisseau d'Elnon ;

<sup>1</sup> Itinéraire des religieux de S. Benoît, *Stella benedictina*, p. 734.

recueillis et silencieux, Amand et son disciple Nicaise continuent, en marchant, les prières du chœur.

Intimement pénétré de cet esprit de la foi qui reconnaît Dieu dans toutes les créatures, et sa Providence dans les divers événements de la vie, Amand tantôt s'entretient avec son pieux compagnon des merveilles du Créateur répandues dans tous ses ouvrages, des témoignages éclatants de sa bonté pour les hommes, et de la juste reconnaissance que demandent tant de faveurs de sa main libérale. D'autres fois il rappelle le souvenir des saints qui l'ont précédé, et dont il s'attache à imiter les exemples ; il se représente surtout le Sauveur du monde, aux jours de sa vie mortelle, parcourant les différentes parties de la Judée, et répandant partout les bienfaits sur son passage. Toutes ces pensées sont pour lui une source intarissable de sentiments et de consolations religieuses : il les entretient avec une douce tranquillité dans son âme, sous les yeux de Dieu, témoin et confident de tous ses secrets.

Or, tandis que les deux pieux pèlerins marchaient dans la plaine, absorbés dans ces salutaires méditations ; non loin des rives de l'Helpre, un autre serviteur de Dieu parcourait, vers le coucher du soleil, les vastes possessions que venait de lui laisser la mort de ses parents ; c'était Humbert, prêtre de l'église de Laon, où son père et sa mère l'avaient conduit dès son bas-âge pour le former à la science et à la vertu. Plus tard il passa par les divers degrés de la cléricature, et parvint au sacerdoce, qu'il honorerait par sa profonde piété<sup>1</sup>.

Saint Amand l'aperçoit de loin, et, éclairé sans doute d'une de ces lumières que Dieu communique si souvent à ses saints, il se dirige vers lui avec son compagnon.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv.

L'ayant abordé, il lui demande avec respect qu'il veuille bien leur donner l'hospitalité pour la nuit qui approchait. Humbert est au comble de la joie en recevant ces deux vénérables voyageurs qu'il ne connaît pas encore, mais en qui tout respire la sainteté ; il les salue, leur donne le baiser fraternel, puis, après les avoir introduits dans sa demeure, il les invite à partager son modeste repas.

Que Dieu est admirable dans ses voies ! qu'il sait bien disposer toutes choses pour la sanctification de ses élus ! Humbert, homme au cœur simple et droit, ne savait pas encore quel emploi il ferait de ce riche héritage que ses parents lui avaient transmis. Il voulait le consacrer à la gloire de Dieu et au bien des pauvres ; et voilà que Dieu conduit, comme par la main, dans sa demeure, l'apôtre Amand, « l'homme des bons conseils, » qui a déjà fondé tant de monastères, et qui a l'expérience des choses spirituelles.

Déjà les deux pèlerins avaient béni le Seigneur et commençaient à prendre leur nourriture, lorsque Humbert dit avec respect et affabilité : « Frères bien-aimés, ce n'est pas sans un dessein de Dieu que je vous revois aujourd'hui dans ma demeure et que je vous donne l'hospitalité ; veuillez me faire connaître en quel pays vous allez, et quel est le terme de votre voyage. » Le bienheureux Amand prenant la parole lui répondit : « Frère bien-aimé, plutôt au Ciel que nous vous eussions pour compagnon de notre pèlerinage : par la bonté du Sauveur Jésus, j'ai la confiance qu'il vous serait profitable comme à nous. Nous allons visiter le Siège vénéré de l'Église de Rome, rendre nos hommages aux Saints Apôtres, et demander leurs suffrages si la clémence divine nous accorde cette faveur. Véritablement, frère, il nous serait bien agréable de faire ce voyage avec vous, sous la bienheureuse protection de la Sainte-Trinité et unis ensemble, cœurs et âmes, par

les doux liens de la foi, de l'espérance et de la charité : »

Ces paroles frappent Humbert et font une profonde impression sur son cœur. Il lui semble reconnaître, dans cette visite inattendue de deux hommes si saints, un témoignage de la volonté du Ciel sur lui. Mettant donc ordre aussitôt à ses affaires les plus pressantes, il se dispose à les accompagner et à partir avec eux pour la ville de Rome. Tout étant préparé, ils continuent leur voyage, priant Dieu de le bénir et s'édifiant mutuellement par les exemples de leurs vertus. Aussi Amand était plein de joie en son cœur, et quelquefois il s'écriait : « Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble ! » Ils arrivèrent ainsi à Rome, après avoir enduré de grandes fatigues, qu'ils offraient au Seigneur avec beaucoup de consolation intérieure.

C'était pour la troisième fois qu'Amand entrait dans la capitale du monde chrétien, et son âme se sentait encore pénétrée d'un plus religieux respect : vrai pèlerin par les saintes dispositions qui l'animent, il lui fut facile de les communiquer à ses pieux compagnons. Bientôt on les vit prosternés humblement dans les églises et les sanctuaires, au tombeau des Saints Apôtres, ou bien encore parcourant les cirques arrosés si souvent du sang des chrétiens, les prisons où ils attendaient leur supplice, les catacombes où ils se retiraient pour prier : comme leurs cœurs sont émus à cette vue et tout embrasés de l'amour de Jésus-Christ !

Après ces premiers devoirs de la piété accomplis, Amand se transporte auprès du souverain Pontife, pour lui exposer l'objet principal de son voyage. Il en est reçu avec tous les égards dus à son rang, à son âge et à sa haute vertu.

<sup>1</sup> Bolland. *Vita S. Humberti*, xxv martii.

Déjà peut-être l'arrivée du célèbre apôtre de la Gaule Belgique qui venait de jouer un rôle si important dans l'affaire du monothélisme en France avait pu être connue, et l'on se rappelait encore ses deux précédents pèlerinages qui avaient tant édifié le peuple de Rome.

Amand exposa alors avec simplicité les motifs qui l'engageaient à se démettre de l'évêché de Maestricht, afin de travailler, avec plus de liberté, au ministère évangélique auquel Dieu l'avait appelé, dès l'âge de trente-trois ans, dans cette même ville de Rome. Il fit connaître en même temps les aimables et solides vertus de saint Rémacle, sur qui il avait jeté les yeux pour le remplacer. Le Saint-Père se rendit à ces raisons dictées par la sagesse et par le zèle du service de Dieu; il accueillit la supplique de l'infatigable évêque et lui permit de se livrer uniquement désormais aux missions et à la direction de ses nombreuses communautés. Le vénérable Martin donna en même temps à saint Amand de précieuses reliques des martyrs, pour les distribuer à son retour à ses disciples, vers lesquels sa pensée se reportait sans cesse, et pour le bonheur et la sanctification desquels il n'épargnait rien.

Ce n'était pas là la seule consolation qu'il devait trouver à Rome. La divine Providence lui en avait ménagé une autre, qui allait bien au-delà de ses espérances. Amand, qui avait vu de près combien il y avait à travailler dans tout le pays de la Gaule-Belgique, soit pour convertir les idolâtres et les pécheurs, soit pour entretenir les justes dans leurs bonnes dispositions, reconnaissait que le nombre des missionnaires était bien insuffisant. Il exprima donc au Saint-Père son désir ardent de voir de nouveaux apôtres se joindre à lui et à ses disciples pour continuer cette œuvre si sainte et si méritoire pour le Ciel. Cette demande fut promptement exaucée, et avant même

qu'Amand eût quitté Rome, le Saint-Père lui confiait avec joie une colonie de nouveaux disciples, brûlant du désir d'aller prêcher l'Évangile aux nations éloignées. A leur tête se présente le docte et vertueux Landoald; c'est le seul sur lequel nous ayons quelques détails; il est juste que nous fassions connaître un saint personnage qui touche de si près à notre Bienheureux.

Landoald appartenait à une des plus illustres familles du peuple Lombard, le dernier de l'invasion, et qui se fixa au nord de l'Italie. Il fut de bonne heure appliqué aux études et y fit de rapides progrès. La piété fleurit aussi en lui avec les années, et sans que nous puissions dire les circonstances de sa vie qui déterminèrent sa présence à Rome et son entrée dans la cléricature, nous le rencontrons aujourd'hui jeune encore, remplissant les fonctions de prêtre dans une des églises de la ville éternelle. D'une foi ferme et inébranlable, d'un cœur candide, innocent et ennemi de toute dissimulation, prompt et actif dans les œuvres saintes, Landoald était l'admiration de tous ceux qui le voyaient, et l'on ne savait assez louer la sage maturité de sa conduite, que relevait encore une angélique modestie. Dans son zèle, il donnait fidèlement à Dieu et au service de l'Église ses jours et une partie de ses nuits, et il aurait versé volontiers son sang pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ.

Tel était Landoald, lors du dernier pèlerinage de saint Amand à Rome. Il est permis de penser qu'une vertu si éclatante, un zèle si ardent, des dispositions si heureuses, n'échappèrent point à l'œil pénétrant et exercé de notre saint missionnaire, et, d'un autre côté, que le bruit de son arrivée auprès du pape saint Martin parvint jusqu'aux oreilles de Landoald. Peut-être aussi ces deux hommes vraiment apostoliques eurent-ils l'occasion de se voir, de

s'entretenir et de prendre ensemble une résolution générale.

Quoi qu'il en soit, nous voyons dès ce moment Landoald et un grand nombre de saints personnages s'attacher à Amand, et tous ensemble, après avoir salué une dernière fois la cité des apôtres, et reçu une dernière bénédiction du souverain Pontife, se dirigent, pleins de joie, vers le pays des Francs.

Les détails nous manquent sur cet itinéraire : il ne nous serait pas même possible de dire où s'arrêta d'abord cette colonie, si ce fut dans l'abbaye d'Elnon ou dans la ville de Maestricht. Nous adopterions de préférence cette opinion, ou du moins, il nous paraît certain qu'ils ne tardèrent pas à arriver auprès de saint Rémacle : Dieu dans ses desseins avait résolu que Landoald et ses compagnons se fixeraient dans ces contrées, qui avoisinent la Meuse et le Rhin.

On devine aisément, à travers les incidents d'un récit trop abrégé, comment les choses se passèrent : Rémacle était au comble de la joie en retrouvant près de lui l'apôtre Amand, qu'il regardait comme son guide et son père, et il ne put lui dissimuler les inquiétudes de son âme en se voyant placé à la tête d'un peuple si nombreux et si souvent indocile. Les souvenirs de la paix du cloître venaient sans cesse s'offrir à sa pensée; et, n'étant la volonté du Ciel, il eût aussi prié le Seigneur de lui faire trouver l'homme destiné à le remplacer. Ce bonheur, Dieu l'a ménagé à Rémacle, mais pour des jours plus éloignés. En attendant, il faut qu'il continue, sous l'inspiration du zèle et de la sagesse d'Amand, à propager partout dans son diocèse la connaissance et la pratique de la religion.

Or, c'est ici que nous rencontrons dans la vie de notre bienheureux un grand sacrifice que ses hagiographes n'ont

pas même pris la peine de signaler. Il faut, pour rattacher à une vie déjà si riche en bonnes œuvres ce nouveau trait de renoncement, qui dut pourtant coûter beaucoup à son cœur, il faut compulsier les actes de ses saints amis et comparer ensemble les souvenirs qu'ils nous apportent de leurs relations mutuelles.

Il résulte donc évidemment de toute la suite des faits, que saint Rémacle pria Amand de laisser près de lui saint Landoald et ses compagnons, pour l'aider dans son ministère, et travailler avec lui à la sanctification des âmes et à la prédication de l'Évangile. L'éclat de sa naissance, la profondeur de sa doctrine, la grâce aimable de ses manières pouvaient opérer un très-grand bien, soit auprès des grands du pays, soit au milieu des habitants des campagnes. Amand, qui n'avait d'autre désir que celui de l'honneur de Dieu, et qui conservait toujours un vif attachement pour sa chère église de Maestricht, fit taire en ce moment toutes les réclamations de la nature et consentit à une séparation qui le privait d'un puissant secours. Il laissa donc à Rémacle pour ami, pour conseiller et pour compagnon évangélique son cher Landoald, qui lui avait déjà donné, depuis son départ de Rome, de si douces espérances.

Nous ne suivrons point ce nouvel apôtre dans le détail de ses travaux et des œuvres admirables que son zèle lui fit entreprendre; toutefois, avant de le quitter, citons-en rapidement une seule, dans laquelle on croirait reconnaître comme une dernière inspiration d'Amand. On dirait que cet homme de Dieu ne fut pas étranger à la détermination qui remit entre les mains de Landoald un tout jeune enfant de très-noble famille, destiné à devenir un jour, sur le siège même de Maestricht, un grand évêque, un illustre martyr. Pendant ce séjour de trois ans qu'il avait fait dans la contrée, notre saint Pontife avait soigneuse-

ment considéré tous les éléments du bien ou du mal qu'il y rencontrait : il lui fut facile de reconnaître que les puissants y exerçaient une grande influence, et que leur amour ou leur haine, leur piété ou leur irreligion était d'un grand effet sur l'esprit des peuples, accoutumés à suivre aveuglément leurs chefs à l'autel comme au champ de bataille. De là ce soin qu'il apporta toujours pour former de bonne heure à la vertu les jeunes fils des Leudes, de là aussi les recommandations pressantes qu'il fit à ses disciples, et que nous verrons si bien suivies plus tard, surtout par saint Florbert, à Gand.

C'est cette pensée qui le préoccupe en ce moment : le fils du noble seigneur Aper annonçait déjà les plus heureuses dispositions à la vertu, Landoald les développera par ses leçons et ses sages conseils : « il lui donnera la science des livres sacrés et profanes, l'intelligence des temps et des peuples anciens, et toutes les autres belles connaissances qui doivent orner et enrichir l'esprit et le cœur du jeune Leude<sup>1</sup>. » Surtout il lui inspire cette piété douce et modeste et cette inébranlable fermeté qui en fera dans la suite un martyr de la chasteté outragée.

Tel est peut-être le dernier signe de la présence de saint Amand au diocèse de Maestricht : c'est au monastère d'Elnon qu'il nous faut le suivre maintenant ; c'est de ce point central qu'il va continuer le cours de ses prédications et de ses voyages ; c'est là aussi que, vers cette époque, nous voyons arriver saint Humbert.

Ce saint prêtre désirait entreprendre un second voyage à Rome pour satisfaire sa piété et prendre, touchant l'emploi de ses biens, une décision conforme aux désirs du Saint Père. Il le eût fait volontiers, comme la première

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. vi, Vita S. Humberti.

fois, dans la société de saint Amand ; mais le missionnaire avait déjà repris ses travaux qu'il ne devait plus interrompre jusqu'à la fin de sa vie.

Rempli d'admiration pour les beaux sentiments d'Humbert, Amand le loue de son tendre attachement pour le Saint-Siège, et l'encourage de ses conseils et de ses exhortations ; puis, se recommandant à son pieux souvenir quand il sera arrivé au tombeau des saints Apôtres, il lui donne la bénédiction et le baiser paternel.

Humbert, plein de confiance, se mit en chemin : auparavant Dieu permit que sa vertu fût mise à l'épreuve de l'humiliation : quelques-uns des religieux d'Elnon se permirent un léger soupçon sur la pureté des motifs qui l'engageaient à entreprendre ce second pèlerinage. Humbert comprit la leçon que le Seigneur voulait lui donner ; il profita de cette erreur de quelques frères pour veiller sur son propre cœur avec plus de vigilance encore. Ainsi il sut tourner au bien de son âme une faute, dont notre bienheureux Amand devait bientôt profiter lui-même, pour donner à tous ses disciples un éclatant exemple de charité et d'humilité.

En effet, au retour de Rome, Humbert s'empessa de revenir à Elnon auprès d'Amand ; les conseils de son expérience lui devenaient surtout nécessaires pour la fondation de l'abbaye que, selon les intentions du Saint-Père, il allait bâtir dans ses domaines. Amand fut averti de son approche d'une manière extraordinaire, et par laquelle Dieu lui manifesta clairement la sainteté de son serviteur.

Un jour qu'il était en prière devant le Seigneur, tout à coup un ange se présente à lui : « Mon frère Amand, lui dit-il, Humbert, le chéri de Dieu, est de retour de son pèlerinage ; il vient vers vous. Allez à sa rencontre, et

aussitôt que vous l'aurez salué, considérez attentivement le sommet de sa tête, vous y verrez une croix bien marquée : témoignage bien sensible qu'Humbert est devenu une hostie agréable à Dieu. » Amand obéit incontinent aux ordres du Ciel, et s'avançant au-devant du pieux pèlerin, il l'embrasse avec un affectueux transport ; puis levant les yeux, selon le conseil de l'ange, il aperçoit sur son chef une croix brillante de clarté.

Formé depuis longtemps à l'intelligence du céleste langage de la Divinité, Amand comprit ce touchant symbole ; il reconnut dans son saint ami une âme précieuse aux yeux du Seigneur et déjà marquée du sceau sacré des élus. Cette pensée le pénètre du plus profond respect pour Humbert, qu'il conduit plein de joie dans sa communauté.

Arrivés dans le vestibule, ils font ensemble la prière prescrite par la règle ; de là, Amand mène Humbert à l'oratoire pour adorer Jésus-Christ, le maître de ces lieux ; puis ils se retirent dans la salle destinée aux voyageurs, où, pendant que des frères préparent la réfection modeste du nouvel hôte, Amand, aidé de quelques religieux, présente l'eau pour laver les mains et les pieds de l'étranger<sup>1</sup>.

Après que les premiers devoirs de l'hospitalité ont été rendus, Amand se jette humblement aux genoux d'Humbert en présence des religieux, et le prie de pardonner l'offense que quelques-uns des siens lui avaient faite, lors de son départ pour Rome. Humbert, confus en voyant le saint vieillard prosterné devant lui, le relève aussitôt avec des paroles où se trahissent sa confusion et sa modestie. La leçon était donnée, et Amand était heureux d'avoir

<sup>1</sup> *Reg. S. Bened.*, cap. LXXXI.

trouvé en même temps l'occasion de former ses enfants et de s'humilier lui-même devant un grand serviteur de Dieu.

Ce fut une grande joie pour Amand et tous ses enfants que cette apparition d'Humbert dans leur maison. « On vit briller alors et cette aimable simplicité avec laquelle les saints savent exercer l'hospitalité, et l'ordre monastique qui en détermine la règle, et la vertu qui en fait le charme : aussi Humbert était heureux auprès d'Amand ; ces deux âmes si pures s'exhortaient mutuellement au bien et s'édifiaient par les suaves colloques de la piété<sup>1</sup>. » Ainsi les saints, dont toute la conversation est dans le ciel, trouvent leur joie dans la contemplation des choses célestes. Confidants des secrets de Dieu et des voies admirables de la Providence, ils comprennent ce qui reste caché aux hommes que préoccupent les frivoles intérêts de la terre. La foi qui élève leurs pensées et leurs désirs les fait planer, pour ainsi dire, dans les hauteurs des cieus, et à la clarté des splendeurs divines ils étudient les volontés de Dieu sur les hommes, les perfections infinies de son être, les trésors de sa bonté et les justes épreuves de sa justice et de sa sagesse. Alors leurs esprits s'éclairent de ces pures lumières que nous admirons en eux ; leurs cœurs s'embrasent de cet amour divin, qui les rend comme supérieurs à toutes les faiblesses et à tous les obstacles, et qui leur fait goûter les chastes délices de la vertu au milieu même des tribulations et des souffrances ; ils sont initiés enfin à cette vie céleste que Dieu destine à nos âmes, après les jours si courts de l'exil sur la terre.

C'est dans ces entretiens de la vertu et de l'amitié

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv, *Vita S. Humberti*.

qu'Humbert acheva de se former à la vie apostolique et religieuse qu'il allait embrasser.

Ajoutons avec plusieurs auteurs, que vraisemblablement il accompagna quelque temps notre saint missionnaire dans le Brabant et la Flandre. Son nom est honoré des habitants d'Anvers, où l'on garde précieusement le souvenir de ses travaux, qu'il alla continuer bientôt après sur les rives de l'Helpre et dans le monastère de Maroilles.

Amand se réjouissait intérieurement devant le Seigneur à la vue de tous ces progrès de la foi chrétienne dans des contrées si longtemps stériles; mais souvent aussi son âme sainte était affligée par les ruses perfides de l'hérésie et les persécutions aveugles des puissants du siècle contre l'Eglise de Jésus-Christ. A cette époque surtout, un grand crime, qui vint plonger Rome et toute la chrétienté dans la consternation, fit une blessure bien douloureuse à son cœur, si dévoué à la chaire de saint Pierre, si affectionné à l'auguste Pontife qui y était assis.

Nous avons dit les excès auxquels s'étaient portés déjà les empereurs et les patriarches de Constantinople dans l'affaire du monothélisme; nous avons signalé le noble courage et la constance que déploya tout d'abord le saint pape Martin I<sup>er</sup>, et comment il communiqua à saint Amand et aux autres évêques des Francs les résolutions prises dans le concile de Rome. Cette conduite, aussi digne qu'elle était juste, irrita l'hérésie dont Constant, successeur d'Héraclius, avait embrassé la défense avec encore plus d'opiniâtreté que son père. A son exemple il voulut imposer sa volonté impériale comme décision dogmatique; mais l'intrépide Pontife rejeta le type de Constant comme il avait condamné l'Ecthèse d'Héraclius, et déclara qu'à l'Eglise seule appartenait le droit de prononcer dans les

matières de la Foi. Cette protestation énergique fut bientôt suivie, de la part de Constant, des actes d'une brutalité inouïe, au milieu desquels se révélèrent toute la grandeur et la noblesse du caractère de saint Martin et son héroïque vertu.

Déjà il avait échappé plusieurs fois aux poignards des assassins qui, malgré tous leurs efforts, n'avaient pu jeter la division dans le clergé de Rome. Le saint Pontife, sachant qu'on voulait enfin l'arrêter lui-même, se livra sans résistance aux satellites de l'empereur. Vieux, faible et malade, on le laissa un an entier dans l'île de Naxos, exposé à de cruelles privations; puis quand on le conduisit à Constantinople, ce fut pour être livré, pendant un jour, aux insultes et aux outrages de la plus vile populace. Au milieu de ses tourments, une pensée consolait le saint vieillard « Il espérait que Dieu, qui voit tout, appellerait ses persécuteurs à la pénitence. » Cette parole touchante traversa les mers et vint consoler à leur tour les Fidèles de Rome et du monde, et donner l'espoir que bientôt brilleraient des jours plus heureux pour l'Eglise.

Elle consola surtout saint Amand, qui avait pu si bien apprécier, dans ses rapports fréquents et intimes, tout ce qu'il y avait de bonté, de charité et de force dans le cœur apostolique de cet admirable Pontife; elle adoucit un peu la profonde tristesse dont son âme avait été remplie.

Un peu plus tard il apprenait que saint Martin, après de nouveaux et plus cruels outrages, avait été exilé dans la sauvage Tauride (la Crimée) et que Dieu s'était hâté de le rappeler à lui dans les cieux (16 septembre 655). Le martyre du Pontife fut véritablement le triomphe de l'Eglise : en même temps que Constantinople allait commencer à expier, sous le cimeterre des Arabes, les sanglantes ignominies qu'elle avait prodiguées au vicaire de Jésus-Christ, les

Francs, sous la conduite de leurs rois, allaient affranchir le Saint-Siège de toutes les entraves d'un pouvoir ombrageux et perfide. Il sera encore donné à saint Amand d'entrevoir les signes précurseurs de cette heureuse révolution, à laquelle son filial attachement à la chaire de saint Pierre et ses relations multipliées avec la puissante famille des Pépins auront puissamment contribué. Ainsi se propageront à travers les siècles les inspirations, les conseils et les vues supérieures de cet homme que Dieu a rempli de son esprit : un regard attentif sur les premiers personnages de cette race illustre, de laquelle sortiront bientôt Charles Martel, Pépin-le-Bref et Charlemagne, suffira pour reconnaître cette vérité.

---

## CHAPITRE XVI.

### **SAINT AMAND ET LA FAMILLE DU VÉNÉRABLE PÉPIN DE LANDEN.**

Caractère et conduite des Pépins par rapport à la religion. — Ils favorisent les missions. — Influence de saint Amand dans cette famille. — Ambition de Grimoald, fils de Pépin de Landen et ministre de Sigebert. — Révolution au palais d'Austrasie. — Conduite admirable de saint Amand. — Il engage sainte Itta, veuve de Pépin, et sainte Gertrude, sa fille, à fonder un monastère à Nivelles. — Obstacles surmontés. — Sage direction de cette communauté. — Apôtres Irlandais à Nivelles. — Meurtre de saint Foillan et de ses compagnons. — Martyrs nouveaux à cette époque. — Mort de sainte Gertrude.

— Vers l'an 647 et les années suivantes. —

Il y avait, dans le diocèse de Maestricht, à l'époque où saint Amand gouvernait cette Église, une puissante famille que Dieu, dans la profondeur de ses impénétrables desseins, avait destinée à monter sur le trône des Francs. De longues années s'écoulèrent encore auparavant, et plus d'une calamité vint fondre sur elle. Amand fut le consolateur des grandes infortunes et des profondes douleurs de la famille des Pépins, au moment le plus intéressant de son existence, et alors peut-être que se décidaient ses futures grandeurs.

Nous avons signalé déjà le vénérable Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie, à qui Dagobert confia son fils Sigebert, pour le former à la vertu et à la science du gouvernement, comme il l'avait été lui-même dans sa jeunesse. Cet homme d'une vertu parfaite et incorruptible, malgré les incertitudes et les obscurités de ces règnes

trop peu connus, nous apparaît comme l'un des plus dignes personnages de la cour mérovingienne, qu'il édificait par sa sainteté et défendait par son activité et sa sagesse.

Avec cette noble indépendance qu'inspire la Religion, et sans s'inquiéter des craintes vaines que n'aurait pas manqué de suggérer un dévouement purement humain, on le vit, comme saint Amand, reprocher à Dagobert ses excès et ses désordres. Ce premier trait lui est personnel ; mais il en est un autre plus important qui appartient à toute sa noble race, et, par cet endroit surtout, il se rapproche de si près de notre saint apôtre et des missionnaires qui lui ont succédé, qu'il est impossible de ne pas donner ici à leurs relations mutuelles quelques détails consolants pour la piété.

Les Pépins avaient admirablement compris quelle pouvait être l'influence du christianisme au milieu des peuples encore barbares de la Germanie et du Nord de l'ancienne Gaule. Ils savaient que la civilisation n'y pénétrerait qu'avec les idées chrétiennes, et que la jeune monarchie des Francs ne pourrait attendre de ses turbulents voisins la paix et la sécurité, que lorsqu'ils auraient abandonné leur culte sanguinaire et féroce pour embrasser l'Évangile. Cette pensée nationale et religieuse tout-à-la-fois explique leur conduite : nous devons leur savoir gré de l'empressement qu'ils apportèrent à envoyer partout de zélés missionnaires ; et, malgré quelques fautes presque inévitables dans une si haute fortune et dans des circonstances difficiles, il faut rendre cette justice aux Pépins, qu'ils ont bien mérité de la Religion et de la civilisation dans notre patrie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cantu, *Hist. Univ.* t. VIII, p. 230. — Longueval, t. V, p. 468.

Ce n'est pas sans dessein que nous insistons sur ce point qui doit nous révéler encore une des gloires d'Amand, celle d'avoir incontestablement augmenté par son influence ce grand mouvement de propagation évangélique que nous remarquons au septième siècle, et d'avoir coopéré ainsi à la conversion des peuples payens longtemps encore après sa mort.

Une union intime s'était formée entre Pépin-le-Vénérable et lui, surtout depuis le baptême du jeune Sigebert, que l'un avait tenu sur les fonts sacrés, et dont l'autre fut le nourricier et le précepteur. Ces deux nobles cœurs se communiquèrent alors leurs sentiments et leurs désirs, et dès ce moment on put remarquer dans la puissante famille des Pépins une admirable et persévérante ardeur à étendre partout la foi. « Ils étaient incomparables, disent les historiens du temps, dans leur empressement à recevoir les missionnaires. Leur arrivée était toujours un sujet de joie ; ils s'entretenaient avec eux, s'instruisaient de leurs conseils, s'édifiaient de leurs exemples. Puis ces apôtres, se répandant en différents lieux, allaient renverser les débris du culte payen, évangéliser les peuples, les convertir et les régénérer dans les eaux du baptême<sup>1</sup>. »

Cette conduite, une sage politique, aurait dû la conseiller dans l'intérêt même de la nation ; mais dans le cœur des Pépins elle était en même temps le résultat de vues supérieures et de convictions religieuses qui se trahissent à chaque page de leur histoire. Que de fois ne les vit-on pas donner eux-mêmes l'exemple de la plus sincère piété ! et sans aller rechercher l'épouse, les filles, les petites-filles de ce Pépin-le-Vénérable dont l'Église a reconnu la sainteté, et que saint Amand dirigea lui-même dans les voies

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. vi, p. 27, *Vita S. Plech.*

de la perfection, qui ne sait que Pépin d'Héristal, un peu plus tard, « descendait de son château, à certaines époques, les pieds nus, dépouillé de ses armes, couvert d'un vêtement humble et grossier, se dirigeant vers la demeure d'un pauvre missionnaire à qui il faisait l'aveu de ses fautes; demandant avec la pénitence des conseils pour le salut de son âme et la prospérité de la nation des Francs <sup>1</sup>. »

Or, le chef de cette famille religieuse et puissante allait descendre au tombeau, emportant avec lui les regrets unanimes des peuples. Il nous serait agréable d'exposer ici le peu que nous connaissons de sa noble et longue carrière : nous y rencontrerions sans peine plus d'une inspiration de notre saint apôtre, plus d'une bonne œuvre entreprise par ses conseils. On verrait qu'Amand savait exercer l'ascendant de sa vertu sur les grands comme sur les petits, et que Dieu l'avait admirablement doué de toutes les qualités propres à gagner les cœurs et à subjuguier les volontés. Bornons-nous toutefois au magnifique éloge des contemporains, il dispense de plus de détails. « Pépin, disent-ils, était d'une vie très-vertueuse et d'une réputation sans tache; sanctuaire de la sagesse, trésor des bons conseils, défenseur des lois, fin des querelles, boulevard de la patrie, modèle des ducs et règle des rois <sup>2</sup>. »

Tel était l'illustre ami de saint Amand, le tuteur et le guide de Sigebert : malheureusement il mourut trop tôt pour cet enfant royal qu'il laissait à l'âge de dix ans sur un trône encore mal affermi; trop tôt surtout pour son propre fils Grimoald, qui allait hériter de sa charge sans avoir ses vertus.

Si Amand put voir sur son lit de douleur le vénérable

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v, *Vita S. Veronis*.

<sup>2</sup> *Idem*, t. II, p. 356, *Vita Beati Pipini*.

Pépin, il dut se passer alors une scène bien touchante. Tous deux avaient tant d'amour pour le jeune et innocent roi d'Austrasie, tous deux aimaient tant ce généreux peuple des Francs, au milieu duquel ils travaillaient sans relâche à répandre les idées religieuses, seule garantie du bonheur des hommes et de la prospérité des empires; peut-être aussi que jetant un regard sur l'avenir, ils se surprirent l'un l'autre dans une commune pensée d'inquiétude. Elle n'était, hélas! que trop fondée; car parmi toutes ces saintes âmes qui composaient cette brillante famille, l'homme qui allait en devenir le chef ne partageait point leurs pensées de désintéressement et de fidélité, et sans être vicieux, Grimoald écoutait déjà trop facilement les désirs coupables qui naissaient dans son cœur.

Il n'entre pas dans notre plan de rappeler les tristes événements qu'occasionna cette déplorable infidélité : leur détail tient à un inextricable enchaînement de faits, où l'on voit percer tour-à-tour la ruse, l'intrigue, la violence et cet esprit d'aveuglement par lequel Dieu frappe d'ordinaire les ambitieux. Toutefois, nous ne saurions nous dispenser de jeter un dernier regard sur le saint roi d'Austrasie, dont la mort prématurée devait être le signal de ces catastrophes.

Ce fut six ans après que saint Amand eut quitté le siège de Maestricht (656) que mourut Sigebert, à la fleur de l'âge. Il semblait que les prières du saint Evêque, jointes aux désirs de Dagobert, eussent attiré toutes les bénédictions du ciel sur ce prince, et qu'il eût réuni dans son âme toutes les qualités et les sentiments d'un bon roi. Aussi il était digne de régner, car il savait régner sur lui-même et sur ses passions, qu'il soumettait au joug de la foi et de la raison. « Il aimait ses peuples avec tendresse, et ne négligeait rien pour les rendre heureux. En ces jours-là, la

paix régnait dans son royaume, et les ennemis respectaient ses frontières. Dieu lui avait donné, comme à Salomon, la sagesse en partage; mais plus heureux que lui, il sut la conserver jusqu'au tombeau<sup>1</sup>. » Aussi le jeune monarque, éclairé des lumières surnaturelles, inconnues aux politiques du monde, qui prétendent établir le bonheur des hommes uniquement sur les prospérités matérielles, apprenait-il à son peuple qu' « il y a d'autres biens à rechercher avant ceux de la terre, et que pour goûter les douceurs de la paix, il faut d'abord lutter contre les passions mauvaises, qui sont la cause de tous les désordres. Il mettait donc tous ses soins et sa vigilance à propager partout la sainte innocence et la pureté des mœurs<sup>2</sup>. »

Ce n'est pas que Sigebert n'eût aussi dans l'âme l'ardeur des guerriers, et que, roi sans énergie, il laissât impunément attaquer ses sujets. Rempli de ce noble sentiment du droit et de l'honneur qui ne trouve nulle part plus de force que dans une conscience sans reproche et une intelligence éclairée par la foi, Sigebert, tout jeune encore, annonçait un intrépide combattant, et on le vit, à un âge où il ne pouvait encore porter les armes, pleurer de douleur et frémir d'une généreuse colère à la vue de ses guerriers qui tombaient auprès de lui, et qu'il ne pouvait venger. De quoi n'eût pas été capable ce jeune prince, si une santé plus robuste eût répondu à son courage, et si des circonstances plus heureuses eussent secondé ses désirs?

Il était donc bien naturel que saint Amand au milieu de ses travaux apostoliques, conçût de douces espérances pour l'avenir de son bien-aimé Sigebert et du royaume qu'il commençait à gouverner avec sagesse; il lui était

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 67, *Vita S. Sigeberti regis*.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

permis de penser que ce descendant de Clovis réparerait les fautes de ses impétueux ancêtres, et que, purifiant et perfectionnant par tous les moyens en son pouvoir ce qu'il y avait de noble et de généreux dans le sang des Mérovingiens, il avancerait beaucoup l'œuvre si difficile de la formation d'un grand peuple. « Mais le Seigneur, à qui il avait plu, se hâta de le retirer du milieu des pécheurs. Il l'enleva, de peur que son esprit ne se corrompît par la malice, et que les apparences mensongères ne séduisissent son âme <sup>1</sup>. »

Les desseins de Dieu sont impénétrables, ses jugements sont un abîme : qui pourrait les expliquer ? Que de fois les espérances même les plus légitimes des hommes ne furent-elles pas trompées ? Que de fois les maux les plus éloignés ne vinrent ils pas fondre à l'improviste ? On voit quelquefois le tyran impie et superbe passer de longs jours sur la terre, au milieu des crimes dont il souille sa vie, tandis que l'innocent est renversé de son trône, ou descend jeune encore au tombeau. A cette vue, l'impie lève la bouche vers le ciel et blasphème, l'homme à la foi chancelante est étonné, et quelquefois même le murmure échappe de ses lèvres. En effet, au milieu de ces grandes leçons de la Providence, « les peuples souvent voient sans comprendre, et ils ne mettent point dans leurs cœurs les considérations des desseins de Dieu. Ils voient la fin du juste, et ils ne comprennent point quelles sont les pensées du Seigneur sur lui <sup>2</sup>. » Mais l'homme qui vit de la foi, Amand, se soumit humblement aux volontés de Dieu, reconnaissant qu'il est juste et que ses jugements sont équitables.

Le disciple précéda donc son maître dans la gloire, le

<sup>1</sup> Sap. cap. iv, v. 40.

*Ibid.* iv, v. 47.

filz monta avant son père aux célestes demeures. Cette pensée seule pouvait consoler Amand, qui voyait s'évanouir en ce moment un demi-siècle de paix, de prospérité et de bonheur, réservé à sa patrie, sous le sceptre du plus digne et du plus vertueux Mérovingien monté jusque-là sur le pavois. Pourquoi faut-il que Grimoald eût déjà alors dévié de la carrière dans laquelle son père avait marché ! Pourquoi peut-être précipita-t-il au tombeau, par les chagrins et les inquiétudes, un roi auprès duquel il pouvait remplir un si noble et si important ministère !

Il faut l'avouer cependant, Sigebert ne sut point assez se tenir en garde contre les perfides desseins de Grimoald ; son aveugle et excessive confiance le porta même à lui confier en mourant le jeune Dagobert II, son fils, qui devait le remplacer. Quelle tentation pour cet ambitieux ! Une seule et chétive existence le sépare du trône que convoitent depuis longtemps ses impatients désirs ! Qui dira les pensées mauvaises qui abondèrent alors dans cette âme orgueilleuse, les menées, les ruses et les intrigues qui, pendant six ans, préparèrent le crime qui devait lui être si funeste à lui-même ? Ni le souvenir de la fidélité de son père, ni les vertus de sa sainte mère, de ses sœurs, ne purent faire impression sur son cœur. L'ambition l'avait aveuglé ; elle le poussa dans l'abîme. Tout-à-coup Dagobert dépouillé de sa chevelure royale disparaît ; il est emmené en exil ; et le fils de Grimoald, présenté aux guerriers, commence à gouverner l'Austrasie sous la régence de son père. Dieu, cette fois, ne permit pas que l'injustice triomphât. Grimoald et son fils succombent bientôt, victimes de leur coupable trahison, et plus tard l'on voit revenir de l'Irlande le jeune exilé, à qui se rattachaient tant de souvenirs de son vertueux père.

Au milieu de toutes ces révolutions, qui touchaient de

si près le cœur d'Amand, que faisait le saint Pontife? Sa vie nous donne ici, par son silence même, une grande leçon; elle se tait: pas un mot qui trahisse sa présence ou son intervention dans ces luttes violentes des passions et des intérêts de la terre. Homme de Dieu, il ne songe qu'aux choses de Dieu; ministre de paix, il fait entendre partout des paroles de charité et de réconciliation; sincèrement attaché à ses rois, il appelle sur leurs têtes les bénédictions du Ciel, et regarde passer, en adorant les secrets jugements de Dieu, les tempêtes qui ébranlent ou renversent leurs trônes.

Ce fut peu de temps avant ces déplorables événements, et pendant qu'ils poursuivaient leur cours, que nous le voyons paraître à Nivelles, dans le Brabant, où habitait sainte Itta, veuve de Pépin de Landen, avec sa fille, sainte Gertrude. Depuis la mort si édifiante de son époux, cette noble dame, issue d'une des plus illustres familles de l'Aquitaine, et qui avait pour frère l'évêque de Trèves, saint Modoald, vivait retirée dans son château, sanctifiant les jours de son veuvage par tous les exercices de la piété. Gertrude, sa fille chérie, sa compagne et son unique consolation, brillait déjà par ses vertus et ses belles qualités. Or une pensée qui avait souri à la vénérable Itta dans ses premières années, et qu'elle avait sacrifiée à l'obéissance, la portait à se donner entièrement à Dieu. Maintenant que plus rien ne l'attache à la terre, elle songe comment elle pourrait réaliser ses désirs. Telles étaient ses dispositions, quand saint Amand vint la visiter. La présence de l'évêque missionnaire causa une impression profonde dans cette famille; ses paroles firent pénétrer la consolation dans ces cœurs encore sensibles à la perte d'un époux et d'un père si vertueux, plus sensibles encore aux écarts de l'ambitieux Grimoald. Rien ne fut caché dans ces entretiens intimes :

Amand y parla le langage si noble et si simple de la foi, qui relève les âmes affligées et les affermit dans les infortunes; ses paroles, comme une douce et bienfaisante rosée, tombaient sur des cœurs préparés à les recevoir. Sainte Itta, de son côté, lui manifeste ses intentions les plus secrètes, auxquelles s'associe avec ardeur la vierge Gertrude, qui, dès sa plus tendre jeunesse, s'est consacrée à Jésus-Christ, et a même refusé le jeune et brillant époux que le roi Dagobert lui présentait.

Une résolution est donc prise : un nouveau monastère va s'élever dans le Brabant, et c'est là qu'Itta et sa fille se retireront avec les âmes pieuses qui les accompagneront dans leur tranquille retraite.

Saint Amand ne cessait de bénir le Seigneur, à la vue des succès si consolants par lesquels il couronnait ses entreprises. Il jouissait par avance de tout le bien qu'opérerait un monastère dans cette contrée. Quelle leçon plus éloquente, en effet, pour ces peuples encore grossiers, que de voir la noble veuve et la fille de Pépin de Landen abandonner toutes les espérances du siècle, toutes les douceurs de la vie, pour se dévouer à la prière et au service de Dieu et du prochain ! Rien, en effet, n'opérait de plus profonde impression sur ces hommes barbares que la vue de semblables dévouements.

Au reste, ce ne fut point sans une grande opposition et sans des contradictions multipliées que ce dessein put être accompli. Des puissants du siècle voulurent mettre obstacle à une détermination qui contrariait leurs espérances : c'est du moins le motif qui paraît le plus probable. On se rappelle encore les difficultés que rencontra sainte Rictrude dans une semblable circonstance. Mais Itta les renversa comme elle avec courage, et, coupant elle-même les cheveux à sa chère fille Gertrude, en signe

de séparation irrévocable avec le monde, elle entra pour n'en plus sortir au monastère de Nivelles. Amand veilla sur cette communauté naissante comme sur toutes celles qu'il avait déjà fondées; bientôt il eut la consolation de la voir produire des fruits abondants de salut. Grimoald lui-même accorda, en considération de sa mère et de sa sœur, des privilèges à cette maison, d'où chaque jour montaient vers le Ciel tant de prières pour lui. Puissent-elles lui avoir mérité une pensée de repentir à sa dernière heure qui approchait!

Après quelques années de solitude et de prières, sainte Ita passa paisiblement au repos du Seigneur, laissant pour héritage à sa fille chérie le souvenir de ses vertus, que Gertrude continua quelques années encore. « Elle brillait au milieu de ses sœurs par sa sainteté et sa modestie, comme la lune au milieu des étoiles du firmament. » Dévorée de zèle pour la propagation de l'Évangile, elle appelait elle-même les apôtres irlandais que le souffle de la Providence envoyait sur les côtes de France, et les invitait à instruire dans la Foi les peuples répandus dans les terres du Brabant, que possédait son opulente famille. Elle recevait aussi de leur bouche, ainsi que ses compagnes, l'intelligence des Saintes Ecritures, que ces savants et modestes religieux avaient puisée dans quelque paisible monastère de l'Hybernie, avant d'entrer dans la carrière évangélique. Gertrude voulait plus encore : elle se faisait apporter de Rome des reliques des saints martyrs, des livres sacrés, de pieux ouvrages, et tout ce qui était propre à développer dans son abbaye de Nivelles les fortes et saintes disciplines de la vie monastique<sup>1</sup>. A ces traits on reconnaît encore l'influence d'Amand et

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 15, *Vita S. Gertrudis*.

l'âme religieuse formée par ses leçons et ses exemples.

Ainsi ce fut une douce consolation pour le cœur du saint évêque, pendant les jours si pénibles de son pontificat à Maestricht et plus tard encore, de voir les bienfaits nombreux que répandait sur toute la contrée cette nouvelle communauté. Il se réjouissait à la pensée que le jeune Rémacle et ses successeurs y trouveraient une ressource presque inépuisable, pour toutes les œuvres de la charité et du zèle apostolique. Déjà un second monastère, pépinière féconde de missionnaires, s'élevait à Fosse, par les soirs du pieux Ultan, apôtre irlandais, à qui sainte Gertrude avait accordé cette portion de ses domaines.

Cette donation coïncide avec le retour de saint Amand après son dernier voyage à Rome, avec l'arrivée de saint Landoald et de sa petite colonie qu'il fixe dans ces mêmes lieux. Dans toutes ces circonstances rapprochées, se révèle de plus en plus le développement du plan apostolique de notre saint évêque, qui cherche à couvrir cette terre sauvage et inculte d'une multitude de monastères et d'ouvriers évangéliques, destinés à étendre au loin la foi et la civilisation chrétienne.

Toutefois de longues et d'opiniâtres résistances vinrent, plus d'une fois, mettre à de rudes épreuves la vertu de tant de saintes âmes. La violence brutale des barbares et des idolâtres de la contrée exercèrent bien souvent encore leur patiente résignation, et leur firent répandre des larmes abondantes devant le Seigneur. Il fallut même que le douloureux sacrifice du sang de quelques apôtres martyrs vint arroser cette terre ingrate, pour crier miséricorde vers le Ciel, et adoucir ces hommes farouches et indomptables, sur lesquels il semblait que rien ne pouvait faire impression. Gertrude, la vierge de Nivelles, était encore

réservée à souffrir, avant sa mort, cette nouvelle violence.

Une nuit, elle était tout agitée durant son sommeil par de grandes craintes qui troublaient et affligeaient son âme. Elle s'étonnait que le saint missionnaire Foillan et trois de ses compagnons ne fussent pas encore de retour de la visite qu'ils étaient allés rendre à Ultan, au monastère de Fosse. A son réveil, elle envoie en toute hâte s'informer de la cause de ce retard qui lui inspire de profondes alarmes. Vaine sollicitude ! Foillan n'a pu même arriver jusqu'à la demeure de son frère bien-aimé. Tandis qu'il traverse la forêt avec ses disciples en répétant les louanges du Seigneur, des larrons, excités par l'appât d'un butin imaginaire ou par la rage du crime, se jettent tout à coup sur la troupe innocente et en font un affreux massacre. Les meurtriers cachèrent dans les profondeurs du bois les corps mutilés de Foillan et de ses compagnons, tandis que « leurs âmes, comme de blanches colombes aux ailes ensanglantées, s'envolent dans les cieux <sup>1</sup>. »

A ce trait que plusieurs pages de la vie d'Amand nous révèlent, on reconnaît les derniers vestiges des instincts sanguinaires et cupides des races barbares. La dureté austrasienne s'y montre surtout avec son amour du pillage, et son opiniâtre attachement au culte payen. Il y avait donc encore à cette époque des palmes pour les martyrs dans nos provinces, et comme aux premiers âges de l'Eglise, il entra dans les desseins de Dieu que leur sang innocent devînt une semence de chrétiens. Livin est tombé sous le glaive des idolâtres dans les marais du Brabant, Foillan dans les forêts des Aduatiques ; en même temps l'Evêque saint Lieffard est égorgé dans le bois d'Ayrincourt

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, *Vita S. Foillani*, n° 48.

auprès de Trescaut ; Lugle et Luglien, apôtres irlandais aussi, et frères tendrement unis, périssent par le fer des assassins, non loin de Téroouane. De siècle en siècle l'holocaste se renouvellera encore dans ces contrées, jusqu'à ce que le grand Boniface et ses cinquante-deux compagnons, en tombant sous les coups des idolâtres Frisons, mettent un terme à ces sanglants sacrifices. Alors le paganisme barbare sera vaincu au milieu de nous et fera place, sinon à l'héroïque charité que l'Évangile inspire, au moins au respect des biens et de la vie de son semblable ; premier pas des peuples de l'invasion vers ces actes de dévouement et de sacrifice qu'ils sont destinés à produire un jour.

Peu après la mort de Foillan, Gertrude connut que son heure approchait et que bientôt elle serait invitée à aller elle-même dans le Ciel prendre sa place au banquet des noces de l'Agneau. Par le conseil d'Amand, elle confie sa famille spirituelle à la douce et pieuse Vulfrude, sa nièce et fille de l'infortuné Grimoald, puis, « saintement recueillie dans le Seigneur qu'elle reçoit une dernière fois en viatique <sup>1</sup>, » elle attend en paix le moment de son passage à l'éternité.

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 154, *Vita Sæ Gertrudis*, auctore Cœvo.

---

## CHAPITRE XVII.

### **SAINT AMAND ET LA FAMILLE DE SAINT MAUGER ET DE SAINTE VAUDRU SON ÉPOUSE.**

Saint Amand et saint Aubert vont consacrer le monastère de la Celle, bâti par saint Ghislain. — Le comte Mauger présent à la cérémonie. — Famille du comte Mauger, ses relations avec saint Amand. — Sainte Vaudru, saint Landri, sainte Aldegonde, etc. — Conversion de Mauger, depuis surnommé saint Vincent. — Il bâtit le monastère d'Hautmont et s'y retire. — Amour de la retraite chez tous les saints. — Saint Amand, saint Aubert et beaucoup d'autres serviteurs de Dieu ont des conférences spirituelles à Hautmont. — Tableau de ces saintes réunions. — Sainte Aldegonde vient à Hautmont demander à saint Amand et à saint Aubert la voile des vierges. — Cérémonie. — Elle se retire à Maubeuge. — Premiers monastères de femmes dans le pays. — Victoire de la virginité sur les préjugés et les passions payennes.

— Vers l'an 665 et les années suivantes. —

Au moment où la vierge de Nivelles, sainte Gertrude, montait au Ciel, laissant sur la terre, à la garde de Dieu et sous la surveillance d'Amand, son monastère désolé, Dieu préparait encore à notre saint apôtre de nouveaux succès, partagés, cette fois, avec son vénérable ami, saint Aubert de Cambrai.

On se rappelle la présence de saint Ghislain à Maëstricht, où l'avait attiré la réputation de sainteté qu'avait Amand dans toute la contrée : nous avons été témoins des premières relations qui s'établirent entre ces deux hommes, que Dieu avait animés des mêmes désirs, et qu'à des distances considérables il avait appelés de leur pays natal vers les mêmes lieux. Pendant que saint Ghislain allait communiquer à saint Aubert son dessein de fonder le monas-

tère de la Celle et commençait à en jeter les fondements non loin des rives de la Haine, Amand recevait la lettre du pape saint Martin I<sup>er</sup>, se rendait en toute hâte aux palais de Neustrie et d'Austrasie, visitait les évêques des deux royaumes, recevait les résolutions des conciles, et les allait déposer, au nom de l'Église de France, aux pieds du souverain Pontife. Puis, revenu dans sa communauté d'El-non, il reprenait le cours de ses missions apostoliques.

A quelque temps de là, saint Ghislain, au comble de ses vœux, annonçait aux deux saints évêques que son œuvre était achevée : « Le temps est venu, vénérés Pontifes du Seigneur, leur dit-il, où vous donnerez à votre serviteur les dons de la bénédiction que vous avez promise. » Saint Aubert et saint Amand se communiquent aussitôt leur dessein, prennent leurs dispositions pour ce voyage, et, au jour fixé, on les voit se mettre en chemin comme deux disciples du divin Maître. Partout, sur leur passage, ils évangélisent les peuples des villes et des campagnes, visitent les malades et les infirmes, consolent les affligés et les pauvres, et appellent sur tous les bénédictions du Ciel.

Ils arrivent enfin au lieu désigné. Déjà une foule considérable se trouvait réunie pour la solennité.

Parmi les nombreux assistants de tout âge, de toute condition qui se pressaient à l'envi pour entendre leurs paroles et contempler les cérémonies de la consécration de l'église, on remarquait surtout, à la noblesse de son maintien, à la richesse de ses armes et au respect dont on l'entourait, le comte Mauger, époux de l'illustre sainte Vaudru, allié comme elle à la famille des Mérovingiens, et l'un des Leudes les plus distingués du palais.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître avec détail cette nouvelle famille que des circonstances multipliées rattachent à notre histoire. Saint Amand eut très-

vraisemblablement avec elle des rapports anciens et intimes, que le grand évènement, occasionné par l'inauguration du monastère de Saint-Ghislain, ne fit que rendre encore plus fréquents et plus sacrés.

En effet, quelque opinion que l'on admette de préférence touchant la généalogie de saint Mauger, qu'il descende d'une famille d'Aquitaine ou de la Belgique, il reste prouvé que longtemps il exerça de hautes charges à la cour, et qu'il habita le Hainaut avec toute sa famille à l'époque où saint Amand évangélisait les peuples de ces contrées.

Toutes ces données historiques rapprochées et comparées confirment nos conjectures : elles nous mettent sur la voie pour reconnaître l'origine des liens spirituels qui unissent Amand à la puissante famille de Mauger. Pour mieux apprécier encore la grande et salutaire influence qu'il y exerça, recueillons rapidement les différents traits qui recommandent cette nouvelle génération de saints à notre admiration, à nos sympathies et à nos respects.

Mauger, homme au cœur simple et droit, avait reçu de Dieu, en récompense de ses vertus et de l'innocence de sa jeunesse, le plus précieux trésor après la virginité parfaite, une femme chrétienne, une épouse vertueuse, sainte Vaudru. Le Ciel bénit cette alliance, et quatre enfants, destinés comme leurs parents à recevoir un jour les hommages de l'Église, vinrent successivement la consoler et l'embellir. On croirait, sous des noms différents, rencontrer la famille d'Adalbaud et de Rictrude au castrum de Douai; les rapprochements sont frappants, les caractères se dessinent avec les mêmes traits, et pour rendre la similitude plus parfaite encore, une parenté incontestable vient unir par les liens du sang tous ces cœurs que la grâce a unis en Jésus-Christ.

Ici pareillement une victime devait être offerte au Sei-

gneur dès ses premières années, pour servir comme de prémices dans le Ciel et d'ange gardien de la famille pendant son séjour sur la terre ; c'est sur le jeune Dentelin que le regard de Dieu s'est fixé. Il emporte en mourant, avec la robe blanche du baptême qu'il gardait encore, l'innocence de son âge et les vœux de ceux qui lui ont donné le jour.

Plus tard, nous verrons Madelberte et Adeltrude suivre au monastère de Maubeuge leur vertueuse tante sainte Aldegonde. Avant elles encore, le pieux Landri, l'aîné de la famille, dont la belle âme et le caractère heureux nous reportent involontairement vers Mauront, aura sollicité de son père et obtenu, quoique avec peine, de pouvoir renoncer aux richesses et aux dignités du siècle pour entrer dans les rangs du clergé.

Vaudru, au milieu de cette belle et innocente génération, brille elle-même de l'éclat de toutes les vertus. Dévouée aux œuvres de religion et aux exercices de la charité, elle donne à tous ceux qui l'entourent les exemples de la vie la plus sainte ; elle console les affligés, elle protège et défend les malheureux ; elle porte secours aux pauvres et à tous ceux qui sont dans le besoin, et use sagement de ses richesses et de la confiance de son époux pour remplir tous les devoirs que l'Évangile inspire à une épouse chrétienne.

Telle était la famille du comte Mauger, que nous apercevons en ce moment confondu dans la foule des spectateurs, accourus à la consécration de l'abbaye de Saint-Ghislain. Nous avons insinué qu'il refusa quelque temps à son fils la permission d'entrer dans le sacerdoce : ce fait mérite une attention particulière ; en même temps qu'il nous révèle, dans sa touchante simplicité, la foi naïve de cet homme selon le cœur de Dieu, il nous fait aussi pressentir ses dispositions intérieures, qui se manifesteront bientôt, au moment où il entendra les paroles de saint Amand.

Craignant sans doute que Landri<sup>1</sup> n'eût cédé trop vite à un de ces sentiments généreux qui naissent aisément dans l'âme d'un adolescent pur et sage, redoutant également, d'un autre côté, de voir s'éloigner de lui l'unique héritier des honneurs et des dignités que les rois Francs avaient accordés à sa naissance et à son mérite, Mauger s'affligea quand, pour la première fois, il lui entendit exprimer le désir d'embrasser la carrière sacerdotale. Tous les sentiments du père et du chrétien se trahissent dans la réponse qu'il fit alors : « Cessez, mon cher fils, lui dit-il, cessez d'entretenir un pareil projet ; suivez plutôt mes conseils : je saurai pourvoir à vos intérêts mieux que vous ne le feriez vous-même. Mon fils, vous devez me remplacer un jour dans mes dignités et mes possessions ; il est donc plus convenable que vous pensiez, dès à présent, à contracter une noble alliance, digne de votre naissance. Je sais bien que l'état des clercs du Seigneur est plus saint et leur donne une plus grande espérance d'acquérir le Ciel ; mais, mon fils, il y a beaucoup de laïques dans le monde qui pratiquent fidèlement les vertus chrétiennes et qui parviendront par leur foi au Ciel, où d'autres avant eux sont arrivés. Je me réjouis beaucoup de voir que vous voulez servir Dieu fidèlement, mon très-doux fils ; mais il faut que vous le fassiez en marchant sur les traces de nos ancêtres, et que vous me remplaciez un jour dans les charges qui appartiennent à notre famille<sup>2</sup>. »

Ces paroles ne découragèrent point le jeune Landri ; conservant toujours dans son cœur les mêmes dispositions et la même volonté de se consacrer entièrement à Dieu, il se détermina à attendre une occasion favorable, pour faire

<sup>1</sup> Bolland. xvii apr. *Vita S. Landrici*.

<sup>2</sup> Bolland. xiv julii, *Vita S. Maldegarii*, n° 12. — Item, *Vita S. Landrici*, xvii apr.

une nouvelle tentative auprès de son père. Elle se présenta bientôt, et il réitéra sa prière avec tous les témoignages du respect et de la soumission filiale. Cette fois, Mauger consulta ses amis sur le parti qu'il devait prendre. Il ne se dissimulait pas à lui-même la gravité de cette demande et l'obligation de subordonner sa volonté à celle de Dieu, s'il lui plaisait d'appeler son fils au service des autels.

Cette pensée frappa pareillement les hommes sages et vertueux dont Mauger rechercha les lumières et les conseils. Ils reconnurent dans les instances réitérées de Landri, dans son innocence et sa conduite, toutes les marques d'une vocation céleste, devant laquelle il fallait imposer silence à toutes les réclamations de la nature.

L'épreuve était forte pour le cœur de Mauger, qui avait fondé de si belles espérances sur ce fils unique; et il ne fallut rien moins que toute sa foi pour la supporter avec la générosité chrétienne qu'il montra alors.

Au moment donc où les amis qu'il a consultés lui manifestent leurs conseils et leurs avis, Mauger, par un suprême effort sur lui-même, fait à Dieu le sacrifice de ses plus chères affections, et, se jetant au cou de son bien-aimé Landri, il l'embrasse avec tendresse, le couvre de ses larmes et lui permet de rompre avec le siècle pour se dévouer au service du Seigneur. Cette abnégation héroïque ne tardera pas à porter ses fruits dans le cœur de Mauger lui-même, et pour un fils qu'il donne à Dieu, Dieu lui rendra bientôt une nombreuse famille spirituelle, qui subsistera pendant des siècles.

En effet quelque temps après, il se rendait avec la foule du peuple à l'inauguration du monastère de saint Ghislain, pour jouir du spectacle de cette imposante cérémonie et s'édifier par les saintes paroles qu'il y entendrait. C'est là que la grâce l'attendait, et que son âme, encore toute

pénétrée de la pensée de son fils et du généreux renoncement qu'il avait fait pour Dieu, allait elle-même éprouver de semblables désirs et les accomplir avec la même ardeur. Cette nouvelle conquête est réservée aux exhortations paternelles qu'Amand et Aubert adressent à la multitude en ce moment.

La parole de Dieu a toujours sa vertu puissante pour émouvoir les cœurs et y produire des fruits de salut ; mais sur les lèvres d'un vénéré Pontife de Jésus-Christ, d'un saint apôtre de son Evangile, elle a une grâce merveilleuse et une force à laquelle cèdent souvent les volontés les plus rebelles. Simples dans leur langage comme dans leur vie, ils ne recherchent point les ornements superflus de l'éloquence humaine, ni les discours sublimes de la science profane, mais la noble et touchante expression de l'Evangile. Recueillons ici quelques-unes de ces paroles trop rares, sorties de la bouche vénérable d'Amand : « Que celui, dit-il, qui veut toujours être avec Dieu, prie toujours. Qu'est-ce que la vie présente, mes frères très-aimés, si ce n'est une vapeur légère qui se dissipe en un moment ? Donc, efforcez-vous d'acquérir la vie éternelle à laquelle vous êtes appelés, et réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieus. Pour arriver à cet ineffable bonheur, revêtez-vous des armes de la justice, de la cuirasse de la Foi, et, par la puissance de la grâce de Dieu, résistez courageusement aux attaques du démon. Nul n'est plus fort que celui qui a vaincu l'esprit mauvais ; nul n'est plus faible que celui qui s'est laissé vaincre par la chair. Repoussez donc avec énergie toutes les attaques du démon ; repoussez-les par les veilles, les jeûnes et les aumônes, et n'oubliez jamais que la vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. Vivez donc dans la chair sans suivre les désirs déréglés de la chair, et que votre âme,

ainsi maîtresse des sens, en devienne plus forte pour la pratique des bonnes œuvres ; c'est là la principale vertu <sup>1</sup>. »

Amand continue de parler : en peu de mots il fait comprendre, à tout le peuple réuni autour de lui, que ces quelques jours qu'on appelle la vie ne sont qu'un temps d'épreuve, un pèlerinage vers la céleste patrie. D'un seul trait, il découvre toute la vanité des biens de ce monde passager, et montre au chrétien des biens infinis et impérissables qui l'attendent dans les cieus, où son nom est écrit au livre de vie ; puis, après lui avoir désigné les ennemis de son salut, il lui met entre les mains les armes invincibles de la Foi qui doivent lui assurer la victoire. Tous l'ont entendu, tous ont compris sa parole inspirée ; elle va porter ses fruits dans les âmes.

Mauger, profondément recueilli en lui-même, sent naître peu à peu dans son cœur des désirs qui le surprennent : les discours d'Amand reviennent sans cesse à sa pensée ; il lui semble le voir, l'entendre encore prononcer cette sentence des livres sacrés : « La vie est comme une vapeur légère qui disparaît en un moment. » Le souvenir de son cher fils Landri se réveille aussi alors plus vivement dans son esprit ; Mauger est sous l'opération de la grâce ; elle travaille ce cœur droit, simple et docile, et bientôt elle a déterminé en lui une résolution généreuse, héroïque.

Toutefois, pour ne rien précipiter dans une affaire si importante, et pour s'assurer des volontés de Dieu à son égard, le noble leude se rend à Cambrai, auprès de son vénérable évêque, saint Aubert, et c'est là qu'après avoir naïvement exposé les sentiments que le seigneur lui inspire, il reçoit, plein de joie, la tonsure et va bâtir sur

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. III, p. 501, Vita S. Bavonis, in° 41. C'est là

la colline de Hautmont, non loin des rives de la Sambre, un monastère, avec de pieux amis qui le suivent.

L'œuvre fut promptement achevée, et l'on entendit bientôt retentir au loin les louanges de Dieu dans ces contrées désertes et sauvages, qui allaient prendre dès ce moment une face nouvelle.

Amand, plus d'une fois, vint à Hautmont : c'est là même que Dieu nous le montre, comme au milieu d'un nouveau cénacle, réuni peut-être par ses soins et par son ingénieuse pitié. Il y a, dans ce fait que nous allons rapporter, un caractère tout apostolique, qui nous paraît s'allier parfaitement avec toutes les autres circonstances de sa vie et la sagesse admirable de sa conduite.

Les hommes de Dieu, en effet, ont toujours compris que la retraite, la prière et la méditation sont les grands et puissants moyens qui sanctifient le ministre de Jésus-Christ, et l'aident à sanctifier les âmes confiées à sa sollicitude. Comme les prophètes des temps anciens qui se retiraient au désert pour entendre la parole intérieure de Dieu dans leurs cœurs, pour purifier leurs lèvres avec le charbon mystérieux, que l'ange allait tirer de l'autel du Seigneur, et qui partaient ensuite pour annoncer aux peuples ses justices et ses miséricordes ; comme le Saint des saints, Jésus-Christ, qui souvent appelait à l'écart ses apôtres, pour prier dans le silence de la retraite ; ainsi ses dignes ministres ont toujours recherché, même au milieu de leurs immenses travaux, les recueils de la prière et les pieux loisirs de la méditation des vérités saintes. Dans la solitude il semble que le Ciel est plus rapproché de la terre et la pensée de Dieu plus intime au cœur de l'homme : là la rosée de ses grâces tombe plus abondante, sa lumière brille plus vive et plus radieuse. C'est là que Dieu parle à l'âme fidèle et qu'il lui révèle

ses secrets. « C'est véritablement le sanctuaire du repos après la fatigue, le tabernacle de Dieu après la visite de la demeure des hommes ; c'est le rafraîchissement après les ardeurs du soleil ; c'est la fontaine d'eaux vives et limpides après les courses brûlantes au désert ; c'est l'arbre toujours vert planté le long des eaux pour la joie et la commodité du voyageur <sup>1</sup> ».

Ainsi, le pieux Omer de Térouane, quand il avait prêché la parole de Dieu avec ses disciples dans les campagnes de la Morinie, allait retremper son âme dans la solitude de Sithiu, auprès de saint Bertin et de ses enfants ; puis il retournait, le cœur plein de consolation, à de nouvelles conquêtes. Combien de fois saint Eloi ne se retirait-il point sur cette petite colline non loin d'Arras, qui conserve encore aujourd'hui son nom. Là aussi, le jeune Vindicien se formait dans le calme de la retraite aux vertus sacerdotales, pour continuer un jour sur les sièges de Cambrai et d'Arras les œuvres saintes de son père spirituel, saint Aubert.

Tel avait été le bienheureux Amand dans sa jeunesse, nous pourrions dire dès les premiers jours de son enfance. En quelque lieu que nous le suivions, nous retrouvons partout l'homme de la prière et du recueillement, l'ami de la solitude et des travaux apostoliques, dans sa petite cellule de Bourges, dans les terres incultes du Brabant, à Centum-Celle (Civita-Vecchia), sur les côtes d'Etrurie, au milieu des mers, sur le vaisseau qui le ramène en France, sur les montagnes du Rouergue et des Pyrénées, ou bien dans quelque tranquille communauté, où ses enfants vivent sous la règle monastique.

Aujourd'hui c'est au monastère d'Hautmont qu'il est

<sup>1</sup> *Eccles.* cap. xi.

arrivé, avec son saint ami Aubert, de Cambrai. Ils ne sont pas seuls : à côté d'eux paraissent des prêtres, des missionnaires, des abbés, des hommes de Dieu qui se sont comme réunis à dessein. Arrivés par différentes voies, on les a vus gravir lentement les sentiers qui conduisent à la nouvelle montagne du Seigneur, à la maison de prière élevée par Mauger, à qui tous donnent aujourd'hui le nom de Vincent, à cause de la victoire qu'il a remportée sur le monde. C'est Humbert, qui quitte un instant sa communauté de Maroilles ; saint Ghislain, qui se réjouit à la pensée de se retrouver auprès de ses pères spirituels ; saint Wasnon de Condé, saint Etton, saint Foillan, et d'autres apôtres de l'Irlande qui habitent ces contrées ; c'est Landri, le fils bien-aimé de Mauger, et qui sera bientôt appelé à s'asseoir sur le siège de Meaux ; enfin beaucoup d'autres serviteurs de Dieu, qui sont venus goûter la paix et le bonheur dans l'abbaye d'Hautmont. On croirait véritablement rencontrer une de ces vénérables assemblées où les ministres du sanctuaire, accourus de tous les points d'un vaste diocèse, se recueillent devant le Seigneur, sous les yeux de leur premier Pontife, pour écouter la parole inspirée d'un de leurs frères dans l'apostolat : nous assistons en quelque sorte à une retraite sacerdotale. Le texte des vieux hagiographes est bref et concis ; comme ailleurs il trompe les désirs d'une curiosité bien légitime ; toutefois il nous semble qu'il en dit assez pour nous révéler une scène belle et touchante, une réunion spirituelle qui, si elle n'avait pas les formes solennelles qu'une sage coutume a données aujourd'hui à ces pieux exercices, nous marque certainement les mêmes vues et les mêmes intentions. « Là donc, sur ce mont aussi élevé par la sainteté et la vertu de ses habitants que par le nom qu'il porte, beaucoup d'hommes très-saints se

réunissaient, et ils parlaient entre eux du salut des âmes<sup>1</sup>. »

Aussi, en suivant par la pensée les circonstances probables signalées par cette courte indication, on peut voir Amand, « le visiteur assidu d'Hautmont, le prédicateur des volontés divines, » élever la voix, au nom de Dieu, dans le sanctuaire, en présence de l'évêque saint Aubert, et rappeler à tous ses frères et ses amis rassemblés dans ce lieu, les importantes vérités de la Foi, les hauts enseignements de l'Évangile, les sublimes obligations du sacerdoce et de la vie religieuse.

Mais si Amand parle aux autres, il parle surtout à lui-même, et c'est alors que, dans la sainte humilité de ses pensées, il jette un regard attentif et sévère sur toute sa conduite et sur l'accomplissement du ministère que le Ciel lui a confié. C'est alors qu'il se demande à lui-même s'il est véritablement le sel de la terre, la lumière du monde, et que, à l'exemple de saint Paul, il tremble qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit réprouvé lui-même.

Hautmont était donc devenu rapidement comme un nouveau cénacle : « les uns après les autres on voit affluer vers cette sainte montagne tous les porte-étendards de la milice de Jésus-Christ, comme les industrieuses abeilles qui quittent la ruche et y reviennent d'un vol rapide<sup>2</sup>. » Le nom de Mauger s'étend au loin dans les terres des Francs ; on se répète les œuvres admirables du puissant Leude du palais, devenu un humble moine, et l'on voit accourir en foule auprès de lui d'illustres Pontifes et de grands serviteurs de Dieu. Mauger, effrayé de ces honneurs qu'il

<sup>1</sup> Bolland. xrv julii, *Vita S. Maldegarii*.

<sup>2</sup> Idem, *Acta SS. Belgii*, n° 32, *Vita S. Maldegarii*.

a suis dans le monde et qui le poursuivent jusque dans sa solitude, ira bientôt se cacher de nouveau à Soignies, dans les terres incultes du Brabant.

Auparavant il aura la consolation de voir sa sainte épouse Vaudru recevoir le voile sacré des veuves, et fonder à Château-Lieu<sup>1</sup> un monastère autour duquel s'élèvera peu-à-peu la belle cité de Mons, qui lui doit son origine. Un peu plus tard, sainte Aldgonde, sœur de Vaudru, renversera tous les obstacles qui arrêtent l'exécution de ses désirs, et elle aussi, prenant son vol vers la solitude, ira fonder à Maubeuge un monastère pour y vivre saintement avec de pieuses compagnes.

C'est encore entre les mains d'Amand que sera déposé cet acte solennel de renoncement au monde, c'est à lui qu'est réservé l'honneur et le mérite d'étendre partout la phalange sacrée des vierges. Nous assistons, pour ainsi dire, en ce moment aux conseils de Dieu sur cette contrée catholique, et on croirait le voir donner à son apôtre, dans ce langage mystérieux que les saints ont seuls le don de comprendre, la mission de réunir en différents lieux des légions de vierges, pour chanter, le jour et la nuit, les louanges de l'Agneau sur la terre, et se préparer à le suivre éternellement dans les cieux.

Nouvelle conquête de la Religion sur la nature barbare et payenne, la virginité inconnue avant le christianisme commence à s'épanouir, comme une fleur nouvelle du Ciel, sur cette terre de la Gaule-Belgique, et à y répandre, ainsi que dans d'autres contrées plus heureuses, ses suaves

<sup>1</sup> « C'est là que s'élevait dans la suite la ville de Mons. » Il y eut autrefois dans ce lieu un camp romain. L'histoire de Mons, par De Boussu, donne une gravure qui montre les débris de ce camp à l'époque de Ste Vaudru.

parfums. Amand plantera au milieu de nos provinces cette bannière sacrée, déployée. pour la première fois, par la Vierge-Mère, et à sa voix, une multitude d'âmes généreuses vont accourir s'enrôler sous cet étendard glorieux. Par la vertu de Dieu, par l'irrésistible ascendant des paroles de son apôtre, on verra tomber de toutes parts les barrières que les préjugés, les passions et les répugnances de la chair et du sang voudront opposer à la sublime vocation des épouses choisies de Jésus-Christ.

Ici encore, la tâche était rude et pénible, il faut le reconnaître, et un courage ordinaire y eût facilement succombé. Comment l'homme matériel et grossier, à peine initié aux premières vérités du christianisme, aurait-il compris ces sacrifices héroïques et surhumains qu'il sait inspirer? et faut-il s'étonner si cette nouvelle folie de la croix, que le monde trouvait dans la virginité volontaire et perpétuelle, devint l'objet des luttes et des plus opiniâtres résistances dans la famille. Telle était même la force du préjugé ou peut-être de l'ignorance, que souvent les dévouements les plus sages et les plus réfléchis, les vocations les plus manifestes, les désirs et les supplications les plus pressantes ne pouvaient encore fléchir la volonté d'un père et d'une mère que la Foi avait éclairés, et qui se glorifiaient de suivre ses enseignements. Heureux encore quand une défense royale ou des prétentions déçues ne venaient pas encore ajouter aux entraves déjà si multipliées de la famille.

Nous avons déjà reconnu tous ces obstacles multipliés, soit dans la vocation de Rictrude, soit dans celle de Gertrude de Nivelles et de sa vénérable mère Itta; aujourd'hui, c'est la vierge Aldegonde qui soupire devant le Seigneur, le conjure de terminer les angoisses qui affligent son âme, et de mettre dans le cœur de ses parents une pensée

de foi qui triomphe des répugnances de la nature en eux.

Dieu a exaucé la prière de la vierge chrétienne<sup>1</sup>; à sa voix les obstacles les plus puissants vont s'évanouir, et le grand apôtre Amand posera bientôt sur sa tête le voile sacré, en signe de sa séparation irrévocable avec le monde. Suivons un moment les phases diverses de cette vocation sublime, dont les touchants caractères se révèlent ici avec un charme tout particulier, et qui contraste d'une manière si frappante avec les mœurs encore peu civilisées des anciens Nerviens.

Dès son enfance, Aldegonde, la vierge de Coursolre que Dieu a résolu de s'attacher par d'indissolubles liens, est récréée par de gracieuses et ravissantes visions. Durant son sommeil, des songes viennent s'offrir à son âme innocente : ils l'inclinent doucement vers l'amour des biens célestes et lui inspirent un généreux mépris pour les joies fugitives de la terre. D'autres fois, c'est l'époux des âmes vierges, sous la forme d'un jeune enfant, qui lui présente la robe blanche et la palme que les vierges portent dans le Ciel à la suite de l'Agneau. Quelques-unes de ces chastes épouses de Jésus-Christ lui apparaissent à leur tour pour l'inviter à les suivre ; ses anges viennent fortifier son cœur contre les séductions ; le prince des apôtres lui révèle les secrets d'en haut ; on dirait que le Ciel entier s'est abaissé pour préparer cette jeune enfant aux desseins de Dieu sur elle.

Environnée de ces influences célestes, la vierge Aldegonde grandit et se développe aux yeux ravis qui la contemplent : en même temps la grâce croît dans son cœur, et la prépare insensiblement à la lutte longue et pénible qu'elle est appelée à soutenir. Déjà elle a commencé : ses

<sup>1</sup> Bolland. xxx januarii, Vita S. Aldeg, Huch.

charmes modestes, sa vertu, la noblesse de sa naissance, ses possessions, ont éveillé des désirs; Walbert et Bertilie se flattent à la pensée de l'heureuse et puissante alliance que leur fille bien-aimée va bientôt contracter. Ils se plaisent à lui rappeler tous les titres qui relèvent le jeune époux qu'ils lui destinent. Aldegonde reste insensible; son esprit se porte vers Dieu, et son cœur soupire après le jour où, comme sa sœur Vaudru, elle pourra voler dans quelque solitude tranquille pour s'y consacrer à Dieu.

Le regard attentif d'un père et d'une mère saisit facilement ces refus dissimulés d'une alliance qu'ils désirent; Walbert et Bertilie s'en aperçurent, ils renouvelèrent leurs instances; Bertilie, surtout, ne laisse échapper aucune occasion pour gagner le cœur de sa fille. Aldegonde souffrait beaucoup de ces sollicitations auxquelles elle ne peut se rendre, et sa foi lui faisant enfin surmonter la crainte qu'elle a d'affliger une mère tendrement aimée, elle lui répond : « Ma très-douce mère, pourquoi me flatter ainsi? pourquoi, par ces persuasives paroles, attristez-vous mon âme? Je ne vous le cacherais plus longtemps, et je vous découvrirai sincèrement le désir que depuis longtemps j'ai conçu dans mon cœur. Vous me parlez d'un époux et vous me vantez ses richesses périssables; mais, ma très-douce mère, l'époux que je désire est celui qui a pour possession le ciel, la terre et la mer, et dont les richesses croissent toujours et jamais ne diminuent. Si vous le pouvez, ma mère, donnez-moi un tel époux, mais non un homme fragile et qui mourra bientôt<sup>1</sup>. » La lutte se prolonge encore; Aldegonde va à Château-Lieu (Mons), se consoler auprès de sa sœur sainte Vaudru, dont elle envie le bonheur; sa mère la rappelle,

<sup>1</sup> Bolland. xxx. januarii, Vita S. Aldeg.

elle revient aussitôt. Bertilie de nouveau s'efforce de gagner sa fille : elle la presse, la sollicite ; c'est le dernier effort de la nature sur la grâce ; Aldegonde reste victorieuse, et Dieu changeant en ce moment le cœur de ses parents, elle obtient de leur bouche un consentement qui comble tous ses vœux.

Il restait un dernier combat à soutenir : cette fois c'est le jeune époux promis qui veut faire céder la foi et la vocation du Ciel aux désirs de son cœur. N'écoutant que la passion qui le transporte, il est résolu de tout tenter pour la satisfaire, et c'est alors que la vierge timide fuit promptement dans une retraite inconnue, d'où elle court à Hautmont, auprès de son beau-frère, saint Mauger, et des deux saints pontifes Amand et Aubert : là, elle se prosterne devant les deux vénérables vieillards, leur expose les désirs de son âme, les luttes qu'elle a endurées jusqu'à ce jour, et les derniers efforts de l'ennemi qui la forcent à prendre la fuite dans des solitudes ignorées.

La Providence avait manifestement préparé cette consolation à la jeune vierge, comme pour l'assurer que la fin de ses inquiétudes était arrivée, et qu'elle allait commencer à jouir du plein accomplissement de ses désirs. Amand ouvre la bouche, et des paroles pleines d'une douce gravité et d'une admirable sagesse viennent encore ajouter une nouvelle force à l'énergie étonnante qui remplit cette âme virginale. Il remet devant les yeux d'Aldegonde le tableau de ce monde qu'elle veut quitter et la volonté de Dieu qu'il faut rechercher avant toutes choses. Ce peu de mots réveille dans son cœur de nouveaux transports ; elle réitère ses vœux, ses promesses, déclare que rien désormais ne peut la retenir, et que la mort de ses parents ayant rompu ses derniers liens, elle veut se donner entièrement à Dieu.

Après cette nouvelle et solennelle déclaration, on la

conduit dans un oratoire dédié au grand évêque saint Vaast, et c'est là que tout se prépare pour sa consécration solennelle au Seigneur.

L'Esprit-Saint va descendre sur cette âme fidèle et courageuse; il va la fiancer à Jésus-Christ par la foi du serment, afin qu'un jour, réunie dans le Ciel aux chœurs des vierges, elle puisse, durant tous les siècles, chanter le cantique de l'Agneau. Aldegonde, prosternée humblement au pied de l'autel, répand son cœur en effusions de reconnaissance et d'amour pour Dieu; elle le bénit de lui avoir inspiré l'heureuse pensée de venir, hors des bois où elle s'était cachée, dans cet asile où elle trouve tout à la fois un frère qui l'aide de ses conseils, un évêque qui reçoit ses engagements sacrés, et un saint apôtre qui va lui révéler les desseins de Dieu sur elle. Pendant que l'on adresse au Ciel les plus touchantes invocations, que les chœurs des anges et des saints sont invités à unir leurs prières aux prières des justes de la terre, Aldegonde dépose ses vêtements mondains et prend les humbles habits de la profession religieuse: « C'est un vêtement de justice et de sainteté, le symbole de la pureté et de la mortification: » « Seigneur, dit le pontife, que le secours de votre bonté fortifie et défende votre servante, afin que par votre protection, elle conserve intacte la promesse de la sainte virginité qu'elle a embrassée par votre inspiration<sup>1</sup>. » Puis ils placent sur sa tête le voile religieux orné d'une simple croix sur le front, et qui lui descend sur les épaules et la poitrine. Le sacrifice est consommé: la vierge chrétienne est maintenant morte au monde et aux vanités du monde;

<sup>1</sup> Sacramentaire d'Hiltoard, évêque de Cambrai et Arras en 812, *Oratio ad ancillus Domini. vlandas.* — Durand, lib. II, *passim.* — *Acta SS. Belgii*, t. IV.

elle les a méprisées pour l'amour de Jésus - Christ, qu'elle connaît, qu'elle aime et à qui elle se confie pour jamais.

Aussitôt après, Aldegonde, par le conseil d'Amand, allait fonder le monastère de Maubeuge, au milieu des bois, des broussailles et des taillis dont cette terre était couverte de toutes parts. De nombreuses compagnes suivent la jeune vierge de Coursolre dans sa retraite et travaillent avec ardeur à l'accomplissement de leurs communs désirs. Une douce et aimable familiarité anime toutes ces âmes que l'amour de Dieu a remplies des mêmes pensées; elles s'excitent mutuellement aux vertus religieuses, aux actions saintes, et toutes marchent d'un cœur dilaté dans les voies sublimes de la perfection évangélique.

Il fut encore donné aux deux pieux évêques Amand et Aubert de consacrer cette nouvelle maison de prière, et d'entendre le concert de ces voix virginales monter vers le Ciel sur les rives silencieuses de la Sambre.

Enfin la virginité chrétienne triomphe; elle a vaincu les préjugés barbares, les résistances de la nature et la sensualité payenne; elle tient en main les palmes de sa victoire, et avant que le VII<sup>e</sup> siècle soit arrivé à sa fin, avant même la mort de notre glorieux saint Amand, l'Eglise de la Gaule-Belgique pourra, avec une noble fierté, présenter à l'admiration du Ciel et de la terre de nombreuses et florissantes communautés de vierges. Nous avons déjà vu sainte Itta et sa fille sainte Gertrude, à Nivelles; sainte Rictrude et ses filles, à Marchiennes et sainte Vaudru, à Château-Lieu (Mons); il nous resterait à rappeler sainte Begge, sœur de sainte Gertrude, à Andène sur la Meuse; sainte Berthe, épouse de Sigebert, frère d'Adalbaud, à Blangy en Artois; Eulalie, à Hasnon; à Denain, sainte Refroy et ses sœurs;

à Liessies, sainte Hiltrude; à Morselle, sainte Gudule, sœur de saint Ablebert, évêque de Cambrai; à Honnecourt, sainte Valérie, saint Pollène et tant d'autres qui en tous lieux, dans ces asiles de la virginité et de l'innocence, répandent la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Bientôt même le sang si fécond de quatre vierges, martyrisées dans ces contrées, viendra assurer d'autres conquêtes à cette armée déjà si nombreuse; Aléna et Dymrna dans le Brabant, Maxellende, à Caudry, non loin de Cambrai, Saturnine, dans les terres de l'Artois, attireront par leur trépas héroïque de nouvelles épouses à l'Agneau.

C'est ainsi que sous l'inspiration du Ciel, par les soins d'Amand et des vertueux pontifes qui favorisent ses travaux, commence, au milieu de nous, le sublime apostolat de la virginité qu'un siècle incrédule et sensuel repousse, dédaigne et dont il ne comprendra jamais la haute mission dans le monde. Les barbares du VII<sup>e</sup> siècle eurent aussi grande peine à la comprendre; peu à peu néanmoins l'ascendant des vertus et du dévouement opéra sur leurs âmes grossières, mais franches et sincères, des impressions heureuses, que l'on ne retrouve plus dans les cœurs indifférents des hommes de nos jours. Ils surent apprécier enfin tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans cette vie des vierges, dévouées à la prière et aux œuvres de charité, combien elle relève la dignité de la femme, dont le christianisme seul a su assigner la véritable place dans la société comme dans la famille, combien enfin cette vie céleste, angélique a adouci les mœurs et les habitudes des peuples, par l'autorité étonnante qu'elle donnait à ces épouses consacrées de Jésus-Christ.

Il nous sera donné un peu plus loin de réveiller encore ce souvenir : auparavant il nous faut suivre, une seconde fois, l'infatigable missionnaire qui nous entraîne à sa suite,

de la paisible colline d'Hautmont, aux montagnes arides et escarpées des Pyrénées. C'est là que la voix de Dieu l'appelle malgré son âge déjà avancé, pour endurer de nouvelles fatigues, de nouveaux outrages et répandre d'innombrables bienfaits.

## CHAPITRE XVIII.

### MISSION DE SAINT AMAND DANS LA GASCogne.

Saint Amand visite ses monastères. — Il entend parler des Basques ou Wascons. — Origine de ce peuple. — Motifs qui déterminent saint Amand à aller leur prêcher la Foi. — Ce que c'est qu'un saint dans un royaume. — Souffrance de saint Amand dans la Gascogne. — Il y fonde des monastères. — On cherche à le faire mourir; il échappe miraculeusement.

— Année 664. —

Saint Amand était arrivé à sa soixante dixième année; mais sa vigilance et son ardeur ne lui permettaient point le repos. Sans cesse il était occupé, soit à annoncer l'Evangile dans les villes et les campagnes, soit à visiter les nombreux monastères qu'il avait fondés. Il s'assurait ainsi par lui-même que la discipline y était exactement observée, que les religieux procuraient la gloire de Dieu par leurs prières et leur vie sainte, qu'ils inspiraient aux peuples des sentiments et des habitudes chrétiennes, qu'ils étaient, en un mot, ce à quoi leur vocation les appelle, des hommes de charité, de vertu et de dévouement.

Un jour il arriva dans une de ces pieuses communautés qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, et où sa présence excita la plus vive allégresse. Les hagiographes ne nous disent point dans quel pays elle se trouvait, mais nous serions en droit de supposer que c'était dans l'intérieur du royaume, par la connaissance spéciale qu'avaient ces re-

ligieux du caractère, des mœurs et des incursions continues des Gascons.

Dans les entretiens qu'ils eurent avec leur père spirituel Amand, ils lui apprirent qu'il y avait, non loin des Pyrénées, dans un pays coupé par de profonds précipices et des rochers presque inaccessibles, une contrée appelée *Wasconia*, encore abandonnée aux grossières erreurs du paganisme; que le peuple y consultait les auspices, les augures, adorait des idoles au lieu du vrai Dieu; qu'agile, actif et intrépide dans les combats, il faisait fréquemment des courses sur les terres des Francs.

Ces traits suffisaient pour caractériser les anciens Basques. Saint Amand surtout pouvait les reconnaître par la courte apparition qu'il fit, durant son exil, dans les contrées voisines de celles qu'ils habitaient alors.

En effet, d'après le récit des meilleurs historiens<sup>1</sup>, les Gascons ou Wascons habitaient originairement par delà les Pyrénées; ce ne fut que vers l'an 586 qu'ils franchirent ces montagnes et commencèrent leurs excursions dans les pays qui en forment le versant septentrional: sous le règne de Dagobert I<sup>er</sup>, ils se jetèrent sur l'ancienne Novempoulanie, dont une partie a pris depuis le nom de Gascogne.

Plusieurs expéditions militaires, dirigées avec habileté, mirent un terme à ces invasions toujours croissantes, et Aribert, fils de Clotaire II, étant devenu roi d'Aquitaine, soumit les Basques à son obéissance. Ce prince mourut peu de temps après, ainsi que son jeune fils, et l'Aquitaine fut alors réunie au royaume de Dagobert. Plus d'une fois encore, il fallut lutter contre ces montagnards, dont la bouillante activité ne pouvait supporter ni le repos, ni la domination des hommes du Nord. Après plusieurs nou-

<sup>1</sup> Daniel, *Histoire de France*, règne de Dagobert.



velles défaites, ils mirent enfin bas les armes et jurèrent fidélité au roi, à ses successeurs et à la nation des Francs<sup>1</sup>.

Ces circonstances favorables semblaient promettre des succès au ministre de Jésus-Christ qui braverait tous les périls pour prêcher la Foi chez ce peuple. Saint Amand, ne consultant que son zèle et son amour des âmes, forma aussitôt le dessein d'y aller avec quelques-uns de ses disciples.

Les termes dont se servent certains auteurs semblent révéler une autre pensée encore dans cette résolution généreuse de saint Amand, et, quoique d'un ordre moins élevée, elle n'en est pas moins digne du cœur d'un apôtre et d'un saint. On croirait donc que l'amour de la patrie, et le désir d'accoutumer à la domination des Francs ce peuple indomptable jusqu'alors dans ses résistances, n'y fut pas tout-à-fait étranger<sup>2</sup>.

Rien au reste ne devrait nous étonner dans cette détermination ; toutes les nobles pensées, tous les beaux sentiments trouvent leur place dans un cœur chrétien, et plus un homme est saint, plus il aime véritablement sa patrie et concourt à son bonheur. Son action, il est vrai, paraît moins directe, moins immédiate que celle des politiques et des puissants, qui tiennent en main les rênes du gouvernement ; mais qui serait assez aveugle, assez oublieux des voies ordinaires de la Providence pour ne point reconnaître que si les hommes s'agitent, c'est Dieu qui les mène ? Or, sur la terre, qui peut beaucoup sur les volontés de Dieu ? les saints. Qui retient son bras irrité quand il va frapper une nation coupable ? Qui détourne les fléaux en arrêtant

<sup>1</sup> *Eredeg.*, cap. lxxviii.

<sup>2</sup> *Boll.* vi feb. *Vita S. Amandi*, Milo, p. 884. — Item, *Anon. aquit.* m<sup>o</sup> 41.

le cours des crimes? Qui change les principes de désordre, jetés au sein des sociétés pour leur ruine, et y fait pénétrer peu à peu les vrais principes de moralité, d'ordre et d'équité? les saints. Oui, disons-le hautement, au risque de voir sourire quelques habiles prétendus du siècle, un saint fait plus par ses prières et ses œuvres dans les destinées d'un empire, que tous les conseils de la sagesse et de la politique humaine.

Il serait donc possible que saint Amand, à la vue des incursions continuelles et des ravages que faisaient souvent les Gascons sur les terres des Francs, se sentit inspiré du patriotique désir d'y mettre un terme, non avec les armes meurtrières qui répandent le sang, mais avec les pacifiques enseignements de l'Évangile qui adoucissent les mœurs, apaisent les haines et les rivalités jalouses, apportent aux peuples avec la foi, la tranquillité, le bonheur de la vie et d'immortelles espérances.

Plein de ses pensées et sans s'effrayer des dangers sans nombre qu'il doit rencontrer en tous lieux, Amand part, à la garde de Dieu, vers les hautes montagnes des Pyrénées. Arrivé au milieu des idolâtres habitants de la Gascogne, il les attire en foule autour de lui par les industries de sa charité. Il leur remet devant les yeux la grandeur du seul vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre, le bonheur incompréhensible qu'il promet à ceux qui observeront sa loi, et les châtimens rigoureux qui seront l'éternel partage des méchants et des impies. Il leur montre avec douceur et bonté combien sont aveugles et malheureux ceux qui adorent des statues muettes et impuissantes, et leur offrent des sacrifices qui ne sont dus qu'au seul créateur.

Dieu, qui donne toujours à l'homme des grâces et des dons propres à l'état auquel il le destine, avait mis dans le cœur d'Amand un trésor de patience et de longanimité

incroyables. Ces vertus ne sont pas moins nécessaires à un apôtre de l'Évangile que le zèle et le dévouement. Ce n'est pas en effet dans les fatigues des voyages, dans la hauteur des rochers à gravir, dans la profondeur des précipices à franchir que ces vertus s'exercent : obstacles naturels posés par la main de Dieu lui-même, ils font la consolation du missionnaire en même temps qu'ils augmentent ses mérites. Mais quand, après avoir annoncé la parole du salut, il ne recueille pour prix de son zèle que les insultes et les outrages, quand il voit un peuple égaré repousser avec obstination les vérités souverainement nécessaires qu'il vient lui annoncer, alors il faut que son âme s'arme de patience, et que, sans céder à l'impétuosité d'une ardeur que les résistances augmentent encore, il sache se conserver dans cette paix tranquille et cette douce sérénité qui brise souvent les volontés les plus rebelles.

Tel fut Amand dans les circonstances les plus difficiles de son laborieux ministère. Tel il nous apparaît en ce moment au milieu des populations de l'indocile et belliqueuse Gascogne. Aussi Dieu lui prépare de grandes consolations et des conversions nombreuses pour récompenser toutes ses vertus et surtout son inaltérable douceur. Voici surtout l'événement singulier qui détermina ce changement tant désiré.

Un jour que le vieillard missionnaire prêchait devant une grande multitude rassemblée autour de lui, un homme aux habitudes légères et moqueuses, espèce de bouffon rempli d'un fol orgueil et très-corrompu dans ses mœurs, s'approche de lui, et l'imitant de la voix et du geste, cherche à provoquer les rires, les sarcasmes et les injures des spectateurs. Amand, sans paraître ému de cette sacrilège insolence, pardonne dans son cœur à ce misérable, qui ne sait pas même respecter ses cheveux blancs, et

continue son discours au peuple. Mais Dieu qui voulait venger la personne de son ministre outragé, et donner en même temps une leçon capable de faire impression sur les cœurs, punit presque au même instant cet homme audacieux. Tout-à-coup, au milieu de la foule qui l'avait entendu et qui avait été témoin de son impiété, il paraît agité des plus violents transports, il pousse des cris affreux, se jette par terre où il se roule avec rage, et expire dans les plus atroces douleurs.

Dans les desseins admirables de Dieu, souvent les crimes d'un homme deviennent l'occasion du salut de plusieurs, qui savent en profiter pour revenir à lui. Ainsi le bien est tiré du mal; ainsi par un étonnant et miséricordieux effet de l'alliance entre la sagesse de Dieu et la liberté de l'homme, tout dans ce monde concourt à la sanctification des élus du Seigneur. Nous avons déjà pu le remarquer dans la conversion subite des habitants du pays de Gand, après la résurrection du voleur de Tournai; nous voyons ici quelque chose d'assez semblable, produit chez les idolâtres gascons.

En effet, beaucoup d'entre eux frappés de terreur à la vue de ce qui vient de se passer embrassent la Foi de Jésus-Christ, demandent le baptême avec empressement, et donnent toutes les marques d'un changement sincère : les détails nous manquent encore sur cette conversion des Basques; mais il nous est permis de penser que saint Amand prit dans cette contrée toutes les mesures, qui lui avaient si bien réussi dans la Flandre et le Brabant. La chose était même beaucoup plus facile dans la Gascogne, où il y avait déjà plusieurs évêchés fondés depuis longtemps. Quelques monastères établis en différents lieux vinrent assurer ce bien par les disciples que le missionnaire y laissa.

Saint Amand parcourut encore pendant quelque temps ces vastes contrées, où Dieu confirma par de nouveaux miracles la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Dans les vues de sa miséricorde, ils devaient contribuer à arracher les peuples à leurs erreurs, et leur inspirer peu à peu des mœurs plus réglées et plus conformes au christianisme.

Il était un jour arrivé dans une ville que quelques auteurs croient être Limoges. L'évêque du lieu, qui connaissait les travaux apostoliques et la grande sainteté d'Amand, l'accueillit avec respect dans sa maison et lui rendit tous les devoirs de la plus touchante hospitalité. Lui-même offrit au vénérable vieillard l'eau et le bassin pour laver ses mains, selon la coutume ; mais en même temps il recommanda secrètement à un de ses clercs, qui se trouvait près de lui, de conserver cette eau. Quelques moments après, pendant que le missionnaire se reposait des fatigues du voyage, l'évêque se dérobe, va prendre le vase qui contient l'eau et se dirige aussitôt vers son église cathédrale. Là, depuis longtemps, mendiait un pauvre aveugle bien connu dans toute la cité. Aussitôt qu'il est arrivé près de lui, l'évêque, plein de confiance en Dieu et dans la vertu de l'apôtre qu'il venait de recevoir dans sa demeure, lui dit : « Mon fils, si tu as la foi, mouille tes yeux avec cette eau dans laquelle le serviteur de Dieu, Amand, a lavé ses mains ; j'ai la confiance que par ses mérites tu recouvreras la vue. » L'aveugle obéit sur-le-champ à la parole de son pasteur ; il frotte ses yeux, et au même instant il recouvre la vue. Aussitôt l'évêque au comble de la joie, et le pauvre aveugle guéri, font éclater leurs transports d'allégresse ; le bruit de ce miracle se répand en peu de temps dans la ville, où l'on entend retentir de toutes parts des cris de bénédiction et de reconnaissance.

On dirait que l'humilité d'Amand fut effrayée de voir ainsi sa vertu trahie par un prodige si éclatant ; nous le rencontrons presque aussitôt hors de cette cité où son nom était porté jusqu'aux cieux. Bientôt après il apparaît à nos regards sur les confins de l'ancienne province du Bourbonnais, à l'endroit où se trouve maintenant la ville de Saint-Amand. Là il rencontre un lieu très-convenable, et fait bâtir un monastère, où il laisse quelques-uns des disciples qui l'avaient accompagné en Gascogne.

Ce fut apparemment vers cette même époque, comme l'indique un diplôme de Childéric II, et daté de la seconde année de son règne (666), qu'une nouvelle abbaye fut encore bâtie par saint Amand à Nant, au pays des anciens Ruthéniens, près de l'endroit où la Dourbie se jette dans le Tarn, au diocèse de Rhodéz.

Il se passa alors un fait étrange, par lequel Dieu voulut encore manifester à des hommes violents et grossiers la protection spéciale qu'il accorde à ses saints, et l'étonnant pouvoir dont il les investit pour l'intérêt de sa gloire et la sanctification des âmes. Evidemment il faut reconnaître, dans le fait que nous allons rapporter, une de ces persécutions brutales, qui n'étaient que trop fréquentes à cette époque de la part des Leudes barbares, encore tout remplis des idées de conquête, et qui bien longtemps donnèrent des exemples de l'esprit violent et rapace qui les animait.

Un certain Mummole<sup>1</sup>, seigneur, peut-être évêque d'une ville voisine, jaloux et irrité de ce que le missionnaire Amand avait obtenu de Childéric II un terrain pour bâtir le monastère de Nant, résolut de s'y opposer. Il ne recula pas même devant la pensée d'un meurtre. Des hommes à

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, n. 23.

qui il communiqua ses desseins et ses ordres vinrent donc se présenter à saint Amand avec tous les témoignages du plus profond respect : ils lui adressent des paroles de paix et de bienveillance, lui déclarent qu'ils sont arrivés dans l'intention de lui montrer un lieu très-convenable pour l'emplacement du monastère qu'il se propose de bâtir. En même temps ils le prient de les accompagner, afin de reconnaître par lui-même la vérité de leurs paroles. Ce projet cachait la plus infâme trahison, et il paraît que Dieu le révéla à son serviteur. Toutefois Amand, remettant son sort à la Providence, et peut-être aussi poussé intérieurement par l'esprit de Dieu, suivit ses meurtriers sans témoigner la moindre défiance.

Déjà on était arrivé sur le sommet de la colline où ils se proposaient de lui trancher la tête, lorsque tout-à-coup le ciel se couvre de gros nuages, le tonnerre gronde, la foudre éclate, des torrents de pluie tombent, et les plus épaisses ténèbres se répandent à l'entour. Frappés de ces témoignages éclatants de la justice de Dieu, les assassins se jettent tous en tremblant aux pieds de saint Amand, lui demandent pardon de leur crime, et le conjurent, les larmes aux yeux, de leur laisser la vie. Notre bienheureux, touché lui-même de tout ce qu'il voit, se prosterne la face contre terre, et supplie le Seigneur de pardonner à ces hommes le crime qu'ils voulaient commettre.

Soudain le calme renaît dans la nature, l'obscurité se dissipe, et les meurtriers, frappés d'admiration et de crainte, se retirent en demandant pardon au Ciel d'avoir conçu l'horrible projet de faire périr un serviteur de Dieu.

Ainsi Amand, comme un nouvel Elie, commanda au ciel et aux éléments, sur cette montagne du Rouergue, et

retint, par la puissance de sa prière, le bras de Dieu qui allait frapper ces grands coupables. Le bruit de ce prodige se répandit rapidement dans toute la contrée; il contribua encore à augmenter les respects des populations pour Amand et à favoriser de plus en plus les fruits de son œuvre apostolique.

Après qu'il eut, avec sa prudence ordinaire, disposé toutes choses dans cette contrée, et puissamment avancé l'œuvre de Dieu, il revint de nouveau dans sa communauté d'Elnon. C'est là surtout que nous allons le suivre maintenant, soit dans ses autres missions moins connues, soit dans les détails de sa vie intime au milieu de ses enfants spirituels. Nous avons jusqu'ici considéré surtout l'évêque et le missionnaire, il est temps que nous développiions le troisième titre que nous lui avons donné et qui le distingue surtout entre tous les évêques apostoliques de cette époque. Plus de trente monastères fondés par ses soins, outre ceux qui ne nous sont pas connus, attestent qu'il fut l'homme dont Dieu s'est surtout servi, pour propager dans les provinces du nord cet institut monastique, auquel nous sommes redevables de tant de bienfaits.

## CHAPITRE XIX.

### L'ÉTAT MONASTIQUE : L'ABBAYE DE SAINT-AMAND.

Influence de l'état monastique dans la société au VII<sup>e</sup> siècle, services rendus aux Francs en particulier par les premiers monastères. — La prière, la prédication de l'Évangile, le travail, l'étude, occupations ordinaires des abbayes à cette époque. — Historique de l'abbaye d'Elnon, saint Amand la fonde. — Diplômes du roi Dagobert, du Pape Martin I<sup>er</sup>. — Règle de saint Benoît. — Vie de saint Amand et de ses religieux dans le monastère.

— VII<sup>e</sup> siècle. —

L'influence extraordinaire qu'a exercée l'état monastique dans les commencements des sociétés modernes et de la France en particulier, le développement considérable qu'il a pris au VII<sup>e</sup> siècle dans cette partie de la Gaule-Belgique, les avantages inappréciables qui en ont été le résultat, toutes ces considérations au milieu desquelles apparaît, couronné d'une auréole de gloire, le beau nom de saint Amand, exigent que nous fassions connaître les nombreux monastères qui ont été fondés par ses soins. Nous examinerons d'abord avec plus de détails l'abbaye d'Elnon, qui, à tous égards, mérite cette distinction.

Avant tout, qu'il nous soit permis d'exposer quelques courtes réflexions sur cette institution éminemment chrétienne, que l'on a, de nos jours, si injustement attaquée et calomniée.

Si l'ignorance n'avait pas ses préjugés, et l'impiété son opiniâtre injustice, quel esprit droit pourrait refuser à l'état religieux l'honneur justement mérité d'avoir intro-

duit avec le clergé, parmi les sauvages envahisseurs de l'empire romain, les premiers principes du droit, de la justice, de la modération et de la civilisation? Que nous apportaient, en effet, ces Francs ou Germains du fond de leurs forêts? Le mépris des arts et des sciences, l'esclavage pour les vaincus, l'horreur du travail et d'une vie tranquille, l'amour effréné de la guerre et de ses hasards, et, par-dessus tout, un culte sanguinaire et féroce qui favorisait et consacrait tous leurs grossiers instincts. Qu'on nous dise s'il n'est pas vrai que tels étaient les Barbares, quand ils débordèrent à flots pressés sur la terre des Gaules, et qu'on nous explique autrement que par l'influence de l'Eglise dans ses pontifes, ses missionnaires et ses religieux, l'étonnant prodige qui s'opéra en eux, dès qu'ils furent en contact avec le christianisme. Le premier mot de cette énigme morale se trouve sans contredit au baptême de Clovis, et depuis lors chaque évêque, chaque apôtre, et nous pouvons dire chaque moine a mis la main à cette œuvre de civilisation et de véritable progrès.

Cette vérité paraît aujourd'hui comprise<sup>1</sup> de tous ceux en qui la raison n'est point dominée par d'aveugles préjugés; les aveux les plus frappants ont même échappé à des plumes, qui ne se sont que trop souvent livrées au mensonge, et la force de l'évidence les a contraintes de rendre cet irrécusable témoignage. Non que nous prétendions nier les abus qui, à diverses époques, se sont glissés dans certaines communautés religieuses; nous les reconnaissons en gémissant, sans nous en étonner. De quoi l'homme n'abuse-t-il pas en effet? Mais depuis quand serait-il permis de condamner d'une manière absolue et générale une institution si vaste, et qui a parcouru tant de

<sup>1</sup> *Hist. Univ. Cantu*, t. xiii, p. 228 et suivantes.

pour des abus inhérents à tout ce qui est l'œuvre de l'homme? Comment ne voit-on pas que ce principe, dont la fausseté frappe les yeux les moins clairvoyants, nous obligerait nous-mêmes à condamner tout ce qu'il y a jamais eu de plus respectable et de plus sacré dans le monde? Comment ne pas comprendre que partout où il y a des hommes il y a nécessairement des abus, qui demandent qu'on les détruise sans doute, mais non les institutions elles-mêmes. Le bon sens le plus commun suffit pour saisir ces réflexions si simples; et cependant aujourd'hui même, sans nous en apercevoir peut-être, nous subissons encore l'influence des calomnies dont le protestantisme surtout a chargé l'état religieux, quoique l'on sache très-bien de quelles bouches impures sont sorties ces récriminations violentes et exagérées. L'impartiale histoire commence enfin à faire justice de ces mensonges; mais il reste toujours quelque chose de la calomnie, et quelque victorieuse que soit la réfutation, il y a une classe d'hommes qu'elle n'atteindra jamais.

C'eût été sans doute déjà un immense service rendu à la société tout entière que cet exercice continuel de la prière et de la psalmodie, qui attire les bénédictions de Dieu sur les hommes, apaise sa colère et retient son bras irrité quand il va s'appesantir sur les peuples coupables. Dans un siècle sceptique et incrédule, qui semble n'avoir foi que dans la puissance de ses machines et l'apparente régularité de ses institutions, on n'est guère disposé à reconnaître cette puissance spirituelle de la prière sur le cœur de Dieu; de là cette profonde indifférence pour la religion; delà aussi ces insultants mépris, jetés aux ordres religieux spécialement dévoués à ce saint exercice. Et pourtant, qu'on le sache bien, c'est là le seul contrepoids aux crimes des hommes, et beaucoup de peuples pour-

raient répéter ce qu'un grand pape disait des religieuses de Rome quand cette ville était assiégée par les Lombards : « Leur vie est si sainte, elles la passent tellement dans les larmes et les austérités de la pénitence, que si elles n'étaient pas ici parmi nous, il y a déjà plusieurs années que personne de nous n'aurait pu subsister<sup>1</sup> »

D'ailleurs, aux yeux d'une âme éclairée par la Foi, la communauté monastique était l'expression la plus parfaite de la vie évangélique par les vœux qu'elle imposait et qui contribuèrent à relever dans les âmes les idées des plus nobles et des plus sublimes vertus.

On sait, en effet, comment le paganisme, à part quelques vestales d'une pudicité suspecte, avait toujours ignoré ou brutalement outragé la virginité parfaite. Rien dans son culte sensuel et immoral ne pouvait inspirer ces sentiments célestes et surnaturels, que le christianisme était appelé à développer partout sur ses pas. Nous voyons au VII<sup>e</sup> siècle s'opérer dans notre contrée cette étonnante transformation : déjà les noms d'un grand nombre de saintes veuves, de chastes vierges ont retenti à nos oreilles : grâce à la miséricorde de Dieu, aux travaux de ses ministres et surtout de l'incomparable Amand, les provinces belgiques, après avoir partagé les vices et les passions payennes, s'embellissent promptement de toutes les fleurs du christianisme et présentent en tous lieux, à l'œil étonné, des monastères, « vrais sanctuaires de pudeur, de charité et d'innocence, écoles des vertus, bercail des âmes choisies de Jésus-Christ<sup>2</sup>. »

Ces réflexions seraient peu comprises sans doute des hommes frivoles et livrés aux préjugés du siècle : il en est

<sup>1</sup> *S. Gregorii magni epist.* lib. xv, p. 338.

<sup>2</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v. p. 446.

d'autres que nous ne croyons pas ici déplacées et qui pourraient peut-être leur suggérer quelque sage pensée.

Ces idées de liberté, d'égalité et de fraternité, si belles quand elles sont chrétiennes, où jamais trouvèrent-elles une application plus large et plus vraie que dans l'état religieux? Cette institution, si elle était consciencieusement étudiée, ne devrait-elle pas inspirer à tous les esprits une profonde admiration? Qu'on se reporte par la pensée à l'époque des invasions, alors que la Gaule, encore sous le joug de la conquête et d'un despotisme barbare, voyait une multitude de ses enfants réduits à l'esclavage ou à la misère. Qui n'aurait alors loué une condition sociale qui seule pouvait leur rendre la liberté? Le monastère était pour tous un asile inviolable, et si la piété y poussait le plus souvent des âmes à qui un monde tombant en dissolution ne pouvait convenir, on en voyait aussi quelquefois « qui allaient y retrouver une liberté que les hommes leur refusaient<sup>1</sup>. »

L'Eglise, toujours dirigée par le Saint-Esprit dans l'œuvre de la sanctification des âmes, varie ses institutions selon les besoins des différentes époques et les formes diverses que revêt la société. Ce qui est nécessaire dans un temps peut l'être moins dans un temps plus éloigné : il est évident qu'il y aurait autant d'injustice que de mauvaise foi à ne point appliquer ce principe incontestable aux ordres monastiques. Or, cette nécessité n'est-elle pas démontrée par l'étude approfondie des premiers siècles de notre histoire? Dans une société nouvelle, où avec les débris des lois et de l'organisation romaine se trouvaient mêlées, dans une affreuse confusion, les coutumes grossières, les habitudes sans règle des barbares, quel pouvoir sur la terre pouvait rétablir l'ordre? Quelles mains pouvaient

<sup>1</sup> S. Isid. de *Monachis*, lib. II, cap. XV.

écarter les éléments mauvais de ces tribus sauvages, pour en former une nation sage, ferme et réglée? et cela à travers les résistances les plus opposées, soit de l'inertie et de l'abattement des vaincus, soit des brutales violences des vainqueurs. Qui enfin pouvait au milieu de tant d'obstacles et de difficultés faire renaître la paix, l'ordre et la stabilité?

Nos pieux Evêques y contribuèrent beaucoup sans doute; mais l'œuvre était si grande et si pressante, qu'il y aurait à douter si la barbarie n'aurait pas étouffé leurs efforts, sans les monastères d'où sortaient incessamment, comme d'autant de ruches, des essaims d'apôtres, qui travaillaient avec une incroyable ardeur et une héroïque activité à la formation du beau royaume des Francs. Qu'on songe bien que presque tout était à réformer dans les idées de ces hommes, qui arrivaient de leurs forêts avec un culte inhumain, un amour effréné de la guerre, du pillage, de la vie nomade et aventureuse, fous d'indépendance et de liberté, ne connaissant presque aucune loi, n'ayant point d'institutions qui garantissent l'ordre, peuplades enfin à constituer en nation, à peu près comme celles auprès desquelles travaillent aujourd'hui nos missionnaires de l'Amérique et de l'Océanie.

Celui donc qui multiplia ces maisons de prière et de prédication multiplia les éléments de la civilisation à cette époque. Nous devons lui en savoir gré, même à ne considérer cette institution que d'une manière purement humaine <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Je ne sache pas qu'il y ait dans l'histoire un spectacle plus beau et plus consolant que celui qui s'offre à nous dans la fondation, l'existence et le développement des institutions religieuses en Europe. » Balnès, *le Prot. comparé au Cath.*, t. II, cap. xiv, p. 338.

Que n'aurions-nous pas à dire encore, si nous voulions parler des immenses travaux de tant de colonies bénédictines, qui défrichèrent les terrains stériles et incultes, desséchèrent les marais et les bas-fonds de nos plaines, qui fertilisèrent les landes et élevèrent en tous lieux l'agriculture et les autres travaux nécessaires à la société à une si haute perfection ! Sans sortir de nos provinces, quel changement ne trouve-t-on pas entre la Belgique du VI<sup>e</sup> ou du IX<sup>e</sup> siècle ? Malgré les obstacles de tout genre contre lesquels il fallait sans cesse lutter, qui pourrait nier que la civilisation a fait un pas immense durant cette période de trois cents ans ? Incontestablement, c'est à la multiplicité des fondations monastiques qu'il faut l'attribuer ; c'est là, après la religion qui en a été le principe, la cause principale qui se présente aux regards de l'historien.

Les missions ont converti des idolâtres à la foi, les travaux des monastères ont réconcilié des peuples guerriers et farouches avec les habitudes plus calmes et plus douces de la vie laborieuse ; c'est encore du monastère que sortira la science, laquelle, pénétrant peu à peu dans les esprits, les fera avancer dans cette carrière du véritable progrès, qui repousse également l'ignorance et l'abus du savoir. Outre les premiers éléments de la religion, que chaque missionnaire, chaque moine avait sur les lèvres, et qui seront toujours, quoi qu'on en dise, la plus nécessaire et la plus indispensable science des peuples, les recherches de l'étude, les travaux de l'intelligence, avaient aussi une large part dans la distribution des devoirs de la vie monastique. Transcrire les vieux ouvrages de l'antiquité qui ont échappé aux ravages du temps et des barbares, rappeler les faits mémorables des grands serviteurs de Dieu, suivre dans leurs fastes les diverses communautés d'une province, d'un royaume, enseigner

dans l'école du monastère les éléments des sciences ou les plus hautes questions de la théologie, de la métaphysique, de la morale ; écrire en prose, en vers, des chroniques, des annales, des mémoires ; tout est produit par l'abbaye bénédictine qui nous apparaît en tous lieux « comme un beau cèdre aux branches étendues, au feuillage touffu, que plantait et faisait croître rapidement la main de la piété et de l'opulence, et où accouraient bientôt en foule les âmes saintement avides de goûter les douceurs de Dieu et peut-être quelquefois le besoin de se soustraire à un servage dur et insupportable <sup>1</sup>. » Telle se présente surtout l'abbaye d'Elnon.

Après ces réflexions, il resterait à examiner ce qu'était l'état monastique dans nos contrées, avant l'apparition de saint Amand ; mais nous pouvons résoudre cette question en deux mots, dont la preuve se développe dans toute cette histoire, et surtout dans les quelques chapitres qui vont suivre. On peut dire qu'il n'existait pas, car, si l'on excepte le monastère bâti par saint Géri sur le mont des Bœufs, à Cambrai, tous les autres remontent à l'époque de saint Amand, ou furent fondés après sa mort. Pour sa part, il en érigea au moins trente. Celui d'Elnon est, sans contredit, le plus célèbre de tous ; il est aussi le premier peut-être selon l'ordre des temps, c'est celui qu'il a gouverné lui-même pendant toute sa vie, qui était comme le centre de ses travaux évangéliques ; et qui fut enfin le sanctuaire de son corps vénérable pendant de longues années. A ces titres, il mérite toute notre attention : d'ailleurs les détails particuliers que nous lui donnerons serviront en partie à faire connaître l'intérieur des autres abbayes, que nous ne pourrons que signaler.

<sup>1</sup> S. August. in psalm. ciii.

Les auteurs les plus anciens font remonter la fondation de l'abbaye d'Elnon à l'an 659<sup>1</sup>. Cette date nous reporte à l'époque où saint Amand, après le baptême de Sigebert et le changement de Dagobert, commença à jouir d'un grand crédit à la cour; elle confirme ce qu'avancent la plupart des chroniqueurs, touchant la cession faite par ce prince, au saint évêque-missionnaire, des terres sur lesquelles elle fut bâtie, des faveurs et des privilèges qu'il daigna lui accorder.

La succession de trois disciples de saint Amand, qui l'ont gouvernée sous lui, nous confirme encore dans cette opinion.

Telle a été du reste la tradition constante de douze siècles; et les difficultés qu'offrent peut-être certaines circonstances accessoires ne peuvent infirmer des preuves bien suffisantes pour des temps dont les dates les plus sûres ne sont pas sans présenter des incertitudes. Ajoutez que les monuments qui signalent cette fondation sont aussi unanimes sur ce point. Nous n'en citerons qu'un, qui le touche directement : c'est un chant composé l'an 1572, et qui est parvenu jusqu'à nous : « le poëte y invite le voyageur à s'arrêter un moment pour lire ses vers et connaître par là qui jeta les premiers fondements de l'abbaye d'Elnon : « c'était à l'époque, dit-il, où Dagobert tenait en main le sceptre des Francs : alors vivait saint Amand, homme de grande piété, cher aux hommes et au Dieu du ciel : il brillait dans le monde par la sainteté de ses mœurs, comme l'étoile brille la nuit dans le firmament. Alors les peuples de la Flandre embrassèrent le joug suave de Jésus-Christ, et ils abandonnèrent les superstitions et les dieux de leurs ancêtres, et les ido-

<sup>1</sup> 654, selon quelques auteurs.

les insensées fabriquées par la main des hommes<sup>1</sup>. »

C'est donc sous le règne de Dagobert, après le baptême de son fils et les consolants succès obtenus déjà dans les missions de Gand et des pays voisins, que saint Amand demanda au monarque franc une portion de terre « où il pût jeter les fondements d'un monastère, y rassembler une troupe de moines pieux, qui, dévoués au service de Jésus-Christ, chanteraient jour et nuit des hymnes et des cantiques à sa louange.<sup>2</sup> » Dans la pensée d'Amand et dans l'exécution du vaste plan que nous révèle partout sa conduite, cette fondation, comme beaucoup d'autres, devait contribuer à « étendre encore davantage la foi en Jésus-Christ et sa sainte religion. » Toute sa vie nous donne la preuve de cette grande et sublime pensée.

Dagobert se rendit avec bonté à cette demande qu'il semble presque avoir provoquée : d'après l'examen attentif des faits et de toutes leurs circonstances, il résulte que ce fut une donation presque spontanée de sa part. Il n'y aurait au reste rien d'étonnant dans cette détermination ; elle trouvait des antécédents dans la vie de plusieurs rois ses ancêtres. D'ailleurs le cœur naturellement religieux et bienfaisant de Dagobert, son respect et son affection pour saint Amand lui firent regarder peut-être cet acte comme un nouveau témoignage de réparation et de repentir.

Ce doute devient presque une certitude pour qui considère attentivement le diplôme octroyé par le monarque en garantie de la donation royale. Ce monument, précieux à tous égards, le devient surtout par la connaissance plus intime qu'il nous donne de ses dispositions et des résultats qu'il attendait de la fondation des monastères.

<sup>1</sup> Manuscrit de l'abbaye de S. Amand. 5

<sup>2</sup> *Ibidem.*

Il sera agréable de lire en entier cette pièce, la plus importante entre plusieurs autres que nous pourrions encore citer ailleurs :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ <sup>1</sup>, Dagobert, la clémence divine l'ordonnant, roi : nous avons la confiance que Dieu nous sera propice, si nous apportons un grand soin à réformer et à confirmer la pratique de la religion et à exercer notre libéralité et notre munificence envers ceux qui lui sont dévoués. C'est pourquoi nous faisons savoir à tous présents et futurs que l'évêque Amand, de vénérable vie, qui par la grâce de Dieu a baptisé notre fils Sigebert, après avoir construit et bien disposé pour l'augmentation du culte divin plusieurs églises et monastères, s'est approché de notre excellence et comme un travailleur infatigable de la vigne du Seigneur, se confiant dans notre bienveillance et désir de faire le bien, a demandé humblement de lui accorder, dans notre libéralité, un lieu situé entre deux rivières la Scarpe et l'Elnon. Quoique ce lieu fût très-difficile à cultiver à cause de la forêt épaisse qui le couvre, cependant il lui paraissait convenable pour le travail, la tranquillité et la sanctification des serviteurs de Dieu, que, par la grâce du Ciel, il méditait de placer en ce lieu. Nous donc, considérant la digne demande de ce révérend Évêque, tant pour la paix et la stabilité de tout notre royaume et de notre race, que pour le salut de nos âmes, nous lui avons accordé avec joie ce lieu qu'il demandait, avec

<sup>1</sup> Boll. vi feb. *Item, Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 204. — Le père Charles le Coite a contesté l'authenticité de ce diplôme; mais, dit le savant critique Joseph Ghesquier, *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 203: « les raisons qu'il apporte ne sont pas fondées. » — *Item, Miræi opera*, t. i, p. 123.

le bois et les eaux qui l'environnent, et avons assuré notre concession avec la sanction des lois. Nous voulons donc, et par notre autorité royale nous ordonnons, que nulle personne séculière ou ecclésiastique tente de faire aucune violence ou préjudice, n'occasionne aucune inquiétude à ce pontife ou à ses successeurs, touchant le lieu susdit ainsi que l'eau et la forêt que nous lui avons cédés dans notre libéralité. Que plutôt le pontife lui-même et ceux qu'il aura ordonnés, ainsi que ceux qui lui succéderont, possèdent, en toute sécurité et perpétuellement, sans aucune contradiction, poursuite ou diminution, ce bienfait de la munificence royale. Que la bonté divine augmente et améliore ce lieu par les soins de cet homme plein d'amabilité et de ses successeurs, et par les pieuses largesses des hommes de bien. Nous voulons que tout ce que le fisc pourrait exiger pour le tribut, soit pour les causes, soit pour les prairies, soit pour les divisions et routes de terres ou de toute autre manière, soit remis intégralement au susdit père Amand et à ses successeurs. Ce lieu et toutes les appendances ainsi que tout ce que la largesse des princes ou la dévotion des fidèles pourra y ajouter dans la suite, nous prétendons tout placer sous la défense de notre protection et de notre immunité. Et afin que cette donation de l'autorité royale reste perpétuellement intacte et exempte de toute contravention, nous avons signé cet acte de notre propre main et l'avons marqué de notre sceau; nous avertissons aussi nos successeurs qu'ils imitent notre conduite en cela. Donné aux calendes de mai indiction VII, l'an XI du règne du seigneur Dagobert.»

Elle s'éleva donc sur les bords de la Scarpe et de l'Elnon, cette maison sur laquelle Dieu allait répandre ses bénédictions et ses faveurs : à la voix d'Amand beaucoup viennent se presser dans son enceinte, pour y marcher en-

semble avec une règle commune, sous la direction du même maître, dans la charité fraternelle et les voies de la perfection religieuse.

Saint Amand en fut le premier abbé : tous les catalogues <sup>1</sup> l'inscrivent en tête. On peut dire qu'il l'a été toute sa vie, et les trois disciples qui ont successivement rempli cette charge de son vivant étaient comme ses vicaires pendant les missions ou les voyages qu'il était obligé d'entreprendre. Le premier que citent les annales du monastère est Ursus, disciple entièrement inconnu. Le choix de son père spirituel fait suffisamment son éloge. Il dirigea l'abbaye pendant les premières années qui suivirent sa fondation, et mourut saintement. Le second est saint Jonat, qui gouvernait déjà le monastère de Marchiennes, où sainte Rictrude s'était retirée après la mort de son époux. Jonat dirigea les deux communautés à l'époque du séjour de notre Bienheureux à Maestricht ; plus tard il retourna à Marchiennes, et il paraît certain que saint Amand gouverna alors par lui-même la communauté jusqu'au moment où nous le verrons appeler de Barisy-aux-Bois, dans le diocèse de Laon, le saint abbé André, un autre de ses disciples.

Nous rencontrons encore ici dans les archives de l'abbaye une pièce importante, dont il paraît nécessaire de donner connaissance : elle tient également à sa fondation et à sa perpétuité par les garanties nouvelles qu'elle lui assure contre toutes les tentatives de violence, de quelque part qu'elles vinssent. C'est un diplôme donné par le saint pape Martin I<sup>er</sup> à saint Amand, lors de son dernier voyage à Rome. Voici cette pièce, où le lecteur rencontrera avec joie quelques traits nouveaux à la louange de notre saint patron :

<sup>1</sup> Manuscrit de l'abbaye de S. Amand.

« Martin, évêque <sup>1</sup>, le dernier des serviteurs de Dieu, à tous ceux qui aiment Dieu, salut : Nous devons nous réjouir du progrès et de la propagation de notre sainte mère l'Église catholique et apostolique, et porter secours à ceux qui, en vue de la récompense céleste, travaillent à la vigne du Seigneur. C'est pourquoi nous faisons connaître à tous les enfants présents et à venir de la sainte Eglise universelle, comment le fils de notre sainte dilection, Amand, avec le consentement et la demande de notre très-cher fils, de mémoire, Dagobert, roi des Francs, et de son fils Sigebert, nous a demandé un privilège de notre autorité, pour un monastère à qui il a donné le nom d'Elnon, qu'il a consacré en l'honneur du très-bienheureux prince des apôtres, Pierre, et du docteur des nations, Paul, entre le cours des deux rivières de Scarpe et d'Elnon : nous accordons donc ce privilège de notre autorité à ce monastère, pour le temps où nous vivons et les temps qui suivront. »

Après ces premières paroles, qui sont comme le préambule du privilège, le saint pape Martin I<sup>er</sup> assure à la communauté d'Elnon tous les biens qu'elle possède, et défend que personne ne cherche à les diminuer de quelque manière que ce soit ; que s'il s'élève un différend, on s'en remette à l'arbitrage de quelques abbés ou autres pères craignant Dieu ; à la mort de l'abbé, que son successeur soit choisi dans la communauté et par la communauté. Que l'on ne retire point sans la permission de l'abbé des religieux de ce monastère, soit pour aller ailleurs en fonder d'autres, soit pour les élever aux ordres sacrés.

L'abbaye d'Elnon ainsi fondée et garantie par la double autorité du Pontife romain et du roi des Francs, en rece-

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 204.

vra bientôt une nouvelle et aussi sacrée, celle du corps même du bienheureux Amand, quand Dieu l'aura rappelé à lui. En attendant il va continuer de produire dans le pays toutes sortes d'œuvres saintes qui achèveront de faire bénir son nom par les populations. De sa cellule d'Elnon il parcourt tous les lieux de la Péwèle pour sauver les âmes de ce peuple auquel il semble vouloir prodiguer désormais tous ses soins : la situation est bien favorable. Un facile accès lui est offert vers Tournai et Valenciennes. Il n'est point douteux que de là il se rendait tantôt à Marchiennes, tantôt à Douai : partout il prêche, partout il exhorte à la pratique de la religion. Si nous en croyons même un savant auteur, le saint évêque abbé aurait eu de fréquentes relations avec Lidéric, premier forestier de Flandre : cette circonstance ne paraît pas impossible. On sait, malgré quelques exagérations populaires touchant ce personnage héroïque, ce qu'en pensent nos plus graves historiens, et leur autorité viendrait encore confirmer l'opinion de ces rapports de Lidéric avec un saint missionnaire si populaire lui-même dans toute la contrée <sup>1</sup>.

Bornons-nous à ces données probables et suffisantes pour notre sujet. Ce n'est pas du reste sur ce point que nous désirons maintenant appeler l'attention : nous avons déjà considéré, et nous aurons bientôt occasion d'étudier encore le missionnaire ; ici, c'est le fondateur et l'abbé qui s'offre à nos regards. Cette page ignorée de la vie d'Amand n'est pas la moins belle ni la moins intéressante pour nous.

D'abord, il ne paraît pas douteux que la règle de saint Benoît fut en vigueur à Elnon dès son principe : outre

<sup>1</sup> Buzel. lib. I, cap. viii.

que nous la rencontrons à l'époque la plus reculée, nous ne trouvons nul indice dans les écrits des contemporains et des historiens postérieurs qui nous fasse soupçonner le contraire. Cette règle d'ailleurs était observée à Saint-Martin de Tours<sup>1</sup>, au temps même de saint Amand, et elle avait gagné rapidement dans toutes les provinces des Francs.

Ce point établi, on devait retrouver à Elnon, dans la distribution des différentes parties de l'abbaye, l'ordre ordinaire des fondations bénédictines; et les changements successifs qui eurent lieu plus tard ne firent que développer et agrandir ses proportions. Dans ces lieux auparavant incultes et marécageux s'éleva cette nouvelle maison du Seigneur, ce sanctuaire d'où sans cesse montaient d'ardentes prières vers le Ciel; ces cloîtres et ces cellules où chaque religieux allait prendre son repos après les fatigues du jour et réparer ses forces épuisées; la salle du chapitre où l'abbé, comme un bon père de famille, réunissait ses enfants spirituels pour leur édification et leur sanctification mutuelle; le réfectoire où tous prennent leur nourriture sous les yeux de Dieu; puis, par delà et à l'entour des terres que leurs mains laborieuses vont défricher et rendre fertiles, grâce à la rosée des cieux et à la sueur de leurs fronts<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai, n° 1004.

<sup>2</sup> Le docte évêque d'Anvers, de Nelis, fait, au sujet des établissements monastiques créés par saint Amand, les réflexions suivantes : « Deux siècles, ou environ, après les premiers établissements des « Francs dans la Belgique et dans le reste de la Gaule, il survint un « nouvel ordre de choses et de personnes, dont la religion était et de- « vait être le premier but, mais de qui la police et l'agriculture reçurent par contre-coup de grands avantages. Ce fut l'établissement des « premières abbayes ou monastères dont saint Amand fut le père et

Sous cette double influence de la bénédiction de Dieu et du travail de l'homme, l'humble monastère sera promptement embelli, et à peine deux siècles seront écoulés qu'un moine chantera en ces termes au fond de sa cellule, puis devant l'assemblée de ses frères, les vertus d'Amand et les charmes innocents des lieux où il repose. « Ici se sont réunis comme à l'envi tous les ornements et les magnificences de la nature, pour élever les âmes vers la splendeur immortelle. Le beau nom d'Elnon remplacé

« le fondateur dans nos cantons. Quand il y parut, il trouva le sol de  
« ce pays aussi sauvage que ses habitants, Baudemon, contemporain  
« et disciple de saint Amand, qui vivait à Gand, dans l'abbaye de  
« Saint-Pierre, nous en parle en ces termes : *Propter ferocitatem gentis*  
« *illius vel ob terræ infœcunditatem, omnes sacerdotes prædicationi*  
« *loci illius* (les environs de Gand) *se substraxerunt.* Un autre écri-  
« vain en parle de même : *Qui pagus* (Gandensis) *propter ferocitatem*  
« *gentis et terræ infœcunditatem prædonibus derelictus est.* Un troisième  
« n'attribue à ce pays que *efferos mores et infœcundos cespites.* Voilà  
« quelle était, en ce temps-là, la Flandre, cette contrée si peuplée et si  
« fertile quelques siècles après, qui, pour la bonté du terrain et l'in-  
« dustrie des habitants, ne le cède depuis longtemps à aucune portion  
« de l'univers, et que le Tasse nous a peinte avec des couleurs aussi  
« convenables que belles, lorsque, parlant des premiers croisés de cette  
« nation, que l'on vit sous les étendards de Godefroi de Bouillon, il  
« dit : La Flandre, l'heureuse Flandre, était réputée au VII<sup>e</sup> siècle une  
« terre ingrate et stérile : ses peuples étaient des sauvages ou des  
« brigands : comme sauvages, il fallait les civiliser : comme brigands,  
« leur donner des mœurs, de la religion, des vertus.

« C'est dans ce double but que furent établis les premiers monas-  
« tères : c'est dans cette vue que les rois et les peuples leur firent  
« tant de bien : et cela est si vrai, les succès de ces établissements  
« furent si éclatants que les princes, comme Montesquieu le dit en  
« particulier au sujet de Charlemagne, regardaient les dons immenses  
« qu'ils faisaient aux églises, moins comme une action religieuse que  
« comme une dispensation politique. » (Voyez *Mémoires de l'Académie*  
*de Bruxelles*, t. II, p. 592.)

depuis par un nom plus beau encore, lui vient de la petite rivière qui l'arrose, et va ensuite mêler ses eaux à celles de la Scarpe : la Scarpe à son tour les répand plus abondantes et plus rapides dans l'Escaut, si riche en souvenirs du saint apôtre Amand. C'est dans ces lieux que repose son corps vénéré : séjour de solitude et de bonheur, là habite la paix et la piété, la douceur et la concorde entre les frères ; là une foi vive est dans les esprits, l'espérance repose dans tous les cœurs, l'amour fraternel et la vraie charité règnent dans toutes les âmes : sanctuaire de tout bien, cloître paisible dont les heureux habitants marchent en paix vers les cieux : demeure sacrée que Dieu comble de toutes les bénédictions. La brebis et sa blanche laine, le bœuf et les épis sortis des sillons qu'il a tracés, l'abeille et son miel, l'eau et les poissons qu'elle nourrit, les oiseaux du Ciel, les fleurs de la prairie, l'ombrage des bois, le gazon émaillé, la vigne, tout y vit, tout y fleurit, tout y est fécond sous le patronage de son saint fondateur qui habite les Cieux<sup>1</sup>. »

C'est dans cette antique abbaye d'Elnon que saint Amand venait se reposer au milieu de ses courses apostoliques ; c'est là aussi que bientôt il passera les dernières années de sa vie, remplissant par lui-même avec une touchante sollicitude toutes les fonctions que lui impose son titre d'abbé. Charge importante en effet, et dont le père de la vie monastique, saint Benoît, a tracé d'une manière très-détaillée, dans sa règle inimitable, tous les devoirs et toutes les obligations. Ses paroles devaient aller bien à l'âme d'Amand, et il nous semble qu'il aurait tenu le même langage s'il avait dicté sa règle en même temps qu'il érigeait ses monastères. Dans toute sa

<sup>1</sup> Boll. vi feb. *Vita S. Amandi*, Milo.

conduite nous retrouvons l'application de ces grands principes, qui doivent régler l'homme constitué en dignité, et déterminer la véritable fin, la mesure, l'exercice et la responsabilité du pouvoir qu'il exerce. Étudions donc Amand dans le portrait de l'abbé tracé par la plume de saint Benoît.

« Qu'il se souvienne toujours, dit-il, du titre qu'on lui donne afin d'y correspondre par ses œuvres. Il remplit dans le monastère les fonctions de Jésus-Christ, il est son vicaire... C'est pourquoi qu'il prenne garde d'enseigner, d'ordonner, d'établir quelque chose qui ne soit entièrement conforme aux Commandements de Dieu. Que ses ordres et ses instructions soient dans le cœur de ses disciples comme un levain de justice divine. Qu'il ne perde jamais de vue qu'au terrible jugement de Dieu, on examinera, on discutera sévèrement sa doctrine et l'obéissance de ses disciples, et qu'il rendra compte de la perte des âmes, ou du peu de fruit que le père de famille trouvera en elles<sup>1</sup>.

« Qu'il ne fasse point dans le monastère acception des personnes et n'aime point l'un plus que l'autre, excepté celui qui est plus vertueux et plus dévoué aux œuvres de piété et d'obéissance. Qu'il ne fasse point de distinction entre le noble et celui qui vient de condition servile... de quelque ordre ou qualité que nous soyons, serfs ou libres, nous subissons tous un même joug, nous avons tous l'obligation de combattre sous un même Seigneur. Car il n'y a point en lui d'acception de personnes, et nous ne sommes à ses yeux discernés et distingués des autres, qu'autant qu'il nous trouve meilleurs, plus humbles et plus dévoués aux bonnes œuvres. Qu'il porte donc une pareille affection à tous, et qu'il les tienne en toutes

<sup>1</sup> *Regula S. Bened.*, cap. 1, XIX, XXII, XXVII, XXXI, XXXII, *passim*.

choses, selon leur mérite, sous la même discipline. »

Amand a lu attentivement et médité devant le Seigneur ces sages enseignements, qui sont l'expression de sa conduite : tous ses disciples et ses successeurs retrouveront dans les souvenirs de sa vie une règle vivante, sur laquelle ils pourront se former eux-mêmes.

Cependant de nouveaux soins l'occupent : non-seulement l'abbé doit être saint, prudent, réglé en toutes choses ; mais il doit se choisir pour aides des hommes dignes, sur qui il puisse se décharger d'une partie de ses fonctions et de ses obligations. Tour-à-tour Amand appelle auprès de lui le prévôt ou prieur, qui le premier après lui dirigera la communauté, les doyens « hommes de bonne réputation et de sainte vie, qui veillent sur toutes choses selon les ordres de Dieu et les ordonnances de l'abbé. » Il choisit un cellérier « homme sage, bien posé et sobre, qui n'est ni hautain, ni turbulent, ni lent, ni désagréable ; mais craignant Dieu et rendant à tout le couvent le devoir et l'office de père... Il aura une attention et une obligeance particulières pour les infirmes, les enfants, les étrangers et les pauvres, sachant qu'indubitablement il rendra compte à Dieu de toutes choses au jour du jugement... Surtout qu'il soit humble, et quand il ne pourra donner ce qu'on demande, qu'il fasse au moins une réponse gracieuse ; car il est écrit : Une douce parole agréée et plaît plus que ne fait un grand don.<sup>1</sup> »

Amand choisit encore le portier du monastère : selon la règle, c'est un prudent vieillard qui sait porter la parole et rendre réponse, d'une douceur pleine de piété et de dévotion, homme de ferveur et de charité.... « Aussitôt qu'on frappera à la porte du monastère ou qu'un pauvre fera en-

tendre sa voix, qu'il dise : Grâce à Dieu... » Puis viennent les semainiers pour les lectures, pour les aliments, pour la distribution des habits renfermés dans le vestiaire, ou des instruments de travail. Tous, selon leur capacité et le don de Dieu, ont été choisis par Amand; le camp spirituel, la communauté, la famille monastique est constituée, tous les membres sont à leur poste, l'œil attentif, le cœur préparé : un signal est donné, et tout commence à se mouvoir dans un ordre parfait. Pendant douze siècles, cette admirable institution verra continuer ce mouvement que lui imprime aujourd'hui, par la volonté du Ciel, Amand, l'abbé fondateur, et plus de quatre-vingts successeurs marcheront sur ses traces, dans cette voie qu'il a frayée le premier.

Suivons un instant par la pensée le cours si édifiant de la journée monastique : au milieu de la nuit la cloche s'est fait entendre; aussitôt, de toutes parts, l'on voit marcher avec gravité vers le sanctuaire les moines silencieux. Amand les a déjà précédés au chœur, toujours le premier à la prière et le dernier au repos. Après une première et profonde adoration, il entonne d'une voix grave et solennelle les louanges du Seigneur. Auprès de lui et sous ses yeux, tous les religieux réunis reprennent l'hymne sacrée, qui se prolonge jusqu'à l'aurore.

Les chants ont cessé, le silence le plus profond se rétablit dans le temple, c'est l'heure de l'oraison : peu de paroles suffisent au cœur brûlant d'Amand et de ses enfants; elles excitent en eux d'ardents désirs, de saintes pensées, et font couler de leurs yeux de douces larmes de componction et d'amour de Dieu. Là s'échangent les mystérieux colloques entre le créateur et sa créature, Dieu et l'âme fidèle, entre le père et son enfant : là découle avec abondance la rosée des grâces qui purifient les cœurs, qui éclairent les intelligences. Là encore sont révélés les se-

crets des cieux, et ces choses d'un monde invisible que perçoit et comprend seul l'homme spirituel.

Quand les rapides et trop courts moments de la prière mentale sont écoulés, Amand donne à ses enfants prosternés dans le sanctuaire une nouvelle bénédiction; aussitôt tous se lèvent, et se dirigent pleins de joie à leurs travaux; l'abbé les partage aussi longtemps que ses forces ne se refusent point à ses désirs, et nous pouvons le voir, tantôt la bêche à la main, remuant une terre sèche et aride, tantôt semant le grain qui doit nourrir sa famille spirituelle ou peut-être l'écrasant péniblement lui-même sous la meule.

Les chants sacrés et les travaux du jour sont terminés: une dernière fois les religieux se sont réunis vers le coucher du soleil, aux pieds de l'autel, où leurs prières, comme l'encens du sacrifice du soir se sont élevées vers le Ciel; la bénédiction d'Amand descend encore sur toutes les têtes inclinées, puis chacun, méditant la parole sainte, se retire dans sa cellule pour prendre quelque heures de sommeil sur une couche « garnie à la monastique. »

Tel est Amand, l'abbé d'Elnon, au milieu de ses disciples, de ses enfants; telle était cette antique et vénérable abbaye où la prière, le travail et l'étude s'étaient comme réunis pour donner à toute la contrée cette brillante et riche végétation, aux habitants les habitudes du travail et de l'économie, pour répandre la lumière dans les esprits encore si grossiers des descendants des Francs barbares, et appeler sur tous les bénédictions du Ciel. Même dans ses plus mauvais temps, la science y trouvera toujours un asile sacré; c'est là que les fils de rois la puiseront de la bouche des grands maîtres, et que les rois eux-mêmes viendront goûter les charmes de la solitude; c'est là que tour-à-tour les églises de Liège, de Tournai, de Rheims, de

Salzbourg iront demander des Pontifes savants et pieux; c'est là que brilleront par leur savoir et leur vertu les Gilbert, les Guather, les Milon, les Hubald, et qu'en plein IX<sup>e</sup> siècle Milon mettra la vie du saint patron « en vers simples que tous ses frères pourront comprendre »

Ainsi, Elnon préludait à ses futures grandeurs dès les jours mêmes de saint Amand : déjà les peuples se pressaient autour de son enceinte qui devient leur refuge dans les jours mauvais, leur secours aux temps de nécessité et de détresse, leur gloire et leur orgueil aux époques de prospérité. Appelés par les bienfaits de la charité chrétienne, par les touchantes solennités du culte et bientôt par les miracles et les guérisons opérés au tombeau d'Amand, ils rediront sans cesse, par leurs œuvres comme par leurs paroles, combien ils ont conservé fidèlement le souvenir des bienfaits, que le patronage d'un grand saint attirera à leurs pères.

Il nous reste à rappeler maintenant les autres lieux qui jouirent plus ou moins de semblables bienfaits, quoiqu'ils nous soient presque entièrement ignorés.

## CHAPITRE XX.

### MISSIONS ET FONDATIONS DIVERSES DE SAINT AMAND.

Beaucoup de faits de la vie de saint Amand sont ignorés. — Multiplicité de monuments et de souvenirs. — Saint Amand consacre avec saint Faron de Meaux le monastère de Rebais, bâti par saint Ouen. — Quels sont ces saints personnages. — Saint Amand au diocèse de Rouen. — Il guérit une femme aveugle. — Superstitions répandues dans les Gaules. — Leurs causes. — Discours de saint Eloi. — Ses prédications avec saint Amand. — Nombreux monastères bâtis en différents lieux. — Aléna martyrisée dans le Brabant après avoir été instruite par saint Amand. — Nouveaux monastères.

— De 634 à 678 —

Un apôtre laisse souvent sur son passage des monuments qui rappellent ses prédications, ses vertus et ses bienfaits. Les peuples religieux et reconnaissants les conservent avec respect; mais le temps, dans sa course rapide, mais les révolutions, dans leurs jours de délire et d'aveuglement, font disparaître successivement ces vestiges précieux, pour ne laisser à leur place que des ruines ou quelques faibles traditions : c'est avec ces débris épars qu'il faut renouer la chaîne des souvenirs. Semblable, dit un savant historien, à un ruisseau limpide qui serpente dans des plaines riantes ou dans de sombres vallées, ses eaux réjouissent un instant les yeux du voyageur et disparaissent bientôt après, sous des herbes épaisses ou dans des terrains rocailleux et sauvages, pour reparaitre encore plus loin, aussi brillantes et aussi limpides qu'à leur source.

Ainsi s'écoule la vie de saint Amand, ainsi nous apparaissent les souvenirs ou les monuments qui rappellent

quelques-uns des évènements dont se compose sa carrière si longue et si laborieuse. Ce n'est souvent qu'à de grands intervalles et à des distances considérables qu'on aperçoit l'évêque missionnaire, comme perdu au milieu de peuplades éloignées, sans qu'il soit possible de tracer d'une main sûre ou même de suivre sa marche qui nous échappe sans cesse. Nous avons successivement entendu retentir sa voix sur la colline de Blandin, près de Gand, dans les plaines et les solitudes de la Slavonie, sur les montagnes de l'Aquitaine, de la Gascogne et jusqu'aux Pyrénées, dans les campagnes arrosées par la Meuse, la Seine et le Rhin, au diocèse de Maestricht; mais combien d'autres contrées qu'il dut traverser, visiter, habiter peut-être, et où il annonça la parole de Dieu, sans qu'après tant de siècles il en soit resté autre chose qu'une faible tradition ou quelque monument à demi ruiné!

En face de ces difficultés, nous avouons notre impuissance à retracer, dans un cadre large et complet, la suite des fondations monastiques et des voyages multipliés de saint Amand. Ce n'est qu'avec peine que nous arracherons à la brièveté et à la concision des hagiographes le secret de tant de belles actions encore inconnues.

Toutefois nous allons essayer de satisfaire une légitime curiosité, en recueillant tous les souvenirs épars, tous les monuments religieux dispersés çà et là, qui nous rappellent le missionnaire et le fondateur. Pour éviter, autant qu'il est possible, la sécheresse et la monotonie de cet examen, nous profiterons de certaines circonstances qui se présentent dans notre récit, pour rappeler des détails qui n'ont pu trouver place ailleurs.

Ici surtout nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer une plainte, qui a échappé plus d'une fois de notre cœur dans le cours de cette histoire. Comment se fait-il que

cette belle et riche existence de près de soixante années d'apostolat n'ait laissé pour souvenir que quelques événements isolés et incomplets, qui ne font qu'augmenter nos regrets ? Grande et importante leçon, qui nous prouve mieux que nous ne pourrions le dire, combien les saints s'inquiétaient peu de ce qu'on appelle la renommée, la gloire, et comment leur vie tout entière, cachée en Dieu avec Jésus-Christ, se consumait, sans un retour vers la vanité du siècle, dans ces pénibles et obscurs travaux du ministère évangélique.

Dès les premières années de son épiscopat<sup>1</sup>, Amand paraît déjà lié avec les plus illustres Pontifes des Francs : nous le voyons accompagner saint Faron de Meaux et consacrer avec lui l'église du monastère de Rebais, que saint Ouen, encore laïque et référendaire du roi, avait fait bâtir. Ces hommes de Dieu, auxquels nous devons joindre bientôt le grand saint Éloi, avaient figuré noblement à la cour et rendu à la Religion et à la patrie les plus éminents services. Plus tard leur vertu et leur mérite les appelaient au gouvernement des plus importantes églises du royaume. Animés des mêmes sentiments et des mêmes désirs, on les voyait tous saintement unis dans une commune volonté, et leurs vies comparées et rapprochées nous révèlent d'une manière frappante les opérations extraordinaires de la Providence, dans cet âge décisif où la France se formait et jetait les fondements de sa future grandeur. Quelques mots sur des hommes si chers à Dieu et à nos ancêtres trouvent naturellement ici leur place et feront mieux apprécier leurs relations intimes avec notre bienheureux Amand : rien de ce qui se rattache à un si grand saint n'est indifférent ; on aime à l'ac-

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 861.

compagner partout, à partager ses confidences, à s'asseoir avec lui au milieu des assemblées, à deviner même, si on le pouvait, les paroles qu'il dut y prononcer. Considérons donc en ce moment quels étaient déjà les illustres amis d'Amand dès le début de sa carrière.

Burgondo-Faron appartenait à l'une<sup>1</sup> des plus puissantes familles du royaume de Bourgogne, qui venait de passer, avec l'Austrasie, sous la domination de Clotaire II. Tout jeune encore, il avait reçu dans la maison paternelle la bénédiction d'un grand serviteur de Dieu, saint Colomban, et cette faveur fut comme un présage de ses hautes destinées. Un peu plus loin, l'apôtre irlandais entra de nouveau dans la maison d'un noble seigneur, près des rives de la Marne, et là encore il posait sa main puissante sur la tête de deux jeunes enfants : l'un des deux s'appelait Audoenus (saint Ouen). Faron et Ouen, marqués de cette bénédiction apostolique comme d'un sceau de prédestination, grandirent dans toutes les vertus de leur âge, sous les yeux de leurs parents, jusqu'au jour où ils se rencontrèrent, à titre d'enfants nobles recommandés, au palais mérovingien. Là se formèrent promptement les liens de cette douce et sainte amitié que partageait Eloi, et à laquelle Amand devait bientôt s'associer lui-même.

Nous ne suivrons point ces jeunes fils de Leudes, à la brillante époque de leur prospérité mondaine, dans les importantes négociations qui leur furent confiées, au milieu de la confiance et de l'estime générale qui les environnaient. Le règne si sage, si béni des peuples, du fils de Chilpéric et de Frédégonde, nous force à reconnaître qu'une grande et salutaire influence s'exerçait au palais, autour de ce monarque, qui n'avait certes pas puisé des

<sup>1</sup> Godescard, xxviii octob. *Vie de S. Faron.*

leçons de modération, d'équité et de vertu dans la conduite de ses ancêtres. Le jeune et modeste Faron y contribua beaucoup pour sa part : au milieu des enivrements de la grandeur, du faste et de l'opulence, il sut conserver toute son innocence, et sentit naître dans son cœur les premiers désirs du sacerdoce. On pourrait dire qu'il en exerçait déjà les œuvres jusque dans le palais : on le reconnut surtout un jour où, par des paroles douces et persuasives, il apaisa le juste ressentiment de Clotaire II, contre des Saxons qui l'avaient insulté et qu'on avait livrés entre ses mains. Faron obtint leur pardon du roi, puis il l'obtint du roi du Ciel, en convertissant ces infidèles, qu'il instruisit dans la Foi et présenta ensuite au baptême.

Devenu référendaire de Dagobert, Faron, à la sollicitation de ses proches, épousa une noble et vertueuse dame, et longtemps ils édifièrent la cour par leurs vertus et leurs œuvres saintes, jusqu'au moment où, épris l'un et l'autre de nouveaux et communs désirs, ils quittèrent généreusement leurs honneurs et leurs biens, pour se consacrer au service de Dieu dans la solitude.

L'humble Faron ne put s'y cacher longtemps; son éclatante sainteté le trahit bientôt, et les vœux du clergé et du peuple l'appelèrent au siège de Meaux. Il y avait déjà huit ans qu'il gouvernait cette importante église, quand Amand se rendit auprès de lui.

Saint Ouen, successeur de Faron dans la charge de référendaire du roi, marchait dignement sur les traces de son noble ami, et se préparait par de semblables vertus à la même vocation. Nous l'avons vu, avec son jeune frère Adon, incliner la tête pour recevoir la bénédiction du pieux Colomban : elle porta des fruits abondants dans la maison paternelle et à la cour, où ils se firent admirer et chérir

l'un et l'autre par leurs brillantes qualités. Plus tard, Adon, après avoir été trésorier du roi, alla fonder dans la forêt de Jouarre, auprès de Meaux, le célèbre monastère de ce nom, où il mourut saintement. Ouen continua longtemps encore de rendre aux Francs tous les devoirs d'un sujet fidèle et d'un ministre intègre, puis fut appelé au siège de Rouen, après la mort du saint évêque Romain.

C'est avant cette époque, c'est-à-dire à la consécration du monastère de Rebais, qu'à l'exemple de son vertueux frère, Ouen voulut bâtir pour la gloire de Dieu, que nous remarquons entre notre Bienheureux et lui les premiers témoignages d'une sainte amitié qui remonte évidemment plus haut. Peut-être devons-nous en fixer l'origine à la présence de saint Amand à la cour, après son premier voyage de Rome, lorsqu'il fut sacré évêque-missionnaire.

Or, il se passa dans cette solennité un fait que l'on trouve également rapporté dans les vies de saint Faron et de saint Aile, premier abbé de Rebais<sup>1</sup>. Au milieu de la cérémonie, lorsque le moment fut arrivé de consacrer l'autel, on remarqua que la pierre n'était pas bien placée. Les deux Évêques l'ayant alors retirée pour la mieux fixer, elle échappa de leurs mains, tomba et se brisa en deux parties. Ils en furent fort contristés d'abord, ainsi que tous les assistants; mais Dieu, dans sa bonté, ne dédaigna pas de réparer aussitôt cet accident. Les trois pieux amis et tous ceux qui les environnaient se mirent en prière avec une grande confiance; puis, se relevant, ils firent le signe de la croix sur la pierre, qui se trouva entière et intacte comme auparavant. Elle conserva toujours depuis lors une

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 864. — *Item*, Longueval, t. v, p. 144.

apparence de rupture, comme pour attester la vérité du fait; et saint Ouen, lui-même, pour en perpétuer le souvenir, ainsi que les circonstances qui l'avaient accompagné, fit graver sur le marbre que cet autel avait été consacré par deux saints évêques, du nombre desquels était l'apôtre Amand<sup>1</sup>.

Ce dernier trait, qui appartient sans doute à une date plus reculée, nous met sur la voie des relations plus étroites et plus intimes encore de saint Amand avec saint Ouen et saint Eloi, dans les années qui suivirent leur consécration épiscopale. Il est facile de reconnaître, par les rares témoignages des historiens du temps, que notre missionnaire se faisait une joie et un bonheur d'aller visiter et aider, tour à tour, ses deux nobles et vertueux amis, dans les fonctions de leur ministère évangélique. L'indication des lieux que nous avons à parcourir en donnera la preuve manifeste.

Quant au diocèse de Rouen que gouverna saint Ouen, des monuments irrécusables attestent que saint Amand y vint souvent et même y annonça l'Évangile. Outre une église qui l'honore comme son patron, et un village qui porte son nom, Saint-Amand de Guillemecourt, la ville métropolitaine elle-même, plus de quatre cents ans après, possédait encore dans son enceinte une communauté de religieuses qui le reconnaissaient pour leur père spirituel et le fondateur de leur monastère. L'on y voyait même « l'autel sur lequel il avait coutume de célébrer les divins mystères<sup>2</sup> », lorsqu'il venait visiter saint Ouen.

Ajoutons un autre événement rapporté par un auteur contemporain : il doit se rattacher à l'une des courses apos-

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 864.

<sup>2</sup> Ibid. p. 402.

toliques de saint Amand dans ces contrées. Un jour, dit Baudemon, notre père était au pays de Beauvais, annonçant la parole de Dieu et gagnant les peuples à la foi de Jésus-Christ, lorsque dans un lieu appelé Ressons près de la rivière d'Aronde, qui se jette dans l'Oise non loin de là, il entra dans la maison d'une pauvre femme, aveugle depuis longtemps. Comme le saint lui parlait de son infirmité, elle lui fit connaître que Dieu l'avait ainsi punie, sans doute pour avoir rendu des hommages superstitieux à des arbres, selon les erreurs et les coutumes de ses ancêtres. « Je ne m'étonne pas de ce châtement de Dieu, reprend avec bonté Amand, mais plutôt j'admire sa patience et sa miséricorde qui a attendu votre conversion et votre retour vers lui, après que vous avez indignement rendu à un arbre l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul. Maintenant suivez mon conseil, prenez une hache et allez abattre vous-même cet arbre: j'ai la confiance que Dieu toujours miséricordieux vous rendra sa grâce et la lumière <sup>1</sup>. » Cette femme obéit aussitôt, et se faisant conduire par sa fille vers l'arbre désigné, elle le frappe à coups redoublés. Dans le même moment, saint Amand, rempli de l'esprit de Dieu et ne doutant point de sa volonté à récompenser la docile obéissance de cette pauvre femme, lui dit de s'arrêter, et, imprimant le signe de la croix sur ses yeux éteints, il invoque avec foi le nom de Jésus-Christ, et au même instant la lumière du ciel lui est rendue. Un si grand bienfait excite dans le cœur de la repentante une vive reconnaissance envers Dieu : depuis lors elle mena constamment une vie sainte et exemplaire.

Ce fait isolé nous révèle encore une des grandes difficultés du ministère apostolique à cette époque, et nous

<sup>1</sup> Bolland. vi febr. *Vita S. Amandi*, p. 896.

ne pouvons la laisser passer inaperçue : saint Amand, plus d'une fois, dut les rencontrer dans les différentes parties de la Gaule qu'il a évangélisées, et surtout dans les pays du nord. La vieille religion des Gaulois, d'abord, était bien de nature à les produire et à les entretenir : avec les druides et leurs mystérieux colléges qu'entourait un inviolable secret, avec le gui sacré, le chêne, les sacrifices sanglants dans les forêts, au milieu des ténèbres de la nuit, on comprend que les superstitions devaient dominer dans toutes les âmes. Plus tard, les erreurs et les croyances romaines vinrent ajouter toutes les divinités empruntées de la mythologie grecque ; puis, les tribus barbares qui sillonnèrent ces provinces pendant deux siècles apportèrent encore leurs rites et leurs coutumes du Nord et de l'Orient. Ce mélange bizarre de croyances plus bizarres encore devait nécessairement laisser dans les esprits, même après la soumission du cœur au christianisme, les idées les plus fausses et les plus erronées. Le clergé avait déjà beaucoup fait pour les détruire ; mais l'invasion nouvelle des Francs, et leur fixation dans les diverses parties des Gaules, leur donna une nouvelle force dans toute l'étendue des provinces.

Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler les recommandations pressantes qu'adressait, au septième siècle, dans cette même contrée, un autre évêque-missionnaire. Elles durent sortir plus d'une fois de la bouche de notre bienheureux qui, lui surtout, eut à lutter pendant cinquante ans d'apostolat contre ces superstitions. « Je vous supplie, je vous conjure, leur dit-il, de n'observer aucune des sacrilèges coutumes des payens, de ne point consulter les magiciens, les devins, les enchanteurs : ne les interrogez, ni pour les maladies, ni pour quelque autre chose que ce soit, ne leur parlez pas même. Je vous re-

commande encore de ne pas observer les augures et les éternuments, ni le chant des oiseaux d'une manière superstitieuse dans vos voyages; mais quand vous vous mettez en chemin, ou que vous faites quelque autre chose, marquez vous des signes de Jésus-Christ, récitez le symbole de la foi, et l'oraison du Seigneur avec grande dévotion, et l'ennemi du salut ne pourra vous nuire en rien<sup>1</sup>. Le saint évêque défend encore de se déguiser en vache, en cerf, ou en quelque animal, le premier jour de janvier, de placer des lumières devant de vieux temples d'idoles, devant des fontaines, des pierres ou des arbres, de pendre des amulettes au cou d'un homme ou d'un animal, de faire des enchantements sur des herbes, de pousser des cris pendant une éclipse de lune, de dire qu'après la mort nous serons tels que le destin ou l'horoscope l'auront décidé, car Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.»

Telles sont les principales erreurs, les coutumes payennes, ou les superstitions que l'on retrouvait encore de tous côtés dans le pays des Francs: la vie de presque tous les saints évêques ou missionnaires de ce temps nous en donne des preuves multipliées, et ce ne sera qu'après des efforts inouïs et des instructions mille fois répétées, qu'ils parviendront peu à peu à les affaiblir dans l'esprit des peuples.

C'était surtout dans les maladies que les pratiques superstitieuses étaient observées, et que les missionnaires devaient faire le plus d'instance pour les empêcher et leur substituer les secours et les espérances légitimes de la foi. « Que celui qui est malade, continue l'évêque-missionnaire, se confie en la sainte miséricorde de Dieu, qu'il reçoive avec joie et dévotion l'Eucharistie du corps et du

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 255 et suiv., cap. v.

sang de Jésus-Christ, qu'il demande avec sollicitude à l'église l'huile sainte, afin que son corps soit oint au nom de Jésus-Christ, et, selon la parole de saint Jacques, la prière de la foi sauvera le malade et Dieu le soulagera <sup>1</sup>. »

Ces paroles étaient prononcées par un grand Pontife missionnaire, qui évangélise maintenant, comme saint Amand et avec lui les peuples du nord des Gaules : c'est saint Éloi. Il nous tardait de parler d'une manière plus détaillée de cet illustre Pontife, l'une des gloires de l'épiscopat français, et avec qui notre Bienheureux entretenait toute sa vie des rapports si intimes d'amitié et d'apostolat. Il était en effet comme le confident habituel des sentiments qui unissaient les cœurs d'Éloi et d'Ouen, et ils formaient à trois une espèce de triumvirat sacré qui avait pour devise Dieu, et pour fin l'exaltation de son règne au milieu des Francs, et des Francs au milieu des peuples.

Éloi, le fils si pieux d'Eucher et de Terrigie, l'adolescent doux, chaste et attentif à conserver sans souillure la

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 247 : « Sed qui ægrotat, in solâ Dei misericordiâ confidat, et Eucharistiam corporis et sanguinis Christi cum fide ac devotione accipiat, oleumque benedictum fideliter ab ecclesiâ petat, unde corpus suum in nomine Christi ungat, et secundum apostolum oratio fidei salvabit infirmum... » Evidemment ces mots : « in solâ Dei misericordiâ confidat » expriment la confession et la contrition, dans la bouche de saint Eloi, comme dans celle de son saint ami et historien Ouen. On se rappelle encore les paroles du commencement de cette vie si intéressante de saint Eloi : « Cupiens se vas Deo exhibere sanctificatum, ac metuens ne aliqua suum delicta peccatus fuscarent, omnia ab adolescentiâ suâ coram sacerdote confessus est acta, sicque sibi austeram imponens pœnitentiâ, cœpit in jejuniis... » On voit clairement, d'après ces textes d'un auteur du VII<sup>e</sup> siècle, la foi immuable de tous les siècles sur les sacrements de l'Eglise catholique. — Quelques textes à la fin de ce chapitre ajoutent encore à cette réflexion.

pureté de son âme et de son corps, le jeune orfèvre habile et consciencieux, qui rapporte au roi Clotaire II deux trônes, au lieu d'un, avec l'or qui lui a été confié, Éloi, le conseiller et le ministre des monarques, l'ami des pauvres, des captifs, de tous ceux qui sont dans la peine, le modèle de la cour, le conciliant arbitre dans les différends; Éloi, à tous ces titres, est, nous pouvons le penser, suffisamment connu de tous. Peu de noms ont acquis parmi nos ancêtres et conservé jusqu'à ce jour une popularité plus belle, plus grande et mieux méritée.

Volontiers nous passerions en revue avec le lecteur les événements multipliés qui remplissent sa longue carrière; mais il faut à regret se borner pour ne considérer ici que sa vie apostolique et les travaux qu'il entreprit avec notre bien-aimé Amand.

Aussitôt qu'il eut reçu, dans la basilique de Rouen<sup>1</sup>, l'onction des Pontifes avec son saint ami, Éloi se hâta de venir occuper le siège du vénérable Achaire, pour continuer et soutenir les œuvres qui avaient été déjà entreprises. Il nous semble alors voir Amand quitter un instant ses travaux, accourir vers Éloi, et tous deux, dans les douces étreintes de l'amitié et du zèle, appeler sur leurs nouvelles entreprises les bénédictions du Ciel.

Dans ces églises de Tournai et Noyon réunies, qui embrassaient une étendue immense et des peuples en partie barbares ou à peine civilisés, la vie épiscopale était une mission continuelle, et il ne fallait rien moins que toutes les ressources et les inventions de la charité la plus active

<sup>1</sup> Saint Éloi et saint Ouen furent sacrés le même jour à Rouen, le dimanche avant la semaine des Rogations (14 mai) de l'année 640. Cette date n'est pas admise par tous les historiens : Cousin dit en 647; Gazet, en 649; Meyer, en 648.

pour y opérer le bien. On a vu avec quels efforts et après quelles persécutions saint Amand était parvenu à gagner les habitants du pays de Gand. Les mêmes obstacles se rencontraient partout ; les peuples d'Anvers étaient presque inabordables ; Courtrai, environnée de bandes de Suèves et de Saxons, que les invasions avaient dispersées dans la contrée, n'était pas plus accessible ; les populations féroces qui longeaient les côtes de la mer ne semblaient promettre que le martyre aux apôtres de l'Évangile ; partout ailleurs, on ne voyait que des hommes grossiers et ensevelis dans les habitudes d'une vie sauvage et toute matérielle. Tel était encore à cette époque l'aspect qu'offrait cette société barbare.

Quels furent les succès d'Amand et d'Eloi qu'il accompagne au milieu de ces peuples ? Il n'est possible de le déterminer qu'en faisant connaître les églises, les monastères qu'ils ont fondés en différents lieux de ce vaste diocèse. Cette preuve est sans réplique, et nous l'aurons bientôt sous les yeux. Si leur nombre a de quoi nous surprendre, cet étonnement cesse en partie, quand on considère la puissance de Dieu dans les âmes même les plus dures et les plus insensibles, et comment il sait donner à ses apôtres ce langage pénétrant et lumineux qui force les volontés les plus rebelles. Quelques-unes de ces paroles évangéliques trouvent naturellement ici leur place, et il nous semble entendre la voix d'Amand lui-même, soit à Maestricht, soit à Gand, soit à Tournai, en répétant celles que son saint ami adressait auprès de lui à ses ouailles.

« Je vous prie, Frères très-aimés, leur dit-il, et avec grande humilité je vous conjure de prêter une oreille attentive aux paroles que je vais vous adresser, pour le salut de vos âmes ; car le tout-puissant Seigneur sait que je vous parle ainsi à cause de la grande charité que j'ai

pour vous, et si je ne le faisais pas, je serais coupable à ses yeux : Vous donc, ne considérez pas notre faiblesse ; mais recevez volontiers pour votre sanctification les vérités que je vais vous annoncer. »

Après ce simple et modeste préambule, le bon évêque saisit aussitôt l'esprit inculte de ses auditeurs par la pensée des châtimens dont Dieu menace les méchants, et de la félicité incompréhensible qu'il promet aux observateurs de sa loi. Il s'étend avec une sorte de complaisance sur ces détails qui émeuvent les âmes, et les préparent aux généreuses résolutions qu'il veut leur inspirer. « Or, frères bien-aimés, pour obtenir ce bonheur du Ciel, pour éviter ces horribles supplices, vous savez quel pacte vous avez fait avec Dieu : interrogez maintenant votre conscience, et voyez si, après cette promesse, vous n'avez pas encore opéré les œuvres du démon auxquelles vous aviez renoncé. Vous avez été faits chrétiens parce que vous avez promis de faire toujours les œuvres du chrétien, c'est-à-dire que vous aimeriez la chasteté et que vous auriez horreur de la luxure et de l'ivresse ; que vous aimeriez l'humilité, et que vous repousseriez la superbe et l'envie ; que vous auriez de la charité les uns pour les autres ; que vous penseriez à la vie future et à la félicité éternelle ; que vous travailleriez davantage pour l'âme que pour le corps, parce que le corps après quelques jours sera réduit en poussière, et que l'âme, si elle a fait le bien, régnera éternellement dans le Ciel, ou brûlera dans l'enfer, si elle a fait le mal. Aussi, l'homme qui ne pense qu'aux choses de cette vie est semblable aux animaux sans raison et sans intelligence <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 244, etc... *Passim, Vita S. Eligii*, ab auctore Coevo.

L'évêque-missionnaire continue son discours; il retrace avec de nouveaux développements le caractère du vrai chrétien, qui ne profère jamais ni mensonge, ni faux témoignage; qui respecte le bien de son prochain, qui ne nuit à personne, mais aime tous les hommes comme lui-même; qui ne rend point le mal à ses ennemis, mais prie pour eux; qui apaise les querelles et rappelle à la concorde et à la paix les esprits divisés. « Un bon chrétien fait ces choses, frères bien-aimés, et d'autres encore : il aime, comme des frères, les étrangers qui se présentent à lui; il donne l'aumône aux pauvres selon ses moyens; il se rend souvent à l'église et prend part au sacrifice qui est offert sur l'autel; il est sincère et sans fraude dans les marchés et ne fait point l'usure; il vit avec pureté et apprend à ses fils et à ses proches à se conserver dans la chasteté et la crainte de Dieu; il retient dans sa mémoire le symbole de la foi et la prière qu'a enseignée le Seigneur lui-même, et il l'enseigne à ses enfants et à toute sa famille 1. »

Que le lecteur nous pardonne, si nous appuyons tant sur ce sujet; mais il nous semble difficile de résister au charme secret que l'on éprouve à rappeler ces épanchements du cœur paternel d'un saint apôtre de Jésus-Christ, dans celui de ses enfants spirituels encore si rudes, si grossiers, si peu familiarisés avec les pensées surnaturelles de la Foi. Il est doux d'ailleurs et consolant, d'entendre à douze siècles de distance, et de reconnaître dans les enseignements donnés aux Francs du VII<sup>e</sup> siècle, les paroles qui ont frappé nos oreilles dès la plus tendre enfance.

En prolongeant encore ces lignes sous la dictée du bon évêque, nous retrouverions des traces nouvelles et frap-

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 244, etc... *Passim, Vita S. Eligii*, ab auctore Coevo.

pantes de la Foi de ces âges reculés, et aux témoignages authentiques qui rappellent la confession des péchés, l'oblation du corps sacré du Sauveur, les onctions saintes sur les malades, le signe de la croix, victorieux des malices de l'esprit mauvais, nous ajouterions encore, avec le Pontife catéchiste des premiers âges de la France chrétienne, « Demandez avec humilité, Frères aimés, les suffrages des saints, et célébrez avec une affectueuse dévotion leurs solennités; placez des luminaires dans les lieux consacrés si vous le pouvez; par respect pour la résurrection de Jésus-Christ, abstenez-vous d'œuvres serviles le jour de dimanche; instruisez et corrigez les enfants que vous avez tenus sur les fonts de baptême, afin qu'ils vivent toujours dans la crainte de Dieu; car sachez que vous répondrez pour eux devant lui<sup>1</sup>. »

Ainsi parlaient nos saints évêques et missionnaires aux nouveaux chrétiens qu'ils avaient enfantés à Jésus-Christ, quelqu'fois aux idolâtres que la Foi n'avait pas encore éclairés, mais que la curiosité, naturelle à ces peuples barbares, attirait autour d'eux. Aux uns comme aux autres l'apôtre adressait ces dernières paroles : « Frères, si vous observez ces choses, vous recevrez la récompense; si vous les négligez, vous encourrez le supplice. Pour moi, je décharge ma conscience devant Dieu, et je prends à témoin le Ciel et la terre que j'ai été fidèle à mon ministère, et que je vous ai annoncé à tous le chemin qui conduit à la vie ou à la mort. Au reste, je vous le déclare présentement, si

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 246 : « Sanctorum patrocinia humiliter expetite, — diem dominicam pro reverentiâ resurrectionis Christi absque ullo servili opere colite, — Sanctorum solennitates pio affectu celebrate, — Luminaria locis sanctis, juxta quod habetis, exhibete; — Symbolum et orationem dominicam memoriâ retinete et filiis vestris insinuate. » — Pars I, cap. xv, *Vita S. Eligii*.

vous méprisez mes paroles et si vous ne voulez point suivre mes avertissements, je viendrai devant mon Rédempteur accuser votre opiniâtreté, et je déclarerai que vous avez préféré suivre les inspirations du mauvais esprit plutôt que les lois de Jésus-Christ. »

Tant de vertus, tant de prédications et de travaux furent couronnés par le plus consolant succès. Pour le reconnaître, il suffit de jeter un regard attentif sur ces provinces Beligues où la plupart des anciens monastères vénèrent saint Amand comme leur fondateur, ou bien comme ayant aidé de son secours et de ses conseils ceux qui les élevèrent. Sans parler des abbayes de Gand et de Blandin que nous connaissons déjà et dont nous verrons bientôt la rapide prospérité, grâce à la sage direction que leur donne Florbert, l'un des disciples du saint apôtre, nous rencontrons, aux lieux appelés Mempisco, une communauté de cleres qui l'aident tour-à-tour de leurs prières et de leurs prédications; c'est aujourd'hui Tronchiennes.

Au territoire d'Alost, près de l'endroit où fut martyrisé saint Livin, Amand bâtit une abbaye sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul : une autre s'élève à Morbecque, près de Ninove, par les soins d'Odelard et de Nonna, sœur d'Amand.

A Renaix, à Thornhout, à Leuze, à Deurne près d'Anvers, nous en voyons quatre autres qui le regardent comme leur fondateur.

A Anvers même, centre des peuplades barbares de la Flandre, il élève une église pour maintenir dans la Foi ceux qu'il a convertis à Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Auprès de Terremonde, sur la rive droite de l'Escaut, une autre église et le village qui l'entoure portent son nom;

<sup>1</sup> *Opera Miræi*, t. 1, p. 10.

à Condé, au confluent de l'Escaut et de la Haine, s'élevait un monastère sous l'invocation de la sainte Vierge, qu'on reporte à saint Amand, et où saint Wasnon, venu dans ces lieux des lointaines montagnes de l'Ecosse, apprit aux peuples de la contrée la doctrine et la morale de l'Evangile.

Celui de Calloo, près des bouches de l'Escaut, le vénère aussi comme son patron et son fondateur.

On se rappelle l'abbaye de Nivelles, bâtie par sainte Itta et sainte Gertrude sa fille : on pourrait encore ajouter celle d'Andenne que sainte Begge, seconde fille de Pépin-le-Vénéral et mère de Pépin d'Héristal, éleva sur les bords de la Meuse.

Vers les confins du Brabant et de l'ancien pays des Bataves (Hollande), auprès de l'une des embouchures de cette rivière, nous distinguons encore l'église de Gertrudenberg ou mont de Gertrude, élevée et consacrée par Amand.

A Ardembourg, saint Éloi bâtit une église en l'honneur de la sainte Vierge; Amand y joint un monastère.

Courtrai, sur la Lys, vénère aussi ces deux grands apôtres comme ses pères dans la Foi, et des monuments pieux viennent confirmer les témoignages traditionnels de ce peuple reconnaissant. Combien d'autres lieux inconnus pourraient nous offrir de semblables souvenirs !

Mais avant de sortir de ces provinces si riches en monuments qui rappellent notre Bienheureux, ajoutons que de graves et savants auteurs croient le reconnaître encore dans un petit oratoire, perdu au milieu des bois et des marais qu'arrose la Senne, et où plus tard s'élèvera l'opulente cité de Bruxelles.

Dans cette contrée presque sauvage, Amand, comme autrefois les premiers chrétiens retirés aux déserts, offre

à Dieu ses prières pour la conversion des peuples idolâtres; il instruit dans la Foi ceux que ses discours et ses vertus ont touchés; il les prépare à recevoir le sacrement de la régénération, et réunit autour de lui un petit troupeau de néophites fervents, destinés à former un jour un des plus beaux apanages de l'Eglise de Jésus-Christ. Là aussi il eut à supporter toutes les tribulations de l'apostolat; mais il plut à Dieu de les adoucir, surtout par un étonnant miracle de sa grâce, qui vint comme donner un gage de prospérité et de stabilité à ses travaux.

Rappelons ici les touchants souvenirs de cette jeune payenne dont la conversion et la mort glorieuse ont mérité l'amour et le respect des peuples de la contrée, en même temps qu'elles ajoutent un beau nom dans la vie de notre saint Apôtre.

Fille d'un puissant seigneur de la contrée, peut-être du gouverneur de Dielbeck, Alena avait été élevée dans toutes les erreurs et les superstitions du paganisme auquel sa famille était attachée, comme beaucoup d'autres habitants du pays. Son père Levolde, surtout, se distinguait par une haine profonde de tout ce qui était contraire au culte de ses prétendues divinités, et l'autorité dont il abusait parmi les siens dégénérait presque en une sorte de persécution. Cette disposition nous explique les mesures rigoureuses qu'il prendra bientôt contre sa fille, à qui il procura le martyre, après lui avoir, contre toute attente, apporté la Foi. Voici, selon le récit des anciens auteurs, comment ces événements se passèrent.

Un jour que Levolde était sorti dans la campagne pour chasser, il rencontra, non loin des rives de la Senne, un homme riche du pays, qui avait embrassé le christianisme et dont la maison servait de lieu de réunion aux autres convertis. La conversation s'étant engagée entre eux, ils

ne tardèrent pas à parler de religion. Le chrétien désirait vivement gagner Levolde, qui lui semblait un des plus grands obstacles aux progrès du christianisme; aussi lui parla-t-il avec beaucoup de réserve et de cordialité : il l'invita fortement à assister lui-même à une des réunions saintes qui se tenaient chez lui et où, après la célébration des mystères sacrés, il entendrait les instructions du prêtre du vrai Dieu<sup>1</sup>. Après des refus plusieurs fois réitérés, Levolde consentit enfin à s'y rendre par curiosité ou même avec l'intention de mépriser ce qu'il aurait vu et entendu. On peut juger que telles étaient ses dispositions, et s'il ne les manifesta pas dans la maison même du chrétien, il eut hâte de le faire dans sa demeure, en présence de son épouse et de sa fille.

Tel était pourtant le moyen que Dieu, dans son admirable sagesse, avait choisi pour amener à la Foi la vierge Alena. Les paroles de Levolde, qui auraient dû, ce semble, la confirmer dans le culte des idoles, dans toutes les pratiques du paganisme, excitent dans son âme des désirs étranges qu'elle ne s'explique pas à elle-même. Pressée de plus en plus par la grâce intérieure et par les mouvements de l'esprit de Dieu, elle se rend secrètement à la demeure dont son père lui a parlé. C'est là que la grâce l'attendait et qu'elle allait faire une nouvelle et importante conquête. Après plusieurs visites précipitées, durant le silence des nuits, auprès de la famille chrétienne, Alena fut préparée à recevoir le baptême, et il était en-

<sup>1</sup> Cette maison fut changée en église; plus tard on y bâtit le monastère de Worst, en français Forêt. — Corneille van Gestell, dans son *Histoire Sacrée et Profane de l'archevêché de Malines*, t. II, p. 63, rapporte aussi que, d'après une tradition constante, saint Amand consacra cette église de Worst à l'époque où vivait la vierge Alena.

core réservé à l'apôtre saint Amand de réconcilier avec le Ciel cette âme droite et simple.

Dieu lui-même allait se hâter de récompenser les efforts et les vertus de la jeune néophyte par la double couronne de la virginité et du martyr. En effet, sans que nous puissions dire d'une manière certaine les divers incidents qui déterminèrent cette violence, Alena périt quelque temps après que son père eut été instruit de sa conversion au christianisme. Ce sang virginal devint une semence de nouveaux chrétiens, et du haut des cieux la vierge du Brabant eut bientôt la joie de voir ses parents eux-mêmes, repentants et convertis, prosternés sur sa tombe, les larmes aux yeux, et changeant leur demeure en un temple consacré à Dieu<sup>1</sup>.

Ainsi avançait à grands pas l'œuvre de la conversion des peuples de la Flandre et du Brabant, par les travaux continuels d'Amand et des apôtres qui marchaient sur ses traces.

Continuons de le suivre et de signaler, autant que nous le pouvons, les monastères qu'il a fondés en d'autres lieux, sans nous astreindre à la série des dates, dont beaucoup sont incertaines. Cet ordre importe peu, d'ailleurs, et jetterait encore dans notre narration un décousu qui n'est déjà que trop sensible par la pénurie de détails ou de monuments.

Nous ne ferons que rappeler le prieuré d'Hamage, fondé près de Marchiennes, par sainte Gertrude, aïeule d'Adalbaud; l'abbaye de Maroilles, par saint Humbert, de Castri-Locum (Mons), par sainte Waudru, de Hautmont et de Soignies, par saint Mauger; de Maubeuge, par sainte Aldegonde; celles même de Lobbes, de Wallers en Faigue,

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. II, p. 380.

d'Alne et de Crespin, que saint Landelin, après sa conversion, bâtit sur les rives de la Sambre, et auxquelles les plus savants auteurs croient que saint Amand apporta son concours.

Le monastère de Blangy en Ternois, construit par sainte Berthe, épouse de Sigebert, frère d'Adalbaud, nous présente aussi son autel dédié à saint Amand, et une tradition respectable qui lui attribue en partie sa fondation.

On a vu que Dieu se servit de son ministère pour retirer de la cour le vertueux Mauront, qui bâtit son abbaye de Bruël (Merville) sur les rives de la Lys. C'est là qu'il reçoit le Pontife exilé, saint Amé, et qu'il lui confie avec bonheur la direction de la naissante communauté.

Sainte Rictrude, sa mère, fait fleurir l'abbaye de Marchiennes, où, pendant près de trois cents ans, les souvenirs de sa vie si sainte se perpétuèrent parmi de nobles veuves et de pieuses vierges.

Quelques écrivains semblent croire aussi que le double monastère d'Hasnon, élevé par Jean et sa sœur Eulalie, est comme une dernière inspiration du saint vieillard, qui eût encore la consolation de voir cette nouvelle maison de Dieu, près d'Elnon, avant de mourir.

En avançant dans le centre du royaume, nous rencontrons au pays de Laon, non loin de Coucy, l'abbaye de Barisy-aux-Bois. Childéric II, qui a donné cette terre au saint missionnaire, reconnaît par une déclaration solennelle, au commencement de son diplôme, les grands services rendus à ses ancêtres et à lui-même par saint Amand : aussi veut-il que « ceux-là ressentent les effets de sa libéralité qui ont servi ses parents et qui le servent lui-même dans son adolescence<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Miræi opera*, t. 1, p. 125.

Le saint Apôtre se rendit plusieurs fois dans cette contrée, où la mémoire de ses vertus se conserva très-longtemps : un miracle éclatant qu'il y opéra, et dont le souvenir s'était conservé encore quatre cents ans après, en donne la preuve irrécusable. C'est le moine Gilbert d'Elnon qui le rapporte : Un jour, dit-il, qu'Amand se rendait à Clichy auprès de Dagobert II, fils du saint roi Sigebert, il s'arrêta pour consoler une pauvre veuve : son fils venait d'être tué par des hommes qui le croyaient appartenir à une bande de voleurs du pays de Beauvais. Le Bienheureux, touché de compassion en voyant la douleur de cette mère éplorée et des personnes de sa famille, ne cessa de prier Dieu avec larmes jusqu'à ce que la vie fût rendue au jeune homme, qui revint plein de joie auprès de sa mère.

Citons encore, en finissant ce long catalogue de fondations pieuses, le monastère bâti par saint Amand au retour de sa mission de Gascogne, près des rives du Cher, dans cette partie de l'ancien Bourbonnais où l'on rencontre aujourd'hui la ville qui porte son nom, et un autre monastère élevé à Nant, près de Milha u, dans le Rouergue.

Ainsi, en parcourant des yeux cette noble terre des Francs, au milieu de laquelle notre infatigable missionnaire, a vécu si longtemps, nous comptons au moins trente monastères qui se glorifiaient de lui appartenir, et qui répétèrent son nom avec bénédiction pendant près de douze siècles. A lui donc revient encore en partie le beau témoignage que ces institutions ont arraché de tout temps à la plus opiniâtre incrédulité; à lui l'honneur d'avoir fondé ces maisons « qui furent longtemps, pour le genre humain, des asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions des

gouvernements barbares » ; à lui la gloire « d'avoir fait échapper, dans la douceur des cloîtres, de pauvres esclaves à la tyrannie et à la guerre, d'avoir perpétué le peu de con naissances qui restaient chez les peuples de l'invasion. » Dans ces nombreuses communautés réunies par ses soins et son zèle, « des religieux cultivaient la terre, chantaient les louanges de Dieu, transcrivaient des livres, vivaient librement, étaient hospitaliers, et leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces temps de barbarie<sup>1</sup> » Le nom d'Amand est donc, à tous ces titres, un des plus beaux et des plus illustres que présentent dans ces contrées les annales de la religion et de la patrie, et sa tête vénérable, ceinte de l'auréole des Elus, resplendit de la triple gloire, justement accordée à l'ordre de saint Benoît, d'avoir « converti l'Europe au christianisme, défriché les déserts, conservé et rallumé le flambeau des lettres<sup>2</sup>. » Il nous reste encore à rappeler les disciples de cet homme de Dieu, qui devaient étendre et perpétuer, bien des années encore, ses œuvres si saintes et si précieuses.

<sup>1</sup> Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. cxxxix.

<sup>2</sup> Cantu, *Histoire univ.* t. vii, chap. xvi.

## CHAPITRE XXI.

### SAINT AMAND ET SES DISCIPLES.

Nonna, sœur de saint Amand. — Ses nombreux disciples. — D'où venaient-ils. — Vie de saint Florbert, le plus connu de tous. — Les disciples cherchent à imiter le maître. — Portrait de saint Amand. — Sa conduite envers les religieux. — Maintien de la discipline. — Obéissance. — La vie d'Amand est un exemple pour toutes les conditions.

— De 630 à 684 —

Tous les grands serviteurs de Dieu, quelles que soient leur condition et la société au milieu de laquelle ils ont vécu, laissent toujours après eux une odeur de sainteté qui attire doucement les âmes à Jésus-Christ. Quelques-uns, en particulier, se voient pendant leur vie environnés, comme ce divin maître, de disciples qui deviennent les imitateurs de leurs vertus et les continuateurs de leurs œuvres. Sous les noms différents de compagnons, de disciples ou d'enfants spirituels, ils se multiplient rapidement au milieu des peuples, sous le patronage de celui auquel ils se sont attachés.

Cette postérité religieuse ne manque point à saint Amand : elle est nombreuse pendant sa vie, plus nombreuse encore après son bienheureux trépas. Mais, avant de parcourir cette grande famille spirituelle qui nous fera traverser tous les âges futurs, ajoutons quelques mots encore à ce que nous avons dit déjà de sa famille selon la chair. Tout intéresse et édifie dans la vie d'un saint : ici surtout, de quelque côté que l'on tourne les yeux, on rencontre sans cesse de doux souvenirs, des âmes sanc-

tifiées. Recueillons donc rapidement les premiers noms que cette histoire nous a présentés.

Nous y avons entendu ceux de Sérénus et d'Amantia, et nous avons vu comment il était facile de reconnaître les vertueuses dispositions de leurs cœurs dans l'étude des jeunes années d'Amand, formé à leur école et sous leurs yeux. Une fois encore Sérénus nous apparaît, c'est au monastère d'Oye : sa présence ne nous a point étonné. C'était un père empressé de remettre ses titres, ses dignités et sa fortune au seul fils que le Ciel lui avait donné : vain espoir ! un père plus grand, dans les cieus, s'était déjà attaché ce jeune homme de dix-huit ans, pour en faire un de ses plus illustres apôtres.

Il n'est point fait mention d'Amantia pendant tout ce temps : un seul historien nous rappelle ses tendres inquiétudes au départ de son fils bien-aimé ; puis après, un profond silence nous la dérobe. On ne retrouve plus cette mère si chrétienne et si vertueuse que dans le caractère bon, généreux et sensible de son fils, dans les sentiments si nobles et si pieux qu'il avait puisés auprès d'elle.

Amand avait encore une sœur<sup>1</sup> ; c'est à peine si on rencontre son nom dans les récits des hagiographes, tant cet homme de Dieu est mort à la nature, tant son ministère apostolique absorbe toutes ses pensées. Néanmoins, quand on suppose les années, quand on scrute les diverses circonstances de sa vie, on reconnaît qu'une mutuelle et douce affection a rapproché ces deux âmes si pures, et l'on se demande avec une délicieuse surprise, quelle voix de la Providence a appelé Nonna des rives de la Loire à celles de la Meuse, car c'est là que nous la retrouvons. Seule après la mort de ses parents, serait-elle venue de-

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v, p. 568.

mander à Maestricht, à Gand, ou dans quelque autre lieu, les conseils de son frère bien-aimé? Est-ce parmi les nobles Leudes du Brabant qu'elle rencontra l'époux que le Ciel lui destinait? Il serait difficile de l'assurer : d'impénétrables nuages enveloppent malheureusement toute cette existence, qui nous révélerait sans doute encore quelques traits gracieux et touchants de la vie d'Amand, si nous pouvions la connaître.

Bornons-nous donc au simple énoncé des historiens, et disons que Nonna, à l'époque de l'élection de saint Amand au siège de Maestricht, habitait Morbecque, non loin de la ville de Ninove en Brabant, et qu'elle avait pour époux un illustre seigneur du nom d'Odelard, homme sage et prudent, brave guerrier, aussi distingué par ses richesses et ses talents militaires, que par sa piété et les nobles qualités de son cœur.

Nonna précéda de longtemps son frère dans le Ciel, emportant avec elle l'auréole des saints, et laissant sur la terre, auprès de son époux, deux enfants issus de leur chaste union, le jeune Éligard et sa sœur sainte Berlinde : cette famille de prédestinés ira bientôt tout entière se réunir au Ciel dans le sein de Dieu. Éligard expire sous le fer des barbares habitants de la Frise, qui se jettent sur les terres du Brabant; Berlinde, retirée au monastère de Morselle, édifiera ses compagnes par l'exemple de ses vertus, et, après avoir rendu les derniers devoirs à son illustre père, elle s'envolera la dernière dans les célestes demeures. Ainsi, Amand, privé de toute sa famille selon la chair, que Dieu s'est comme hâté d'appeler à lui, ne verra plus autour de lui que des enfants selon l'esprit, qui se multiplient de jour en jour avec une prodigieuse fécondité.

Ici surtout nous serions en droit d'accuser le silence

des écrivains, qui nous dérobe la connaissance d'un grand nombre de disciples de notre Bienheureux. Sans appeler de ce nom tant de saintes âmes qui pourraient le revendiquer peut-être avec raison, sans parler de l'admirable Bavon qui commence à la voix d'Amand une pénitence héroïque et presque sans exemple, de la vierge Aléna que le saint évêque missionnaire reçoit au bercail du Seigneur, dans un petit oratoire perdu au milieu des forêts du Brabant, de sainte Gertrude de Nivelles et de son illustre mère Itta, qui foulent généreusement aux pieds toutes les grandeurs du siècle pour embrasser la vie religieuse, de sainte Rictrude, de sainte Waudru, de sainte Aldegonde, combien d'autres noms ne pourrions-nous point citer encore? Humbert, vers qui la Providence envoie notre apôtre, au moment où pour la troisième fois il se dirige vers Rome, le comte Mauger qui quitte, sous l'inspiration de sa parole, tous ses biens et ses dignités pour embrasser la sainte pauvreté de Jésus-Christ, saint Mauront, et saint Adalbaud, son père, qui s'honorent aussi d'avoir été formés par ses leçons et ses exemples. Quelle innombrable postérité! Quels rejetons multipliés! et cependant nous n'avons pas encore touché à la famille proprement dite de saint Amand: celle-ci se compose surtout des pauvres et des jeunes esclaves qu'il a arrachés, à force de sacrifices, aux mains des pirates et des barbares.

Tous les auteurs sont unanimes sur ce point; ils disent que, parmi les abbés placés à la tête des monastères fondés par saint Amand, l'on en voyait plusieurs de ceux qu'il avait délivrés de la servitude, qu'il avait ensuite instruits, baptisés et élevés comme ses propres enfants: Beaucoup, sans doute, retournaient un peu plus tard dans leur patrie, célébrant partout sur leur passage la charité

de l'homme de Dieu, à qui ils devaient la douce liberté ; et c'est incontestablement à cette circonstance touchante qu'il faut attribuer la popularité du nom de saint Amand dans certaines contrées de l'Angleterre où il n'a jamais été<sup>1</sup>. Il est bien consolant, certes, pour un cœur chrétien et français, de voir cette nation si riche etsi fière, obligée de reconnaître que beaucoup de ses enfants ont reçu d'un pauvre évêque des Francs la liberté qu'on leur ravissait jusque dans leur propre patrie<sup>2</sup>.

Beaucoup d'autres, disons-nous, qui s'attachèrent irrévocablement à leur père adoptif et se constituèrent ses disciples, devinrent dans la suite prêtres, abbés, missionnaires. Cependant c'est à peine si nous en rencontrons quelques-uns : la vie tout entière de la plupart d'entre eux est ensevelie dans l'oubli du tombeau jusqu'au jour des manifestations : il n'en est que quatre dont les noms nous frappent un peu plus, c'est Jonat, abbé de Marchiennes, André de Barisy-aux-Bois que saint Amand appellera pour le remplacer à Elnon avant sa mort, Jean, abbé de Blandin, qui signera le testament de son père spirituel et le remplacera plus tard aussi, enfin c'est Florbert, qui meurt le premier auprès du tombeau de saint Bavon son ami.

Après l'exemple de cette charité divine de Jésus-Christ

<sup>1</sup> Le culte de saint Amand, dit M. de Ram, recteur de l'université de Louvain (6<sup>e</sup> jour de février), était autrefois fort célèbre en Angleterre, puisqu'il a un office à neuf leçons dans le bréviaire de Sarum.

<sup>2</sup> On fut encore obligé de défendre en Angleterre, l'an 1015, par une loi très-sévère, de vendre les enfants et de les réduire en esclavage ; voir Lingard, *Règne de Suénon, roi de Danemark*. — Il est rappelé dans la vie de saint Eloi, écrite par saint Ouen son contemporain, qu'il en rachetait quelquefois vingt, trente, une fois entre autres plus de cent. (*Vita S. Eligii*, lib. 1, cap. x.)

pour ses apôtres, et des apôtres pour Jésus-Christ, je ne sais s'il y a rien de touchant dans l'histoire comme cette naïve et sainte affection, qui unissait pendant leur vie mortelle l'évêque-missionnaire et ses disciples, l'abbé fondateur et ses enfants spirituels. Il y a dans cette union, toute d'amour et d'obéissance, quelque chose qui ne se rencontre que dans la Religion, et qui répand sur elle un charme inexprimable. C'est comme une douce et continuelle communication de pensées et de désirs, qui tous viennent se confondre dans une seule et même volonté aux pieds de Jésus-Christ, unique lien de tous ces cœurs. Tel est le sentiment que l'on éprouve involontairement quand on parcourt la vie d'un saint Basile, d'un saint Benoît, plus tard d'un saint François d'Assise, d'un saint Ignace de Loyola.

Or, sans avoir été comme eux fondateur d'ordre, saint Amand a grandement participé à leur paternité, et nous en rencontrons partout autour de lui les caractères et les témoignages. Le nombre seul de ses disciples nous permettrait de lui donner ce titre. Dans l'impossibilité d'aborder ici avec des détails suffisants, même les plus connus d'entre eux, arrêtons-nous un instant sur le seul qu'une plume pieuse a pris soin de nous rappeler ; comme si Dieu, en nous manifestant les vertus de celui qui mourut le premier et le plus jeune, avait voulu nous laisser l'appréciation des autres qui avanceraient plus loin dans la carrière de la vie. C'est l'aimable et innocent Florbert, que nous désirons faire maintenant connaître au lecteur.

Florbert avait reçu de saint Amand lui-même l'onction sacerdotale, et les heureuses dispositions dont le ciel l'avait doué en faisaient un des plus précieux coopérateurs dans son œuvre évangélique. « Il est bien facile de juger, dit le légendaire, quelle devait être la sainteté et la vertu de celui

que notre bienheureux père et pontife de Jésus-Christ, établit son vicaire et comme un nouvel apôtre dans tout le pays de Gand. » Florbert ne trompa point ces belles espérances, « il fut véritablement un modèle de sainteté<sup>1</sup>, un miroir de religion et de prudence, un digne prêtre de Jésus-Christ, marchant avec fidélité sur les traces de son guide Amand, qui l'avait instruit par ses discours et ses exemples. Une vertu si éclatante opéra bientôt de grands fruits de salut dans toute la contrée. Beaucoup d'hommes puissants et illustres venaient au monastère de Gand confier leurs jeunes enfants à l'abbé Florbert, afin qu'il leur apprît la science et surtout la sagesse. Il ne faillit pas dans cette grande charge des âmes, et par sa vigilance continue du jour et de la nuit, par les efforts de son zèle et les pieuses industries de sa charité, il contribua beaucoup, avec le secours de son père bien-aimé, à adoucir les mœurs farouches des habitants du pays. »

Le nom de Florbert était dans tous les cœurs, sa louange était sur toutes les lèvres, chacun admirait la bonté de son âme et l'innocence de sa vie, qui lui attirait les respects et la vénération des hommes les plus durs et les plus insensibles. On respirait auprès de lui je ne sais quoi de suave, de céleste, qui portait à la vertu et à la piété, et les peuples étonnés croyaient reconnaître dans toute la conduite du jeune abbé le caractère d'Amand lui-même, qui l'avait formé avec une sollicitude toute paternelle.

C'est auprès de lui que Bavon, nous l'avons dit, alla chercher la solitude et la paix; c'est à sa conduite qu'Amand le confia, et c'est entre ses bras que cet illustre pénitent remit sa belle âme à Dieu. Après lui, un martyr de

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 342, *Vita S. Florberti*.

la Foi vint aussi, avant son dernier combat, se reposer quelque temps de ses fatigues et s'édifier dans cette tranquille demeure. C'était saint Livin, l'apôtre poète de l'Irlande, qui a traversé tant de contrées, prêchant partout le royaume de Dieu et sa justice. Bientôt Dieu demandera le sang de cette victime innocente pour féconder les terres si longtemps incultes du Brabant, et lui préparer cette étonnante fertilité qui en fera une des plus belles portions du champ du Seigneur. Il nous souvient encore de son chant prophétique et des derniers accents de sa muse chrétienne, au moment où il partait pour le martyre.

Mais c'est aussi un tribut de reconnaissance qu'il veut rendre aux enfants d'Amand et à leur saint abbé : ils ont été si doux et si heureux, les jours qu'il a passés dans cet asile auprès de Florbert ! « Florbert, sur le front de qui brille la vertu dans sa fleur ; Florbert, le modèle de son troupeau, l'ornement du sanctuaire, la concorde de ses frères : comment exprimerai-je la pieuse et touchante cordialité avec laquelle il m'a reçu, moi, apôtre pèlerin. Livin ne voulait être qu'un frère au milieu de ses frères, et Florbert lui prodigue les doux noms de Pontife et de maître <sup>1</sup>. »

Ainsi s'exprimait dans son enthousiasme, l'humble Livin, au moment où il quittait l'abbaye de Gand : peu de temps après il recevait le coup mortel qui lui ouvrait les célestes demeures, tandis que Florbert, déjà mûr pour le ciel, au milieu même de sa course, quittait paisiblement la terre, « avec toute la pureté de son cœur, toute la fraîcheur de son innocence, et l'abondance de ses mérites <sup>2</sup>. »

Voilà la vie d'un des disciples formés par saint Amand ; voilà peut-être, répétons-le, un de ces jeunes enfants

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 415, *Vita S. Livini*.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

esclaves, retirés sur les rives de la Seine du fond d'un vaisseau de pirates; et c'est ainsi que l'apostolat de cet homme de Dieu se multipliait chez tous les peuples et dans les contrées les plus sauvages, par ses fils spirituels, qui devenaient eux-mêmes les pères de nombreuses générations. Donc, il est bien juste que « nous louions ces hommes riches en vertu, et dont les œuvres de justice ne seront jamais oubliées. Ils ont acquis une gloire qui a passé d'âge en âge. Ceux qui sont nés d'eux ont laissé après leur mort un grand nom, qui renouvelle les louanges de leurs Pères : hommes de charité et de miséricorde, les œuvres de leur piété subsisteront pour jamais. Les biens qu'ils ont laissés à leur postérité leur demeurent toujours, et leur race se conserve dans l'alliance de Dieu <sup>1</sup>. »

Ainsi, pendant la vie même de saint Amand, quand on jette un regard attentif sur le vaste pays fécondé par ses sueurs, évangélisé par ses soins, l'œil réjoui aperçoit partout un ami, un disciple, un enfant spirituel, et autour de chacun d'eux une naissante famille religieuse. On dirait que sa petite cellule de l'abbaye d'Elnon est comme le centre d'un grand mouvement apostolique, qui, dans un cercle étendu, touche à nos plus belles provinces, à nos plus opulentes cités. Gand, premier et plus solennel théâtre de ses travaux; Anvers, qui conserve précieusement son souvenir; Maastricht, son église chérie; Strasbourg, Worms, Mayence, qui revendiquent la gloire d'avoir entendu de sa bouche la parole de Dieu; Barisy-aux-Bois, où il vint souvent mêler sa voix à celle de ses enfants, qui y chantaient les louanges du Seigneur; Rouen, qui plus d'une fois le vit célébrer les sacrés mystères ou évangéliser les

<sup>1</sup> *Eccles.* cap. xliiv.

campagnes; Cambrai et Tournai, qui nous le montrent dans leurs murs; Saint-Omer à Térouane, et Saint-Mauront au monastère de Bruël (Merville), qui lui donnèrent plus d'une fois l'hospitalité, partout on reconnaît les traces du passage de saint Amand. On pourrait presque dire que sa vie résume un demi-siècle de l'histoire ecclésiastique de cette contrée, où il n'est pas une église qui n'aime à rappeler son nom glorieux dans ses annales. Et que serait-ce si nous voulions étendre nos regards et suivre les lignes immenses qui, dans leurs prolongements, nous conduiraient en Aquitaine ou au pied des Pyrénées, à Rome, ou sur les rives du Danube?

Rien au reste qui doive nous étonner dans cette espèce de mouvement général, qui s'opère de près et de loin autour de saint Amand. Outre les titres que nous lui avons reconnus jusqu'ici, nous trouvons dans la peinture même de son beau et noble caractère une nouvelle explication de cette affection et de cette confiance unanimes. Où pourrions-nous placer plus convenablement ce portrait que les hagiographes ont pris soin de nous laisser, qu'à cette page de son histoire où nous le rencontrons, au milieu de ses disciples, dont la principale occupation était de l'étudier de « l'imiter avec tout le soin possible? » Sans rappeler les premières années de cette vie si sainte, les vertus admirables qui les ont ornées et embellies, quoi de plus doux et de plus imposant, tout à la fois, que cette figure sur laquelle se reflètent, comme dans un miroir fidèle, tous les traits de Jésus-Christ! La noblesse et la mansuétude brillent sur son front, ses yeux respirent la bonté et la bienveillance, et sa bouche ne s'ouvre que pour prononcer des paroles de paix, de sagesse et de vérité. Son âme, fortifiée par les habitudes de la vertu, ne recule devant aucun sacrifice; elle les accepte tous, elle les re-

cherche même avec courage et les accomplit avec une inébranlable persévérance. Toujours calme et tranquille au milieu des obstacles et des contradictions inséparables de son pénible ministère, il possède son âme en paix par la patience. Rien ne l'effraie, rien ne l'étonne ; il semble que, confident habituel des desseins de Dieu, il connaisse par avance tout ce qui doit lui arriver. Aussi sa présence opère-t-elle sur tous ceux qui le voient une sensation profonde, qui se trahit bientôt par l'expression des sentiments les plus intimes de l'âme. Nul ne saurait résister longtemps au charme céleste que Dieu s'est comme plu à répandre sur toute sa personne ; et l'on peut dire qu'il rencontre des disciples dévoués partout où Dieu dirige ses pas.

Ainsi par ses discours et ses exemples, par sa vie tout entière, se propageaient en tous lieux les fortes disciplines de la vertu et de la perfection religieuse ; ainsi devenu comme une règle vivante sur laquelle chacun fixait ses yeux et son cœur, Amand répandait en tous lieux sa bénigne influence, et surtout dans le monastère, où un contact plus étroit et plus continu rendait ses leçons plus profitables encore. Rien n'échappait à sa sollicitude de tout ce qui pouvait contribuer au bien spirituel de ses chers disciples, et il savait trouver, jusque dans les reproches d'une paternité sage et éclairée, les moyens de les instruire sur les vrais principes de l'état monastique, et de les établir solidement dans la pratique du devoir.

Un seul exemple, échappé comme par hasard à une plume ordinairement plus avare de détails, nous révèle, pour notre instruction, à quel grand principe saint Amand attachait toute la perfection de la vie religieuse ; principe qui est le nerf de toute société bien constituée, je veux dire l'obéissance. A ce trait, on reconnaît le tact d'un homme accoutumé au gouvernement des monastères, à la direction

des âmes, et à travers son apparente simplicité, il nous laisse entrevoir le secret de la haute sainteté à laquelle sont arrivés tous ceux qui se soumièrent à sa conduite. Voici comme il est rapporté par les plus anciens auteurs.

Notre Bienheureux se trouvait dans son abbaye d'Elnon, dans les dernières années de sa vie, lorsqu'un religieux nommé Chrodobalde, prévôt du monastère, reçut de sa part, par l'entremise d'un autre frère, l'ordre de préparer des chars pour le service de la communauté. Chrodobalde ne s'empressa point d'obéir; au contraire, il se mit en chemin et quitta le lieu où il était alors, dans la campagne, pour venir exposer les motifs de sa conduite au saint abbé; mais voilà que, tout à coup, il tombe par terre, frappé d'une paralysie complète, qui le prive de l'usage de tous ses membres; il semblait qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. Reconnaisant aussitôt la main de Dieu, qui le frappait, Chrodobalde confessa sa désobéissance aux religieux qui s'étaient empressés de le secourir. Ceux-ci le déposèrent avec précaution dans une barque, qui, glissant doucement sur les eaux de l'Elnon, le conduisit sans accident jusqu'au monastère.

Il était alors presque soir, et saint Amand venait de prendre, selon sa coutume, vers le coucher du soleil, le peu de nourriture qu'il accordait à son corps épuisé. Les religieux s'empressèrent de venir auprès de leur Père bien-aimé, pour lui annoncer ce qui était arrivé au frère Chrodobalde; mais le saint vieillard, qui sans doute connaissait tout déjà par une lumière intérieure, répondit tranquillement et avec un léger sourire: « Il sera encore dans un grand plus danger, à cause de son opiniâtreté et de sa désobéissance. » Appelant en même temps un vénérable prêtre de la communauté, il lui remit une coupe de vin avec un morceau de pain: « Allez, lui dit-il, et ordonnez au frère

Chrodobalde de prendre ceci, et demain, lorsque, par la volonté de Dieu, j'irai le visiter, qu'il s'avance au-devant de moi, et ne reste pas sur sa couche. » Cet ordre fut exactement exécuté. Chrodobalde, réjoui par la bénédiction que lui envoyait saint Amand, prit la coupe de vin et le morceau de pain, et se sentit aussitôt guéri, comme s'il n'avait jamais rien éprouvé. Le lendemain, quand le saint abbé arriva, il s'empessa d'aller au-devant de lui, au grand étonnement des autres religieux, qui ne pouvaient s'expliquer un si prompt rétablissement. Chrodobalde demanda et obtint aussitôt le pardon de sa faute; mais le sage et prudent vieillard profita de cette occasion pour donner à toute la communauté des conseils salutaires sur l'obéissance religieuse. Ils firent en particulier une si profonde impression dans le cœur de Chrodobalde, qu'il vécut depuis dans la pratique des plus éminentes vertus, et mérita qu'on lui décernât après sa mort le titre de Bienheureux <sup>1</sup>.

C'est ainsi que saint Amand forma ses bien-aimés disciples : véritablement « la vie de cet homme admirable est un exemple pour beaucoup, et toutes ses œuvres sont autant de leçons de vérité et de sagesse <sup>2</sup>. Tout âge, toute condition, tout sexe trouve en lui un exemple à suivre, un modèle à étudier, des vertus à imiter; la douce et aimable figure d'Amand invite tous les âges à la pratique du bien. L'enfance est charmée des traits gracieux et touchants qui embellissent ses premières années. La jeunesse se sent éprise d'ardeur pour imiter son innocence et sa chaste crainte du Seigneur; à l'âge mûr il révèle toute la noblesse et la grandeur des sacrifices qu'un cœur généreux est capable de faire pour Dieu; et la vieillesse ap-

<sup>1</sup> Boll. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 870. Raissius, *Auctarium*, 12 junii.

<sup>2</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 857.

prend encore auprès de lui avec quelle vigilance et quelle sollicitude elle doit conserver et augmenter les dons du Ciel, et les mérites que vont couronner bientôt les récompenses éternelles.

Amand a été un excellent maître, et tous ceux qui ont pu le connaître trouvèrent en lui un guide sage et expérimenté. « Le noble leude, le seigneur puissant a appris de sa bouche que son premier soin doit être d'embellir son âme, et que la noblesse du sang est vaine, quand elle n'est pas relevée par la splendeur des vertus. Aux rois et aux princes il a dit que, si les peuples sont soumis à leur autorité, ils le sont eux-mêmes à l'autorité de Dieu, qu'ils doivent le craindre et le servir, ne point s'abandonner aux conseils aveugles de l'orgueil, mais se soumettre humblement aux volontés suprêmes du Maître éternel qui règne dans les cieux. Il dit aux Pontifes et aux pasteurs des peuples qu'ils doivent être pleins de zèle pour le maintien des saintes règles de la discipline, et, par une juste application de la douceur et de la justice, s'opposer au découragement des faibles et à la résistance des présomptueux. Après de lui, les prédicateurs de l'Évangile comprennent qu'ils ne doivent point mettre leur confiance dans les pompeuses prétentions de la parole humaine, mais surtout dans l'esprit et la vertu d'en haut, de peur que, recherchant leur gloire et non celle de Dieu, ils ne reçoivent dans les applaudissements des hommes la récompense que demanderait leur vanité; enfin les peuples à leur tour apprennent de sa vie comme de ses paroles à mettre en Dieu toute leur confiance, et à se reposer uniquement sur sa bonté dans toutes les épreuves de cet exil<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 857.

## CHAPITRE XXII.

### DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT AMAND. — CONSÉCRATION DE SON MONASTÈRE D'ELNON.

Saint Amand termine sa carrière apostolique. — Coup-d'œil sur l'état religieux de la Gaule-Belgique à cette époque. — Tyrannie d'Ebrouin. — Exil de saint Amé au monastère de Bruël (Merville). — De saint Ansbert au monastère d'Hautmont. — Meurtre de saint Léger dans une forêt de l'Artois. — Saint Amand consacre son monastère. — Evêques et abbés présents à la cérémonie. — Solennité de cette fête. — Saint Amand comme un nouvel Onias. — Il fait son testament.

— Vers 678 —

La vie apostolique de saint Amand est terminée. Ce père de beaucoup de peuples, ce patriarche de la vie monastique, ce vétéran de la milice sacerdotale a achevé ses longs travaux dans la vigne du Seigneur. « Il a combattu un bon combat, il a consommé sa course, il a gardé soigneusement la Foi : la couronne de justice lui est réservée, il l'attend avec confiance du juste Juge<sup>1</sup>. »

Au moment où le saint vieillard rentre dans sa chère solitude d'Elnon pour ne plus la quitter, jetons un dernier regard sur toute la contrée, et achevons de saisir tout ce qu'il y a de beau et d'instructif dans cette période trop peu connue de notre histoire. Il est manifeste qu'un grand changement a été opéré, sous l'inspiration et par les travaux de tous ces hommes apostoliques « au milieu desquels Amand brille du plus vif éclat. »

Toutes les Eglises de la province sont gouvernées par

<sup>1</sup> II *Epist. S. Pauli ad Tim.* cap. II.

les plus saints et les plus vertueux Pontifes de France : leur main sage et vigoureuse imprime partout une direction salutaire ; saint Lambert, futur martyr de Jésus-Christ, honore le siège de Maestricht, rougi naguère du sang de son prédécesseur saint Théodard : saint Vindicien, à Cambrai, saint Mommolin, à Tournai, saint Bain à Téroouane continuent les vertus de leurs vénérables prédécesseurs ; tous ces illustres évêques promettent encore de longs jours de prospérité et de sanctification à la Gaule-Belgique.

Dans les monastères tout s'harmonise avec une parfaite régularité : la règle de saint Benoît s'étend et se propage en tous lieux ; une généreuse émulation anime tous les cœurs. Jour et nuit l'on entend monter vers le ciel, de toutes parts, les louanges du Très-Haut ; les terres incultes deviennent fertiles ; les connaissances se développent dans l'esprit des clercs et des jeunes fils des nobles Francs ; mais surtout la douce influence des vertus chrétiennes se répand au loin, partout où l'on rencontre ces maisons de Dieu, qui deviennent ainsi les écoles des nationalités modernes à leur enfance.

Luxeuil, pépinière inépuisable de missionnaires, continue de disperser en tous lieux ses apôtres ; Corbie, Sithiü, Elnon l'imitent avec ardeur ; Fontenelle envoie des colonies nombreuses chez les barbares de la Frise, et du monastère de Lobbes, fondé naguère par Landelin sous l'inspiration d'Amand, l'on verra sortir sans cesse de saints abbés accompagnés de quelques compagnons : c'est saint Ursmar, saint Ermin, saint Vulgise, saint Amoluin, saint Théodulfe, saint Abel, saint Dodon de Walers en Faigne ; presque tous sont revêtus du caractère épiscopal et se dirigent vers le Brabant, la Flandre, la Frise et les autres contrées lointaines.

A côté d'eux, et plus avant encore dans la Germanie,

nos yeux aperçoivent saint Suidbert et son disciple Willicus, Pléhelme et Odiger dans la Flandre, Wulfran dans la Frise. Bientôt Willibrord viendra fonder l'Eglise d'Utrecht au milieu des terres qu'arrosent les bouches du Rhin; puis un peu plus tard le grand et célèbre Winfrid (saint Boniface), par ses prédications et ses vertus, achèvera de donner un caractère chrétien à ces populations sauvages, et couronnera sa belle carrière par un glorieux martyr dans ces solitudes.

Mais si la vue de ces futurs triomphes de l'Eglise dans les pays infidèles réjouit l'âme, un sentiment d'inquiétude et de tristesse vient la saisir à son tour, quand on reporte ses regards sur l'Eglise des Francs, où Ebroin, trop fidèlement imité plus tard, jette la confusion dans tous les diocèses par ses tyranniques jalousies, ses fureurs, ses violences et ses meurtres. Par lui le sang épiscopal a déjà coulé dans plusieurs cités; des abbayes tranquilles sont troublées ou dépouillées; de saints évêques chassés de leurs Eglises et envoyés en exil. A elle seule notre contrée a été honorée par la présence de deux exilés et par le sang d'un martyr. Leurs noms sont doux à rappeler : le premier est saint Amé, évêque de Sion dans le Valais. D'abord confié à saint Ultan, dans le monastère de Péronne, il est ensuite remis au vertueux Mauront, qui se jette en fondant en larmes aux genoux du prisonnier de Jésus-Christ, et le conjure de prendre lui-même la direction du monastère qu'il vient de fonder.

Le saint évêque refuse un honneur dont il se juge indigne, mais Mauront le presse; sainte Rictrude, encore retirée à Marchiennes, joint ses instances à celles de son fils; Amand apporte peut-être aussi l'autorité imposante de sa parole et de ses désirs; saint Amé accepte enfin et voit Mauront et ses fils spirituels incliner devant lui leur

tête, tomber à ses genoux et demander sa bénédiction paternelle. Ainsi, dans les conseils de Dieu, saint Amé devient pour toute cette contrée un apôtre et un glorieux patron que les peuples écouteront avec bonheur pendant sa vie et qu'ils béniront longtemps après sa mort<sup>1</sup>.

Un pareil spectacle nous frappe aussi dans l'abbaye d'Hautmont : là aussi est renfermé un saint évêque, une nouvelle victime de la jalouse susceptibilité des grands. Saint Ansbert, que ses brillantes qualités, ses douces vertus et son expérience ont appelé à succéder à saint Ouen sur le siège de Rouen, est accusé à son tour auprès de Pépin d'Héristal, et la sagesse ordinaire de ce maire du palais se laissa surprendre cette fois par des hommes dont il reconnut plus tard la perfidie<sup>2</sup>.

Exilé sur les rives de la Sambre, dans le monastère fondé naguère par saint Mauger, et où vivent en paix ses derniers amis et les nouveaux enfants qui sont venus augmenter cette famille spirituelle, Ansbert se console, par la prière et la méditation, des outrages qu'on lui a prodigués ; il donne aux bons religieux d'Hautmont les instructions qu'il ne peut plus adresser à son troupeau, et trouve, au milieu des loisirs de la captivité, le temps de composer de pieux opuscules pour l'édification de ses frères.

Longtemps son innocence fut méconnue à la cour ; mais enfin un éclair déchira les profondes ténèbres dans lesquelles les méchants avaient enveloppé leur trame, et le roi Thierry III comprit enfin que le vertueux Pontife de Rouen avait été la victime d'une noire perfidie. A cette nouvelle, le vieillard se livra aux transports de sa joie, il

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 591.

<sup>2</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v, *Vita S. Ansberti*.

soupirait depuis si longtemps après son Église et son cher troupeau. « Très-doux et pieux Jésus, s'écrie-t-il, je vous rends grâce parce que vous avez brisé les liens de votre serviteur ; vous avez fait entendre des paroles sages aux oreilles du prince ; vous m'avez délivré des mains de mes ennemis, et dans mon exil vous m'avez donné des témoignages de votre amour. »

Un peu auparavant encore, un grand et saint évêque, persécuté par l'implacable Ébroin, arrivait dans nos contrées, les yeux arrachés, les lèvres mutilées, les habits en lambeaux : saint Léger depuis deux ans était traîné de captivité en captivité par les satellites de ce tyran de l'Église et de l'Etat. Enfin il est conduit dans la forêt de Sarcing, et c'est là que cet intrépide défenseur de toutes les libertés opprimées tombe sous le glaive des bourreaux.

Ainsi, sur presque tous les points du royaume, la violente et opiniâtre fureur d'Ébroin frappait les plus illustres têtes de l'épiscopat, et jetait la confusion et la terreur dans toutes les provinces des Francs.

En présence de ces désordres dont il gémissait profondément, Amand prévoyait que des jours mauvais allaient affliger tout le royaume. Déjà les rois usurpaient despotiquement les droits sacrés de l'Église, et chassaient les Pontifes assez courageux pour leur résister ; ils troublaient partout la liberté des élections épiscopales, pour imposer comme pasteurs des hommes ignorants, cupides, passionnés, qui envahissaient à main armée les églises et les abbayes. Au nom du monarque, la commande militaire remplaçait sur beaucoup de sièges les doux et charitables ministres de l'Évangile, par des Leudes grossiers et belliqueux que l'on voyait entrer dans le sanctuaire tout couverts de leur armure, et tenant en main, au lieu de la crosse pastorale, leur redoutable framée.

Dès les dernières années d'Amand, le mal étend ses ravages; bientôt Charles Martel l'augmentera encore, lorsque après la bataille de Poitiers il donnera les abbayes et les bénéfices ecclésiastiques aux guerriers austrasiens qui l'ont aidé à écraser les formidables bandes d'Abdér-ame. L'usurpation s'arrête un instant devant le génie de Charlemagne; mais sous ses faibles successeurs elle gagne partout, et prépare de loin des maux dont peut-être on n'a jamais calculé justement la portée.

L'abbaye d'Elnon elle-même n'échappera pas entièrement à cette contagion, et quelques pages de ses annales nous révèlent toute l'étendue et la profondeur du mal. Toutefois il y fut beaucoup moins sensible que dans beaucoup d'autres monastères. Ne pourrions-nous pas l'attribuer à la protection spéciale de son fondateur dans le Ciel, et à la consécration qu'il fit à Dieu de cette maison avant de mourir? La prière d'un saint a tant de poids dans la balance du Seigneur, et Amand en répandit de si abondantes en ce beau jour, qu'il n'est guère possible de ne point accueillir cette douce et consolante pensée.

Rappelons ici les circonstances qui ont embelli cette fête et inondé de joie le cœur du saint vieillard. Il nous semble le voir environné de tous ses enfants et leur manifestant les derniers désirs de son âme. « Désormais, dit-il, il ne les quittera plus, car il sent que ses forces l'abandonnent et que bientôt Dieu l'appellera à lui. C'est au milieu d'eux qu'il va couler en paix les dernières années de sa vie, et qu'il reposera après sa mort, dans ce sanctuaire qu'il a élevé à la gloire du Seigneur, et qu'il veut lui consacrer solennellement avant de mourir. Fondée par les pieuses largesses de Dagobert, garantie par son autorité royale et par la volonté suprême du Pontife de

Rome, cette maison bénie n'attend plus que la sanction du Ciel; Amand, au nom de Dieu, va la lui donner. »

A ces mots, un rayon de bonheur brille dans les regards du vénérable vieillard, et son front presque nonagénaire trahit les émotions et tout l'épanouissement de sa belle âme. Ses disciples aussi se réjouissent, toutefois après avoir refoulé au fond de leur cœur une pensée de tristesse qui les a saisis d'abord : nul ne peut s'y méprendre; Amand vient de révéler que sa dernière heure approche et qu'il n'a plus que peu de temps à passer avec eux.

Déjà des messages ont été envoyés aux évêques, aux abbés, aux grands de la contrée, pour les inviter à la solennité; le bruit s'en répand dans les alentours, et beaucoup se disposent à venir contempler la cérémonie imposante qui va se célébrer à Elnon. A l'intérieur tous les religieux sont à l'œuvre: ils se sont partagé, avec une joie et une cordialité toute fraternelle, les différents offices et les travaux que réclament les préparatifs d'une si grande fête.

Enfin ce jour si désiré paraît: Amand en ce moment sent renaître dans ses membres glacés toute l'énergie de son jeune âge; son cœur surabonde de joie, et dans ses transports il ne sait comment exprimer à Dieu sa reconnaissance pour ses bienfaits. Tous ceux qui l'entourent partagent son bonheur, exaltent avec lui les miséricordes du Seigneur et les bénédictions qu'il a répandues sur eux avec abondance.

Après ces premiers élans des cœurs, après les touchants et affectueux témoignages du respect et de l'amitié que s'empressent à l'envi de rendre au saint vieillard ceux qui sont venus à la solennité, tous prennent leurs rangs et se disposent à remplir leurs fonctions diverses. Le silence s'établit dans la multitude qui se presse auprès

du clergé, et du fond de son cœur chacun élève sa prière vers le Ciel. La cérémonie est commencée<sup>1</sup>. L'église est déserte : le diacre seul, comme le héraut du Seigneur et le messenger de ses volontés, est renfermé dans l'enceinte. Amand, accompagné de tout le clergé, se tient debout devant la porte du temple. Près de lui apparaissent, revêtus des insignes de leur dignité, les pontifes, les abbés et les prêtres du Seigneur. Le métropolitain de la province est le premier : c'est saint Réole de Reims, qui continue sur ce siège éminent les vertus et les œuvres de l'illustre saint Remi ; de l'autre côté, c'est saint Mommolin, l'évêque diocésain, que nous avons déjà rencontré à Luxeuil, à Térouane, à Sithiü, et à qui sa grande vertu a mérité l'insigne honneur de remplacer saint Eloi dans le gouvernement des églises de Tournai et Noyon. Près de lui on aperçoit le jeune et modeste Vindicien, le fils spirituel de saint Aubert, et son successeur sur les sièges de Cambrai et Arras. Plus d'une fois sans doute, Amand, dans ses courses apostoliques, dut le rencontrer auprès de son vénérable ami et apprécier les trésors de sagesse que Dieu avait déposés dans le cœur de ce jeune lévite. Aujourd'hui sa joie redouble en le voyant élevé à la charge de Pontife du Seigneur, qu'il remplira si dignement toute sa vie. Après eux, l'on voit venir saint Bertin de Sithiü, dont le nom est déjà si populaire dans toutes les contrées de la Morinie ; Aldebert, qui dirige sagement le monastère de Gand, fondé par Amand sur les débris de l'autel de Mercure ; Jean, abbé de Blandin, aussi disciple d'Amand et le fils de sa confiance. A droite et à gauche se présentent

<sup>1</sup> *Rationale divinorum officiorum Durandi, cap. vi, de Eccles. dedic.*

encore une multitude de prêtres, de religieux, portant tous dans leurs traits l'expression de la douceur et de la sainteté : parmi eux, signalons encore Baudemond, qui tracera dans quelques instants les dernières volontés de son père, et écrira, pour l'instruction des âges futurs, les belles actions qui ont rempli sa vie apostolique.

Amand a béni l'eau et le sel ; dans l'intérieur du temple, douze cierges sont allumés devant les douze croix peintes sur les murailles, en mémoire des apôtres du Sauveur. Au signal donné, le cortège s'ébranle, et le Pontife, accompagné du clergé et du peuple, parcourt trois fois le circuit extérieur de l'église, répandant l'eau sainte avec les prières ; trois fois, en passant devant la porte du temple, il l'a ébranlée de sa crosse pastorale, disant : « Princes, ouvrez vos portes ; portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire entrera. » — Quel est ce roi de gloire ? a demandé le diacre renfermé dans l'enceinte. — Le Pontife a répondu : « C'est le Dieu fort et puissant, puissant dans le combat. » Pour la troisième fois cette parole solennelle s'est fait entendre, et les portes de l'édifice sacré s'ouvrent à l'instant.

L'évêque consécrateur, accompagné de ses ministres, pénètre jusqu'au milieu du temple : « Paix à cette demeure ! » s'écrie-t-il en entrant, et aussitôt il entonne les suppliantes litanies pour appeler sur ce sanctuaire les regards de tous les habitants des cieux. Déjà les croix ont été imprimées sur les parois, et les lettres mystérieuses tracées par la crosse du Pontife sur le sable qui couvre le pavé ; l'autel, sur lequel doit être immolée la victime sainte, est consacré à son tour. En ce moment les portes s'ouvrent à la multitude recueillie, qui s'avance avec ordre et respect vers les différentes parties de l'enceinte sacrée, pendant que le vénérable Amand

se revêt des ornements du sacrifice et monte à l'autel du Seigneur.

— Comme tous les cœurs sont émus en ce moment ! Des chants mélodieux se font entendre ; ils élèvent les âmes vers les cieux, d'où il semble que les anges répondent aux concerts de la terre. Toutes les lèvres bénissent le nom du Seigneur et exaltent ses infinies miséricordes. « Que la gloire du Seigneur soit bénie en ce saint lieu ; que votre nom ineffable soit béni, ô sauveur Jésus-Christ, vous que le Père souverain a oint Pontife suprême par l'onction de l'allégresse. Purifiez, Seigneur, par votre grâce toute-puissante, sanctifiez ces lieux bénis où l'onction sacramentelle des Pontifes a été marquée, ces autels où va descendre la victime immolée au Calvaire. En même temps que vos bénédictions découleront avec abondance sur ce temple, qu'elles descendent aussi sur les enfants réunis dans son enceinte, par votre puissance et votre miséricorde, ô Seigneur, vous qui vivez dans les siècles des siècles, Amen<sup>1</sup>. »

Reportons nos yeux sur Amand : Quelle joie dans son cœur ! quel épanouissement sur sa figure vénérable ! On croirait voir à l'autel du Très-Haut le fils imposant d'Onias, Simon, ce Pontife de la loi ancienne, dont le Saint-Esprit nous a tracé le magnifique portrait. Comme lui, Amand a été établi prêtre et Pontife, et pendant les longues années de son laborieux apostolat, « il a beaucoup agrandi la maison du Seigneur ; il l'a appuyée et fortifiée par de nouveaux soutiens » ; tous les peuples l'ont vu, l'ont entendu, et partout il a laissé les traces de ses bienfaits. Telle a été sa vie, tels ont été ses travaux, qu'il a véritablement fourni une double carrière et moissonné une

<sup>1</sup> *Vet. anal. Mabill.* p. 463.

double moisson. Que de sources d'eau vive ont jailli à sa voix ! quelles eaux abondantes il a répandues en tous lieux ! C'est là que les âmes altérées de justice vont étancher leur soif. Qui dira le bien qu'il a fait à son peuple, et les maux dont il l'a délivré ? Comme l'étoile du matin au milieu des nuages, comme la lune resplendissante aux jours de son plein, comme le soleil tout éclatant de lumière, ainsi a brillé Amand dans la maison de Dieu. Comme la rose aux jours du printemps, comme le lys planté le long des eaux, comme l'encens qui répand son parfum, comme le vase d'or étincelant de beauté, comme l'olive qui pousse ses rejetons et comme le cyprès qui lève vers le Ciel sa tête majestueuse, ainsi apparaîtrait Amand aux yeux ravis qui le contempent<sup>1</sup>. »

« Debout à l'autel, il est environné de ses frères comme d'une couronne ; ils se sont réunis autour de lui, comme les cèdres plantés sur le mont Liban. Semblables aux branches des palmiers, tous les enfants du sanctuaire étaient alors revêtus dans leur gloire. Amand étendait les mains pour offrir la victime sans tache, et les prêtres accomplissaient auprès de lui les cérémonies saintes, et les chantres en chœur faisaient retentir les voûtes du temple, et le peuple se tenait prosterné contre terre, pour adorer le Dieu son Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

La grande solennité est accomplie : les Pontifes ont adressé au peuple rassemblé leurs exhortations, et il n'est point douteux qu'Amand a uni sa voix à la leur : c'est pour la dernière fois qu'il parle à ces âmes si avides de l'entendre. Que ses paroles durent être belles et touchantes ! Maintenant, sur son invitation, les Pontifes, les abbés,

<sup>1</sup> Eccles. cap. 1.

les religieux se sont tous réunis dans la salle du chapitre, pour connaître les derniers désirs de son âme.

C'était la coutume, dans ces temps reculés, que les évêques profitassent d'une occasion importante et solennelle pour faire leur testament : aux termes de la loi, il devait être signé par sept personnes, et l'on aimait à les choisir parmi les plus notables et les plus saintes de la contrée, afin de donner une nouvelle garantie à son exécution.

En présence donc de cette nombreuse et respectable assemblée, Amand, pauvre volontaire de Jésus-Christ depuis son enfance, lègue à ses enfants spirituels son corps pour lui donner la sépulture et son souvenir pour les animer à persévérer dans le bien. D'une voix grave et émue, il fait entendre ces paroles, écrites sous sa dictée par son cher disciple Baudemond :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>1</sup>, moi, Amand, très-misérable pécheur.

« Nous croyons que la divine miséricorde nous a gouverné partout, et qu'elle nous veut sauver, parce qu'elle connaît et prévoit avant les siècles notre entrée et notre sortie de ce monde. Chacun sait combien nous avons parcouru de pays et de provinces fort éloignées, pour l'amour de Jésus-Christ, afin d'annoncer l'Évangile et d'administrer le sacrement de Baptême. La miséricorde de Dieu nous a délivré de beaucoup de dangers et de périls, et a daigné nous conserver jusqu'à ce jour. Mais notre corps étant las et fatigué de tant de travaux, et déjà presque à demi mort par l'extrême vieillesse qui nous accable,

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 871. — Idem. *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 494. — Idem. *Miraculi opera*, t. i, fol. 8, cap. iv.

nous espérons que nous sortirons bientôt de ce monde. Si Dieu, qui nous a conduit dans ce petit lieu d'Elnon, où l'on nous a vu bâtir ce monastère, grâce aux dons et faveurs du roi, si Dieu veut que nous y mourions, je demande et j'ose conjurer, devant Jésus-Christ, le fils de Dieu, que personne, soit évêque, soit abbé, soit séculier, soit prince de ce monde, ne s'oppose à ce que mon corps soit inhumé avec ceux de nos frères, dans ce monastère d'Elnon, où déjà nous nous sommes recommandé de corps et d'âme à nos frères.

« S'il y avait quelqu'un qui voulût contredire, et qui prétendît enlever par force mon corps de ce monastère, qu'il encoure d'abord l'offense et l'indignation de la sainte Trinité, qu'il soit tenu pour excommunié dans toutes les églises catholiques, qu'il soit rejeté du nombre des fidèles, qu'il encoure la damnation de Coré, de Dathan et d'Abiron qui ont été engloutis vivants dans les enfers, qu'il soit anathème et perdu au jour de la venue de Jésus-Christ<sup>1</sup>.

« Qu'ainsi donc personne n'attente de changer notre volonté, et que celle-ci, qui est notre dernière, demeure à jamais stable. Et afin que vous en soyez bien assurés et que vous le croyiez plus fermement, je l'ai signé de ma propre main. Nous prions tous ceux qui craignent Dieu de signer avec nous ce testament, que j'ai fait écrire par notre frère Baudemond, prêtre.

« Fait à l'abbaye d'Elnon la seconde année du règne de

<sup>1</sup> Ces formules d'imprécation ne doivent point nous étonner; elles étaient en usage à cette époque et bien plus tard encore. On en trouve un grand nombre d'exemples dans les formules de Marculphe.—Voyez aussi Longueval, t. v, p. 63, au Testament de saint Bertram, évêque du Mans.

Thierry, notre seigneur et glorieux roi, le XV des calendes de mai. »

Moi, AMAND, pécheur, j'ai approuvé et signé ce Testament de ma dernière volonté.

Au nom du Christ, Moi, RÉOLE, pécheur, j'ai souscrit.

Au nom du Christ, Moi, MOMMOLIN, évêque, j'ai souscrit.

Au nom du Christ, Moi, VINDICIEN, pécheur, j'ai souscrit à la demande de mon Seigneur Amand.

Moi, BERTIN, abbé, j'ai souscrit.

Moi, ALDEBERT, abbé, j'ai souscrit.

Moi, JEAN, prié par mon Seigneur Amand, j'ai souscrit.

Moi, BAUDEMOND, pécheur, par l'ordre de mon Seigneur Amand, j'ai écrit et souscrit cette lettre de sa dernière volonté.

Quelques jours après cette touchante entrevue, les pontifes et les abbés donnaient au saint vieillard d'Elnon un dernier baiser filial et, prosternés à ses genoux, ils le priaient tous ensemble d'appeler sur leurs têtes les bénédictions du Ciel. Comme le patriarche qui va bientôt quitter cette terre d'exil, Amand lève ses yeux et ses mains vers le Seigneur, et le conjure d'abaisser toujours des regards de miséricorde et d'amour sur la nation des Francs et sur les pasteurs qui la dirigent dans les voies du salut.

Après ces adieux, tous prennent, en louant le Seigneur, les chemins de leur église ou de leur monastère, et Amand, libre désormais de tout soin temporel, se retire dans sa cellule où il commence à se préparer uniquement, par la méditation et la prière, au grand passage de l'éternité.

## CHAPITRE XXIII.

### MORT DE SAINT AMAND. — SA GLORIFICATION SUR LA TERRE.

Dernières années de saint Amand. — Sa maladie. — Sa mort. — Vision de sainte Aldegonde de Maubeuge. — Cérémonie de la sépulture. — Respect de l'Eglise pour les corps des saints. — Combien ce sentiment est conforme à la nature de l'homme. — Ce qu'en a fait la réforme. — Culte de saint Amand, sa fête au monastère d'Elnon. — Chants à sa louange. — Première élévation de son corps. — Détail de ces sortes de cérémonies au VII<sup>e</sup> siècle. — Fruits qu'en retiraient les peuples. — Développement du culte de saint Amand. — Son nom dans le Sacramentaire d'Hiltoard, évêque de Cambrai en 820. — Un miracle. — Invasion des Normands dans le pays. — Le monastère détruit, relevé. — Culte actuel de saint Amand en France et en Belgique.

— Année 684. —

Saint Amand était donc arrivé aux jours de la plus extrême vieillesse : sa tête, blanchie par les années et les travaux, s'inclinait faiblement sur sa poitrine, où battait toujours un cœur embrasé de l'amour de Dieu et des hommes. Le corps, il est vrai, avait perdu sa force et son activité ; mais autant la nature s'était affaiblie par les austérités et les fatigues de l'apostolat, autant l'âme semblait avoir conservé de courage et d'énergie.

Il achevait en paix son pèlerinage terrestre au milieu de ses enfants. Chaque jour il leur donnait par sa conduite les plus admirables exemples de la vie religieuse, et toutes les paroles qui sortaient de sa bouche devenaient pour eux une pressante exhortation à la piété.

Comme l'âme se repose avec délices dans la contemplation du spectacle qu'offrait alors cette maison bénie du Ciel ! qu'il était beau de voir cette nombreuse communauté de frères en Jésus-Christ, se pressant autour du saint vieillard, pour écouter le récit des actions vertueuses, des grands dévouements qu'il a vus et admirés pendant sa vie ! Ami et compagnon de tant de serviteurs de Dieu qui l'ont précédé dans le Ciel, que de beaux noms n'a-t-il point à présenter à ses disciples, pour exciter leur courage et ranimer leur ferveur ! Tantôt il leur rappelle le comte Mauger qui abandonne généreusement ses dignités et ses richesses, pour se consacrer au service de Dieu ; Mauront qui, à la fleur de l'âge, quitte le baidrier et tous les insignes des Leudes et des guerriers pour aller, loin de la cour brillante des Mérovingiens, embrasser la milice inoffensive des clercs. Quelquefois il propose à leur admiration le souvenir de Landelin, le fils si aimé de saint Aubert, le nouvel enfant prodigue qui répara, par une vie de pénitence et de sacrifice, le malheur d'avoir une fois abandonné son Dieu ; Bavon, dont le nom populaire redit à tous les âges futurs les grandes miséricordes de Dieu. Quelquefois encore il parle avec joie des illustres pontifes de Rome qu'il a connus dans ses voyages, et surtout de cet intrépide Martin I<sup>er</sup> qui s'opposa comme un mur d'airain à toutes les entreprises de l'hérésie, et donna généreusement sa vie pour défendre le dépôt sacré de la Foi. Tels sont les entretiens et les édifiants colloques de l'évêque-abbé et de ses bien-aimés disciples, aux dernières années de sa longue carrière.

Ces beaux jours approchaient pourtant de leur terme : Amand sent que ses forces l'abandonnent et qu'il ne lui reste plus que peu de temps à vivre. Ce temps il veut le consacrer entièrement à Dieu dans les saints recueils

de la prière et de la contemplation des choses divines.

Alors tout rempli de ces sentiments d'humilité chrétienne, qui font que les plus grands saints se croient toujours les plus indignes des récompenses de Dieu, Amand n'ouvre plus la bouche que pour exprimer les dernières craintes et les saintes espérances de son âme. Il regrette de n'avoir point fait davantage pour le Dieu auquel il a dévoué toute son existence; il frappe sa poitrine en gémissant et confesse qu'il n'a été qu'un serviteur inutile. Et pourtant « la course qu'il consomme a été toute de travaux et de bonnes œuvres, et son âme qu'il va rendre au Dieu éternel est chargée de richesses célestes<sup>1</sup>. »

Un des plus touchants spectacles qu'offre la Religion, c'est sans doute celui d'un juste mourant. Beau, quand c'est un pauvre religieux, quittant le monde où il a passé inconnu des hommes et connu de Dieu seul, il devient sublime quand c'est un pontife, un abbé qui abandonne ses enfants réunis à sa voix et pour ainsi dire sous ses ailes. C'était sur la cendre et le cilice, dans l'église où ils avaient chanté ensemble les louanges de Dieu, au milieu de tous les frères réunis, que d'ordinaire l'abbé s'endormait dans le Seigneur. Scène admirable, mêlée de douleur et d'espérance, où les pensées de la foi et les tristesses de la nature se confondent pour nous offrir un tableau réservé au seul christianisme.

Cette heure suprême était arrivée. Déjà Amand s'est fait transporter sur les bras de ses enfants dans l'église du monastère, devant l'autel de la très-sainte Vierge; c'est là qu'il veut achever sa carrière et rendre son dernier soupir; c'est de là que son âme prendra son essor vers les

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv, *Vita S. Ghisleni*, n° 44.

cieux. Le bon vieillard trouve une ineffable consolation aux pieds de la mère de Dieu, qu'il a tant aimée depuis son jeune âge, qu'il a fait connaître et aimer à ses enfants, et qu'il leur laisse pour mère et pour patronne en mourant.

Le cœur oppressé et les yeux baignés de larmes, ses disciples, réunis dans le sanctuaire, se sont rangés autour de lui avec un religieux respect. Leur douleur ne peut se contenir, et les plus affectueux regrets échappent de leurs lèvres tremblantes : « Père bien-aimé, pourquoi nous quittes-tu ? Pourquoi abandonnes-tu les brebis réunies à ta voix ? tu étais notre protecteur, notre force, notre défense ? Ah ! Père saint, voilà que maintenant nous te voyons monter au Ciel d'où t'applaudit déjà la troupe triomphante des anges ; demande pour nous tous le pardon de nos fautes, et quand tu seras en présence du souverain roi, ô Père, souviens-toi de tes enfants <sup>1</sup>. »

Déjà les touchantes litanies ont été répétées en chœur<sup>2</sup>, et l'huile sainte a coulé sur les membres du vieillard ; déjà il a reçu le viatique du salut, le corps adorable de son Dieu ; pendant quelque temps il reste absorbé dans le recueillement de l'action de grâce et le sentiment de son bonheur. Puis, ses yeux, après avoir longtemps fixé le Ciel, s'abaissent sur ses enfants agenouillés près de lui : à cette vue, le cœur d'Amand est attendri, et malgré sa faiblesse, il ne peut s'empêcher de leur adresser une dernière exhortation. « Mes fils bien-aimés, le moment de ma mort approche, mon âme

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. iv, p. 154, *Vita S. Humberti*.

<sup>2</sup> *Acta SS. Belgii*, t. v, p. 443 : « Interim cunctis qui astabant psallentibus et sanctorum nomina seriatim subnectentibus... » Donc, dit le docte Mabillon dans ses notes sur ce passage : « Tunc temporis mos erat (704) ut litanie sanctorum pro iis qui in extremo agone positi erant recitarentur. »

va quitter ce corps mortel et aller se présenter au souverain juge. Je ne crains point cette heure suprême, car la vie de l'homme ne doit-elle pas être une préparation continuelle à ce passage. C'est plutôt pour vous que je crains, mes fils bien-aimés, vous dont le salut m'est si cher. Je vais entrer dans la voie de toute chair, vous ne me reverrez bientôt plus; mais vous, mes fils, n'oubliez jamais que vous mourrez aussi, et si quelqu'un parmi vous s'est rendu coupable de quelque faute, qu'il l'expie promptement pendant que le juge souverain lui en laisse le temps<sup>1</sup>. »

Comme un père voit se presser autour de son lit funèbre les enfants qui lui doivent la vie et le bonheur, et à qui il laisse en mourant un héritage précieux; comme le patriarche des temps anciens, après avoir fourni une longue carrière, au milieu des travaux et des fatigues, ou bien encore comme le pontife qui se recueille devant Dieu pour donner une dernière bénédiction à ceux qu'il a aimés sur la terre et qui doivent y perpétuer ses œuvres, ainsi nous apparaît Amand à Elnon, environné de ses nombreux disciples. Il leur laisse son corps pour consolation, ses vertus pour modèle, sa bénédiction pour trésor et pour gage de prospérité.

Pendant les derniers défaillances de la nature annoncent que sa fin approche : alors les soupirs redoublent, les larmes coulent avec une nouvelle abondance, et des sanglots entrecoupés s'échappent de toutes les poitrines. La voix grave et solennelle du vénérable abbé André s'élève au milieu de l'assemblée; elle recommande à toute la société des cieux l'âme sainte qui va s'envoler vers les demeures éternelles. « Que Dieu le père la reçoive dans

<sup>1</sup> Acta SS. Belgii, t. iv, p. 623.

son sein, que Jésus-Christ accueille son pontife fidèle, que l'esprit divin couvre des ailes de son amour ce sanctuaire vivant où il a toujours habité. Du haut du ciel que la Vierge bénie exauce les dernières prières du vieillard couché sur le pavé, au pied de son autel; que les chœurs des anges, que tous les élus, que les âmes dirigées au Ciel par ses soins viennent au-devant de lui pour former son cortège; qu'il meure de la mort des saints et que son âme soit reçue dans les tabernacles éternels <sup>1</sup>.»

Pendant ces prières et ces invocations touchantes, au moment où la nuit approchait du milieu de son cours, l'âme d'Amand se dégage sans efforts des liens de son corps mortel et s'envole vers les cieux.

« La mort des justes est précieuse devant le Seigneur. »

En ce moment les sanglots et les gémissements interrompent les prières et les chants lugubres : tous les visages sont abattus, tous les yeux répandent des larmes, tous les fronts sont inclinés vers la terre dans l'attitude de la plus profonde douleur. Mais peu à peu une pensée consolante vient relèver ces cœurs affligés. La foi leur rappelle qu'Amand est maintenant leur patron, leur protecteur auprès de Dieu, et que s'il a quitté ses enfants, c'est pour veiller sans cesse sur eux du haut du Ciel.

Or, il plut au Sauveur Jésus d'en donner aussitôt l'assurance en manifestant la gloire et le triomphe de son serviteur à la pieuse Aldegonde, l'une des saintes âmes qu'il avait consacrées à Dieu, et qui la première devait le suivre au séjour des élus. A l'heure où le bienheureux rendait le dernier soupir, une vision se présenta à cette vierge tandis qu'elle reposait paisiblement dans son monastère de Maubeuge. « Un ange descendu des cieux la conduisait dans un séjour ravissant et délicieux, et là elle apercevait un beau vieillard, le front rayonnant, le

port majestueux : il était revêtu d'habits sacerdotaux d'une grande beauté, et tenait à sa main la crosse pastorale. Elle le voyait en cet état tout brillant et environné d'une lumière éclatante monter vers le Ciel : devant et derrière lui s'avançaient des troupes nombreuses revêtues d'habits aussi blancs que la neige : elles formaient son cortège. La vierge Aldegonde, frappée de ce spectacle désirait aussi s'élançer à leur suite pour partager leur bonheur : l'ange alors lui demanda si elle savait bien quel était ce noble et vénérable vieillard, et sur sa réponse qu'elle l'ignorait : C'est Amand, lui dit-il, le serviteur de Dieu, qui, après avoir dignement et en toute innocence achevé le cours de sa vie mortelle, abandonne la terre et entre, plein de mérites et de joie, dans la gloire de son Maître et Seigneur, afin qu'en récompense de ses travaux il jouisse du repos éternel, et soit pleinement rassasié de la possession de Dieu. Quant à cette troupe innombrable qui s'avance avec lui, ce sont tous ceux qui, ayant été convertis par ses prédications et instruits par ses exemples, se sont rendus dignes d'être inscrits au livre de vie. Ils lui font compagnie pour témoigner leur juste reconnaissance, et lui rendre les honneurs qu'il mérite<sup>1</sup>. » Après ces paroles, la vision disparut et Aldegonde se hâta de faire connaître à sainte Waudru, sa sœur, et au vénérable saint Ghislain, la mort bienheureuse de leur commun père Amand.

A Elnon, cependant, on dispose tout pour rendre les derniers devoirs à ce corps vénérable, devenu désormais un trésor précieux : les uns lavent avec respect ses membres refroidis ; d'autres apportent des ornements magnifiques et l'en revêtent en pleurant ; ceux-ci appliquent aux

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 872.

voûtes et aux portes du temple des voiles et des tentures de deuil ; d'autres allument à l'entour du corps des cierges funéraires. Pendant quatre jours l'on prépare la lugubre et touchante cérémonie.

Déjà l'on voit s'avancer, par toutes les voies de la Pewèle, une multitude de personnes de tout âge, de toute condition ; les prêtres et les clercs se hâtent en grand nombre ; les religieux sortent de leur monastère sous la direction de l'abbé : ils viennent méditer l'importante leçon de la mort auprès du corps d'un saint, et apprendre à marcher sur ses traces et à pratiquer ses vertus. « Ils l'ont aimé vivant, ils veulent l'honorer encore après sa mort », et tous, dans un recueillement parfait, unissant leurs voix et leurs prières, accompagnent à sa dernière demeure le corps du Pontife, du missionnaire et du père de la vie monastique dans ces contrées.

C'est dans l'oratoire de l'apôtre saint Pierre, bâti par ses soins, qu'on le dépose ; il était juste, en effet, que « celui qui lui avait révélé sa mission à l'apostolat, qui avait été son secours au milieu des obstacles, son consolateur dans toutes les tribulations de la vie, ouvrit à son âme les portes de la justice, au moment où elle entrerait dans les cieux, et veillât sur sa dépouille mortelle confiée à la terre<sup>1</sup>. »

Ainsi « les corps des saints sont ensevelis en paix, et la mémoire de leur nom est éternelle ; Dieu lui-même conserve leurs os, ils ne périront pas<sup>2</sup>. » L'Eglise, interprète infailible des oracles sacrés, a toujours montré, depuis son origine, la plus profonde vénération pour ces corps précieux, qui sont les temples du Saint-Esprit pendant

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 872.

<sup>2</sup> Sap. cap. iii.

leur vie mortelle, et surtout après qu'ils sont passés à l'immortalité avec l'auréole des élus. Aussi ce culte s'est-il répandu partout avec l'Évangile, et tous les peuples chrétiens se sont fait un devoir de conserver, dans des châsses précieuses, les ossements vénérés de leurs patrons, de leurs apôtres, de leurs martyrs et de leurs pères dans la Foi. C'est là que tous venaient rendre leurs hommages à ces héros de la Religion, que les rois apportaient leurs dons ou leurs expiations, les riches leurs offrandes, les étrangers et les pauvres les témoignages de leur amour et de leur respect. Les missionnaires surtout en donnaient l'exemple : souvent on les voyait, dans leurs voyages, aller au tombeau de leurs frères dans l'apostolat, pour demander leur protection et une couronne qu'ils leur enviaient saintement, la couronne des martyrs. On connaît en particulier avec quelle dévotion saint Eloi cherchait et conservait les corps des saints, qu'il renfermait précieusement dans des châsses magnifiques travaillées de ses mains <sup>1</sup>.

Ce respect singulier pour les reliques des saints, ces pieux pèlerinages à leur tombeau nous expliquent encore comment on rencontre tant d'églises bâties en leur honneur, dans des pays même très-éloignés de ceux qu'ils ont habités. Il arrivait souvent que quelques parties de leurs corps, transportées par un pieux voyageur, en devenaient l'origine. Ainsi, les saints des diverses contrées recevaient, par les hommages de la Foi et les traditions des souvenirs, les respects d'une multitude de fidèles dans toute la chrétienté. Témoignage touchant de cette sollicitude de l'Eglise, qui, comme une tendre mère, rappelle à

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 325. S. Piat à Seclin, S. Chrysole à Commines, et beaucoup d'autres saints ont été ainsi trouvés par les soins de saint Eloi.

ses enfants, pour exciter leur courage, les vertus de leurs frères, morts avant eux dans la bonne odeur de leurs vertus et la plénitude de leurs mérites. Véritable fraternité, aussi conforme aux sentiments d'un cœur bien né qu'à la doctrine et aux traditions de la Foi.

Un sentiment si naturel à l'homme, si bien confirmé par les témoignages imposants de tous les siècles, et que l'Écriture appuie de l'autorité de ses sacrés oracles, la dédaigneuse réforme l'a repoussé. On dirait qu'elle a pris à tâche, dans son froid orgueil, de détruire tout ce qu'il y a de douceur et de charme dans la Foi et la piété de nos pères. Aussi, dès qu'elle parut dans la société, de sacrilèges attentats, que l'on n'aurait pas même pardonnés aux farouches envahisseurs de l'empire romain, remplacèrent partout sur leur passage les hommages que tant de générations chrétiennes avaient rendus aux saints. Toutefois, l'hérésie ne fut qu'à demi satisfaite, et si son brutal fanatisme a pu détruire et brûler les reliques des patrons des peuples, elle n'a pu abolir leur souvenir et leur culte, qui survivra toujours à ses fureurs.

Ce culte et ces hommages ne manquèrent jamais à saint Amand, dans la suite des âges ; ils remontent au jour même de son bienheureux trépas. Une si éminente vertu ne laissait aucune incertitude dans les esprits et dans les cœurs, et l'on invoqua aussitôt comme un protecteur dans le Ciel celui que l'on vénérât déjà comme un saint sur la terre.

Dès lors on s'empressa de célébrer le jour qui commença son triomphe et sa félicité, et sa fête devint une grande solennité dans les nombreux monastères qui le reconnaissaient pour leur fondateur et leur père ; entre tous se distinguait l'abbaye d'Elnon. C'est là que nous allons chercher les détails si touchants qui embellissent ce

tableau. « Au moment donc où approchait la fête tant désirée du bienheureux père Amand, on ornait les voûtes majestueuses du temple resplendissant de beauté ; on préparait pour tous les clercs des vêtements blancs comme la neige ; les autels revêtus de leurs décorations jetaient un éclat éblouissant ; le pavé lui-même était nettoyé et luisant. Cependant les religieux se partagent les fonctions diverses : les uns préparent les luminaires à la cire odorante ; d'autres s'exercent en chœur et répètent des chants sacrés et harmonieux ; ceux-ci tressent des guirlandes et des couronnes ; d'autres remplissent de fleurs des vases étincelants ou ciselés. Toutes les mains sont à l'œuvre ; tous les cœurs palpitent de joie. Alors aussi, le moine poète, du fond de sa cellule, compose un chant de triomphe et consacre ainsi son cœur et sa main à honorer les saints que Dieu daigne honorer ; puis, quand il a fini, il fait l'humble dédicace de son travail à Dieu et à son serviteur Amand, pour l'édification du peuple chrétien et le salut de son âme « O Seigneur ! lui dit-il, créateur et sauveur des hommes, voilà l'œuvre que j'offre à la louange de votre illustre Pontife : qu'elle soit agréable à vos yeux, je vous prie. Pendant que tous apportent leur tribut dans le saint temple, l'un ses sentiments purs comme l'or, l'autre des prières semblables à l'argent passé au creuset ; pendant que ceux-ci, réunis en chœur, unissent les modulations de leurs voix à la voix retentissante des trompettes ; tandis que celui-ci présente l'écarlate deux fois teinte, emblème de la charité, celui-là le lin, symbole de la mortification, un autre le bois incorruptible, image de la pureté ; ou bien encore, pendant que chacun répand autour de soi, comme un gracieux olivier, les plus suaves odeurs par ses œuvres saintes, moi, je me présente au milieu de ces amis fervents et enrichis des dons du Ciel, je me présente, pauvre et indi-

gent, tremblant, confus, n'ayant rien de digne à placer sur l'autel <sup>1</sup>. »

Ainsi se préparaient et se célébraient les fêtes du bienheureux Amand, dans ces âges de foi où l'on savait comprendre ce que la dédaigneuse hérésie affecte de méconnaître, qu'il est juste, qu'il « est très-légitime de rendre à Dieu la louange suprême, à ses saints la vénération et le respect, et de donner aux peuples chrétiens des exemples <sup>2</sup> » qui leur fassent admirer ce que peut sur la terre un homme que Dieu aide de sa grâce, et ce que Dieu fait dans le ciel pour le récompenser de ses œuvres et de ses vertus.

Chaque année ramenait cette fête, et alors encore on donnait au temple toute sa magnificence, et l'on formait de nouveaux chœurs à la louange du saint patron. Souvent aussi, quelque nouveau poète venait offrir avec joie, sur le tombeau d'Amand, le modeste tribut de sa muse naïve. C'est incontestablement à ces solennités qu'il faut rattacher tant d'hymnes et de cantiques qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui nous reportent peut-être à dix siècles en arrière. Qu'il nous soit permis de rappeler quelques-uns de ces chants si simples et si pieux, que nos pères, plus d'une fois, entendirent répéter en triomphe.

Amand, Pontife bien aimé, vous méritez ce beau nom <sup>3</sup> !  
Votre amour pour Jésus vous rend digne d'être appelé Amand.  
Ecoutez les doux accents de vos enfants dévoués.  
Ils s'adressent à vous, le cœur palpitant d'une ineffable joie.

<sup>1</sup> Boll. *Vita S. Amandi*, Milo, vi feb.

<sup>2</sup> Laus ut summa Deo, veneratio debita santo  
Exemplum populis sit quoque chisticolis.

Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*.

<sup>3</sup> Bolland. *Vita S. Amandi*, ad finem.

Aux jours de votre vie mortelle, vous avez rempli le monde de lumière ;

Maintenant vous surpassez en éclat l'astre brillant qui scintille au pôle.

Vous fûtes un père charitable, un bon pasteur pour beaucoup de peuples.

Vous les avez réjouis, vous les avez nourris de votre parole.

Vous étiez le frère du pupille en pleurs, la sœur de l'exilé dans les larmes.

L'orphelin vous appelait son père, le malade trouvait en vous une mère.

Vous étiez l'œil vigilant de l'aveugle, le pied ferme du boiteux.

Le larron meurt attaché à la potence, et vous lui rendez la vie.

Que dirai-je encore, apôtre illustre, et que chanterai-je de plus en mes vers ?

Quiconque s'approche d'Amand trouve auprès de lui la joie et la force.

Maintenant au sein du bonheur, il repose dans le brillant séjour d'Abraham,

Nourri de la chair sacrée de Jésus-Christ, abreuvé de son sang :

Déjà il est réuni aux chœurs éclatants des archanges,

Le front ceint de la couronne et des bandelettes sacrées.

O grand saint, souvenez-vous de vos enfants ici réunis dans cet exil de la terre.

Nous sommes votre petit peuple; nous voici, venez à notre secours,

Afin que quand paraîtra Jésus, maintenant remonté dans les ciens,

Nous ne soyons point, ô père clément, séparés de vous.

Un autre chant succède à ce premier : il rappelle à de nouvelles générations les grands bienfaits qui ont signalé partout le passage d'Amand, et dont leurs ancêtres ont été les témoins. On reconnaît dans les accents du poète

religieux les suaves effusions de la prière unies aux plus touchants souvenirs.

Salut, ô notre Père, notre Pasteur, illustre Pontife !<sup>1</sup>

Salut, digne objet de notre amour, nom si doux à notre bouche, ô Amand, salut !

Salut glorieux apôtre, toujours si cher à nos cœurs.

Quoi de plus juste que de vous adresser nos cantiques et nos louanges ?

Mais ma muse est impuissante à redire des accents dignes de notre père.

Répétons néanmoins à l'envi les chants que notre cœur inspire.

Lorsqu'il apparut au monde, à la première fleur de son innocente enfance,

Déjà brillait dans ses mœurs la sage gravité des vieillards.

Déjà il donnait l'exemple de la justice et de la vertu.

Bientôt éclatent les marques glorieuses de la puissance divine.

Armé du signe triomphant de la croix, vous chassez, ô Amand, un cruel serpent,

Par la puissance de vos paroles vous le repoussez des rivages d'Oye.

Plein de sollicitude et de zèle, vous croissez dans la pratique des vertus,

Mais votre âme, humble et modeste, les cache aux yeux des mortels.

Ce n'est point à vous, mais à Dieu que vous reportez la louange et la gloire.

Amand est sacré Pontife, il est revêtu d'un ministère divin;

Flambeau ardent par sa foi, éclatant par ses œuvres,

C'est avec raison qu'on l'a placé sur le haut chandelier de l'Eglise.

O Amand, vous êtes le libérateur des captifs, le consolateur des pauvres,

Le père des pupilles, la mère des orphelins,

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi, ad finem.*

La santé des paralytiques, la terreur des démons ;  
Vous donnez l'ouïe aux sourds, vous éclairez les aveugles,  
Vous rendez aux membres la vigueur, vous ressuscitez les  
morts.

Vos paroles et vos exemples vivifient partout les âmes.  
Notre bouche est impuissante à célébrer tant de grâces que  
le ciel vous accorde,

Alors que vous remplissez le monde de votre doctrine et de  
vos vertus.

O vous dont le nom est célèbre dans le ciel et sur la terre,  
Père bien-aimé, nous vous prions, exaucez nos vœux,  
Priez le miséricordieux Jésus de nous pardonner nos fautes,  
Et après la fin de notre exil de nous faire vivre avec vous.

Nous avons un peu anticipé sur les temps pour donner de suite une idée de cette fête patronale qui, commençant au premier anniversaire de la mort d'Amand, doit se prolonger, à travers les siècles, jusqu'aux derniers jours du monde. L'immortalité lui est acquise dans le ciel, et sur la terre où l'Eglise l'a placé sur ses autels. Les mêmes solennités rappelaient toujours les mêmes souvenirs et provoquaient les mêmes témoignages de gratitude, de vénération et d'amour. Maintenant reprenons notre histoire, en suivant le cours des temps, et rappelons encore quelques-uns des faits admirables par lesquels il plut à Dieu de manifester la sainteté et la puissance de son serviteur.

A peine Amand avait-il quitté la terre que déjà des guérisons miraculeuses et d'éclatants prodiges éclataient à son tombeau. Les populations y accouraient en foule pour invoquer celui qu'elles avaient naguère si souvent contemplé, dont elles avaient écouté les saintes paroles et admiré les vertus. Aussi le chroniqueur, témoin un peu plus tard de faits semblables, qui se passaient sous ses yeux, ne craint pas de dire avec une légitime confiance :

«Aujourd'hui<sup>1</sup> que le cours de l'année ramène la solennité du bienheureux trépas de notre Père Amand, et de son passage à l'éternelle félicité, nous ne dirons rien de sa vie si remplie des saintes tribulations de l'apostolat, ni de ses vertus. Mais pourrions-nous nous taire sur les nombreux miracles que la divine clémence a opérés auprès de son corps vénérable? Nos pères ont parlé, leur parole est fidèle, nous allons la redire et l'écrire, remettant tout à la fidélité du Seigneur tout-puissant.» Ces quelques lignes nous reportent d'un seul pas à la fin du VII<sup>e</sup> siècle; elles nous rendent ainsi témoins des premiers hommages que les peuples reconnaissants rendirent à saint Amand, et nous font remonter à l'origine de son culte sur la terre, à son apothéose, à son dernier soupir.

Quinze ans seulement s'étaient écoulés depuis, lorsque l'on pensa à transférer ses reliques dans un autre lieu du monastère. Les miracles continuels qui s'y opéraient, l'affluence toujours croissante du peuple, la proximité de l'habitation des religieux, qui ne permettaient pas aux femmes d'approcher du tombeau au gré de leur piété, tous ces motifs firent naître la pensée de bâtir une église plus spacieuse, et dans un endroit plus convenable. Ce projet fut accueilli avec transport; tous voulurent contribuer à son exécution, et les dons multipliés des fidèles, joyeux de concourir à une œuvre qui réalisait tous leurs désirs, permirent de commencer incontinent le grand édifice.

Il fut promptement achevé, grâce à l'empressement et aux travaux des religieux et des pieux habitants de la contrée; bientôt tout fut préparé pour la consécration de l'église et la translation des reliques de saint Amand dans son nouvel habitacle.

<sup>1</sup> Bolland, vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 889, sermo Milonis.

Ces pieuses cérémonies attiraient toujours un grand concours de peuple : c'était une fête générale ; tous voulaient y participer ; le clerc, le laïc, les riches, les pauvres y accouraient en foule ; les malades et les infirmes s'y faisaient transporter, et souvent Dieu récompensait par une guérison subite leur foi et leur piété. Des pécheurs publics, de grands coupables y venaient déplorer avec larmes leurs désordres, poussés qu'ils étaient souvent par les remords, et par ce besoin qu'éprouve presque toujours une âme criminelle de trouver quelque chose qui la tourmente davantage ou qui l'apaise. Alors aussi les fidèles offraient leur obole à l'autel du patron ; chacun venait la déposer avec joie, auprès de la châsse qui renfermait son corps ; ou bien quand la foule était trop considérable, les offrandes passaient, sans défiance<sup>1</sup>, de mains en mains, jusqu'à ceux qui approchaient de plus près le sacré dépôt.

Ces témoignages d'une foi aussi sincère qu'elle était naïve et ardente, gardons-nous encore de les condamner, notre siècle ne saurait justement les apprécier. A travers ses petits écarts, bien excusables du reste puisque notre fragile nature est obligée d'en reconnaître partout, écarts que l'Église a toujours réprochés, que la chagrine réforme, trop bien suivie par la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle a dénaturés, exagérés, souvent inventés, ne faut-il pas convenir qu'il y avait dans ces solennités d'importantes leçons de moralité données aux hommes ? Quand les populations accouraient ainsi auprès d'un tombeau, pour rendre leurs hommages à un saint qui avait vécu avec leurs ancêtres, en faisant le bien, en pratiquant toutes les vertus du christianisme, en prêchant partout la

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 889, *sermo Milonis*.

charité, l'obéissance, la justice, la chasteté, la résignation, l'aumône, tous en recueillaient un grand fruit pour leurs âmes. Ses vertus parlaient déjà d'elles-mêmes à la foule rassemblée; mais à ce langage éloquent et muet venaient se joindre encore les exhortations touchantes du zèle et de la religion. Toujours, en effet, on rappelait au peuple, dans ces occasions, que la louange seule ne suffit pas, qu'il faut s'efforcer de marcher sur les traces d'un saint, et qu'un sage imitateur de ses vertus lui plaît beaucoup plus qu'un panégyriste oisif et indolent. « Donc, frères très-aimés, vous tous mes pères et mes fils chéris, disait le pieux abbé, vous tous, fidèles réunis dans ce lieu pour célébrer la fête d'un si grand patron, rendez-vous dignes d'être exaucés du Seigneur par son intercession. Ornez vos âmes de la beauté spirituelle; donnez-leur la splendeur de la charité qui surpasse tout don; donnez-leur la force victorieuse d'une foi inébranlable, la suave espérance dans la bonté de Jésus-Christ: suivez toujours les traces de vos pères saints, afin qu'en imitant leurs exemples vous deveniez dignes un jour de leur société dans le Ciel<sup>1</sup>. » Après de semblables paroles et les souvenirs si touchants d'une vie toute consacrée à Dieu, les cœurs étaient touchés et émus, et, rentrés dans leurs demeures, les grands et les puissants du siècle en devenaient plus doux, plus charitables et plus bienfaisants, et l'homme du peuple, le paisible habitant des campagnes reprenait son travail, plus chrétien, plus vertueux et plus content.

Ces résultats durent surtout se faire remarquer dans toute la Pewèle et au-delà, après la touchante solennité que nous avons à rapporter<sup>2</sup>.

Déjà la foule accourue pour la fête se pressait autour

<sup>1</sup> Bolland. xxvi april. *Vita S. Richarii*.

<sup>2</sup> Bolland. vi feb. p. 894.

du monastère d'Elnon. En attendant le moment fixé pour la cérémonie, chacun s'entretenait des vertus et des bienfaits du bienheureux Amand, que presque tous avaient connu et vu souvent au milieu d'eux. Les vieillards rappelaient les sages paroles qu'il leur répétait dans les jours de leur jeunesse et lorsqu'ils étaient dans la force de l'âge : à ces souvenirs de douces larmes venaient mouiller leurs yeux. Les hommes moins avancés dans la vie racontaient aussi, avec attendrissement, la sollicitude paternelle dont il les environnait aux jours critiques des passions et des troubles du cœur. Tous les touchants exemples qu'il avait présentés à leur mémoire pour les exciter à la vertu, toutes ses exhortations pressantes à la sagesse semblaient se faire entendre de nouveau à leurs oreilles. Les enfants témoins de cette émotion, de ces larmes de leurs pères et de leurs aïeux, se prenaient à regretter de n'avoir jamais vu le bon vieillard d'Elnon, qui était si heureux quand il bénissait les petits enfants et qu'il attirait les bénédictions du Ciel sur leurs têtes. Ainsi s'exprimait, dans son langage si vrai et si naïf, la reconnaissance populaire, que savent mériter par leurs bienfaits les héros de la Religion.

Cependant le signal a été donné : l'évêque de Tournai et Noyon, en habits pontificaux, paraît aux yeux de la multitude; auprès de lui se présentent des abbés, des prêtres, des religieux, tous revêtus d'ornements éclatants. A cette vue, un silence profond s'établit dans la multitude. Le cortège s'ébranle, et tous dans un ordre parfait s'avancent, au chant des hymnes et des cantiques, vers le lieu où repose le corps vénéré.

La procession s'est arrêtée; le clergé et le peuple forment un cercle vaste et compacte autour de la châsse; l'évêque accompagné de ses officiers s'approche, et, après un salut respectueux et profond, il lève le couvercle qui

dérobe la vue du Bienheureux. En ce moment, un immense cri de joie s'échappe de toutes les bouches. Le corps d'Amand, après une sépulture de quinze années, est conservé sans aucune trace de corruption et dans une parfaite intégrité. Pendant quelque temps les cérémonies restent suspendues pour laisser plus de liberté à l'expression des transports de la foule ; de douces larmes roulent dans tous les yeux ; on bénit le Seigneur ; on exalte son saint apôtre ; tous les cœurs sont attendris et ne savent contenir les sentiments qui les animent et les font tressaillir.

Enfin, le chant des hymnes recommence, il retentit au loin sur les rives joyeuses de l'Elnon et de la Scarpe. En ce moment le corps est levé, placé sur les épaules des religieux et transporté solennellement dans la nouvelle église. Là, au milieu des plus touchantes cérémonies et de toute la pompe des offices sacrés, il reste exposé, tout le jour, aux hommages et aux respects de la foule empressee. Le lendemain, même concours du peuple, qui semble ne pouvoir s'éloigner de ces lieux si chers à sa piété. Le Pontife monte à l'autel, célèbre les divins mystères devant la multitude recueillie et en prières ; puis, afin que chacun des assistants puisse reconnaître le prodige et contempler encore une fois, au gré de ses désirs, cette figure vénérable d'Amand qui lui rappelle tant de doux souvenirs, il fait placer le corps au milieu du chœur. A un signal donné, la foule s'agite, avance, et chacun, à son tour, dans un silence religieux, vient poser ses lèvres tremblantes d'émotion et de respect sur les mains et les pieds du saint Patron. « Qui pourrait dire la vénération, la foi vive, l'amour qui remplissaient en ce moment tous les cœurs ? Certes, si quelqu'un avait pu être incrédule au récit des miracles que notre Père Amand avait opérés pen-

dant sa vie, il aurait reconnu alors, sous l'impression d'une crainte religieuse, la vérité de ces anciens prodiges confirmés par des prodiges nouveaux. <sup>1</sup> »

Lorsque tout le monde eut satisfait sa dévotion, l'évêque plaça la châsse dans un lieu élevé d'où chacun pouvait la voir, et hors de la portée de toute main profane ou sacrilège.

La grande solennité était terminée ; les habitants de la contrée, heureux et contents, se réjouissaient devant le Seigneur et se racontaient les uns aux autres les circonstances touchantes de cette cérémonie. Ils contemplaient avec bonheur le temple que leur piété avait aidé à construire ; ils avaient vu élever la châsse qui renfermait la dépouille sacrée de leur très-aimé saint Amand ; ils avaient entendu le Pontife de Tournai proclamer à haute voix que chaque année ramènerait cette fête patronale. Maintenant ils retournent dans leurs foyers avec joie, « louant et bénissant Dieu, et rendant grâce à sa miséricorde qui se répand toujours avec abondance sur ceux qui le servent dans la simplicité du cœur. »

Il nous serait agréable de continuer, en suivant le cours des siècles, à rappeler les nombreux témoignages de respect et d'amour rendus à notre Bienheureux, de parcourir les divers lieux où son nom fut béni et célébré, sur cette terre des Francs qu'il avait évangélisée. Que n'aurions-nous point à dire encore ? Mais il faut se borner et suppléer par quelques monuments authentiques à ceux que les temps et les désordres des guerres nous ont ravés. Rappelons surtout cette touchante invocation : « Saint Amand, priez pour lui, » que nous rencontrons dans le vieux sacramentaire d'Hildoard<sup>2</sup>, évêque de Cambrai et

<sup>1</sup> Boll. vi feb. *Sermo Milonis.*

<sup>2</sup> Sacramentaire d'Hildoard, évêque de Cambrai. — Bibliothèque de Cambrai.

d'Arras en 820. Ce n'est pas sans une délicieuse surprise que nous avons lu ce beau nom dans les Litanies que les Pasteurs de l'Église répétaient auprès du chevet de nos ancêtres, avant d'oindre leur corps de l'huile sainte. Ainsi à toutes les heures du jour et de la nuit, sur un immense espace, que des données plus certaines nous permettraient peut-être d'étendre encore, ce beau nom d'Amand venait consoler nos pères sur leur lit de mort, et leur rappeler qu'il était toujours pour eux un patron puissant dans les Cieux.

Encore au milieu de ce IX<sup>e</sup> siècle, le Seigneur daigna donner une nouvelle marque de la vénération dont il voulait que son serviteur fût environné ; peut-être aussi était-ce un avertissement secret.

C'était vers l'an 850<sup>1</sup>, à l'époque où commençait à gronder cet orage terrible qui allait bientôt fondre sur la contrée et détruire le monastère de Saint-Amand et tant d'autres. Un soir, l'office était terminé et les luminaires éteints de toutes parts, lorsque le portier, au moment de fermer l'église, s'aperçoit que les cierges allumés pendant l'office au tombeau de saint Amand éclairaient encore cette partie du sanctuaire. Il revient sur ses pas, les éteint de nouveau avec soin et se retire. Arrivé au bout de l'église, il voit les cierges encore allumés. Sa surprise est extrême, car il était seul dans l'église. Une troisième fois il les éteint, après s'être assuré qu'il n'y avait personne qui pût le tromper. Ayant ainsi fait la plus exacte recherche, il se retire à quelque distance et se tient caché dans un endroit d'où il regardait comment et par qui les cierges pou-

<sup>1</sup> Bolland. vi feb. p. 893. — Manuscrit de l'abbaye, au XXI<sup>e</sup> abbé, Hildéric.

vaient être rallumés ; mais il ne voit rien, n'entend aucun bruit et après quelques minutes les lumières paraissent encore étincelantes comme auparavant.

Cet événement fit grande impression sur tous les religieux. Le célèbre Milon, alors dans cette abbaye, fit un petit opusculé pour le transmettre à la postérité ; il y ajouta une antienne avec le chant composé par lui-même, et qu'on répétait chaque année aux fêtes de saint Amand. Voici le sens des paroles qu'elle renferme :

La lumière dont vous êtes environné au séjour éthéré,  
Amand, notre Père, vous l'avez manifestée à vos enfants.  
Donnez-leur le désir d'imiter votre vie,  
Afin qu'un jour ils participent à votre récompense.

Depuis cette époque on laissait constamment, le jour et la nuit, un cierge allumé auprès de la chaise du Bienheureux, soit dans le monastère, soit dans les diverses localités où l'on fut obligé plusieurs fois de la transporter. La première occasion devait se présenter bientôt.

En effet, trente ans plus tard (880), les Normands<sup>1</sup> se précipitaient avec fureur sur les provinces de Flandre et de Brabant, portant partout la désolation, le pillage et la mort ; un instant, on avait cru qu'ils seraient contraints de se retirer du pays ; mais la défaite sanglante que leur avait fait subir Louis-le-Germanique, à Thun sur l'Escaut, n'avait fait que redoubler leur rage et leur fureur. Déjà sur un autre côté Aldenbourg, Fournes, Bourbourg, Ypres, Bailleul, Messine, Poperinghe et Calais avaient succombé sous leurs coups. Boulogne, Téroüane et Saint-Omer avaient été

<sup>1</sup> *Annales du Hainaut*, par Vinchant, l'an 884 ; — Manuscrit de l'abbaye de Saint-Amand, à l'abbé Gozelin.

saccagés. L'orage approchait toujours de plus en plus ; enfin, l'an 881, il s'abattit sur toute la contrée. Lille, La Bassée, Orchies, Marchiennes, Hasnon, Cysoing sont détruits ; la ville de Tournai, entièrement ruinée, reste inhabitée environ trente ans ; Cambrai, à son tour, est souillé de sang et de ruines ; l'abbaye de saint Amand devait succomber dans cette catastrophe générale.

Elle était gouvernée alors par le célèbre Gozelin, cet illustre et courageux évêque de Paris, qui s'est immortalisé avec le comte Eudes, depuis roi de France, par l'intrépidité avec laquelle il défendit cette ville contre les Normands. Au premier signal du danger, l'abbé ordonna que l'on transportât au monastère de Saint-Germain-des-Prés les reliques de saint Amand, et de plusieurs autres saints, avec les vases sacrés les plus précieux et les archives.

Quelques religieux, chargés de ce précieux fardeau, sortirent à la hâte, et le cœur navré de tristesse, de ce monastère dont ils ne devaient plus bientôt revoir que les ruines. En effet les barbares, attirés par l'appât du butin et par une fureur de destruction qui leur était comme naturelle, se précipitent avec rage sur la paisible communauté d'Elnon, au moment où les religieux, réunis dans le chœur, chantaient les louanges de Dieu. Leur courage et leur résignation ne se démentirent pas à cette heure suprême ; forts de la grâce de Dieu, et de l'appui de leur saint Patron, ils tombèrent tous, sans se plaindre, sous le fer des Normands, et rougirent de leur sang innocent les stalles et le pavé du sanctuaire.

C'est dans ce même lieu, en face de l'autel de saint Étienne, premier martyr, que leurs corps sanglants furent

ensevelis; plus tard, on y lira ces mots qui rappellent une belle pensée de Tertullien <sup>1</sup>.

Que le sang ici versé soit une semence de vertu,  
Qu'il soit, religieux, le germe de ton engagement sacré.

Quand des jours plus tranquilles furent rendus à la contrée, on releva les murs de l'abbaye; et les religieux revenus de Saint-Germain-des-Prés, avec leur trésor précieux, virent bientôt se réunir autour d'eux une nombreuse communauté.

Deux événements d'un autre genre devaient encore, deux siècles plus tard, déterminer de nouvelles processions des reliques de saint Amand; leur longueur et leur importance demandent un chapitre particulier; elles ne tiennent d'ailleurs qu'indirectement à son culte.

Bornons-nous à ajouter ici que dans un grand nombre de monastères fondés par saint Amand lui-même, ou sous sa direction, comme Hautmont, Maroilles <sup>2</sup>, Renaïs, ou même dans d'autres bâtis longtemps après sa mort, comme saint André au Cateau, on entendit chaque année retentir ses louanges jusqu'à l'époque malheureuse de la révolution. Elnon aussi cessa alors de répéter ses chants de triomphe qui avaient retenti près de douze siècles sous ses voûtes majestueuses. Une dernière fois, elle chanta son hymne antique et sacrée qu'elle entonnait si souvent; il devait dès-lors rester oublié, peut-être pour toujours. Avant d'aborder une époque nouvelle, répétons ce chant naïf, dernier souvenir d'une illustre abbaye qui n'est plus,

<sup>1</sup> Sanguis martyrurum semen christianorum. Tert. *Apolog.*

<sup>2</sup> Voir les anciens Propres de ces abbayes.

d'une communauté bienfaisante que les pauvres de la contrée, les vieillards et les hommes vertueux regretteront toujours.

O Amand, glorieux Pontife <sup>1</sup>,  
Tuteur d'un peuple dévoué,  
Vous êtes digne de l'amour du Seigneur;  
Le nom d'Amand vous est bien mérité.

Docile à la grâce de Dieu,  
Vous fuyez père et patrie;  
Vous embrassez la vie de l'exilé;  
On vous élève au rang des Pontifes.

Par votre bouche, la bonté divine  
Enseignait les chemins de la vie;  
Et dans les âmes altérées des Gentils  
Vous faisiez couler les sources de la vérité.

Vous marchez au milieu des peuples,  
Et les prodiges vous suivent partout.  
Le féroce Barbare s'arrête devant vous;  
A votre voix le malade retrouve la santé.

Les pieds, les mains, les yeux  
Par vous sont guéris : ce spectacle adoucit les idolâtres.  
Un larron meurt à la potence,  
Et votre prière le rend à la vie.

Nous, vos enfants, ô Père très-bon,  
Arrachez-nous aussi des mains de la mort,  
Et faites qu'au séjour de l'éternelle joie  
Nous arrivions en suivant vos pas.

<sup>1</sup> Office propre de l'abbaye de Saint-Amand.

Aujourd'hui que les malheurs des temps ont fait disparaître toutes les familles spirituelles d'Amand, son nom n'en est pas moins célébré en beaucoup de lieux. Le diocèse de Liège, qui s'honore de le compter au nombre de ses Pontifes, possède plusieurs églises sous son vocable, et solennise sa fête chaque année. Gand présente aussi au voyageur une chapelle antique qui porte son nom, et dont le titre de prévôt, conservé au pasteur du lieu, rappelle le souvenir des deux illustres abbayes de Saint-Bavon et de Blandin ; là aussi un office très-solennel célèbre chaque année la mémoire du grand apôtre de la contrée. A quelques pas de cette cité s'élève, au bourg de Tronchiennes, une maison de prière et d'apostolat. Elle remonte à Amand, qui la fit bâtir pour y préparer de nouveaux missionnaires : sa pensée y est encore fidèlement suivie, et à onze siècles d'intervalle on voit de cette maison de Dieu se répandre partout dans la catholique Belgique de saints prêtres et d'infatigables ouvriers évangéliques. Il n'y a pas jusqu'à l'infidèle Maestricht qui, au milieu des égarements où l'a entraînée l'hérésie, ne prétende conserver encore un souvenir de ce Pasteur, dont elle avait su si peu apprécier le zèle et les vertus. Une chapelle très-ancienne, dans laquelle le saint célébra les divins mystères, la rattache encore, dit-on, comme par un faible lien, à cet homme apostolique. Puisse-t-il du haut du Ciel voir tous les enfants de cette cité, qui lui fut si chère, rentrer un jour dans le sein de la mère commune !

Les églises de Tournai et de Cambrai ne se laissèrent pas vaincre en témoignages de reconnaissance et d'amour envers Amand : Tournai, qui pendant près de douze siècles a possédé l'abbaye d'Elnon, tient d'ailleurs à ce saint apôtre, comme nous l'avons vu, par les liens les plus

étroits. Aujourd'hui plusieurs villages portent son nom, et vingt-sept paroisses le reconnaissent pour leur Père et leur Patron <sup>1</sup>. Cambrai marche dignement sur ses traces, et ce beau nom qui lui appartient désormais d'une manière spéciale est aussi, tous les ans, célébré par une fête diocésaine, et surtout par vingt-deux églises qui s'honorent de l'avoir pour protecteur dans les cieux <sup>2</sup>.

Ainsi, de tous les points de notre belle France, et au-delà, s'élève vers Dieu et son fidèle serviteur un cri de jubilation, de respect et d'amour. La Gascogne n'a jamais oublié son souvenir et ses bienfaits; la Flandre, le Hainaut, le Brabant, les publient en tous lieux. Strasbourg,

<sup>1</sup> Noms des paroisses du diocèse de Tournai qui ont saint Amand pour patron. Hertain, Lamain, Marquain, Havinnes, Bleharies, Ere, Maubray, Taintignies, dans le canton de Tournai. Hellebecq, Rebaix, Obigies, dans le canton d'Ath. Anvaing, dans le canton de Frasnes, Bury, Callenelle, Wiers, dans le canton de Peruwelz. Bailleul, Néchin, Warcoing, dans le canton de Templeuve. Spiennes, près de Mons. Villers-Saint-Amand, dans le canton de Chièvres. Angreau, Roisin, dans le canton de Dour. Sirault, dans le canton de Lens. Vellereille-le-Sec, dans le canton de Reulx. Maquenoise, Momignies, dans le canton de Chimay. Saint-Amand, dans le canton de Gossignies.

<sup>2</sup> Noms des paroisses du diocèse de Cambrai qui ont saint Amand pour patron. Wambœix, dans le décanat de Carnières. Dechy, Férin, Roucourt et Erchin, dans le décanat de Douai (N. D.). Flers et Lauwin-Planque, dans le décanat de Douai (St-Jacques). Aubigny-au-Bacq, dans le décanat d'Arleux. Rieulay et Marchiennes-Campagne, au décanat de Marchiennes. Frelinghem, dans le décanat d'Armentières. Marquette, au décanat de Lille (St-Catherine). Mérygnny, décanat de Mons-en-Pévèle. Camphin-en-Pévèle, Cobrieux, au décanat de Templeuve. Uxem, décanat de Dunkerque (St.-Eloi). Bailleul-St-Amand, décanat de Bailleul-St-Amand. Neuville et Lourches, décanat de Bouchain. Famars, décanat de Valenciennes (St-Nicolas). Escaupont, Hergnies, décanat de Condé. Brillon, décanat de St-Amand. Colletet et Ostergnies, Ferrière-la-Grande, décanat de Maubeuge. Wargnies-le-Grand, décanat de Gommegnies.

à l'orient, et d'autres contrées qu'arrose le Rhin conservent précieusement les traditions de son passage, de ses prédications, peut-être de son séjour, et la Vieille-Bretagne <sup>1</sup>, à l'occident, lui offre depuis des siècles un culte de vénération dont l'origine ignorée nous révélerait peut-être encore de grands bienfaits inconnus.

« Ainsi sera honoré celui que le Seigneur veut honorer <sup>2</sup> » ; ainsi ces héros du christianisme obtiendront sur la terre une mémoire éternelle, pour la gloire de Dieu et la confusion des impies, pour la consolation, l'instruction et l'édification des peuples chrétiens, qui, dans leur droiture naturelle et le sentiment intime de la vérité, savent bien, malgré tous les mensonges de l'incrédulité, reconnaître leurs vrais amis, leurs bienfaiteurs et leurs pères.

<sup>1</sup> Esth. cap. vi, vol. II.

<sup>2</sup> *Les Vies des Saints de Bretagne*, t. I, p. XLII.

## CHAPITRE XXIV.

### PROCESSION DES RELIQUES DE SAINT AMAND.

Coutume ancienne de porter en différents lieux les reliques des saints. — Comment il faut apprécier ces faits. — Quels avantages pour les peuples. — Leçons morales qu'ils en tiraient. — Incendie de l'abbaye de Saint-Amand en 1066. — Première procession. — Cambrai. — Coucy. — Chauny. — Laon. — Noyon. — Douai. — Nombreuses guérisons partout. — Seconde procession dans le Brabant, à l'occasion des violences de quelques hommes cupides. — Auvaing. — Saint-Saulveur. — Grammont. — Herlingove. — Ninove. — Gand. — Tournai. — Prière de Milon à la fin de la vie de saint Amand.

— En 1066 et 1107 —

« Louons ces hommes pleins de gloire qui sont nos pères et dont nous sommes la race : le Seigneur a signalé en eux sa majesté et sa puissance. Ils ont été grands en vertu et doués de prudence : les peuples ont reçu, de la plénitude de leur sagesse, des paroles saintes. Ils ont été riches en vertu; ils ont aimé la beauté véritable; ils ont gouverné leurs demeures en paix. Ils se sont acquis parmi les peuples une gloire qui a passé d'âge en âge, et on les loue encore aujourd'hui pour ce qu'ils ont fait pendant leur vie. Hommes de charité et de miséricorde, les œuvres de leur piété subsisteront à jamais; leurs corps ont été ensevelis en paix, et leur nom vivra dans la succession des siècles : que les nations publient leur sagesse, et que l'assemblée des justes chante leurs louanges<sup>1</sup>. »

Les saints ont passé sur la terre en faisant le bien,

<sup>1</sup> Eccles. cap. XLIV.

comme Jésus-Christ dont ils étaient la vivante image : aussi leurs vertus, leurs travaux, leurs bienfaits leur ont attiré les bénédictions des peuples ; c'est d'eux surtout qu'on peut dire qu'ils ne meurent pas tout entiers, quand ils disparaissent de ce monde, et que leur souvenir, transmis de génération en génération, leur apporte sans cesse de nouveaux hommages.

— Aussi voyons-nous que ce fut une coutume établie dès les premiers siècles de l'Eglise, que, dans certaines occasions importantes, on transportât, en divers lieux, avec pompe et solennité, les corps vénérés des saints, auxquels les populations s'empressaient de rendre les plus touchants hommages. Belle et sublime pensée, à laquelle une impiété systématique ou une ignorance irréfléchie jettera peut-être le sarcasme et l'injure, mais qu'un esprit sage et éclairé, une foi simple et docile comprend, explique et approuve.

Les deux translations successives du corps de saint Amand, qu'il nous reste à rapporter dans ce dernier chapitre, demandent que nous entrions auparavant dans quelques explications qui en fassent bien connaître l'esprit.

Considérées au seul point de vue de l'histoire, ces processions des reliques des saints nous révèlent tout simplement une expression de la pensée éminemment religieuse qui dominait la société au moyen-âge ; elles étaient dans les idées et les mœurs de ces temps de foi simple et ardente, et nos pères les trouvaient tellement conformes à leurs sentiments et à leurs désirs, qu'ils se faisaient toujours un honneur et un devoir d'y assister. Permis aux prétendus progressistes d'un siècle incrédule ou indifférent d'y voir une coutume bizarre et superstitieuse, digne de l'époque que leur superbe ignorance décore du nom de

barbarie. Du moins on ne suspectera point la sincérité des sentiments que nos ancêtres manifestaient dans ces circonstances. Que si leurs descendants, plus éclairés sans doute et plus sages, ont dans la suite préféré voir transporter avec pompe au Panthéon les restes impurs d'un vieillard cynique et blasphémateur, qui pendant soixante ans n'a cessé d'attaquer Dieu et la Religion, et de jeter au sein des sociétés tous les éléments de corruption, de discorde et de révolte qui portent aujourd'hui leurs fruits, nous ne voyons de part et d'autre que la manifestation vraie et sincère de deux époques entièrement opposées de sentiments et de pensées. Resterait à prouver que les nôtres l'emportent sur ceux de nos pères : assurément la tâche serait rude et difficile.

Que si nous voulions examiner ces pérégrinations pieuses dans leurs résultats sur la morale publique, que n'aurions-nous pas à dire pour satisfaire l'homme religieux ou même simplement de bonne foi? Quand elles n'auraient fait que rappeler aux populations les vertus d'un saint, d'un ami des pauvres et des malheureux, d'un apôtre qui a fait connaître à leurs aïeux les précieux et consolants enseignements de l'Évangile, qui les a soulagés dans leurs misères, qui les a fortifiés dans les épreuves de la vie, et leur a ouvert, au moment de la mort, la patrie céleste; quand elles n'auraient fait que réveiller le souvenir des prédications et des bonnes œuvres d'un homme dont le nom est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs, ce résultat n'eût-il pas eu déjà une très-grande utilité? Qui pourrait le nier? Rappeler une vie vertueuse, n'est-ce pas donner une leçon de moralité aux peuples? Or, au moyen-âge, les processions des reliques des saints et d'autres cérémonies semblables, dans lesquelles étaient réveillés leurs souvenirs, disaient aux peuples, dont elles frappaient les

sens, ce qu'ils ne pouvaient pas lire dans les livres, ce qu'ils n'auraient jamais compris autrement.

Combien d'autres avantages ne pourrions-nous pas signaler encore ! Certes, on ne niera pas que ce soit un grand bien pour la société que d'apaiser les querelles<sup>1</sup>, d'amener des réconciliations, d'empêcher les violences ou de les faire réparer, de ranimer les sentiments religieux dans les cœurs, de consoler les pauvres et les malheureux, d'éveiller les remords dans la conscience des grands coupables, de rappeler aux puissants de la terre qu'ils sont les pères plutôt que les maîtres de leurs sujets ou de leurs inférieurs, d'apprendre à tous enfin à passer les jours de cette vie mortelle dans la pratique des vertus et des œuvres saintes, dans l'attente d'une vie meilleure qui ne finira jamais. Ces sages et salutaires leçons, seules capables de donner aux peuples les principes de justice, d'ordre et de moralité, l'apparition du corps d'un saint les donnait dans tous les lieux, comme il est facile de s'en convaincre en feuilletant les actes trop oubliés qui nous rappellent ces solennités populaires.

Ajoutons enfin que de nombreuses guérisons et d'autres bienfaits signalés de la bonté divine venaient alors aussi réjouir les populations, donner un nouvel élan à leur Foi et à leur confiance dans ces grands patrons et bienfaiteurs<sup>2</sup>. Il va nous être doux d'inventorier en particulier les prodiges consolants qui signalèrent partout le passage de notre cher saint Amand : plus ou moins, nous rencontrons les mêmes effets dans les processions des reliques de

<sup>1</sup> *Acta SS. Belgii*, t. vi, *Vita S. Ursuari*, translationes. — *Ibidem*, Boll. vi feb. *Transl. corp. S. Amandi*.

<sup>2</sup> L'empressement des populations à suivre les processions de Saint-Roch, lors de l'invasion du choléra en 1832 et 1849, servirait encore à appuyer les réflexions que nous présentons ici au lecteur.

tous les grands serviteurs de Dieu, et si les hagiographes se sont plu à nous les retracer longuement et avec une sorte de complaisance qu'on leur a quelquefois aigrement reprochée, c'est, répétons-le, que ces événements étaient les plus remarquables comme les plus consolants pour le peuple; c'est qu'ils étaient en parfaite harmonie avec ses pensées les plus intimes. Il faut savoir se reporter en plein moyen-âge, se pénétrer de son esprit, de ses besoins et de sa vie, s'identifier enfin avec les hommes de cette époque méconnue, pour apprécier et juger d'une manière sage et équitable ces faits si opposés aux idées qui dominent aujourd'hui dans notre société.

Il serait inutile d'étendre davantage ces réflexions, un esprit droit et sincère les comprendra; nous renonçons à convaincre des esprits prévenus.

Quelques mots maintenant sur l'occasion qui a déterminé cette première procession des reliques de saint Amand à travers nos provinces.

Le samedi 11 février de l'année 1066, un grand malheur vint jeter la consternation dans la paisible communauté d'Elnon : un violent incendie éclata tout-à-coup; il gagna rapidement du côté de la chapelle, recouverte de larges plaques de plomb, et pénétra sous le toit. En quelques heures, le monastère presque entier devint la proie des flammes; l'église de Saint-Pierre, celle de Saint-André, tous les cloîtres sont détruits; la désolation est à son comble. La violence et l'activité des flammes, qui s'élèvent en serpentant à travers les abat-vent et gagnent le sommet des tours, fondent les cloches elles-mêmes : « On les entendit dans l'ébranlement et l'éroulement des édifices retentir une dernière fois, comme si, avant d'être réduites en poudre, elles eussent voulu proclamer la profonde douleur de tout ce qui les environnait. »

L'abbé Fulcart, ses religieux et tout le peuple de la contrée, songèrent promptement à réparer ce déplorable accident qui les remplissait de douleur, et à relever cette antique et vénérable abbaye où reposait depuis près de quatre cents ans le corps de leur saint patron. On conçut alors la pensée de transporter ses reliques en différents lieux, dans la persuasion qu'Amand, qui avait été l'apôtre particulier de la Gaule-Belgique, trouverait dans cette province si généreuse et si catholique des cœurs reconnaissants, qui relèveraient avec joie le sanctuaire qu'il avait choisi pour le lieu de son repos.

Afin que tout fut régulier dans cette démarche importante, l'abbé prit toutes les mesures que commandait la prudence en de semblables conjonctures. Il se rendit auprès de Baudouin de Lille, qui l'engagea lui-même fortement à accomplir son dessein : les évêques du pays l'y exhortèrent pareillement, et les gouverneurs des lieux où il devait se rendre s'empressèrent de lui accorder aussi la permission qu'il sollicitait.

Après s'être assuré que rien ne pourrait venir les troubler, l'abbé Fulcart et ses religieux se préparèrent à leur sainte entreprise par les plus ferventes prières. Un des premiers jours de juin, au lever du soleil, après avoir offert à Dieu leurs supplications et leurs larmes, on les vit sortir du milieu des débris du monastère, portant sur leurs épaules les vénérées reliques de leur saint protecteur. Une grande multitude de peuple commença dès-lors à les accompagner, jusqu'à ce qu'une autre population sur le passage vint la remplacer : elles formaient ainsi comme un cortège continuél autour de la châsse.

On arrive promptement aux portes de Cambrai ; alors était assis sur ce siège illustre le très-pieux Liébert, qui devait, quelques années plus tard, entreprendre lui-même

le pèlerinage de la Terre-Sainte. Accompagné des prêtres et des clercs de son église, précédé et suivi d'une multitude considérable, le Pontife s'avance au-devant des religieux, pour recevoir avec honneur et respect le corps de l'apôtre saint Amand. Au chant des hymnes et des cantiques, au milieu de tous les témoignages de la plus touchante dévotion, le corps vénérable entre dans les murs, pendant que tout le peuple fait éclater les transports de sa joie. Un événement extraordinaire allait encore l'augmenter : il y avait dans la ville un homme dont la raison était égarée, et qui dans un accès de fureur avait blessé une personne de sa famille. Ce fait était connu de tous les habitants ; quelques-uns en parlèrent aux religieux : il fut bientôt résolu qu'on invoquerait saint Amand, pour obtenir, par son intercession, la guérison de cet insensé. On le débarrasse aussitôt des entraves qu'on avait dû mettre à ses pieds et on le place près de la fierte ; quelques instants après, il avait recouvré parfaitement la raison. Depuis ce moment, il ne donna plus aucun signe de folie.

Le lendemain, les religieux quittaient la ville de Cambrai, toujours accompagnés d'une foule d'habitants qui les suivirent bien longtemps sur la route de Coucy, au diocèse de Laon. Un double motif les portait à prendre cette direction : ils avaient appris qu'un homme puissant du pays n'était pas favorablement disposé envers une des communautés fondées autrefois par saint Amand lui-même, et lui suscitait de grands embarras.

Le cortège s'avancait lentement dans la plaine et approchait déjà de la ville, lorsque, tout-à-coup, l'on voit arriver, suivi d'une grande multitude de l'un et de l'autre sexe, un vénérable prêtre appelé Milet, pasteur d'une église voisine, dédiée à saint Amand. Il supplie humblement l'abbé Fulcart de daigner déposer un instant la

châsse du saint dans son église ; cette faveur lui est accordée aussitôt. Or, dans le village de Verneuil, situé non loin de là, se trouvait une femme qui, depuis dix ans, n'avait pas quitté le lit, à cause des continuelles et graves infirmités dont elle était affligée. Entendant passer, auprès de sa demeure, beaucoup de personnes qui, en répétant des cantiques pieux, se dirigeaient vers l'église, elle demanda quel était le motif de ce bruit et de ces chants. Quand on lui eut répondu que c'était à l'occasion des reliques du vénérable Amand qu'on transportait avec beaucoup de pompe à l'église : « Oh ! s'écrie t-elle, s'il m'était donné d'aller au-devant de ce corps saint, dussé-je me traîner sur les mains, comme je l'invoquerais et le conjurerais de me secourir et d'obtenir ma guérison ! » Dieu récompensa une foi si vive ; tout-à-coup, cette femme, qui ne pouvait se remuer auparavant, sent ses nerfs comme arrosés d'un sang pur qui circule dans tous ses membres, dissipe la paralysie qui les avait frappés et lui rend en un moment toutes ses forces : à l'instant même elle se lève, marche sans effort jusqu'au seuil de sa maison, et sentant, à n'en plus douter, que sa guérison est complète, elle se rend jusqu'au lieu où étaient réunis tous les fidèles. Là, elle se jette à genoux devant le corps saint, et proclame à haute voix, devant tous les assistants, la grande miséricorde dont le Seigneur a usé à son égard, par l'intervention de son serviteur Amand ; aussitôt l'on entend retentir de toutes parts des cris de bonheur et de reconnaissance.

Un nouveau bienfait allait encore augmenter la joie dans ces lieux si chers à notre Saint durant les jours de sa vie mortelle, et où il retrouvait, quatre siècles après sa mort, des cœurs si dévoués à son culte.

Un homme d'environ trente ans, parent de cette femme

paralytique dont nous venons de parler, était muet de naissance, et connu pour tel dans tout le pays. Malgré son infirmité, il ne manquait pas d'intelligence, et chacun plaignait son triste sort. Excité par les invitations de ceux qui l'entouraient ou peut-être par un sentiment intérieur de piété, il commence à invoquer saint Amand avec une grande ferveur, le priant d'obtenir sa guérison; quelques moments après, on l'entend pousser des cris de joie : tous approchent, l'entendent parler distinctement et le félicitent à l'envi sur ce nouveau trait de la miséricorde de Dieu.

Après des portes de la ville, une autre guérison miraculeuse s'accomplit devant la multitude qui grossissait toujours. Une pauvre mère était là, portant dans ses bras un enfant déjà âgé, mais qui, depuis un an, n'avait pu marcher, tant étaient grandes sa faiblesse et ses infirmités. Au moment où les fidèles inclinaient la tête, par respect, devant la sainte relique qui passait auprès d'eux, l'enfant s'écrie tout-à-coup : « Ma mère, ma mère, je suis guéri; laissez-moi marcher, je suis guéri. » La pauvre mère n'ose croire ce qu'elle entend ; elle représente à son fils qu'elle ne peut pas l'exposer au milieu d'une si grande foule, qu'il court risque d'augmenter son mal. L'enfant insiste en disant qu'il se sent parfaitement guéri ; la mère cède enfin, quoique avec crainte, à ses désirs, et voilà que son fils se met à marcher et à bondir de joie au milieu des spectateurs, qui renouvellent leurs transports et leurs acclamations.

Le lendemain, au lever du soleil, on voyait le cortège gravir lentement la colline au haut de laquelle est assise la ville de Laon. Elenaud, l'évêque de cette antique église, vient au-devant, accompagné de son clergé et d'une multitude de fidèles pieux et recueillis. Le dépôt précieux

entre dans la cité au milieu des chants sacrés et des cris joyeux du peuple. On le dépose aussitôt dans la basilique de Sainte-Marie, et c'est là que des personnages de toute condition, de tout âge, de tout sexe, viennent offrir à Dieu, auprès des reliques du saint apôtre, leurs hommages et leurs prières. A Laon comme à Cambrai, saint Amand guérit un insensé sous les yeux de toute la population rassemblée.

Lorsque les religieux quittaient la ville, le dimanche suivant, au moment où ils passaient la porte et commençaient à descendre la colline, une femme boiteuse et très-faible des jambes se fraie avec peine un passage jusqu'à la chaise du Saint, la touche avec foi, et se trouve au même moment guérie. A cette vue, toute la multitude pousse des acclamations unanimes; religieux, clercs, fidèles, tous exaltent à haute voix les bontés du Seigneur. On se presse pour considérer cette femme et pour l'interroger. Les religieux qui portent le dépôt sacré sur leurs épaules ne peuvent plus avancer, tant la foule les presse, et pour satisfaire aux pieux désirs du peuple ils le placent sur une roche élevée d'où tout le monde peut l'apercevoir; il y reste pendant trois heures, puis le cortège se remet en marche et continue sa route.

Dans le trajet, une femme aveugle depuis sept ans recouvre la vue, et une jeune personne muette de naissance est guérie aussi de son infirmité, en présence d'un grand nombre d'habitants de Laon, qui ne peuvent se résoudre à retourner dans leurs demeures.

La fin du jour approchait quand les religieux arrivent au bourg de Chauny, où on les reçoit avec beaucoup de respect et de cordialité. Le corps saint est déposé dans l'église pendant la nuit, et le lendemain, aux premières lueurs du jour, on aperçoit une pauvre femme qui tenait

dans ses bras un enfant aveugle. En voyant les religieux s'approcher de la châsse, elle se met à pleurer et à sangloter ; puis, élevant la voix : « Je vous supplie, s'écrie-t-elle, je vous supplie d'appliquer une parcelle des reliques du vénérable Amand sur les yeux de mon enfant ; peut-être Dieu aura-t-il pitié de lui et de moi, et lui rendra la vue. » Les religieux, touchés de compassion en voyant cette mère affligée, placent sur les yeux de l'enfant une relique de leur saint Patron et le bâton dont il se servait dans ses courses apostoliques. Presque aussitôt il ouvre les yeux et répond en souriant aux signes de son père et de sa mère, qui ne se possèdent plus de joie. Au même instant on sonne les cloches pour annoncer ce nouveau prodige, et les prêtres, les religieux avec le peuple, entonnent dans l'église les louanges de Dieu.

De Chauny le cortège continue sa marche vers Noyon. Averti de son approche, le clergé s'avance, portant aussi les précieuses reliques de saint Éloi, évêque de Tournai et de Noyon au VII<sup>e</sup> siècle. Ainsi ces deux nobles et saints amis que la vertu, le caractère et l'affection, avaient unis sur la terre, que la même gloire et le même bonheur unissaient maintenant dans le Ciel, voyaient leurs dépouilles mortelles se visiter, pour ainsi dire, mutuellement, par la piété de leurs communs enfants. Les processions, s'étant rencontrées, se saluent avec tous les témoignages du plus profond respect. Habitants de la ville ou des environs, clercs, religieux, riches, pauvres, tous se pressent auprès de la châsse de saint Amand ; quelques-uns, plus heureux, la prennent sur leurs épaules, et les deux cortèges réunis entrent avec ordre dans la ville et s'avancent vers la cathédrale.

On prépare une tente au milieu de la place, et c'est là que le très-digne évêque Bauduin, accompagné de tout le

clergé et d'une immense multitude, transporte avec pompe et solennité les reliques saintes : les religieux commencent aussitôt à célébrer les offices de la nuit. Le lendemain, à l'aurore, ils reprennent les chants sacrés, bientôt interrompus par les transports du peuple qui vient d'être témoin de la guérison d'une pauvre femme aveugle et infirme. Presque au même moment, on voit paraître des hommes qui en portent un autre tellement affligé des jambes qu'il ne peut ni marcher, ni même se tenir debout. On le place auprès de la châsse, où il commence à prier avec beaucoup de ferveur ; quelques minutes après il se lève et marche en bénissant Dieu et son serviteur Amand.

La ville de Douai, où l'on passa encore avant de rentrer au monastère d'Elnon, fut pareillement témoin de la guérison d'une femme extrêmement affligée, et que l'on avait amenée dans un chariot.

« J'ai passé sous silence, dit le véridique narrateur, beaucoup de faits semblables arrivés dans d'autres villes ou bourgades. L'immense multitude des spectateurs ne m'ayant pas toujours permis d'être témoin oculaire, je me borne ici à rapporter ceux que j'ai vus de mes propres yeux. » Rentrés dans leur abbaye, après cette procession qui avait duré quatre semaines, les religieux bénirent le Seigneur avec effusion pour ses innombrables bienfaits ; puis ils commencèrent à réparer peu-à-peu les désastres causés par l'incendie.

Quarante ans plus tard on voyait passer, une seconde fois, dans les campagnes émaillées de fleurs, le corps saint et vénéré d'Amand : le lundi de la Pentecôte de l'année 1107, sous l'abbé Hugues, la châsse, portée comme la première fois sur les épaules des religieux, prenait la route du Brabant, théâtre principal des longs travaux apostoliques du Pontife-Missionnaire : cette procession nouvelle

était déterminée par les violences de quelques hommes cupides de la contrée, qui voulaient ravir des biens que possédaient les communautés fondées par notre Bienheureux. C'est encore ici un des épisodes nombreux de cette époque de violence « où l'idée de la propriété, l'une des plus fondamentales dans toute organisation sociale, avait fort peu de racines. Ces attaques contre la propriété étaient très-fréquentes, aussi bien que les violences contre les personnes. La première chose à faire pour remédier à un mal si grave était d'accoutumer les peuples au respect de la propriété, non-seulement par des raisons tirées de la morale et de l'intérêt privé, mais encore par l'aspect de vastes domaines appartenant à des établissements regardés comme inviolables, et contre lesquels on ne pouvait lever la main sans commettre un sacrilège. Ainsi les idées religieuses se liaient aux idées sociales, et préparaient lentement une organisation qui devait atteindre son accomplissement dans des jours plus paisibles<sup>1</sup>. » Ces graves réflexions du savant publiciste espagnol trouvent ici leur application la plus large et la plus étendue; et quoique en plein XII<sup>e</sup> siècle, ce fait nous révèle les dernières luttes des passions cupides et désordonnées des Barbares contre les idées d'ordre, de règle et de justice que la religion établissait partout pour le bien de la société. Dans le Brabant surtout la mémoire du grand saint Amand eut bientôt fait fléchir quelques volontés rebelles et opiniâtres sur lesquelles la Foi reprit promptement son empire. Suivons encore les religieux dans leur lointaine pérégrination, et rappelons quelques-uns des faits miraculeux qui la signalèrent.

<sup>1</sup> *Le Protestantisme comparé avec le Catholicisme*, par Jacques Balmès, t. II, cap. XLV, p. 344.

Le cortège arrive au village d'Auvaing-sur-la-Ronne, puis à Saint-Saulveur, entre Auvaing et Ronze. Là, une femme dont toute la partie inférieure du corps était paralysée depuis dix-huit ans recouvre la santé auprès de la dépouille mortelle du saint Apôtre.

D'Auvaing on transporte le corps à Grammont, puis à Herlingove, auprès de la ville de Ninove. Tandis que les religieux traversent la petite rivière de Lota, une femme qui avait les nerfs de la main droite tellement contractés qu'elle ne pouvait plus s'en servir s'approche de la chässe, y applique la main malade avec une grande foi, et se trouve immédiatement guérie. Les reliques restèrent à Herlingove pendant la nuit, et le lendemain on les plaça en plein air, sur une estrade élevée et décentement ornée, parce que l'église était trop petite pour contenir toute la multitude. Le matin, une femme paralysée de tout le corps fut apportée par ses parents, et retrouva l'usage de ses membres.

Peu après cette guérison miraculeuse, on célébra le saint sacrifice devant tous les assistants sur un autel qui tenait à l'estrade : il était neuf heures ; le temps était très-doux, le ciel pur et sans nuage. En ce moment tous ceux qui étaient présents aperçoivent dans le Ciel un cercle blanc resplendissant de lumière, et qui resta visible dans les nues, au-dessus de la chässe et de l'autel, pendant tout le temps que dura la cérémonie.

De nouvelles guérisons viennent encore augmenter l'allégresse d'un si beau jour. Tandis que la fierte sacrée est replacée dans l'église pour la nuit, une petite fille de cinq ans, aveugle de naissance, est amenée par sa mère auprès des reliques. Soudain l'enfant pousse des cris de joie ; sa mère la regarde, et voit son enfant lui sourire avec des transports aussi naïfs que touchants : elle venait de re-

couvrir la vue. Aussitôt, bien que la soirée fût déjà très-avancée, le peuple accourt ; on sonne les cloches, on environne la mère et l'enfant, chacun veut avoir un témoignage de la guérison, et présente à la petite fille différents objets qu'elle prend, qu'elle examine avec une charmante simplicité, aussi naturelle à son âge qu'à l'état de cécité dans lequel elle avait vécu jusqu'alors.

Le lendemain, au moment où les religieux se disposent à partir pour Gand, le fils d'un riche habitant de Ninove dont tous les membres étaient horriblement contractés est guéri auprès des reliques de saint Amand ; un peu plus loin, une petite fille de la ville de Gand même, qui était sourde et aveugle, voit disparaître cette double infirmité, sous les yeux de ses parents qui s'étaient empressés de l'amener. Ce dernier prodige, en particulier, fit une telle impression sur un homme de guerre du pays, qu'il se montra dès lors aussi bienveillant envers les enfants spirituels de saint Amand, qu'il leur avait auparavant suscité de difficultés : lui-même reconnut sa faute et en demanda pardon au serviteur de Dieu.

Il ne paraît pas que le cortège soit allé plus loin : à leur retour les religieux de saint Amand passèrent par la ville de Tournai, où un peuple innombrable des villes et des villages voisins s'était rassemblé ; dans la foule se trouvait un homme extrêmement sourd, du village de Rongy. Il avait accompagné des personnes de sa parenté et de son voisinage, et était allé dîner avec elles en attendant le moment où les reliques sacrées entreraient dans la ville. Bientôt les cloches s'ébranlent, tous se lèvent et voient avec une extrême surprise cet homme se lever comme eux et déclarer qu'il est parfaitement guéri de son infirmité.

Un peu plus tard, il se rendit lui-même à l'abbaye de

Saint-Amand pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, et laisser un ex-voto en mémoire de sa guérison.

Les religieux avaient traversé la ville et étaient arrivés près de la porte, lorsqu'ils entendent derrière eux pousser de grands cris. C'était une femme affligée et infirme que des hommes portaient vers la chaise du Saint, et qui venait de recouvrer l'usage de ses membres. Le peuple fit alors tant d'instances, qu'il fallut déposer la fierte et la laisser quelque temps à l'endroit où cette femme avait été guérie, pendant que toutes les bouches célébraient avec transport les grandes miséricordes de Dieu et la puissance de son serviteur.

Beaucoup d'autres prodiges de ce genre furent encore opérés pendant cette solennelle procession ; les populations les virent et bénirent le Seigneur. « Pour nous, dit le chroniqueur, nous admirions encore davantage les guérisons opérées dans les âmes, les haines apaisées, les ennemis réconciliés, et les pécheurs arrachés à la mort éternelle. En toutes choses donc, nous louons, glorifions et bénissons le Dieu créateur et sauveur de nos âmes et de nos corps.<sup>1</sup> »

Ici s'arrête l'histoire de saint Amand et des œuvres merveilleuses que nous nous proposons de rappeler à sa louange.

« O Dieu bon, créateur et rédempteur des hommes, mon œuvre est finie, je l'offre à votre gloire et à celle de votre illustre Pontife : qu'elle soit agréable à vos yeux, je vous prie. Et vous, ô Amand, mon Père, mon Protec-

<sup>1</sup> Boll. vi feb. *Vita S. Amandi*, p. 902.

teur, mon Docteur, le nourricier et l'ami de mon âme, quand le juge souverain montera sur son trône pour juger tous les habitants de la terre, ayez pitié de celui qui a célébré vos vertus. Placez, à votre droite, dans le troupeau des élus, votre Milon; il ne demande qu'une petite place dans le bercail sacré. C'est bien peu que ce chant offert à votre gloire, mon très-doux Père; mais considérez surtout mon amour pour vous, mon zèle à répéter vos louanges, et obtenez pour nous le pardon de nos fautes et votre société dans les cieux.

Adieu, ô mon très saint père Amand, la gloire du monde et notre gloire, bienfaisant pasteur, adieu: chaque jour encore, nous viendrons devant votre tombeau répéter ce salut filial; vous, très-doux père, daignez y répondre en nous accordant bonne vie, et heureuse mort.<sup>1</sup> » Ainsi-soit-il.

<sup>1</sup> Boll. vi feb. *Vita S. Amandi*, Milo, p. 888.



## TABLE DES MATIÈRES.

**INTRODUCTION.**—Origine et progrès du christianisme dans le Nord  
des Gaules avant saint Amand. I

**CHAPITRE I.** — Naissance et premières années de saint Amand.

Grand nombre de Saints au VII<sup>e</sup> siècle. — Saint Amand, un des plus illustres. — Sa naissance. — Sa famille. — Son éducation. — Les études à cette époque.—Vertus naissantes de saint Amand. 1

**CHAPITRE II.** — Saint Amand religieux dans l'île d'Oye.

Amand quitte sa famille et toutes les espérances du siècle. — Son séjour dans l'île d'Oye. — Il chasse un serpent monstrueux. — Son père le sollicite de rentrer dans sa famille. — Sa réponse. — Amand se retire au monastère de saint Martin, à Tours. — Tombeau de saint Martin, souvenirs qu'il rappelle.—Saint Amand y reçoit la tonsure.—Quelque temps après Dieu l'appelle à Bourges, auprès de l'évêque de cette ville. 8

**CHAPITRE III.** — Saint Amand reclus dans la ville de Bourges.

Dispositions de saint Amand en se rendant à Bourges. — Qui était saint Austrégisile. — Saint Sulpice le pieux. — Cérémonie de la reclusion d'Amand. — Sa vie de retraite. — Il est ordonné prêtre. — Il a une vision mystérieuse. 21

**CHAPITRE IV.**—Premier voyage de saint Amand à Rome.

Les voyages à Rome au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle. — Leur multiplicité.—La piété avec laquelle on les faisait. — Départ de saint Amand. — Son séjour à Rome. — Apparition de saint Pierre, qui lui révèle sa mission. — Retour des pèlerins de Rome. — Influence de ces voyages en France et surtout dans nos provinces. — Saint Amand l'a beaucoup augmentée. — La France de tout temps dévouée à la défense du Saint-Siège. 32

**CHAPITRE V.** — Saint Amand est sacré évêque.

Retour de saint Amand à Bourges. — On le presse de recevoir l'onction épiscopale. — Ses refus. — Il est obligé de céder. — Saint Achaire de Tournai et Noyon le sacré. — Cérémonies du sacré. — Situation religieuse des églises de Térouane, Tournai, Cambrai et Maestricht. — Changement qui va s'y opérer. 46

**CHAPITRE VI. — Saint Amand missionnaire.**

Grand nombre de missionnaires au VII<sup>e</sup> siècle. — Dans la Gaule-Belgique. — D'où ils viennent. — Leur conduite. — Dans les pays civilisés ou chez les idolâtres. — Aperçu rapide des missions de saint Amand. — Missionnaire stylite au pays de Trèves. — Charité des missionnaires et de saint Amand en particulier. — Il rachète des esclaves, les instruit, leur rend la liberté. — Efforts des missionnaires pour abolir les sacrifices de victimes humaines. — Le martyre, désir et récompense ordinaire des apôtres de Jésus-Christ. 62

**CHAPITRE VII. — Saint Amand convertit les peuples du pays de Gand.**

Caractère et aveuglement du peuple de Gand. — Départ de saint Amand. — Ses travaux. — Ses fatigues. — Il ressuscite un mort à Tournai. — Ce miracle convertit beaucoup d'idolâtres. — Réflexions sur ce fait. — Toute la contrée prend un nouvel aspect. 87

**CHAPITRE VIII. — Exil de Saint Amand.**

Caractère des rois Mérovingiens et des Francs en général. — Lutte de l'élément chrétien et de l'élément barbare. — Heureux commencements de Dagobert. — Il s'abandonne à ses passions. — Saint Amand le reprend de ses scandales et de ses vices. — Il est chassé en exil. — Il se retire en Gascogne. 99

**CHAPITRE IX. — Saint Amand rappelé de l'exil par Dagobert. Il baptise Sigebert, fils de ce monarque.**

Changement de Dagobert. — Naissance de son fils Sigebert. — Saint Amand est rappelé de l'exil. — Dagobert le prie de baptiser son fils. — Refus d'Amand; il accepte, aux instances de saint Éloi et de saint Ouen. — Cérémonies anciennes du baptême. — Prières d'Amand pour le bonheur de Sigebert; joie universelle en ce jour. 112

**CHAPITRE X. — Saint Amand convertit le comte Bavon.**

Deux conversions, mais par des moyens tout différents. — Saint Landelin et saint Bavon. — Premières années de saint Landelin, ses égarements. — Douleur de saint Aubert et de saint Amand. — Son retour. — Conversion du comte Bavon. — Influence des épouses chrétiennes. — Comment elles ont contribué à la conversion des peuples barbares. — Repentir extraordinaire de Bavon. — Ses austérités. — Il se fait reclus. — Sa mort. — Éloges que lui donne l'apôtre saint Livin avant d'aller au martyre. 124

**CHAPITRE XI. — Mission de saint Amand chez les Slaves. Deuxième voyage à Rome.**

Samon, marchand franc, de Soignies, en Hainaut, est fait roi des Slaves. — Quel est ce peuple. — Saint Amand se rend près du Danube pour le convertir. — Raisons de leurs résistances. — Il se rend à Rome. — Il se procure des livres pour ses monastères. — Il revient en France. — Tempête miraculeusement apaisée. — Retour à Elnon. 141

**CHAPITRE XII. — Saint Amand et la famille de saint Adalbaud et de sainte Rictrude, à Douai.**

Beau spectacle de la famille chrétienne. — Jeunesse d'Adalbaud. — Ses rapports avec saint Amand. — Son mariage en Gascogne avec sainte Rictrude. — Leur retour en Ostrevent. — Conduite et direction de la famille selon l'esprit du Christianisme. — Martyre de saint Adalbaud. — Saint Amand prend soin de cette famille désolée. — Saint Mauront, fils de saint Adalbaud et de sainte Rictrude, est conduit à la cour. — Sainte Rictrude se retire au monastère de Marchiennes. — Mauront quitte la cour et va fonder le monastère de Bruël (Merville). — Mort de la plus jeune fille de sainte Rictrude. — Sa vie dans la solitude de Marchiennes. 154

**CHAPITRE XIII. — Saint Amand, évêque de Maestricht.**

Mort de l'évêque de Maestricht. — Amand est appelé à le remplacer. — Ses refus. — Il est contraint d'accepter. — Motifs de son élection. — Son entrée dans la ville. — Histoire de l'Église des Tongres. — Conduite de saint Amand dans l'épiscopat. — Résistance qu'il rencontra dans quelques membres de son clergé. — Causes de ce désordre. — Efforts et zèle de saint Amand. — Il écrit au pape saint Martin. — Réponse qu'il reçoit. — Arrivée de saint Ghislain à Maestricht auprès de saint Amand. 182

**CHAPITRE XIV. — Saint Amand et le monothélisme.**

Efforts de l'hérésie pour pénétrer dans les Gaules. — Le Monothélisme. — Concile de Rome contre les monothélites. — Leurs tentatives en France. — Lettre que saint Amand reçoit du pape saint Martin, touchant l'affaire du monothélisme. — Conciles tenus en France à cette occasion. 200

**CHAPITRE XV. — Saint Amand quitte Maestricht. Troisième voyage à Rome.**

Saint Amand choisit pour lui succéder saint Rémacle. — Qui était saint Rémacle. — Saint Amand part à Rome. — Sa rencontre avec saint Humbert; celui-ci l'accompagne. — Séjour à Rome. — Saint Landoald et plusieurs compagnons s'attachent à Amand. — Ils reviennent en France. — Saint Landoald à Maestricht. — Saint Humbert à Elnon auprès de saint Amand. — Joie de saint Amand en voyant les progrès de la Foi. — Sa douleur en apprenant les persécutions suscitées au saint pape Martin I<sup>er</sup>. — Constantinople punie. — Le Saint-Siège vengé par les Francs. 212

**CHAPITRE XVI. — Saint Amand et la famille du vénérable Pépin de Landen.**

Caractère et conduite des Pépins par rapport à la religion. — Ils favorisent les missions. — Influence de saint Amand dans cette famille. — Ambition de Grimoald, fils de Pépin de Landen et ministre de Sigebert. — Révolution au palais d'Austrasie. — Conduite admirable de saint Amand. — Il engage sainte Ita, veuve de Pépin, et sainte Gertrude, sa fille, à fonder un monastère à Nivelles. — Obstacles surmontés. — Sage direction de cette communauté. — Apôtres Irlandais à Nivelles. — Meurtre de saint Foillan et de ses compagnons. — Martyrs nouveaux à cette époque. — Mort de sainte Gertrude. 230

**CHAPITRE XVII. — Saint Amand et la famille de saint Mauger et de sainte Waudru son épouse.**

Saint Amand et saint Aubert vont consacrer le monastère de la Celle, bâti par saint Ghislain. — Le comte Mauger présent à la cérémonie. — Famille du comte Mauger, ses relations avec saint Amand. — Sainte Waudru, saint Landri, sainte Aldegonde, etc. — Conversion de Mauger, depuis surnommé saint Vincent. — Il bâtit le monastère d'Hautmont et s'y retire. — Amour de la retraite chez tous les saints. — Saint Amand, saint Aubert et beaucoup d'autres serviteurs de Dieu ont des conférences spirituelles à Hautmont. — Tableau de ces saintes réunions. — Sainte Aldegonde vient à Hautmont demander à saint Amand et à saint Aubert le voile des vierges. — Cérémonie. — Elle se retire à Maubeuge. — Premiers monastères de femmes dans le pays. — Victoire de la virginité sur les préjugés et les passions payennes. 244

**CHAPITRE XVIII. — Mission de saint Amand dans la Gascogne.**

Saint Amand visite ses monastères. — Il entend parler des Basques ou Wascons. — Origine de ce peuple. — Motifs qui déterminent saint Amand à aller leur prêcher la Foi. — Ce que c'est qu'un saint dans un royaume. — Souffrance de saint Amand dans la Gascogne. — Il y fonde des monastères. — On cherche à le faire mourir; il échappe miraculeusement. 265

**CHAPITRE XIX. — L'état monastique : l'abbaye de Saint-Amand.**

Influence de l'état monastique dans la société au VII<sup>e</sup> siècle, services rendus aux Francs en particulier par les premiers monastères. — La prière, la prédication de l'Évangile, le travail, l'étude, occupations ordinaires des abbayes à cette époque. — Historique de l'abbaye d'Elnon, saint Amand la fonde. — Diplômes du roi Dagobert, du Pape Martin I<sup>er</sup>. — Règle de saint Benoît. — Vie de saint Amand et de ses religieux dans le monastère. 275

**CHAPITRE XX. — Missions et fondations diverses de saint Amand.**

Beaucoup de faits de la vie de saint Amand sont ignorés. — Multiplicité de monuments et de souvenirs. — Saint Amand consacre avec saint Faron de Méaux le monastère de Rebais, bâti par saint Ouen. — Quels sont ces saints personnages. — Saint Amand au diocèse de Rouen. — Il guérit une femme aveugle. — Superstitions répandues dans les Gaules. — Leurs causes. — Discours de saint Eloi. — Ses prédications avec saint Amand. — Nombreux monastères bâtis en différents lieux. — Aléna martyrisée dans le Brabant après avoir été instruite par saint Amand. — Nouveaux monastères. 298

**CHAPITRE XXI. — Saint Amand et ses disciples.**

Nonna, sœur de saint Amand. — Ses nombreux disciples. — D'où venaient-ils. — Vie de saint Florbert, le plus connu de tous. — Les disciples cherchent à imiter le maître. — Portrait de saint Amand. — Sa conduite envers les religieux. — Maintien de la discipline. — Obéissance. — La vie d'Amand est un exemple pour toutes les conditions. 322

CHAPITRE XXII. — Dernières années de saint Amand. Consécration de son monastère d'Elnon.

Saint Amand termine sa carrière apostolique. — Coup-d'œil sur l'état religieux de la Gaule-Belgique à cette époque. — Tyrannie d'Ebroin. — Exil de saint Amé au monastère de Bruël (Merville). — De saint Ausbert au monastère d'Hautmont. — Meurtre de saint Léger dans une forêt de l'Artois. — Saint Amand consacre son monastère. — Evêques et abbés présents à la cérémonie. — Solennité de cette fête. — Saint Amand comme un nouvel Onias. — Il fait son testament. 336

CHAPITRE XXIII. — Mort de saint Amand. sa glorification sur la terre.

Dernières années de saint Amand. — Sa maladie. — Sa mort. — Vision de sainte Aldegonde de Maubeuge. — Cérémonie de la sépulture. — Respect de l'Eglise pour les corps des saints. — Combien ce sentiment est conforme à la nature de l'homme. — Ce qu'en a fait la réforme. — Culte de saint Amand, sa fête au monastère d'Elnon. — Chants à sa louange. — Première élévation de son corps. — Détail de ces sortes de cérémonies au VII<sup>e</sup> siècle. — Fruits qu'en retiraient les peuples. — Développement du culte de saint Amand. — Son nom dans le Sacramentaire d'Hiltoard, évêque de Cambrai en 820. — Un miracle. — Invasion des Normands dans le pays. — Le monastère détruit, relevé. — Culte actuel de saint Amand en France et en Belgique. 350

CHAPITRE XXIV. — Procession des reliques de saint Amand.

Coutume ancienne de porter en différents lieux les reliques des saints. — Comment il faut apprécier ces faits. — Quels avantages en tiraient les peuples. — Leçons morales qu'ils en tiraient. — Incendie de l'abbaye de Saint-Amand en 1066. — Première procession. — Cambrai. — Coucy, Chauny. — Laon. — Noyon. — Douai. — Nombreuses guérisons partout. — Seconde procession dans le Brabant, à l'occasion des violences de quelques hommes cupides. — Auvaing. — Saint-Saulveur. — Grammont. — Herlingove. — Ninove. — Gand. — Tournai. — Prière de Milon à la fin de la Vie de saint Amand. 377